NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08238455 7

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE ROCHAMBEAU.

Digitized by Google

SE TROUVE AUSSI CHEZ

DELAUNAY, Palais-Royal, galerie de Bois, n. 243;
COLNET, au coin du quai Voltaire et de la rue du Bac;
LENORMANT, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 17;
ARTHUS BERTRAND, rue Hautefeuille, n. 20;
TREUTTELL et WURTZ, rue de Lille, n. 17;
MONGIE, aîné, cour des Fontaines, n. 1;
BRUNOT-LABBE, quai des Augustins;
MARTINET, rue du Coq;
GIGUET et MICHAUD, rue des Bons-Enfans, n. 34;
BOSSANGE, MASSON et BESSON, rue de Tournon, n. 6;
MONGIE, jeune, Palais-Royal.

Digitized by Google

MÉMOIRES

MILITAIRES, HISTORIQUES

ET POLITIQUES

Jean Baptiste Donatien de Vimeur, comte

DE ROCHAMBEAU,

ANCIEN MARÉCHAL DE FRANCE, ET GRAND OFFICIER
DE LA LÉGION D'HONNEUR.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ FAIN, Imprimeur, rue Saint-Hyacinthe, n.° 25.

M. DCCC. IX.

H.W.P.

Digitized by Google



Digitized by Google

PRÉFACE.

Ces Mémoires ne sont pas l'ouvrage d'un écrivain de profession. Sous le double rapport de la composition et du style, ils n'annoncent aucune des prétentions d'un homme qui aspire à la réputation d'auteur; et c'est peut-être cette raison qui les fera rechercher et estimer des hommes qui pensent. Sans doute la magnificence d'ornemens dont Tite-Live et le profond Tacite lui-même ont paré l'histoire la rendent doublement intéressante; mais, tout en admirant leurs rares talens, on se défie quelquefois de leur véracité: on craint, qu'occupés du soin de faire briller leur beau génie, ils n'aient composé, avec un peu d'artifice, ce qu'il ne falloit que raconter avec exactitude. Le lecteur éclairé a toujours présent à l'esprit la réponse de notre habile Vertot à ceux qui lui apportoient, tardivement, il est vrai, des documens authentiques sur le siége de

Digitized by Google

Malte : « Ma foi, mon siége est fait ». En conséquence, plus une histoire est faite avec art, plus elle renferme de morceaux d'apparat ; plus l'auteur enfin développe de moyens de séduction, et plus les esprits sévères et amis de la vérité le lisent avec précaution et défiance. Cette disposition, fort juste en elle-même, ne pourra nuire aux Mémoires que nous présentons au public.

M. le maréchal de Rochambeau, qui les a écrits, paroît avoir eu, dans le cours de sa longue et honorable carrière, l'excellente habitude de confier jour par jour au papier tout ce qui lui sembloit digne de quelqu'attention. Depuis la guerre de 1747 jusqu'à nos temps, il n'a cessé de jouer un rôle et de vivre parmi les hommes les plus élevés en dignité et les plus remarquables par leurs talens. A deux époques très-différentes de sa vie, il a été jeté comme militaire au milieu des révolutions d'Amérique et de France, et n'y a pris part que pour servir avec honneur et dévoûment les gouvernemens qui l'em-

Digitized by Google

ployoient. Un tel personnage ne peut qu'avoir à raconter des choses très-intéressantes; et si ce personnage se trouve avoir été un militaire plein de droiture, de franchise, d'un esprit naturellement modéré et porté à tout ce qui est juste et bon, ses Mémoires, ou plutôt le journal de sa vie, écrits avec la négligence et l'abandon d'une simple conversation, inspireront nécessairement beaucoup de confiance.

En lisant M. de Rochambeau, on sent qu'il dit la vérité et qu'il ne l'auroit jamais altérée que par erreur. Libre de toute passion, il distribue l'éloge et le blâme avec la même modération. Sa modestie à parler de lui-même est exempte de tout raffinement d'amour-propre; il se rend justice avec simplicité comme il la rend aux autres.

Après les Mémoires si piquans de Frédéric sur les deux grandes guerres d'Allemagne, il est extrêmement curieux de voir comment M. de Rochambeau raconte les mêmes faits que ce grand capitaine.

Digitized by Google

Tous deux sont d'accord sur certains généraux de faveur qui firent tant de mal à la France à cette époque, trop souvent honteuse, mais pour la cour seule qui soutenait l'ignorance et l'impéritie, contre l'opinion unanime de la saine partie de la nation en faveur du mérite et des services. L'homme, ami de son pays, se plaît à retrouver, dans M. de Rochambeau, le cœur d'un Français qui, forcé de signaler de grandes fautes et même des lâchetés, ne manque aucune des occasions de relever ce qui est honorable pour ses compatriotes. Il prouve par une multitude de faits, par le récit d'une foule d'actions militaires, de campemens habiles, de marches savantes, d'attaques hardies, même de batailles gagnées, que Frédéric, le célèbre prince Henri, son frère, le prince Ferdinand, le maréchal Daun, ont souvent rencontré dans nos généraux des adversaires dignes d'eux; et quand des revers, causés par la timidité de chefs incapables de commander à la plus entreprenante des nations de l'univers, quand

Digitized by Google

des fautes affreuses viennent interrompre nos succès, le lecteur affligé de ces tristes récits, sent du moins, avec quelqu'orgueil, que les désastres de l'armée ne font aucun tort à son courage, et qu'il ne doit les imputer qu'à l'incapacité des généraux ou à la mauvaise direction donnée par le ministre.

On ne peut dissimuler une vérité que ces Mémoires rappellent trop souvent, c'est que, pendant ces guerres, les Allemands et les Prussiens eurent presque toujours sur nous l'avantage de l'audace et de la rapidité. Le prince Ferdinand, par exemple, nous surprit vingt fois par des mouvemens de toute son armée; rien n'égaloit sa vigilance à poursuivre ses succès ou à profiter de nos fautes. Cette remarque, fort étonnante au premier coup d'œil, pour celui qui compare la lenteur, la circonspection allemandes avec cette *furia francese* qui fut de tout temps la qualité distinctive de nos soldats, prouve qu'un général peut changer jusqu'au caractère moral de son armée.

Digitized by Google

Au milieu de tant d'événemens divers, le maréchal de Rochambeau se montre toujours brave soldat, habile officier, tacticien instruit; il se fait également estimer de ses compatriotes et des ennemis; aucune ambition, aucune brigue, aucune jalousie; ses services seuls parlent en sa faveur et lui attirent des récompenses; c'est toujours sur le champ de bataille et non dans les antichambres qu'il obtient son avancement. Mais, quoique dejà revêtu des premiers honneurs militaires; quoiqu'estimé des généraux les plus recommandables de son temps, M. de Rochambeau n'avoit jamais commandé que sous leurs ordres; et malgré les preuves nombreuses de talent qu'il avoit données, on ne pouvoit pas le juger encore comme général en chef. La guerre d'Amérique vint lui présenter les occasions de montrer toute sa capacité dans l'art difficile de diriger une armée.

La France, en aidant l'Amérique à secouer le joug intolérable des Anglois, faisoit un acte de la plus haute politique;

Digitized by Google

mais, comme il n'est que trop souvent arrivé, la lenteur et l'inhabileté du ministre dans les préparatifs réduisirent à la moitié les secours déjà trop peu considérables en hommes que nous avions résolu d'envoyer à nos nouveaux et généreux amis. Ces secours étoient si foibles, que sans l'apparition des flottes, qui vinrent effectivement fort à propos seconder les opérations des armées de terre, la cause de l'armée américaine auroit probablement été perdue. Si cette catastrophe eût eu lieu, jamais on n'auroit pu l'imputer à notre petite armée et à son chef. Il faut lire attentivement cette partie des Mémoires de M. de Rochambeau, pour sentir combien la conduite de nos soldats et la sienne ont honoré le nom françois dans le Nouveau-Monde. Courage, héroïsme, patience à supporter les plus dures privations, discipline sévère, respect volontaire et perpétuel pour les propriétés, telles sont les vertus dont toute l'armée a constamment donné des preuves; mais ces nobles exemples, elle les recevoit de ses of-

Digitized by Google

ficiers et particulièrement du général en chef M. de Rochambeau : aussi, rien de plus touchant que les remercîmens qu'il reçut à cet égard d'une députation de Quakers : ces remercîmens sont le plus bel éloge de son cœur et de son esprit. Quant aux talens militaires, il suffit de lire la relation naïve des faits de M. de Rochambeau, pour juger que le général ne le cédoit point en lui à l'homme ami de ses semblables. Nous n'entrerons point à ce sujet dans des détails que le lecteur aimera à chercher lui-même dans ces Mémoires; mais nous devons dire que les bonnes dispositions, la prévoyance et l'audace de M. de Rochambeau, unies à la sagesse de Wasingthon, réduisirent le général Cornwallis à cette capitulation fameuse qui assura l'indépendance de l'Amérique et rendit la paix au monde.

Chéri des Américains, estimé et craint des Anglois, adoré de son armée, M. de Rochambeau revint en France, et reçut du prince, avec l'accueil le plus flatteur, des distinctions honorables, parce qu'elles

Digitized by Google

étoient le prix des services rendus à la patrie.

Un trait, rapporté par M. de Rochambeau lui-même, peint toute la noblesse de son âme. M. de Grasse, qui s'étoit d'abord si bien montré, étoit malheureux et tombé dans une disgrâce complète: M. de Rochambeau saisit le moment de son admission à l'audience du roi, pour lui rappeler que M. de Grasse avoit puissamment contribué à la prise de l'armée de Cornwallis.

Le traité de paix, signé en 1783, étoit aussi glorieux pour nous, que modéré dans ses avantages; mais les suites en auroient été incalculables peut-être pour la prospérité du commerce national, si des événemens d'une toute autre importance n'étoient venus ébranler la France et l'Europe. Témoin de cette grande crise, M. de Rochambeau en raconte tous les développemens avec la plus louable impartialité.

Aussitôt que la guerre éclata, on songea à M. de Rochambeau; et quoique criblé de blessures et d'infirmités, il fit,

Digitized by Google

comme commandant en chef, deux campagnes très-pénibles. Seul peut-être il avoit eu le courage de s'opposer à une explosion tout à fait intempestive, et avoit prédit les malheurs qui résulteroient de la plus haute des imprudences. Le parti de la guerre l'emporta, comme on sait; alors M. de Rochambeau, n'écoutant que son zèle, se dévoua à remplir le pénible devoir de soutenir une lutte dont il ne prévoyoit que trop bien l'issue; il fit tout ce qui dépendoit de lui pour prévenir des désastres ou pour les réparer, lorsque la même inconséquence qui avoit présidé aux résolutions du conseil, précipita des armées presqu'improvisées contre des ennemis plus nombreux, plus aguerris, et préparés dès long-temps aux combats. Jamais on ne peut oublier les services que rendit cet habile officier, depuis l'ouverture de la campagne jusqu'à la fin de juin 1792, époque de sa retraite nécessitée par ses infirmités.

Maintenant, M. de Rochambeau n'est plus que témoin dans la grande scène qui

Digitized by Google

vient de s'ouvrir; mais il continue son rôle d'observateur, et ne laisse échapper aucuns des faits militaires, civils ou politiques qui ont signalé cette époque. Le récit des diverses campagnes des armées françoises a surtout, sous sa plume, un grand intérêt, parce que l'auteur, ayant à traiter de l'objet de toutes ses études, et restant fidèle à son impartialité, traite la matière avec une clarté, une connaissance de cause et une indépendance parfaites. Mais si M. de Rochambeau nous retrace avec complaisance tous les exploits militaires du temps, il ne perd pas de vue pour cela la peinture plus instructive encore des événemens de l'intérieur. Sa narration, toujours rapide et précise conduit le lecteur jusqu'à la fin de la campagne de Pologne; et nous osons vraiment avancer que c'est sans fatigue et sans ennui. Dans d'autres livres, on cherche, on désire des ornemens; dans celui-ci, entraîné par l'intérêt même des faits, on remercie l'écrivain de s'être entièrement oublié pour ne penser qu'à la vérité. Telle

Digitized by Google

est notre opinion sur ces Mémoires : nous ne la donnons pas comme bonne, mais comme étant la nôtre; puissent les lecteurs la partager!

Nous ne terminerons pas cet avertissement sans dire que sa majesté l'empereur, toujours attentive à récompenser le mérite et les services réels, avoit proclamé, au moment du couronnement, le maréchal de Rochambeau, alors âgé de quatre-vingts ans, grand officier de la légion d'honneur.

FIN DE LA PRÉFACE.

Digitized by Google

MÉMOIRES
HISTORIQUES ET MILITAIRES
DE ROCHAMBEAU.

LA vérité doit être la base de l'histoire, j'ai dû n'écrire que sur ce que j'ai vu ou su d'une manière certaine. On trouvera quelques vides dans les tableaux que j'ai faits des quatre grandes guerres où j'ai eu quelque part dans le cours de ma vie. J'ai mieux aimé me taire que de rien hasarder contre ce premier principe de vérité et de fidélité dont on ne doit jamais s'écarter.

Je suis né le 1.er juillet 1725; j'ai été élevé au collége des pères de l'Oratoire de Vendôme, qui a été depuis une des écoles militaires. J'avois un frère aîné, j'étois d'une santé délicate; il n'en fallut pas davantage pour me destiner à l'état ecclésiastique. Les pères de l'Oratoire étoient alors fort suspectés de jansénisme; M. de Crussol, évêque de Blois, fort ami de mes parens, vint m'enlever de ce collége qu'il prétendoit pestiféré, et m'emmena à Blois dans son évêché, d'où on me menoit tous les jours en classe aux jésuites; il m'appeloit son petit grand-

Digitized by Google

vicaire; il étoit secondé dans ce dessein par son véritable grand-vicaire, l'abbé de Beaumont, qui fut depuis archevêque de Paris. Cela avoit décidé ma vocation, et j'allois être tonsuré à la Pentecôte, lorsque mon frère aîné vint à mourir. J'en fus vivement touché; mais le bon évêque vint, avec toute sa franchise languedocienne, me déclarer qu'il falloit oublier tout ce qu'il m'avoit dit jusqu'à ce jour, que je devenois l'aîné de ma famille et qu'il falloit servir ma patrie avec le même zèle que j'aurois pu servir Dieu dans l'état ecclésiastique : il me prit dans sa voiture et me remena tout de suite à mes parens. J'achevai mes études dans le même collége dont il m'avoit retiré six mois auparavant, et j'allai à quinze ans à l'académie de Paris.

C'est à cette époque que commença la guerre de 1740, à l'occasion de la mort de l'empereur Charles VI. La France fit proclamer empereur l'électeur de Bavière, sous le nom de Charles VII; elle l'appuya, ainsi que le roi de Prusse et l'électeur de Saxe, dans toutes ses prétentions sur cette succession litigieuse. On tendoit à dépouiller absolument Marie-Thérèse, fille et seule héritière du feu empereur Charles VI et mariée au grand-duc de Toscane, ci-devant duc de Lorraine.

Le maréchal de Belle-Isle, après avoir été fait duc, prince de l'Empire, chevalier de la toison d'or, général de toutes les troupes françoises auxiliaires

Digitized by Google

du nouvel empereur, plénipotentiaire universel dans tout l'Empire, restoit à Francfort, occupé de la négociation et faisant marcher les armées d'après ses courriers et les ordres qu'il adressoit aux lieutenans généraux qui les conduisoient.

J'obtins une cornette dans le régiment de cavalerie de Saint-Simon ; je me mis en marche à la fin de décembre 1741, pour aller le rejoindre à Strasbourg avant qu'il passât le Rhin. On avoit pressé sa route et je le trouvai parti; mais je rejoignis M. de Saint-Simon, mon colonel, qui se trouvoit dans le même cas que moi, et nous fîmes la route dans tout l'Empire avec le régiment de Beaucaire; nous trouvâmes enfin notre régiment dans les environs de Nuremberg. M. de Saint-Simon voulut bien me servir de mentor et me garda toute cette campagne avec lui : je campois avec d'Archiac, son frère. Le marquis de Saint-Simon n'étoit pas riche, et sa maison étoit mal montée; il mangeoit rarement chez lui; d'Archiac et moi nous étions plus sédentaires, et nous serions souvent morts de faim sans la ressource des pommes de terre et du lard, qui faisoient notre principale nourriture; cela nous formoit le tempérament à de plus grandes fatigues que nous devions essuyer.

Le duc d'Harcourt, lieutenant-général, commanda, après la mort de M. de Favignan, la colonne de troupes qui étoit destinée à couvrir la Bavière

Digitized by Google

contre les entreprises du général autrichien Kevenhuller qui la menaçoit : c'étoit au commencement de mai 1742. Nous étions à cette époque du second corps d'armée que la France envoyoit dans l'Empire. Je ne dirai que peu de mots de ce que fit le premier dans la campagne précédente. Au lieu de marcher droit à Vienne, on s'arrêta à Lintz et on y laissa un corps de troupes sous les ordres du comte de Ségur. Le nouvel empereur Charles VII marcha par sa gauche avec toute l'armée combinée de ses troupes et des François ses auxiliaires, pour s'emparer de Prague et s'y faire couronner roi de Bohême. On s'y réunit aux Saxons : on escalada cette place ; le comte de Saxe s'y distingua. Le roi de Prusse avoit pris les devans et s'étoit emparé de toute la Silésie ; mais dès que les Autrichiens furent revenus de leur première frayeur, ils marchèrent sur Lintz, firent signer au comte de Ségur une capitulation qui l'obligeoit, lui et ses troupes, à retourner en France et à ne pas servir d'un an contre la reine de Hongrie.

Le maréchal de Broglie fut envoyé à Prague pour prendre le commandement de l'armée ; il ne tarda pas à entrer en discussion avec le roi de Prusse. Celui-ci fit sa paix particulière après avoir gagné deux batailles ; il le fit savoir aux François, en se comparant à une courtisane dont les faveurs sont suivies de retours cuisans. Le maréchal de Bro-

Digitized by Google

glie se trouva attaqué par toutes les forces réunies de la reine de Hongrie; il leva promptement ses quartiers, donna le combat de Salez, fit une belle retraite pour se retirer sous Prague. Le maréchal de Belle-Isle vint l'y rejoindre; et cette armée, qui s'étoit plainte de ne pas avoir son général à sa tête, se trouva en avoir trop de deux parce qu'ils ne s'accordèrent pas.

C'est dans ces circonstances que nous arrivâmes en Bavière avec l'armée du duc d'Harcourt; il s'allongea avec son infanterie et ses dragons par la rive gauche du Danube jusqu'à Dekendorf, vis-à-vis le confluent de l'Iser dans le Danube. Le maréchal Tœring étoit avec les Bavarois sur la rive droite de ce fleuve, derrière l'Iser, à Platling. Le général autrichien Kevenhuller, après avoir pris Passaw, s'avança sur la même rive, à quelques lieues des Bavarois; il jeta un pont sur le Danube, vis-à-vis le le château de Winzen, ce qui engagea le duc d'Harcourt à prolonger son armée jusqu'à Nideraltaich, où il établit son camp en différentes portions dans ce pays de montagnes, suivant que le terrain put le permettre. Le maréchal Tœring et le duc d'Harcourt, s'étant concertés, résolurent d'enlever un camp de troupes légères et d'infanterie irrégulière que l'ennemi avoit posté sur la rive gauche en avant de ses ponts. Presque toute l'armée marcha successivement par détachement pour remplir cet ob-

Digitized by Google

jet le 28 mai; et comme il n'y avoit aucun endroit marquant, ce combat n'eut jamais d'autre nom dans l'armée françoise, que l'affaire du 28. Je ne fus point commandé, et mon colonel m'avoit défendu d'y aller comme volontaire; mais je ne pus tenir à voir mon camarade d'Archiac se mettre en mouvement, je le suivis; M. de Saint-Simon m'y aperçut et au retour me mit aux arrêts. Voici ce que ma jeunesse put démêler au milieu de cette confusion. Le camp de l'ennemi se replia avec célérité dès qu'il vit nos troupes approcher; M. le maréchal Tœring, ardent comme un mousquetaire, le poursuivit à la tête des dragons bavarois, et comme il ne tint pas ferme dans un défilé où l'infanterie croate auroit pu arrêter toute notre armée, l'ardeur du maréchal redoubla jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans une petite plaine entourée de bois, d'où partit tout à coup le feu de mousqueterie le plus vif, qui fut soutenu d'abord avec intrépidité par les dragons bavarois et par la cavalerie françoise, mais qui finit par les mettre en déroute et les obligea de se replier sur différens échelons de nos troupes qui étoient encore dans le défilé. Je vis le comte de Noailles, depuis maréchal de Mouchy, soutenir avec beaucoup de courage et de sang-froid la retraite avec les grenadiers. M. de Lislebonne fut pris par une patrouille de hussards en allant porter un ordre du duc d'Harcourt, son oncle, au détache-

Digitized by Google

ment de M. de Crillon. On perdit quelques centaines d'hommes dans cette échauffourée, et l'on revint au camp fort mécontent des généraux et de leurs dispositions. L'ennemi reprit son camp d'observation, et nous désoloit tous les jours dans la petite guerre avec nos grand'gardes et nos fourrageurs.

Ce fut après cette affaire que le comte de Saxe arriva de Bohême pour prendre le commandement de notre armée, que le duc d'Harcourt n'avoit eu que par intérim : il n'approuva point du tout notre position à Nideraltaich. Je me souviens que ce qui le choqua le plus fut le défilé que nous avions derrière nous pour communiquer avec Dekendorf où étoient tous nos magasins; nous ne pouvions nous y rendre que par un chemin serré entre la montagne et le Danube; les ennemis établis dans les îles de ce fleuve incommodoient par leur feu nos convois et rendoient cette communication très-dangereuse. Il fit ouvrir des routes dans la montagne, et partit à l'entrée de la nuit sur quatre colonnes pour retirer l'armée sur les hauteurs de Dekendorf, où il prit un camp très-militaire. La cavalerie marchoit dans la petite plaine le long du Danube; mais au moyen de la nuit et d'un grand brouillard, elle y défila sans être incommodée du feu de l'ennemi. A peine étions-nous arrivés au camp, qu'on entendit un feu soutenu dans une

Digitized by Google

redoute sur le bord de ce fleuve, dont on avoit oublié de replier le poste. Le comte de Saxe se mit à la tête des piquets de l'armée, pour aller le dégager. La cavalerie marchoit dans une petite plaine entre deux colonnes d'infanterie, dont l'une longeoit le Danube, et l'autre bordoit la montagne. Nous ne tardâmes pas à joindre l'ennemi, et à *pistoleter* avec une nuée de hussards; je commandois une petite troupe de ces escarmoucheurs. Nous reçûmes le lieutenant d'Agenois, qui sortit de sa redoute, n'ayant plus que ses baïonnettes pour se défendre; il demanda de la poudre au comte de Saxe, et la permission de faire l'arrière-garde avec sa troupe, ce qui lui fut accordé; nous le ramenâmes au camp dans le même ordre, et le comte de Saxe obtint la croix de Saint-Louis pour lui.

Les nouvelles qui nous arrivèrent de Bohême devenoient de jour en jour plus fâcheuses: les maréchaux de Broglie et de Belle-Isle étoient tous les deux enfermés dans Prague, avec l'armée assiégée par le grand-duc; la défense du maréchal de Broglie fut superbe, il fit deux sorties vigoureuses et honorables; mais la division étoit grande entre ces deux généraux, et il devenoit instant de les secourir. Le ministre de France fit marcher vers la Bohême l'armée du maréchal de Maillebois, qui, dès l'origine de cette guerre, avoit été placée dans la Westphalie, pour assurer la neutralité de l'élec-

Digitized by Google

torat d'Hanovre. On l'appela l'armée des Mathurins, par allusion à la commission dont elle étoit chargée d'aller délivrer les armées françoises enfermées dans Prague.

Le comte de Saxe eut l'ordre de s'y réunir. Nous partîmes du camp de Dekendorf, à l'entrée de la nuit. Nous passâmes le Danube sur deux ponts. Notre arrière-garde tira, au point du jour, quelques volées de canon sur l'avant-garde de l'armée ennemie, qui cherchoit à la suivre. Après avoir replié nos ponts, nous fîmes deux marches sur la rive droite, nous repassâmes le Danube à Donaustauf, en jouant ainsi les olivettes sur ce fleuve. L'ennemi cessa de nous suivre, et marcha par sa droite pour se réunir à l'armée de Bohême, quand il vit notre marche bien décidée pour aller nous réunir à l'armée de Maillebois, dans les environs d'Egra.

Les François faisoient alors des chansons pour ou contre les généraux. On en fit une aussitôt après notre jonction, qui ne fut pas de bonne augure pour les opérations qui suivirent. On faisoit parler la reine de Hongrie en ces beaux termes :

Les François marchent à Vienne,
Hongrois, sauvez-vous!
Bah, leur répondit la reine,
C'est Maillebois qui les mène;
Et je m'en....

Digitized by Google

Le maréchal de Maillebois se porta avec son armée dans la gorge de Veidhausen, pour passer la montagne, et tâcher de pénétrer dans la plaine de Bohême; le comte de Saxe fut destiné à percer dans la vallée de Bramerhoff. Il s'empara du château de Plann, au débouché de cette gorge, et y fit quatre cents prisonniers. Le comte d'Olonne fut échangé contre M. de Lislebonne. Nous nous étions tous séparés de l'académie de Paris, où il y avoit beaucoup d'étrangers un an auparavant, les uns pour servir à l'armée de France, et les autres pour servir à l'armée d'Autriche, et le sort voulut que ces deux camarades d'académie fussent pris, et tout de suite échangés l'un contre l'autre.

L'armée de Maillebois ayant trouvé l'armée du grand-duc au débouché des montagnes, ne put pénétrer; elle revint nous rejoindre à Bramerhoff, et s'étendre dans la plaine, au pied des montagnes, entre Plann et Neudorff. L'armée du grand-duc la côtoya de près, et nous restâmes quinze jours en présence, séparés seulement par quelques marais; dans cette position les vivres nous manquèrent, l'armée françoise fut réduite à demi-ration de pain, et s'en dédommagea par une forte maraude. On fit des reconnoissances respectives, où notre cavalerie se conduisit bien, mais où les dragons ne se firent pas autant d'honneur. Les compagnies de cavalerie n'avoient reçu qu'une augmentation de

Digitized by Google

cinq hommes, et les dragons une de vingt-cinq, de manière que les recrues entraînoient les vieux soldats. L'impossibilité de tirer ses convois d'Egra, obligea l'armée de s'en rapprocher. On fit partir ensuite le comte de Saxe pour aller pénétrer dans la gorge de Cadan, dont il s'empara, et l'on se mit en mouvement pour le suivre, avec le reste de l'armée; mais la même difficulté des subsistances et des convois dans ces montagnes, força encore à renoncer à cette entreprise. On forma le projet de retourner en Bavière, et de tâcher de pénétrer en Autriche, en reprenant Passaw. Ce projet ne fut pas rempli; mais il opéra la diversion qu'on désiroit. Le grand-duc, après avoir levé le siége de Prague, pour venir au-devant de nous, fut obligé de marcher par sa gauche pour aller défendre l'Autriche: il ne laissa qu'une petite armée aux ordres du prince Lobkovits, en Bohème, pour bloquer Prague; le maréchal de Broglie en profita pour venir par la Saxe à Ratisbonne, prendre en personne le commandement de notre armée; il laissa le maréchal de Belle-Isle dans Prague, qui se trouvoit beaucoup moins resserré. Toutes ces marches et contre-marches avoient réduit les armées françoises dans un état déplorable; la désertion s'en mêla, beaucoup d'officiers quittèrent l'armée sans passe-ports, pour retourner en France; on envoya l'ordre à Strasbourg, de les y arrêter. Je me trou-

Digitized by Google

vai, à la fin de cette campagne pénible, le seul et unique cornette du régiment, et par conséquent j'étois tous les jours de service. M. le maréchal de Broglie laissa le maréchal de Maillebois malade à Ratisbonne, et partit à la fin de novembre avec l'armée, pour aller faire lever aux Autrichiens le siége de Braunaw, qu'ils avoient entrepris. Cette opération nous fit rester sous la toile jusqu'au 6 janvier, que l'on répartit l'armée dans des quartiers d'hiver qui ne furent pas tranquilles.

Ce fut à cette époque que le maréchal de Belle-Isle fit cette fameuse retraite de Prague, que des historiens flatteurs ont trop célébrée, puisque le résultat fut de ramener en France les restes d'une armée, qui avoit été portée jusqu'à cinquante mille hommes, réduite à vingt-deux mille, à son retour sur le Rhin. Chevert, qui s'étoit distingué à l'escalade de Prague, fut laissé dans cette ville avec une garnison de convalescens. Ce général s'y conduisit avec tant de fermeté, qu'il obtint, avec sa sortie, la capitulation la plus honorable.

A peine étions-nous arrivés dans nos quartiers, entre Ingolstadt et Ratisbonne, que je fus attaqué d'une fièvre maligne. L'ordre pour un changement de quartier arriva au régiment au moment où j'étois le plus malade : on m'établit à sa suite, sur une charrette où je restai huit jours par le froid le plus grand; le Danube étoit gelé au point de porter

Digitized by Google

des voitures; mais la nature, la jeunesse, la force de la fièvre, me faisoient suer dans mon lit de douleur, comme si j'avois été dans le poële le plus chaud. Enfin M. de Saint-Simon m'envoya à Ratisbonne rejoindre le lieutenant-colonel du régiment, qui y étoit resté malade. Je trouvai une garde au pont, qui arrêta ma voiture, et qui avoit la défense du magistrat de ne laisser entrer dans la ville aucun malade de l'armée françoise, où l'on disoit qu'il y avoit une épidémie mortelle. Après avoir été en halte à cette porte pendant six heures, j'obtins, par le crédit de M. de Lanoue, ministre de France, la permission d'y entrer. La longueur de la maladie, des rechutes, une longue convalescence m'y retinrent jusqu'au 1.er de mai. On fit, pendant ce temps-là, le ravitaillement d'Egra, dont M. Duchaila fut chargé. Enfin, le 1.er de mai, je rejoignis le régiment qui étoit en marche pour se porter dans des cantonnemens entre le Danube et l'Iser.

Cette campagne de 1743 commença, de la part des Autrichiens, de la manière la plus offensive et la plus incendiaire. L'armée françoise étoit cantonnée partie sur les deux rives du Danube, partie sur la rive gauche de l'Iser. Elle occupoit, en avant de ce dernier, Dingelfing et Landaw, avec des ponts sur cette rivière. M. le prince Conti tenoit aussi Dekendorf, au sommet de cet angle, et vis-à-vis de l'embouchure de l'Iser dans le Danube.

Digitized by Google

Le prince Charles de Lorraine fit attaquer ces trois postes successivement; et, pour rendre leurs fortifications inutiles, il fit jeter des bombes et des boulets rouges dans ces trois villes, dont les maisons, toutes de bois, furent bientôt réduites en cendres. Nous fûmes éclairés chaque nuit par ces incendies, qui faisoient un spectacle horrible, et bien propre à effrayer toute la Bavière. Nos troupes étant retirées en-deçà de ces fleuves, y formèrent plusieurs camps pour garder les têtes de leurs ponts; le régiment de Saint-Simon fut destiné à celui de Platling, sous les ordres de M. de Clermont-Gallerande : M. le maréchal de Broglie avoit son quartier-général à Straubing, à six lieues derrière nous, sur la rive droite du Danube : le comte de Saxe gardoit, avec sa réserve, la rive gauche, il étoit campé derrière le Régen, qui se jette dans le Danube à Ratisbonne; il couvroit, dans cette position, le palatinat de Bavière. Le prince Charles tint tous nos camps séparés fort alertes, par de fausses attaques qu'il faisoit faire toutes les nuits par ses troupes irrégulières. Enfin, vers le commencement de juin, après avoir donné les alarmes ordinaires à tous nos camps sur l'Iser, il força le passage du Danube, en jetant son pont vis-à-vis de Pogen, entre Straubing et Dekendorf; et le régiment de Lamarck, qui gardoit ce poste, fut obligé de se replier. Comme premier cornette, je

Digitized by Google

marchai toute cette campagne aux carabiniers du régiment, qui faisoient le service avec les grenadiers; j'étois alors à fusiller avec les croates, qui attaquoient mollement le pont de Platling. M. de Clermont-Gallerande vint nous donner l'ordre de nous retirer et de rompre le pont, ce qui fut exécuté sans beaucoup de perte. Il demanda à M. de Saint-Simon un jeune officier pour lui servir d'aide-de-camp, le sien étant parti malade dans sa voiture. M. de Saint-Simon m'y envoya, et je fus bien à portée de voir tous les partis que prit ce général dans une journée des plus critiques, où, comme l'ancien, il falloit qu'il réunît tous ces camps dispersés pour marcher ensuite à Straubing, et s'y réunir à M. le maréchal de Broglie, sans être entamé par l'armée du prince Charles, qui, ayant passé toute la nuit le Danube entre nous et Straubing, pouvoit nous en séparer totalement.

Nous commençâmes notre marche par notre droite, pour nous réunir au camp de Dekendorf. Le premier dessein de M. de Clermont étoit d'aller sur-le-champ à Pogen, attaquer la tête de l'armée ennemie, que l'on ne supposoit pas encore passée toute entière. Ce parti étoit le plus vigoureux; mais un conseil tenu en plein champ entre les généraux détermina pour un parti plus prudent, et dont l'exécution n'étoit pas moins difficile : ce fut de marcher par notre gauche, de nous réunir aux autres camps

Digitized by Google

qui étoient sur l'Iser, de gagner les sources d'une rivière qui se jette à Straubing, de la mettre entre l'ennemi et nous, et de nous en protéger en traversant une plaine immense jusqu'à notre arrivée à Straubing. Nous découvrîmes bientôt une vingtaine d'escadrons autour d'un corps d'infanterie, dont on apercevoit les drapeaux. M. de Clermont jugea sainement que l'infanterie ennemie ne pouvoit pas encore être si avancée, il conjectura que c'étoit le régiment de la Couronne qui auroit été enveloppé par les hussards autrichiens, dans la marche qu'il faisoit pour se retirer d'un poste qu'il occupoit sur l'Iser. Il donna ordre au comte de Dunois de continuer la sienne à la tête de la colonne d'infanterie, et de la tenir prête à faire un à droite en bataille, s'il étoit obligé de se replier sur elle avec la cavalerie; il marcha avec cette dernière troupe pour dégager ce régiment, ce qui fut exécuté de très-bonne grâce : les hussards s'ouvrirent à notre approche; nous reçûmes le régiment de la Couronne, qui prit son rang dans la colonne d'infanterie, et nous continuâmes notre retraite pour gagner les gués de la rivière, en escarmouchant avec les mêmes hussards, qui faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour ralentir notre mouvement. Dès que nous eûmes passé ce défilé et le village qui étoit sur ce ruisseau, nous marchâmes par notre droite, en le descendant vers Straubing. Nous

Digitized by Google

découvrîmes les restes de nos équipages qui avoient été pillés, et je fus réduit, pour ma part, à la chemise que j'avois sur le corps. M. de Clermont y fit une halte de quatre heures, pour reposer son infanterie, qui étoit sur pied depuis minuit, et laisser faire aux officiers la recherche de leurs effets, qui fut assez inutile. Il faisoit observer la force de l'ennemi, qui étoit de l'autre côté du ruisseau; et, quand il vit qu'elle grossissoit, il continua sa marche jusqu'à Straubing, où il trouva un des enfans de M. le maréchal de Broglie, qui lui dit que ce général se retiroit à Ratisbonne, et lui ordonnoit de le suivre promptement. On avoit laissé à Straubing une garnison composée de piquets et de convalescens. Après une seconde halte de quatre heures, M. le marquis de Clermont continua sa marche, et arriva enfin à Ratisbonne, après avoir fait une retraite de quatorze lieues dans la meilleure contenance. Le vieux maréchal le reçut fort mal, et lui demanda pourquoi il n'avoit pas suivi ses ordres, en marchant toujours jusqu'à ce qu'il l'eût rejoint. M. de Clermont lui répondit froidement: « J'aurois pu, en les exécutant, vous amener la cavalerie et les drapeaux de l'infanterie, au lieu qu'en faisant des haltes nécessaires et sagement assises, je vous ramène toutes les troupes qui étoient à mes ordres, sans autre perte que celle de quelques équipages ».

Digitized by Google

Dès que nous fûmes arrivés à Ratisbonne, j'allai voir mon ami M. de Lanoue, qui me donna vingt-cinq louis, avec lesquels j'achetai un mauvais cheval de bât, une peau d'ours et quatre chemises; je jugeai que cet équipage me suffiroit au métier que les grenadiers et carabiniers de l'armée alloient faire, étant tous les jours chargés de l'arrière-garde. Ce service nous ramenoit les derniers au camp, vers la fin du jour; le lendemain, dès que la générale étoit battue, nous remontions à cheval, et nous allions nous remettre en bataille à la tête du camp, pour protéger le déblai de l'armée.

Il y eut trois arrière-gardes remarquables dans la marche depuis Ratisbonne jusqu'à Ingolstadt. La première fut commandée par M. le prince de Conti; le maréchal de Broglie resta avec lui; elle fut bien conduite, l'ennemi ne fit que nous tâter, et tout se passa en escarmouches. Je marchois avec une petite troupe sur le flanc de la colonne; toutes celles qui me précédoient passèrent à côté d'un peloton de grenadiers qui venoient d'être sabrés par un parti de hussards, pour s'être un peu trop éloignés de la colonne; les cris de ces malheureux me touchèrent, l'arrière-garde marchoit très-lentement, et faisoit des haltes très-fréquentes; je courus à mon capitaine, M. de Réalle, et lui dis que je croyois avoir le temps de les sauver; il l'approuva. J'allai à un village fort près, où je fis prendre, à

une vingtaine de paysans, de grands brins de fagots, dont nous fîmes des brancards; je chargeai ces bons paysans de porter six de ces blessés, y compris l'officier, qui donnoient encore signe de vie; je revins le long de la colonne avec mon petit convoi, jusqu'à leur compagnie de grenadiers, à qui je les remis. M. de Réalle me dit à mon retour: Jeune homme, vous avez fait-là une bonne action. Il en rendit compte, en arrivant, à mon colonel et à mes camarades. Je demande l'indulgence de mon lecteur pour l'avoir entretenu d'une si petite anecdote qui m'est personnelle; mais elle prouve que dans les actions de guerre on ne doit jamais perdre de vue les sentimens de l'humanité.

La deuxième arrière-garde fut vivement attaquée, et encore mieux défendue: elle étoit commandée par M. de Lutteaux, fort bon lieutenant-général: nous partions du camp de Neustadt, l'arrière-garde se mit en bataille sur un terrain qui resembloit à un entonnoir; nous avions derrière nous une plaine qui se rétrécissoit jusqu'à un village qui avoit servi de quartier-général, et qu'il falloit traverser pour rejoindre la marche de l'armée. Toute cette plaine étoit bordée de bois, dont les extrémités venoient aboutir fort près du village en question. Les hussards ennemis débouchèrent sur notre front, et pistoletèrent vigoureusement avec nos petites troupes; les deux lignes se retirèrent en échiquier jus-

Digitized by Google

qu'à l'instant où le terrain força d'en faire quatre, puis huit, puis on défila dans le village. Tous ces mouvemens se firent avec beaucoup d'ordre. Mais au moment où l'on commençoit cette dernière manœuvre, un corps de pandoures déboucha du bois pour attaquer le village. Ils furent accueillis par une furieuse décharge de mousqueterie de douze compagnies de grenadiers postés derrière des palissades, aux ordres de M. de Laravoye, que M. de Lutteaux y avoit envoyés; l'ennemi rentra dans le bois dans le plus grand silence, et nous laissa tranquilles le reste de cette journée.

La troisième arrière-garde avoit un bien plus beau terrain, et fut bien mal conduite; c'étoit pour arriver au camp près d'Ingolstadt : M. le comte de Bavière la commandoit. Il avoit une plaine à traverser entre deux gros villages, ensuite un ruisseau à passer, sur lequel M. le maréchal de Broglie avoit fait faire quatre ponts; il s'étoit posté de l'autre côté avec quatre brigades d'infanterie et du canon, pour protéger le passage de l'arrière-garde. Les hussards ennemis escarmouchèrent avec notre cavalerie vigoureusement, surtout des hussards Gris-de-Fer, qui étoient très-mordans. Notre retraite se passoit cependant en très-bon ordre, lorsque tout à coup l'infanterie hongroise s'empara des deux villages, et fit, du clocher et des maisons, le feu le plus incommode sur les troupes de cavalerie de

Digitized by Google

notre droite et de notre gauche, ce qui les resserra sur le centre et produisit un instant de désordre, qui fut réparé par le feu de la batterie de canon que fit tirer le maréchal de Broglie; ce feu contint l'ennemi, et nous permit de passer le ruisseau sans une grande perte. M. le maréchal de Broglie fit son compliment à M. le comte de Bavière, sur ce qu'il avoit oublié de faire occuper ces deux villages par ses grenadiers.

L'armée, étant arrivée à Ingolstadt, y passa le Danube, et continua sa retraite sur la rive gauche jusqu'à Donawert; on laissa dans Ingolstadt M. de Granville, lieutenant-général, avec une garnison. Ce fut la troisième garnison abandonnée dans les places de Bavière; savoir, Straubing, Egra, qui fait partie de la Bohême, et Ingolstadt. Notre marche, par la rive gauche, ne fut que pénible, mais point inquiétée. J'y fus témoin d'une rixe qui commença vivement, et se termina par une plaisanterie d'un bon genre. Notre régiment escortoit ce jour-là l'hôpital ambulant; M. le chevalier de Lameth, qui commandoit ce convoi, voyant de grandes lacunes entre les charrettes, courut en jurant et furieux contre un homme qui avoit une fort mauvaise redingotte, et lui crioit le fouet levé : *M. de l'hôpital*, je vous ferai bien serrer vos voitures. Cet homme lui répondit avec beaucoup d'humeur : Je suis officier, monsieur, et vous m'insultez mal

à propos. Je vous demande pardon, lui répliqua Lameth; mais je ne crois pas m'être beaucoup trompé : le métier, monsieur, que nous faisons ici, vous et moi, nous y conduira sans doute.

Arrivé à Donawert, M. le maréchal de Broglie y fut joint par un détachement aux ordres de M. le comte de Ségur, que M. le maréchal de Noailles lui envoyoit. Après quelque séjour dans cette ville, le maréchal de Broglie prit le parti de séparer son armée en cinq divisions pour traverser l'Empire, et la ramener sur le Rhin. Il y eut des prises de convois, des hôpitaux égorgés, et toutes sortes de cruautés dont furent accusées les troupes irrégulières de la reine de Hongrie. Je n'en peux faire aucun détail, le régiment où je servois ayant marché fort tranquille avec la seconde division jusqu'à Spire, où nous passâmes le Rhin.

Nous y apprîmes que le roi d'Angleterre, après s'être déclaré auxiliaire de la reine de Hongrie, comme nous l'étions de l'empereur Charles VII, avoit marché à la tête de son armée jusqu'au Mein; que le maréchal de Noailles, posté avec la sienne pour leur défendre cette rivière, avoit engagé l'ennemi par des manœuvres habiles à la remonter jusqu'à Aschaffenbourg; que ce dernier étoit campé dans une plaine très-resserrée entre les montagnes du Spesservald et le Mein; que le maréchal de Noailles, ayant fait construire dans une nuit

Digitized by Google

deux ponts au-dessous de son aile gauche vis-à-vis de Seligenstadt, avoit fait passer cette rivière à la plus grande partie de son armée, et qu'il l'avoit postée derrière un ravin profond, qui traverse de la montagne au Mein; que dans cette position le maréchal coupoit la retraite au roi d'Angleterre, et sa communication avec Hanau, où étoient tous ses magasins; que l'artillerie françoise, bien postée par M. de Vallière sur le bord du Mein, faisoit une exécution terrible sur l'armée ennemie; que dans des circonstances aussi favorables l'ambition du comte de Grammont, lieutenant-général et colonel des Gardes-Françoises, le porta à passer ce ravin; que ce faux mouvement masqua le feu de notre artillerie, qu'il y eut plusieurs charges successives et désordonnées, après lesquelles on fut obligé de repasser d'abord le ravin, ensuite le Mein; que l'ennemi, trop heureux de s'être ouvert la porte de sa retraite, avoit continué sa marche sur Hanau, et avoit envoyé le lendemain un trompette au maréchal de Noailles, pour recommander les blessés qu'il avoit laissés sur le champ de bataille. Le comte de Grammont ne fût point puni comme il le méritoit, parce qu'il étoit neveu du maréchal de Noailles; mais se trouvant le lendemain à la porte de son oncle, il disputoit et s'échauffoit beaucoup contre un nombre d'officiers qui l'entouroient. Souvré, grand diseur de bons mots, perça la foule

Digitized by Google

et lui dit : Qu'avez-vous donc, mon général? vous criez comme un aveugle qui a perdu son bâton. Cette allusion fit rire, et mit fin à la dispute.

La retraite de l'armée françoise de la Bavière, la nouvelle que l'on eut de la marche du prince Charles pour attaquer la Haute-Alsace, engagèrent le maréchal de Noailles à se retirer pour contribuer à sa défense. Les plaintes amères de l'empereur firent rappeler et exiler le vieux maréchal de Broglie. Le comte de Saxe fut chargé, par intérim, de commander l'armée de Bavière pour la défense de la Haute-Alsace. Le maréchal de Coigny, gouverneur de cette province, ne tarda pas à venir en prendre le commandement, et le comte de Saxe retourna à l'armée de Noailles, qui lui donna une réserve à commander.

J'obtins, à cette époque, une compagnie de cavalerie au même régiment où j'étois cornette. Nous fûmes placés en cantonnement sur le bord du Rhin. Nous montions la garde à pied dans des redoutes sur le bord de ce fleuve; nous y avions à nos ordres des paysans armés de la Haute-Alsace, au nombre de quatre mille, qui y servirent avec beaucoup de zèle. Le maréchal de Coigny commença par conclure une neutralité armée avec les Suisses, qui promirent de ne laisser passer aucune troupe étrangère sur leur territoire; et, pour garantir davantage cette convention, on plaça à Huningue M. de

Digitized by Google

Laravoye, avec un corps de troupes prêt à aller au-devant de l'ennemi, sur le territoire helvétien, si leurs troupes ne s'opposoient pas vigoureusement aux entreprises des Autrichiens. On lui donna l'ordre aussi de jeter un pont vis-à-vis d'Huningue, dont on fortifia la tête par un ouvrage à couronne. Le prince Charles, de son côté, forma différens camps séparés sur la rive qu'il occupoit; pour donner de la jalousie en divers points, il jeta un pont qui aboutissoit à l'île de Regniac; mais il ne put passer le petit bras qui la sépare de l'Alsace, par les retranchemens et les oppositions qu'y mit le maréchal de Coigny. Pendant que ce dernier avoit une partie de ses forces occupée à garder ce passage, le prince Charles fit une autre tentative à Chalempé, vis-à-vis d'un corps de troupes aux ordres de M. de Balincourt. L'ennemi avoit fait toute la nuit de fausses attaques tout le long du Rhin; la brigade de Champagne, et le régiment de l'Hôpital dragons, après avoir bivaqué, rentroient au jour dans leur camp; à peine étoient-ils à une demi-lieue de ce fleuve, qu'ils furent avertis de l'arrivée d'un convoi considérable de barques qui venoit de mettre à terre un corps de grenadiers ennemis; M. de Berenger, qui commandoit nos brigades, retourna sur le Rhin, chargea l'ennemi à coups de baïonnettes, prit ou noya toute cette avant-garde ennemie, avant que le camp de M. de

Digitized by Google

Balincourt eût eu le temps de venir le renforcer.

Telle fut la fin des entreprises de l'ennemi et celle d'une campagne laborieuse, où les troupes françoises reprirent vigueur sur leurs propres foyers. On nous répartit en quartiers d'hiver. Ma compagnie eut celui d'Orgelet, en Franche-Comté.

Pendant que le maréchal de Coigny défendoit la Haute-Alsace contre un ennemi ardent et entreprenant, le maréchal de Noailles défendit les lignes de la Queitsch, dont Landau faisoit partie, contre l'armée du roi d'Angleterre. Ce qui lui fit donner la préférence à ces lignes, qu'il fit contruire, sur celles de Weissembourg, qui étoient faites depuis la guerre de la succession, c'est que, 1.° comme ces dernières, elles n'obligeoient pas d'isoler Landau et de l'abandonner à ses propres forces; 2.° qu'elles étoient moins masquées par des forêts, et qu'on y découvroit plus aisément tous les mouvemens offensifs de l'ennemi; 3.° qu'elles n'eurent besoin que de trois écluses pour procurer des inondations avantageuses, au lieu que celles de Weissembourg, masquées par la forêt de Beinwald, ne pouvoient soutenir les eaux de la Louttre qu'avec quatorze écluses. Néanmoins le maréchal de Coigny, pressé vivement par le prince Charles, avoit été obligé de demander des renforts à son collègue; ce dernier, bon citoyen, se détermina vers la fin de la campagne, à se rapprocher de lui jusqu'à Hagueneau, et

Digitized by Google

à laisser une forte garnison dans Landau, aux ordres de M. de Lutteaux. Le comte de Saxe fut placé intermédiaire entre Landau et l'armée, dans les lignes de Weissembourg; et la saison étant trop avancée pour faire une entreprise aussi importante que celle du siége de Landau, le roi d'Angleterre sépara aussi son armée en même temps que celle du prince Charles; le maréchal de Coigny resta pour commander en Alsace, et toutes les armées respectives entrèrent dans leurs quartiers d'hiver.

Dans le cours de l'hiver, les Anglois déterminèrent les Hollandois à entrer dans leur alliance avec la reine de Hongrie, et cette armée combinée fut destinée à couvrir la Flandre autrichienne. Celle du prince Charles resta sur le Rhin, avec le projet d'y faire une seconde campagne plus offensive. La France lui en opposa une aux ordres du maréchal de Coigny; et le maréchal de Noailles fut destiné à commander celle de Flandres avec le maréchal de Saxe sous les yeux du roi, qui devoit faire cette campagne en personne. Le régiment de Saint-Simon fut destiné à l'armée d'Alsace, que nous rejoignîmes dans le cours du mois de mai.

Pendant que le roi faisoit en Flandres les siéges de Menin, Ypres et Furnes, qu'il prit successivement; le prince Charles, ayant éprouvé toutes les difficultés de la campagne précédente pour pénétrer dans la Haute-Alsace, descendit le Rhin et tâ-

Digitized by Google

cha de surprendre un passage pour envahir la Basse-Alsace. Le maréchal de Coigny le suivit et établit sa défensive depuis Lauterbourg jusqu'à Oppenheim près de Mayence : elle étoit trop étendue, et sa droite étoit confiée à l'armée des Bavarois sous les ordres du maréchal de Seckendorf. Le prince Charles, après différentes tentatives et fausses attaques dans différens points pour attirer l'attention de l'armée françoise, surprit le passage du Rhin à Schrœck, vis-à-vis l'armée de l'empereur et des Bavarois, dont le général fut soupçonné de trahison. Le maréchal de Coigny rassembla promptement tous ses camps dispersés; on marcha jour et nuit pour gagner d'abord Landau et les lignes de Weissembourg. Le prince Charles suivit son dessein avec la même activité; il marcha tout de suite à Lauterbourg, où s'appuie la droite de ces mêmes lignes : il y trouva une médiocre garnison aux ordres de M. de Gensac, lieutenant général, qui, après une molle résistance, rendit cette ville assez mal fortifiée. L'armée françoise fut un peu étonnée, en arrivant sur les hauteurs de Weissembourg, de trouver l'ennemi maître de nos lignes et d'être obligée d'attaquer ces mêmes lignes qui avoient été construites pour la défense de l'Alsace; heureusement que le prince Charles n'avoit eu le temps que d'y porter une tête de son armée. Le maréchal de Coigny ne balança pas à l'attaquer l'épée à la main : il forma trois at-

Digitized by Google

taques; la première, à la ville de Weissembourg, qui fut escaladée par des brèches qui se trouvoient aux murailles; la seconde, au village des Picards, où la défense fut beaucoup plus opiniâtre; la troisième, sur la gauche du même village, dont furent chargés les Bavarois qui, ayant M. de Mortagne et le comte de Saint-Germain à leur tête, se comportèrent alors avec beaucoup de courage. On égorgea toute l'infanterie hongroise qui gardoit ces lignes, par représaille des cruautés que les pandoures, auxquels elle ressembloit par l'habillement, avoient exercées contre l'armée de Bavière. Nous traversâmes avec la cavalerie la ville de Weissembourg à toutes jambes, dès que l'infanterie s'en fut emparée; quelque diligence que nous pûmes faire, nous ne pûmes atteindre l'ennemi qui se retira par la forêt de Beinvald à Lauterbourg où étoit le gros de son armée. Si le maréchal de Coigny y eût marché le lendemain, il auroit peut-être pu reprendre possession entière de ces lignes; mais on calcula que Lauterbourg, soutenu par une armée, ne seroit pas aussi facile à emporter qu'il l'avoit été, étant abandonné à une foible garnison : le maréchal de Coigny en laissa une très-grosse dans Landau et marcha le lendemain à Haguenau pour y réparer les lignes de la Montre, qui ont encore plus d'étendue que celles de Weissembourg. L'armée ennemie les ayant tournées par sa droite, l'armée françoise

Digitized by Google

se retira d'abord à Brumpt, ensuite derrière le canal de Mutzig, qui se jette dans la rivière d'Ill à Strasbourg : cette ville étoit à l'extrémité de la droite de notre ligne de défense.

Cette invasion de la Basse-Alsace obligea le roi d'interrompre le cours de ses succès en Flandres : il laissa une partie de son armée au maréchal de Saxe, qui prit le fameux camp de Courtray, d'où il couvroit toutes ses conquêtes, et le roi marcha avec quarante mille hommes au secours de l'Alsace; mais ce qui leur procura l'assistance la plus effective, fut la déclaration du roi de Prusse, par laquelle il notifia qu'il entreroit en Bohême aussitôt que le prince Charles seroit entré dans les états du roi son allié; ce qu'il exécuta avec sa promptitude ordinaire, mais il ne fut pas content de la nôtre pour le seconder. Le roi tomba malade à Metz : le maréchal de Noailles arriva avec les troupes de Flandres en Alsace par la gorge de Schelestat, joignit le maréchal de Coigny, et marcha au prince Charles qui avoit commencé sa retraite et qui manœuvra avec beaucoup d'audace. Les armées furent en présence pendant plusieurs jours; enfin, le prince Charles, ayant préparé ses ponts, fait passer ses bagages et sa grosse artillerie, se mit en mouvement pour repasser le Rhin au-dessous du fort Louis. Le comte de Belle-Isle eut quelques avantages sur une des arrière-gardes de l'ennemi; mais notre armée, mar-

Digitized by Google

chant la nuit sans beaucoup de précautions, traversa deux villages que l'ennemi venoit d'incendier, et notre tête d'armée donna dans une embuscade de trois mille grenadiers que l'ennemi avoit postés derrière un vieux bras du Rhin où ils étoient retranchés. Les dragons qui étoient à la tête de la colonne furent culbutés sur la troupe des généraux et sur le régiment des Gardes : ce régiment tira la nuit sur le régiment de Picardie qui marchoit à la même hauteur. Enfin, dès qu'on fut revenu de cette confusion, les grenadiers des Gardes et ceux de l'armée attaquèrent vigoureusement ces retranchemens; l'ennemi se retira et acheva son passage du Rhin avec fort peu de perte : on appela cette échauffourée l'affaire des Perruques, parce que tous nos généraux dans les culbutes eurent peine à les retrouver et restèrent quelques temps en enfans de chœur. Dès que le prince Charles eut repassé le Rhin, il marcha à tire d'aile en Bohême, où le roi de Prusse fut fort mécontent de la mollesse avec laquelle nous l'avions laissé évacuer l'Alsace sans l'entamer.

Dès que le roi eut rejoint son armée, où il reçut, à Strasbourg et dans toute l'Alsace, des témoignages de l'amour que les François avoient alors pour lui, nous passâmes le Rhin et nous marchâmes pour investir Fribourg ; il fut assiégé vers le milieu d'octobre, et la campagne finit à la fin de novembre,

Digitized by Google

par la reddition successive de la ville et des châteaux qui furent rasés dans l'hiver. Vers le milieu de ce siége, on détacha le régiment de Saint-Simon avec quatorze escadrons pour aller en Bavière rejoindre M. le comte de Ségur qui marchoit avec l'armée de l'empereur et toutes nos troupes allemandes, afin d'aller reprendre possession de la Bavière. Les troupes avoient un grand dégoût pour retourner dans ce pays-là. Le régiment de Barbançon avoit été nommé à l'ordre pour ce détachement, et M. de Barbançon ayant fait substituer celui de Saint-Simon, je me souviens que si ces deux régimens se fussent trouvés lors de notre départ, ils se seroient chargés comme ennemis; mais ce qui prouve qu'il faut toujours suivre son sort gaîment et sans murmure, c'est que ces quatorze escadrons furent arrêtés dans la Souabe autrichienne, où nous eûmes des quartiers d'hiver excellens; tandis que celui de Barbançon, après avoir campé dans toute l'arrière-saison pendant la durée de ces siéges, fut envoyé fort tard dans des quartiers des princes alliés; il y arriva harassé et y reçut un traitement fort médiocre.

J'eus un semestre au commencement de l'hiver, et je fus le passer chez mes parens; je les trouvai dans la douleur de l'exil du chevalier de Rochambeau, mon grand-oncle, qui commandoit depuis deux ans la flotte de Brest. Elle consistoit en douze

Digitized by Google

vaisseaux de ligne; il avoit croisé pendant toute la campagne à l'entrée du détroit, lorsque les Espagnols faisoient le siége de Gibraltar: ses vaisseaux coulant bas n'avoient pas été carénés depuis deux ans et manquoient de tout; il fit une relâche à Malaga; pendant ce temps-là, une flotte angloise de vingt-cinq vaisseaux de ligne vint ravitailler Gibraltar. Le roi et la reine d'Espagne jetèrent les hauts cris; et M. de Maurepas, qui se trouvoit trop heureux d'avoir une victime à sacrifier pour ses mauvaises mesures ministérielles, exila mon vieil oncle absolument usé, ayant eu déjà deux attaques d'apoplexie, mais dont les services précédens avoient été fort brillans. Ma mère partit pour Paris, pour solliciter inutilement en sa faveur: elle y retrouva madame la duchesse d'Orléans, qu'elle avoit beaucoup connue étant mademoiselle Conti, elle fut nommée gouvernante des enfans de la maison d'Orléans et ne tarda pas à entrer en fonctions.

La campagne d'Italie, aux ordres de l'infant d'Espagne et de M. le prince Conti, eut un début brillant pour les armées combinées, mais une mauvaise fin; l'attaque des barricades, le siége et la prise de Demont ouvrirent les portes du Piémont; mais la levée du siége de Coni força les François à rentrer dans leurs frontières après des efforts infructueux.

Le roi continua à commander son armée de

Digitized by Google

Flandres avec le maréchal de Saxe sous ses ordres, et le vieux maréchal de Noailles comme ami de ce dernier et son conseil ; le maréchal de Coigny se retira vieux et infirme ; et M. le prince Conti fut rappelé d'Italie pour commander l'armée du Rhin ; c'est à cette dernière que le régiment de Saint-Simon fut destiné.

Le roi de Prusse avoit été fort mécontent de voir arriver sur lui, à la fin de la campagne précédente, l'armée du prince Charles pour l'interrompre dans ses conquêtes en Bohême. Après quelques revers qui le forcèrent à évacuer la Bohême, il gagna cependant deux batailles en Luzace et une en Saxe; mais la mort de l'empereur Charles VII, le peu de fonds que l'on pouvoit faire sur le jeune électeur de Bavière, conduit par sa mère qui étoit autrichienne, obligèrent encore le roi de Prusse à faire une paix particulière, où la reine de Hongrie lui garantit de nouveau la cession de la Silésie. L'électeur de Bavière signa en même temps un traité de neutralité dont le résultat fut de désarmer ses troupes et d'abandonner son pays à la rapacité des Autrichiens qui le traitèrent avec toutes les rigueurs d'un pays conquis. Le pauvre comte de Ségur eut encore bien de la peine à retirer, sans être entamé, son corps auxiliaire qu'il ramena sur le Necker, où nous fûmes détachés de l'armée de Conti pour le recevoir. Les forces autrichiennes se rassemblè-

Digitized by Google

rent en descendant la rive droite du Mein, vers Francfort, pour protéger l'élection du grand-duc de Toscane à la dignité impériale. M. le prince Conti fut chargé avec son armée de passer le Rhin, de s'approcher de Francfort par la rive gauche du Mein pour s'y opposer. Nous passâmes une partie de cette campagne dans cette situation, les postes des ennemis et les nôtres s'observant sur les rives respectives de cette rivière. Pendant ce temps-là, l'armée du roi agissoit très-offensivement en Flandres : il assiégea Tournay sur l'Escaut. Le duc de Cumberland, ayant rassemblé une armée composée de Hollandois et d'Anglois, vint attaquer les François à Fontenoy. Cette bataille mémorable a été si célébrée par les historiens, que je me contente d'en donner un précis que je crois fidèle.

Les François, placés à Antoing, avoient leur droite bien appuyée à l'Escaut, leur centre à Fontenoy, leur gauche au bois de Barry et au mont de la Trinité. L'ennemi respecta la droite, tâta Fontenoy, mais crut trouver plus de facilité en avançant sur plusieurs lignes redoublées dans la plaine qui se trouvoit entre Fontenoy et la redoute de Barry. Ces lignes d'infanterie angloise, battues sur leurs flancs par l'artillerie de Fontenoy et de cette redoute, se concentroient en masse; elles perçoient tout ce qui se trouvoit devant elles, malgré plusieurs charges de troupes françoises désu-

Digitized by Google

nies et successives. Le roi et le dauphin y furent un moment en danger, mais plus encore le gain de la bataille. Le maréchal de Saxe, malade jusqu'à la mort, redoubla d'activité par la confiance que le roi lui témoigna; il fit arriver sur la droite de l'ennemi une partie de la division de Lovendal, qui déboucha du mont de la Trinité par le bois de Barry. Les brigades de Normandie et des Irlandois chargèrent avec succès; le duc de Richelieu, aide-de-camp du roi, rallia de l'artillerie, dont l'effet ralentit la marche de cette colonne; une charge générale et simultanée acheva de la rompre et de la mettre en déroute. Les suites de cette bataille furent la prise de Tournay et de toutes les places de la Flandre maritime jusqu'à Bruxelles exclusivement.

On avoit, dès le commencement de la campagne, exigé de M. le prince de Conti un gros détachement de son armée pour la Flandre, ce qui l'avoit fort affoiblie. Celle du grand-duc fut fort augmentée par tous les renforts qui arrivèrent de Bohême et de Bavière. Il fut élu empereur et désiroit de célébrer son avénement par un grand succès : il fit toutes ses dispositions pour passer le Mein. M. le prince de Conti, depuis cette élection, se méfiant de la neutralité de la ville de Francfort, qui étoit fort portée à livrer son pont à l'empereur, commença une marche rétrograde pour se rapprocher

Digitized by Google

du Rhin : il fit jeter un pont vis-à-vis de Rhintuserteim ; les bagages, la grosse artillerie, tout y avoit défilé ; il ne restoit plus que l'armée, qui auroit pu passer dans la journée sans aucun obstacle. Mais M. le prince de Conti, par un entêtement inconcevable, ne voulut jamais se mettre en mouvement qu'il n'eût vu la tête de l'armée ennemie. Son arrière-garde s'en trouva mal ; elle fut vivement attaquée ; quatorze troupes de cavalerie furent vigoureusement battues ; M. de Poyanne, qui étoit à leur tête, fut pris ; une colonne de grenadiers, aux ordres de M. Detlingue, lieutenant-colonel d'Alsace, se distingua en traversant toute cette plaine au milieu d'une nuée de hussards sans être entamée. Des brigades d'infanterie et du canon que l'on porta dans deux villages rétablirent l'ordre et rallièrent l'arrière-garde. Le passage du Rhin se fit alors tranquillement jusqu'au moment où les dernières troupes étant passées, on voulut replier le pont par un quart de conversion. La rapidité du courant l'entraîna ainsi que les compagnies de grenadiers qui étoient dessus : elles allèrent heureusement aborder à notre rive. L'armée du grand-duc se répandit le long de ce fleuve pour chercher à surprendre un passage. M. le prince de Conti prit les mêmes positions que le maréchal de Coigny avoit prises la campagne précédente, excepté qu'il tint le gros de son armée plus ensemble entre Worms et Spire, de ma-

Digitized by Google

nière que le grand-duc ne put rien entreprendre; mais ce qui le contint davantage, fut la crainte que le roi de Prusse n'en prît l'occasion de faire une troisième irruption en Bohême. Il finit par exiger des Autrichiens une neutralité dans l'Empire et sur toute la frontière d'Alsace, ce qui mit les François à portée d'attirer, pour la campagne suivante, la plus grande partie de leurs forces en Flandre. Le régiment de Saint-Simon, ayant été envoyé en quartier à Huningue et à Neuf-Brisach, j'en partis pour aller à la cour où je fus présenté, et je passai mon hiver à Saint-Cloud chez M. le duc d'Orléans.

Le maréchal de Saxe, dans ce même hiver, fit le siége de Bruxelles au mois de janvier pendant une forte gelée. Il surprit les quartiers de l'ennemi, prit le quartier-général, y laissa une forte garnison et renvoya le reste de son armée dans les siens.

Au commencement de la campagne de 1746, je suivis M. le duc d'Orléans comme son aide-de-camp. La neutralité établie sur le Rhin ne laissoit rien à faire à ma compagnie de cavalerie; nous accompagnâmes le roi dans les superbes entrées qu'on lui fit à Gand, à Bruxelles, à Malines. Enfin, l'armée françoise ayant marché en avant de Lière pour contenir l'ennemi qui se rassembloit du côté de Hoogstrate, M. le comte de Clermont, prince du sang, fut détaché pour faire le siége de la citadelle

Digitized by Google

d'Anvers : j'allois tous les jours de Lière à la tranchée d'Anvers, dont je rendois compte à M. le duc d'Orléans. Cette citadelle étant prise, le roi partit pour Paris pour être aux couches de madame la dauphine; il voulut que M. le duc d'Orléans, comme premier prince du sang, s'y trouvât et le suivît. Je le priai de me laisser avec son oncle, M. le comte de Clermont, à qui M. le maréchal de Saxe avoit donné les troupes légères et l'avant-garde de l'armée à commander. A mon arrivée près de ce nouveau général, je me trouvai dans une société qui m'étoit fort étrangère; ce prince étoit entouré d'aides-de-camp qui lui avoient été donnés dans sa petite maison, par la fameuse Leduc, sa maîtresse en titre : tous ces messieurs aimoient leurs chevaux, et ne vouloient les fatiguer que quand ils étoient commandés ou que le prince montoit à cheval. Je débutai par lui demander la permission d'aller, pour mon compte et pour mon instruction, à tous les détachemens de hussards qui sortoient du camp. J'accompagnai plusieurs fois le baron de Thott, lieutenant-colonel de Berchiny, auquel il avoit beaucoup de confiance et qui entendoit bien cette espèce de guerre ; nous y eûmes des succès balancés, mais toujours des coups de fusil et des occasions de s'instruire. Au retour de ces détachemens, le prince me faisoit rendre compte des détails et de la nature du pays que nous avions parcouru; il commença à

Digitized by Google

me marquer de la confiance et beaucoup de satisfaction de mon zèle et de mon activité.

Pendant que le maréchal de Saxe tenoit en échec toutes les forces de l'ennemi, M. le prince de Conti faisoit les siéges de Mons et de Charleroi. Cette première place se rendit après quelque défense; mais celle de Charleroi fut surprise et presqu'emportée d'assaut par un détachement de la tranchée, qui s'y introduisit par une poterne; le gouverneur capitula et rendit sa garnison prisonnière de guerre. M. le prince de Conti eut l'ordre, après ces siéges, de réunir son armée à celle du maréchal de Saxe, pour lui en remettre le commandement. L'ennemi marcha par sa gauche pour s'opposer à cette jonction et nous par notre droite pour la favoriser. La tête de l'ennemi arriva au défilé des Cinq-Etoiles près de Perhuis, un instant après qu'une tête de la nôtre, aux ordres de M. de Lovendal, y étoit venue pour s'en emparer. Le corps de M. le comte de Clermont le soutint de près et se campa à Saint-Paul, près de Valheim : enfin, la grande armée arriva, se prolongea sur notre droite, et l'armée de Conti s'y rejoignit deux jours après.

L'ennemi, n'ayant pu empêcher cette jonction, s'établit derrière la Mehaigne et l'Orneau, pour couvrir Namur que nous avions dessein d'assiéger. Dès que M. le maréchal de Saxe eut fait l'arrangement de ses vivres, ne pouvant attaquer l'ennemi

Digitized by Google

de front, il fit une belle marche sur la rive gauche de la Mehaigne jusqu'à son embouchure dans la Meuse. L'ennemi côtoyoit cette marche sur la rive droite, et les journées se passoient en escarmouches sur les deux rives. L'ennemi, voyant que notre dessein étoit d'aller nous emparer de Hui, pour lui couper la communication de la Meuse, d'où il tiroit ses subsistances, fit la guerre aux nôtres qui nous arrivoient de Louvain. Il fit passer plusieurs corps pour attaquer nos convois; mais le maréchal de Saxe avoit eu la précaution de les faire couvrir par de nombreux détachemens. Quoiqu'un d'entr'eux, aux ordres de M. de Saint-André et du duc de Brissac, eût été maltraité, les convois qui marchoient à une plus grande distance dans l'intérieur, aux ordres de M. de Saint-Père, n'en souffrirent point et arrivèrent à bon port. Enfin, M. d'Armentières, avec la tête de l'armée, s'empara de Hui sur la Meuse, et l'ennemi fut forcé de passer cette rivière pour se rapprocher de Maestricht où étoient ses magasins, ce qui découvroit entièrement Namur.

J'oubliois une anecdote qui peut trouver ici sa place: M. le comte de Clermont fut attaqué, au départ du camp de Welheim, d'une maladie si violente, qu'il fut impossible de le transporter. Le maréchal de Saxe envoya demander au prince Charles des sauve-gardes, qu'il envoya honnêtement au nombre de cinquante hussards, auquel on joignit

Digitized by Google

cinquante cavaliers du colonel-général, sous le même titre de sauve-garde. Au moyen de ces précautions, le prince fut tranquille dans sa maison au milieu de tous les détachemens des troupes légères ennemies. Deux jours après, le prince hors de danger, m'envoya au maréchal de Saxe porter une lettre, pour l'avertir qu'il rejoindroit l'armée le lendemain. Je marchai sous l'escorte de la patrouille autrichienne, et j'arrivai à la maison du maréchal de Saxe sans trouver d'autre garde que sa garde d'honneur. Je le trouvai sur son lit, écrivant; il avoit l'air de Mars sur son lit de camp. Après avoir fait ma commission, je lui fis l'observation, que les hussards autrichiens qui me servoient d'escorte auroient pu la faire comme moi, sur la facilité que j'avois trouvée à arriver jusqu'à sa maison sans trouver un poste françois; il se leva, envoya chercher les officiers généraux du jour, et je crois qu'ils furent sévèrement réprimandés.

M. le comte de Clermont fut détaché, avec M. de Lovendal sous ses ordres, pour faire le siége de Namur. Le maréchal de Saxe continua sa marche sur Liége et successivement sur Tongres pour couvrir cette opération. Je fus souvent employé, pendant ce siége, par ce prince et par M. de Lovendal, à faire des reconnoissances particulières dont je venois leur rendre compte. M. de Gourdon, fort habile ingénieur, conduisoit ce siége, et la ville se

Digitized by Google

rendit le sixième jour de tranchée ouverte : on fit ensuite celui des châteaux. M. le comte de Clermont, à qui l'on avoit parlé d'un chemin, que l'on disoit praticable, dans l'escarpement des rochers qui bordent la Meuse et qui conduisoit à une maison située entre le chemin couvert du fort Camus et celui du fort la Cassotte, m'envoya pour le reconnoître dans le jour, afin d'y diriger une attaque qu'il comptoit faire la nuit suivante, du chemin couvert du fort Camus. Je gravis, dans ce sentier, à quatre pates jusqu'à deux sentinelles placées à l'extrémité de ces deux palissades, qui eurent la complaisance de fumer leurs pipes sans se distraire pendant toute ma reconnoissance. Je vins rendre compte que ce sentier étoit trop escarpé pour y faire monter d'autres troupes que des volontaires, pour faire une diversion pendant que les grenadiers de la tranchée déboucheroient bien plus facilement sur le haut de la montagne pour attaquer de front le chemin couvert. Le prince donna le commandement des volontaires qu'il destinoit à cette diversion, à M. de Clamoutse, capitaine dans Champagne, qui s'étoit distingué pendant le siége de la ville en surprenant le fort Balard. Il me renvoya à la tranchée pour expliquer à M. de Crillon, qui y commandoit, tout le plan de cette attaque ; elle eut le plus grand succès. Cependant l'ennemi, s'étant rallié dans le chemin couvert de la Cassotte, fit une

Digitized by Google

sortie pour interrompre notre logement; quelques compagnies de grenadiers plièrent : mais Clamoutse, qui s'étoit emparé de la maison Crevalee, entre les deux chemins couverts, protégea leur ralliement, arrêta l'ennemi : notre logement fut perfectionné, et nous restâmes maîtres du fort. Les châteaux de Namur se rendirent par capitulation le sixième jour de tranchée ouverte, comme avoit fait la ville, et la garnison fut prisonnière de guerre.

M. le comte de Clermont étant entré dans la ville, et logé à l'évêché, l'évêque vint lui donner une alarme qui étoit très-bien fondée. Il lui dit que l'ennemi ne s'étoit rendu si promptement que parce que le grand magasin à poudre, qui étoit dans une casemate du vieux château, étoit prêt à sauter par tous les débris des poutres que nos bombes avoient incendiées; qu'il y avoit cent cinquante milliers de poudre, et que, si ce malheur arrivoit, toute la ville courroit de grands risques. M. le comte de Clermont m'y envoya sur-le-champ : j'y trouvai nos compagnies d'ouvriers occupés à le déblayer; ils étoient obligés de prendre, avec le bas de leurs habits, les tonneaux les plus près de la voûte, qui étoit déjà brûlante. Il y avoit aussi des crevasses dans la voûte, que la force de l'inflammation avoit produites par où il tomboit des étincelles de feu; enfin les bariques étoient heureusement doubles. L'évacuation de ce magasin se fit avec un

Digitized by Google

ordre et un sang froid de la part de ces ouvriers du corps royal d'artillerie, qui forcèrent mon admiration. J'y distinguai un de leurs officiers, M. de Kervazagan, mon compatriote. Je vins au point du jour rendre compte de son évacuation complète: l'évêque et le prince avoient passé une fort mauvaise nuit, et tout le monde se coucha au soleil levant, avec une grande satisfaction. Nous apprîmes, par les habitans de Namur, des détails sur la conduite qu'avoit tenue la garnison hollandoise pendant ce siége, dont ce trait-ci est le plus curieux. Il y avoit, dans cette garnison, cinq ou six braves, avec lesquels la plupart des officiers hollandois n'avoient pas honte de marchander leurs gardes pour s'y faire substituer quand elles étoient du côté de l'attaque. On voit à quel point ces troupes s'étoient abâtardies, pendant que les emplois avoient été remplis à prix d'argent par tous les parens et protégés des bourguemestres et des magistrats.

Ce fut pendant ce siége que le prince me demanda avec intérêt quelles étoient les vues de mes parens pour mon avancement dans le service, j'avois alors vingt-un an: je lui dis que j'avois la parole du premier bâton d'exempt dans les Gardes-du-Corps; que cet emploi n'exigeoit pas de finance, et étoit plus analogue à la fortune de mes parens. Il me répliqua vivement: Mandez-leur qu'il faut

Digitized by Google

qu'ils fassent un effort, je ne veux pas que vous entriez dans la maison du roi, il faut qu'on vous donne un régiment. Il envoya M. de Crillon porter la nouvelle de la prise de Namur, demanda qu'on le fît maréchal-de-camp, et son régiment pour moi; cependant il fut donné au marquis de Latour-du-Pin. Il avoit écrit les lettres les plus fortes et les plus flatteuses en ma faveur à M. d'Argenson, qui étoit mon parent, et à madame de Pompadour, qui jouoit déjà le rôle de premier ministre. Ces lettres, par je ne sais quel sort, furent renvoyées à M. Duvernay, qui étoit l'homme de confiance de la marquise, et m'ont été remises après sa mort, par M. de Lablache, son héritier.

Aussitôt après la prise de Namur, M. le maréchal de Saxe manda à nos généraux de venir le rejoindre à Tongres, et d'amener, avec les troupes qui avoient fait ce siége, quelques pièces de vingt-quatre. L'ennemi s'étoit posté, la gauche au village d'Anse, à la tête du faubourg de Liége, et la droite tirant sur Vizet, près duquel ils avoient leur fusée sur la Meuse, qui couloit parallèlement derrière eux. Le maréchal de Saxe n'avoit d'autre objet que de les forcer à repasser cette rivière, pour aller ensuite prendre tranquillement ses quartiers d'hiver; cette bataille, dans une saison aussi pluvieuse et aussi avancée, ne pouvant plus avoir aucune suite. On annonça, à la comédie de Tongres, relâche au

théâtre pour le lendemain, parce que l'armée marcheroit à l'ennemi. On passa le Jars sur douze colonnes, et l'on marcha dans le plus bel ordre, précédé de l'escarmouche de toutes nos troupes légères. On fit halte la nuit du 13 au 14, à moitié chemin, pour donner tout le temps à l'ennemi de se replier. Enfin, le 14 octobre au matin, on fut confondu de le trouver encore dans son camp. Le prince Charles comptoit sans doute sur la bonté de sa position : son camp couronnoit des hauteurs sur lesquelles il avoit fait faire plusieurs redoutes; il avoit le village de Rocoux, retranché en avant de son centre, celui de Vauroux, et de Lière en avant de sa droite, qui étoit couverte par un ravin très-profond et peu praticable. Le maréchal de Saxe, après avoir fait battre le village d'Anse et le faubourg de Liége avec sa grosse artillerie, en détermina l'attaque par l'aîle droite aux ordres de M. le comte de Clermont et de Lovendal. M. le comte d'Estrées marcha, à la tête de plusieurs colonnes d'infanterie, droit au village, le faisant tourner par l'infanterie des troupes légères; il fut emporté, et la gauche de l'ennemi fut prise en flanc par tout le corps commandé par ces trois généraux. M. le maréchal de Saxe avoit ordonné qu'il se mît en équerre sur le flanc de l'armée ennemie, en attendant l'effet des attaques de Rocoux et de celles qui devoient se faire aux villages de leur droite. Le comte

Digitized by Google

d'Estrées, bouillant d'ardeur, vint à M. le comte de Clermont, lui montrer le corps que nous avions combattu, se retirant dans le plus grand désordre, et la facilité qu'il y auroit à culbuter dans la Meuse tout ce que nous avions devant nous; Lovendal à pied, braquant sa lunette, lui répondit : Vous savez les ordres de M. le maréchal; nous les avons remplis, il faut attendre l'effet des attaques de la gauche. Mais si notre gauche n'attaque pas, répliqua le comte d'Estrées, nous manquons une occasion unique; le jour s'avance, nous donnons à l'ennemi tout le temps de se rassurer, et la nuit couvrira sa retraite. Voilà de beaux raisonnemens, dit Lovendal; mais vous êtes aux ordres du prince, et je suis votre ancien. Oui, dit le comte d'Estrées, je suis le cadet, dont j'enrage, *mais je suis François*, en se retirant furieux de colère. J'entendis toute cette dispute, et le pauvre prince fut comme un écolier qui laisse toujours parler son gouverneur. Le comte d'Estrées avoit toute raison; l'attaque de la droite de l'ennemi ne fut point exécutée, et l'on manqua la plus belle occasion de profiter de sa déroute. M. de Clermont Gallerande commandoit à notre gauche; il étoit chargé d'attaquer le ravin et le village de Lière devant la droite de l'ennemi : il trouva ce ravin impraticable, il étoit obligé de l'aller passer sous le feu du village de Vauroux, pour aller ensuite attaquer Lière. Il envoya deman-

Digitized by Google

der au maréchal de Saxe un renfort de troupes pour faire ces deux attaques; le temps se passa en discussions; l'ennemi se retira après que le village de Raucoux eût été emporté à leur centre, et la nuit les favorisa pour passer leur pont sans être inquiétés. Cette journée produisit au vainqueur de fort petits avantages; on resta vingt-quatre heures sur le champ de bataille, et l'on revint à la comédie de Tongres, entendre chanter des couplets sur la victoire. Elle mit cependant le maréchal de Saxe en situation d'envoyer un très-gros détachement à l'armée d'Italie, et de faire entrer tranquillement le reste de ses troupes en quartiers d'hiver.

Notre armée combinée espagnole et françoise, aux ordres de l'infant Dom Philippe et du maréchal de Maillebois, pénétra en Italie par l'état de Gênes. Les combats du Tanaro, du Tidon, et la bataille de Plaisance, furent les événemens les plus remarquables. Ils avoient conquis l'état de Parme et le duché de Milan; mais le roi de Sardaigne, ayant surpris Asti, menaça toutes leurs communications, et les força de rétrograder avec beaucoup de désordre et de perte. Il les poursuivit jusqu'en Provence. Le détachement de l'armée de Flandre y arriva; le maréchal de Belle-Isle fut nommé général de cette armée, et le maréchal de Maillebois fut rappelé. Ces deux campagnes d'Italie ont été écrites par M. de Pezay, sous la dictée du comte de

Digitized by Google

Maillebois. Je renvoie à ces mémoires par le peu de connoissance que j'ai par moi-même de tous les détails qu'ils contiennent.

Pendant le cours de l'hiver, M. de Montauban, premier écuyer de M. le duc d'Orléans, donna sa démission du régiment d'Orléans cavalerie. Ce prince me le destinoit : M. de Melfort, qui étoit excellent homme de cheval, et qui aimoit beaucoup la cavalerie, le demanda à M. le duc d'Orléans, en m'offrant en échange le régiment d'infanterie de la Marche, dont il étoit colonel; j'acceptai bien volontiers, et j'aimois bien mieux un régiment d'infanterie avec lequel j'espérois trouver plus d'occasions de service. Je fus donc fait colonel au mois de mars 1747, à vingt-deux ans : je le rejoignis dans sa route pour l'armée, et le sort me mit encore de la réserve de M. le comte de Clermont, cantonnée aux environs de Namur.

Pendant que l'armée restoit aussi cantonnée pour la commodité des subsistances, le maréchal de Saxe fit faire les siéges de la Flandre hollandoise. Elle se trouvoit bloquée par les villes d'Anvers, Malines, Louvain, Bruxelles, Gand et Bruges, que nous occupions en forces, et n'avoit de communication avec la république que par le bras de mer qui la sépare de la Zélande. On prit successivement l'Écluse, le Pas-de-Gand, Axel, Hulst et l'île de Cadsan. Enfin, le roi étant arrivé à l'armée,

Digitized by Google

M. le maréchal de Saxe la rassembla au commencement de juin, sur les bords de la Dyle, et prit son quartier-général à Louvain. Vers le 15 juin, le maréchal de Saxe posta successivement et en échelons les divisions de M. le comte d'Estrées et de M. le comte de Clermont jusqu'en delà de Tongres. M. de Lovendal commandoit un corps avancé en avant d'Anvers. Le général ennemi marcha par sa gauche, et jugea que nos têtes, du côté de Tongres, avoient des projets offensifs sur Mastricht, auxquels il vouloit s'opposer principalement: le comte d'Estrées et le comte de Clermont, dont les divisions s'étoient avancées jusqu'à Conaken, près Mastricht, furent obligées de se replier sur Tongres, où le maréchal vint nous rejoindre, se faisant suivre par l'armée du roi en toute diligence. Il nous fit déboucher le 1.er de juillet, sur les hauteurs de Tongreberg, et dans la plaine de la Commanderie du Vieux-Jonc, où nous trouvâmes l'ennemi, qui marchoit par sa gauche, avec la même promptitude. Le maréchal étant sur la hauteur d'Herderen, d'où il soutenoit l'escarmouche des hullans, crut que l'ennemi n'étoit pas encore en forces, et qu'il n'y avoit devant lui que l'avant-garde aux ordres du prince de Volfembuttel. Il voulut, nous dit-il, lui donner un coup de pate, et fit déboucher les divisions réunies de M. le comte d'Estrées et de Clermont pour l'attaquer. Mais, à l'instant que nous

Digitized by Google

marchions au village de Vlittingen sur la droite de la Commanderie, le comte d'Estrées, qui avoit été reconnoître en avant, vint l'assurer que toute l'armée ennemie marchoit en bon ordre et en forces derrière ce rideau; le maréchal de Saxe convint de son erreur, envoya contre-ordre, et fit marcher ses troupes par leur droite, en côtoyant les rideaux de cette plaine vers le village de Rems, où à peine fûmes-nous arrivés, que nous fûmes canonnés par une batterie de gros canons venus de Mastricht, qui étoit derrière la gauche de l'ennemi. Nous garnîmes à la hâte ce village, où nous fûmes chauffés toute cette soirée par une canonnade fort meurtrière. Heureusement pour nous la démonstration de nos forces, qui n'étoient que sur une seule ligne, en imposa à l'ennemi jusqu'à l'entrée de la nuit, pendant laquelle l'armée du roi arriva de Louvain.

L'ennemi s'étoit posté pendant la même nuit, sa gauche au Jars, près de Montenaken, et sa droite derrière la Commanderie du Vieux-Jonc, Mastricht derrière sa gauche, les villages de Lauffeldt et Vlittingen devant son centre. Notre droite étoit au Jars, près le village de Virle, M. le comte de Clermont occupoit Rems, vis-à-vis de Lauffeldt, et l'armée du roi s'étendoit jusque sur le plateau d'Herderen, qui couvroit notre retraite sur Tongres; on y mit sur plusieurs lignes la plus grande partie de notre infanterie et de notre grosse artille-

Digitized by Google

rie; on avoit aussi laissé M. de Saint-Germain avec une division sur les hauteurs de Tongreberg, pour protéger et couvrir Tongres. Le maréchal de Saxe, qui aimoit à réduire les batailles rangées à des attaques de poste, où il croyoit notre infanterie plus propre qu'à des mouvemens réguliers en plaine, fit la disposition pour attaquer les villages de Vlittingen et de Lauffeldt simultanément. L'ennemi mit le feu à ce premier, qui étoit dans un fond, et trop en avant de sa première ligne; le hasard mit en même temps le feu à une maison du village de Lauffeldt. Le maréchal crut que l'ennemi vouloit se retirer sous le canon de Mastricht, il envoya l'ordre à M. le comte de Clermont d'attaquer Lauffeldt sur-le-champ. On y marcha sans dispositions et sans l'avoir bien canonné préalablement. La brigade de Monaco à la droite, celle de Ségur à la gauche, celle de la Fère, dont le régiment de la Marche faisoit partie, au centre; la brigade de Bourbon fut destinée à soutenir celle de ces trois attaques qui seroit repoussée. Notre brigade allant par une ligne droite et perpendiculaire, essuya tout le premier feu de ce village, tandis que celles de droite et de gauche firent un mouvement plus circulaire qui les fit arriver plus tard au point de leur attaque. Elles marchoient en colonne sur un bataillon de front; il en resta la moitié en chemin avant d'arriver aux haies du village, qui étoient ter-

Digitized by Google

rassées et fort escarpées. Je fùs grièvement blessé à cette première charge. Dans le moment où l'on m'emportoit avec un coup de feu dans la tête, j'eus un second coup dans la cuisse, qui rappela ma connoissance. Toutes ces brigades arrivèrent cependant fort réduites dans les haies du village; mais elles en furent promptement chassées par des troupes fraîches. Le maréchal de Saxe envoya des renforts, nos troupes se rallièrent sous le feu; l'on fit une seconde charge, puis une troisième, puis une quatrième; ce village tenant à la ligne de l'ennemi, il avoit beau jeu pour le rafraîchir de nouvelles troupes continuellement. Enfin, M. le maréchal de Saxe, ayant tourné par les deux flancs, découvrit la colonne ennemie, qui portoit à chaque charge de nouveaux secours; il fit marcher la brigade du roi et celle de la Tour-du-Pin, pour prendre cette colonne en flanc, tandis que toutes les troupes qui étoient dans le village firent une cinquième et dernière charge dans laquelle le village de Lauffeldt fut entièrement au pouvoir des François. Le général Ligonnier fit alors à la tête de la cavalerie angloise une charge vigoureuse qui fut bien soutenue par la nôtre; il y fut pris, et sa cavalerie mise en déroute. L'ennemi prit le parti de sa retraite sur Mastricht; il fut suivi mollement par le corps que le maréchal détacha pour le poursuivre, et y passa tranquillement la Meuse. La perte des deux armées fut à peu

Digitized by Google

près égale; mais elle fut très-meurtrière pour nos brigades de la réserve de M. le comte de Clermont, qui y furent écrasées. De six colonels d'infanterie de ce corps, il y en eut cinq tués ou blessés. M. de Ségur, qui l'avoit déjà été grièvement la campagne précédente à Raucoux, eut encore à celle-ci le bras emporté. Cette année, 1747, fut renommée par la perte que le roi fit en colonels d'infanterie à l'armée d'Italie, à celle de Flandre, au siége de Berg-op-Zoom qui suivit. M. d'Argenson présenta un tableau au roi, qui lui prouva que la France avoit plus perdu dans cette campagne de colonels d'infanterie que de capitaines de cavalerie pendant toute la guerre.

Peu de jours après la bataille de Lauffeldt, le roi détacha successivement plusieurs divisions pour renforcer M. de Lovendal, qui avoit reçu l'ordre d'attaquer Berg-op-Zoom. Cette place ne pouvoit pas être investie, elle conservoit une communication libre avec un camp couvert par des inondations qui rafraîchissoit perpétuellement la place de nouvelles troupes, et étoit renforcé par la grande armée d'observation campée derrière Mastricht au prorata des détachemens que faisoit le maréchal de Saxe pour augmenter l'armée de M. de Lovendal. Tout le monde parioit à l'armée pour la levée de ce siége, la place se défendoit avec vigueur, et la guerre des mines étoit surtout très-meurtrière.

Digitized by Google

M. de Lovendal se détermina alors à donner un assaut prématuré aux deux bastions du corps de la place, par des brèches très-roides, et presqu'impraticables, la demi-lune étant occupée par l'ennemi. Cette infraction des règles de l'attaque des places eut un plein succès. Les gardes des ennemis furent surprises dans un profond sommeil; et, après quelques combats dans les rues et sur la place d'armes, elle fut emportée d'assaut sans beaucoup de perte. La nouvelle en arriva au roi le jour que je lui faisois une première révérence, après mes blessures. Il fut dans une joie d'autant plus grande, qu'elle étoit inattendue. M. de Lovendal fut fait maréchal de France au grand chagrin de beaucoup de ses anciens dans l'armée, et de tous les parieurs. Le maréchal de Saxe mit l'armée en quartiers. Mon régiment fut destiné à passer l'hiver à Givet, et je revins à Paris, bien guéri de ma blessure à la tête, mais souffrant beaucoup de celle de la cuisse, qui fut la plus longue à se refermer.

La campagne d'Italie fut meurtrière et peu brillante. Le maréchal de Belle-Isle ayant reçu le détachement de l'armée de Flandre, força le roi de Sardaigne à quitter la Provence, s'empara du comté de Nice; et tenant en échec la plus grande partie des forces de l'ennemi, il envoya le chevalier de Belle-Isle, son frère, surprendre le passage des Alpes au col de l'Assiette. Ce poste fut renforcé la

Digitized by Google

nuit qui précéda l'attaque; le chevalier de Belle-Isle s'y fit tuer et détruire la plus grande partie de son infanterie. La ville de Gênes, dans le même temps, se révolta contre la dure domination des Autrichiens; elle soutint un siége mémorable, où M. le maréchal de Boufiers fit une défense célèbre: il y mourut et fut relevé par M. le maréchal de Richelieu qui eut part à sa gloire.

Le roi me fit monter dans ses carrosses pendant l'hiver et souper dans ses cabinets: cette étiquette étoit nécessaire pour manger avec lui à l'armée. Les officiers généraux y étoient seuls de droit; et parmi les colonels, ceux seulement qui y avoient été admis à Versailles après les preuves d'usage. Il seroit difficile de donner des raisons bien fortes pour ces étiquettes de cour; c'étoit pourtant, ainsi que les rubans, une manière peu coûteuse de payer les services, quand ces récompenses étoient distribuées à propos.

La campagne de 1748 commença de très-bonne heure, par une opération la plus brillante de toute la guerre du maréchal de Saxe, et qui couronna tous ses succès militaires: on voit qu'il est question de la marche mémorable pour investir Mastricht et en faire le siége. Cette place avoit été l'occasion de deux batailles gagnées à ses portes; mais elle avoit toujours protégé la retraite de l'armée ennemie sur la rive de la Meuse opposée. Tous les colonels eu-

Digitized by Google

rent ordre d'être rendus à leur régiment le 1.er d'avril, et l'habitude que l'on avoit de ne jamais prendre ces ordres au pied de la lettre, fit que l'armée d'Outre-Meuse, aux ordres de M. de Lovendal, M. de Perigord et moi nous fûmes les deux seuls de sa division arrivés à cette époque. M. le maréchal de Lovendal nous donna tous les grenadiers de la division, à la tête de laquelle il marchoit, à commander alternativement. Son intention étoit, en nous donnant l'occasion d'avoir quelques succès, de nous procurer de l'avancement pour punir ceux qui n'avoient pas encore rejoint. L'ennemi ne tint ferme nulle part, et nous ne fûmes pas assez heureux pour trouver quelque résistance en traversant tous les quartiers de l'ennemi, ni dans l'investissement de cette place qui fut fait le dixième jour de notre marche. J'entre dans le détail de cette belle opération, qui partagea l'attention de l'ennemi sur toute sa frontière, depuis Luxembourg jusqu'à Breda.

L'armée d'Outre-Meuse marcha sur cinq colonnes par la rive droite de ce fleuve; elles partirent toutes le 1.er d'avril des points de Longwy, Montmédi, Sedan, Givet et Namur, avec des ordres cachetés qui ne furent ouverts qu'à cette époque. Celle de M. de Saint-Germain, partie de Longwy, laissa Luxembourg à sa droite; et, donnant à cette place une vive inquiétude, marcha en huit jours sur

Digitized by Google

Lieubourg et Verviers. Les autres, sous divers officiers généraux, dirigèrent leurs marches sur le même point. Celles de Givet et de Namur se réunirent le second jour à Marche en Famine, aux ordres directs du maréchal de Lovendal; le troisième jour nous nous portâmes à Durbuy, où l'on cantonna dans les villages des environs. Nous passâmes l'Ourthe à Othon, où Ficher surprit la veille un poste de hussards : le feu qui s'y fit donna la première alarme à tous les quartiers des ennemis qui commencèrent à se replier.

Pendant le même temps, M. le maréchal de Saxe donnoit des inquiétudes à Breda; il se porta en sa personne à Berg-op-Zoom, y fit marquer le logement de tout le quartier-général, et revint tout de suite se mettre à la tête de soixante mille hommes qu'il avoit rassemblés entre Bruxelles et Louvain. Il marcha le 4 avril jusqu'à Tirlemont; les ennemis, sur toutes les premières démonstrations, se rassemblèrent en force à Breda et laissèrent les Autrichiens seuls dans les quartiers qui couvroient Mastricht.

Le 5, l'armée d'Outre-Meuse arriva sur l'Emblève, en différens cantonnemens; le maréchal de Lovendal établit le sien à Auvaille : nous y trouvâmes une brigade de hussards avec laquelle Ficher se chamailla toute la journée.

Le 7, nous arrivâmes à Verviers, où toutes nos

Digitized by Google

divisions se réunirent; l'ennemi continua toujours à replier ses quartiers.

Le 8, nous plaçâmes notre droite à Micheron, et notre gauche à Freron, ayant la chaussée de Liége derrière nous. Nous y apprîmes que l'ennemi avoit laissé une forte garnison dans Mastrich et continuoit à se replier sur Stockeim en descendant la Meuse; que M. le maréchal de Saxe les avoit délogés de Tongres, et que M. de Brezé, qui marchoit en bordant la rive gauche de la Meuse, s'étoit emparé de Hui, Liége et Viret.

Toutes ces différentes divisions arrivèrent le 11 devant la place; M. le maréchal de Lovendal appuya sa gauche à Opharen sur la Basse-Meuse, où le maréchal de Saxe faisoit construire ses ponts de communication. M. de Lovendal plaça sa droite sur les hauteurs de Bemelen. Il me chargea le même jour d'investir la place par le côté d'Outre-Meuse, avec vingt compagnies de grenadiers que j'établis dans les postes qui pouvoient la resserrer davantage. Nous en essuyâmes quelque feu sans effet, et nous emportâmes des magasins que l'ennemi y avoit laissés. M. de Saint-Germain fut détaché avec cinq bataillons, un régiment de dragons, un de hussards pour aller prendre poste à Fauquemont sur le chemin d'Aix-la-Chapelle.

Le 15, toute l'armée fut refondue dans un nouvel ordre de bataille; chacun alla rejoindre son poste

Digitized by Google

et son chef de brigade. Le régiment de la Marche alla camper au parc d'artillerie ; il fut attaché à ce service pendant tout ce siége, ce qui ne l'empêchoit pas de monter la tranchée à son tour dans la ligne. La place fut attaquée par les deux rives de la Basse-Meuse où l'on ouvrit les tranchées. M. le maréchal de Saxe fit construire des redoutes de son invention à cent toises l'une de l'autre, et fortifiées de canon dans toute la plaine entre les sources du Demer et la Meuse. On retrancha les villages et les bords de la rivière de Gueule sur la rive droite de ce fleuve. Chaque régiment de cavalerie fut chargé de construire une redoute avec une prime pour la première qui seroit finie. L'infanterie fut occupée au siége sous les ordres du maréchal de Lovendal. M. de Brezé fut chargé de l'investissement sur la montagne de Saint-Pierre, entre la Haute-Meuse et le Joar. L'ennemi se défendit avec beaucoup de vigueur ; il fit deux sorties avec succès ; nous eûmes de la neige et des pluies qui rompirent tous les chemins ; la Meuse déborda et devint innavigable ; toutes les provisions manquoient, l'artillerie étoit mal servie faute de munitions.

Ce fut dans ces circonstances que les maréchaux prirent le parti de faire une attaque de vive force à tous les ouvrages extérieurs du chemin couvert, avant-chemin couvert, demi-lune et ouvrages à corne : tout devoit être emporté ou escaladé cette

Digitized by Google

nuit. J'étois de tranchée avec les Gardes-Suisses ; M. de Maubourg, lieutenant-général, la commandoit. Il avoit mandé les capitaines des grenadiers et les colonels pour leur expliquer les dispositions. Je devois soutenir, avec le régiment de la Marche, une escalade que devoit faire M. de Clamontze avec trois cents volontaires. Je me souviens d'une discussion que M. de Latour-Maubourg termina d'une manière noble et digne d'un général françois. Il étoit question, entre les compagnies de grenadiers, de savoir si celle des Gardes-Suisses, comme étrangère, auroit une compagnie de grenadiers françois devant elle. Personne, franchement, n'étoit bien ardent à soutenir ce poste d'honneur : M. de Maubourg, qui s'en aperçut, appela l'aide-major général : Venez donc vite, lui cria-t-il, régler leurs rangs ; ils voudroient tous être des premiers et ce seroit une confusion. A mon retour à mes drapeaux, je racontois à mon vieux lieutenant-colonel la besogne dont nous serions chargés à l'entrée de la nuit. Mon colonel, me dit-il, il faut s'abonner à un des coups de fusil que vous avez reçu l'année passée ; car ces différentes attaques me paroissent bien gaillardes. Un capitaine du régiment vint à moi et me dit que la paix étoit faite, je le pris pour un fou et je ne lui répondis pas. Il me répliqua qu'il venoit de parler à M. de Melfort, envoyé par M. le maréchal de Saxe à M. de Maubourg, pour faire cesser le feu et pro-

poser un armistice à l'ennemi; qu'il étoit arrivé un courrier de M. de Saint-Séverin, notre ambassadeur au congrès d'Aix-la-Chapelle. Je reçus effectivement, un quart-d'heure après, l'ordre pour faire cesser le feu aux batteries qui m'environnoient, ce qui ne fut pas fort difficile, parce qu'elles étoient presque toutes démontées; mais ce qu'il y eut de piquant, c'est que M. d'Aremberg, général autrichien, de jour à l'attaque, se refusoit à un armistice, et continua pendant deux heures un feu qui nous ennuyoit beaucoup. Enfin, l'armistice fut signé, ainsi que les préliminaires de la paix l'avoient été par les ministres plénipotentiaires à Aix-la-Chapelle. Par cette paix, le roi rendit toutes ses conquêtes en l'état où elles se trouvoient. On lui accordoit un établissement en Italie pour l'infant de Parme, son gendre; les Anglois évacuèrent le cap Breton et ce qu'ils nous avoient pris du côté du Canada. Telle fut la fin d'une guerre de huit ans qui nous avoit fait verser beaucoup de sang et où nos succès n'avoient commencé que sur nos frontières. Ils n'avoient même été brillans que dans les plaines de Flandre et du Brabant, aux ordres du maréchal de Saxe. Ces deux pays étoient alors hérissés de places fortes; les François en avoient démantelé une grande partie; et l'empereur Joseph, après le traité de Versailles et l'alliance de Vienne, dont il sera parlé par la suite, acheva de les raser

Digitized by Google

pour concentrer toutes ses forces à la défense de ses états dans l'empire germanique.

Après avoir manqué, heureusement pour moi, deux mariages avec des femmes qui ont assez mal tourné, mon étoile me donna une femme telle que je pouvois la désirer. J'épousai, à la fin de 1749, mademoisell Telles d'Acosta; elle m'apportoit en dote le triple du bien que mes parens pouvoient me donner en mariage, mais surtout un personnel et une éducation dont des amis communs me faisoient le plus grand éloge. Elle a fait mon bonheur toute ma vie, et j'espère de mon côté avoir fait le sien par la plus tendre amitié, qui n'a jamais varié un instant pendant près de soixante ans. Ma santé depuis mes blessures, où j'avois été saigné jusqu'au blanc, étoit fort valétudinaire; des fièvres fréquentes, des crachemens de sang successifs m'obligèrent à aller chez mon père passer une année de vie douce et de régime; ma femme m'accompagna toujours, y fut prise de la petite-vérole et nous nous y soignâmes respectivement. Elle avoit une fille qui mourut, et ne tarda pas à mettre au monde un fils qui nous consola de la perte de cette dernière. Pendant toute cette paix et cet état de dépérissement je jouais un rôle fort médiocre à la cour; mon esprit n'étoit pas monté au ton des agrémens de mode alors dans les sociétés; mais la partie militaire ne fut pas négligée, on rendit beaucoup de nouvelles ordonnances. Le

Digitized by Google

régiment de la Marche d'abord à Verdun, ensuite à Metz, puis à Besançon, se distingua par ses progrès dans la tactique et la discipline. Le maréchal de Belle-Isle mandoit qu'à ma santé près j'étois l'exemple de sa garnison ; et il voulut que son fils, le comte de Gisors, se liât étroitement avec moi : il m'admettoit dans son cabinet le soir, et dans ses voyages de Bisy, où il nous parloit de ses campagnes et de la guerre à merveille, mais toujours avec un peu de charlatanerie : cet homme célèbre avoit cependant été chargé de si grandes affaires, que sa conversation étoit fort instructive.

Je cite une anecdote qu'il prenoit plaisir à raconter. Le roi de Prusse, après le siége de Fribourg, proposa à Louis XV de lui envoyer le maréchal de Belle-Isle pour remettre en action tous les alliés de la France en Allemagne. L'empereur Charles VII, chassé de ses états et rongé de goutte, menoit une triste vie à Francfort. Le maréchal de Belle-Isle, après lui avoir donné de grandes espérances de le rétablir en Bavière, partit sur une route que lui avoit envoyée de Berlin le roi de Prusse pour lui faire éviter tout le territoire hanovrien ; il étoit revêtu de tous les pouvoirs de plénipotentiaire auprès de ces princes. A la poste impériale d'Elbingerode, dans la montagne de l'Herte, le bailli de ce village, qui étoit Hanovrien, prit sur lui de le faire arrêter par trente paysans armés. La régence d'Hanovre

Digitized by Google

avoit envoyé l'ordre de le laisser passer : cependant, le ministre d'Angleterre approuva le bailli et le fit transférer à Londres, où il fut retenu prisonnier pendant plus de deux ans. La goutte de l'empereur, à cette nouvelle, remonta et l'étouffa : son fils, l'électeur de Bavière, ayant une mère autrichienne, livra tous ses états aux troupes de la reine de Hongrie. Le roi de Prusse fit sa paix, et le grand-duc de Toscane, mari de Marie-Thérèse, fut élu empereur. Voilà les grands événemens qui suivirent la résolution d'un bailli de village qui en fut la première cause.

Le maréchal de Saxe s'épuisoit, depuis la paix, dans son sérail à Chambor; il y mourut à cinquante ans, en disant à son médecin Sénec : « Mon ami, voilà la fin d'un beau rêve! » Tout le monde sait le mot mémorable de la reine, femme de Louis XV, à son occasion. Elle étoit fort pieuse catholique, le maréchal de Saxe étoit luthérien. « Il m'est bien douloureux, s'écria-t-elle, de ne pouvoir dire un *De Profundis* pour ce général qui nous a fait tant chanter de *Te Deum* ».

Un grenadier lui fit, en 1757, une oraison funèbre plus énergique; en passant à Strasbourg, il tira son sabre, l'aiguisa sur son tombeau, et marcha fièrement, persuadé qu'il alloit comme lui triompher de nos ennemis.

M. le maréchal de Lovendal, pour quelques pille-

Digitized by Google

ries dont on l'avoit accusé, étoit fort mal reçu à la cour; sans appui, entouré d'ennemis, il mourut dans la force de son âge, de la gangrène que le chagrin lui occasionna, sans laisser de fortune, quelques atrocités qu'on eût débitées contre lui. C'est dans ces circonstances que nous étions menacés de la guerre de 1755, au moment où nous venions de perdre nos généraux de confiance.

Le régiment que je commandois étoit alors à la citadelle de Besançon, l'état-major seulement; mais toutes les compagnies étoient dispersées dans la province pour contenir des contrebandiers qui avoient à leur tête le fameux Mandrin. Une nouvelle ordonnance d'exercices nous arriva; et M. de Paulmy, adjoint au ministère de la guerre, nous étoit annoncé pour voir les troupes, accompagné de plusieurs généraux et inspecteurs. Je fis faire à mon régiment un tour de force pour ce temps-là. Je fis venir de tous les quartiers dispersés un nombre d'instructeurs que nous dressâmes à l'état-major avec la plus parfaite uniformité : je les renvoyai porter l'instruction qu'ils avoient reçue; chaque commandant de quartier y mit beaucoup d'activité et d'émulation. Le régiment ne fut rassemblé que deux jours avant l'arrivée de M. de Paulmy; et le jour de sa revue, il fut jugé, d'une voix unanime, comme le plus parfait de tous ceux qu'ils avoient vus dans cette tournée. Je donnai à ce ministre une

Digitized by Google

halte dans la prairie au pied de la citadelle de Besançon; pendant qu'il étoit à table, il reçut ses lettres : on lui mandoit les actes d'hostilités de l'amiral Biscaven, qui avoit attaqué et pris trois de nos vaisseaux de guerre faisant partie d'un convoi de troupes que l'on menoit au Canada. On mandoit en même temps à ce ministre que l'on rassembloit, tant en Picardie qu'en Normandie et en Bretagne, tous les vieux régimens de quatre bataillons et beaucoup d'autres troupes; et que le maréchal de Belle-Isle étoit nommé commandant des côtes de l'Océan. Après m'avoir communiqué ces nouvelles, je lui fis part de mon chagrin d'être si éloigné du champ de bataille qui se préparoit, et qu'il étoit bien fâcheux qu'un régiment, qu'il venoit de juger si bien en état de servir, restât dans les provinces méridionales. Il écrivit le même soir à son oncle, et sa lettre n'arriva heureusement qu'après que le travail des garnisons étoit signé et parti. Le régiment fut destiné à aller au fort Barreaux en Dauphiné. Cette destination prouve encore l'opinion que j'ai donnée au commencement de ces Mémoires, qu'il faut à la guerre toujours suivre son sort avec confiance. On fit sur l'Océan beaucoup de démonstrations pour une descente en Angleterre, dans l'hiver et dans l'été de 1756, qui ne put se réaliser. Le maréchal de Richelieu fut nommé commandant des côtes de la Méditerranée; le régiment que je com-

Digitized by Google

mandois fut de son armée, et nous fûmes destinés à l'expédition de Mahon; elle fut conduite avec promptitude et avec un secret impénétrable. Les colonels reçurent leurs ordres pour être rendus à leurs régimens le 15 de mars. Le mien étoit en marche pour se rendre du fort Barreaux à Quers en Provence : je le rejoignis le 15 au soir. J'avois passé dans la journée à Toulon, où M. de Massiac, commandant de la marine, me demanda sérieusement ce que vouloient dire tous ces bruits qui couroient d'une entreprise sur Mahon; je crus qu'il me persiffloit; je lui répondis qu'il devoit être mieux instruit du secret des opérations maritimes qu'un simple colonel de l'armée de terre. M. de Massiac me protesta de très-bonne foi qu'il n'avoit encore reçu aucun ordre pour armer les vaisseaux.

Le comte de Maillebois arriva le 20, et le maréchal de Richelieu le 22; ils avoient passé à Marseille, avoient apporté les derniers ordres à M. de Charron, commissaire ordonnateur de la marine, qui étoit seul dans le secret et qui avoit préparé, sous différens prétextes, les matelots, les vivres et toutes les munitions. Tout fut prêt pour le commencement d'avril, et l'armée fut embarquée le 6 de ce mois sur douze vaisseaux de ligne et cent quatre-vingts de transport : ces derniers arrivèrent de Marseille. Les grenadiers et gendarmes furent embarqués sur les vaisseaux de guerre et les fré-

Digitized by Google

gates; et les troupes, au nombre de vingt-quatre bataillons, sur les transports avec l'artillerie, les vivres et les munitions. La flotte appareilla de Toulon le 10 avril à la pointe du jour: dès qu'on fut hors de la rade, le vent devint contraire et l'on fut obligé d'entrer dans la rade d'Hières. Il n'y avoit pas plus de six mois que j'avois eu encore un violent crachement de sang, je craignois que les efforts de la mer ne renouvelassent ces accidens; mais au contraire, depuis cette époque, j'en ai éprouvé rarement les atteintes: c'est un remède que je n'oserois cependant pas conseiller à aucun poitrinaire. Pendant notre séjour à la rade d'Hières, il fut fait signal d'envoyer au vaisseau amiral chercher un remplacement de vivres, j'eus la curiosité d'y aller dans la chaloupe aux nouvelles. Le maréchal de Richelieu jouoit au wisk avec M. Dumesnil, M. de la Galissonnière étoit à une fenêtre près de la plume qui sert de girouette. Combien croyez-vous, lui disoit le maréchal, que durera ce vent contraire; car assurément nous donnons bien le temps à toutes les flottes angloises d'arriver dans la Méditerranée? M. le maréchal, lui répondit la Galissonnière, il m'est arrivé de revenir en trois jours du détroit de Gibraltar, où j'avois mis trois mois pour aller; voilà tous les calculs que l'on peut faire sur mer: le maréchal ne demanda pas son reste. Le vent changea cependant le lendemain, et toute la flotte fit voile

vent arrière jusqu'à quatre heures du soir. Nous eûmes alors un coup de vent violent qui dura jusqu'à minuit et dispersa la flotte. M. de la Galissonnière la rallia le 13; il n'y avoit eu d'autres événemens que quelques abordages. Nous pensâmes être coulés bas par un vaisseau de guerre qui voulut virer dans le temps où nous avions commencé la même manœuvre. Enfin, le 18 avril à 6 heures du matin, nous découvrîmes l'île de Minorque et le mont del Toro qui s'élève au milieu de cette île et la rend très-aisée à reconnoître. Nous doublâmes le cap Bajoly pour nous placer dans le canal entre Majorque et Minorque, et la descente s'effectua à sept heures du soir et pendant toute la nuit.

C'est un des plus beaux spectacles que j'aie vus de ma vie. Notre escadre mouilla en croissant, ayant derrière elle tous les vaisseaux de transport. Les côtes de Majorque et de Minorque étoient couvertes de peuple; les premiers par curiosité, les seconds par intérêt. Je distinguai avec une lunette beaucoup de femmes, ce qui ne me donna pas d'opinion de la résistance qu'on nous opposeroit à la descente. Il y avoit dans Citadella, capitale de l'île, quatre cents Anglois; ils se retirèrent tout de suite sur Mahon qui en est à dix lieues : on donna les signaux successifs pour débarquer les grenadiers, les généraux, les brigades; quatre cents chaloupes furent employées et ramoient à qui arriveroit la pre-

Digitized by Google

mière. Le vaisseau amiral et les répétiteurs étoient couverts de signaux comme les bâtons de confrairies le sont de rubans de toutes couleurs. Au moment où le maréchal de Richelieu se mit dans la chaloupe, toute l'escadre le salua d'une décharge de canon, ce qui fit croire aux Majorquins, bons Espagnols, que nous trouvions de la résistance : il en partit un courrier pour Versailles, qui annonça notre débarquement après un grand combat ; mais ce ne fut qu'une dépense honorifique de poudre. Les femmes et les enfans venoient au-devant de nous et nous aidoient à passer les crévasses des rochers ; ils étoient tous catholiques et n'aimoient pas les Anglois ; on baisoit les mains sales d'un vilain récollet que j'avois pris à Toulon pour aumônier, et les femmes se mettoient à genoux pour recevoir ses bénédictions qu'il ne leur épargnoit pas.

Le 19, tous les grenadiers de l'armée et la brigade de Royal marchèrent jusqu'à Mercadel, à moitié chemin de Mahon, aux ordres de M. Dumesnil. Le 21, le maréchal les suivit avec toute l'armée et deux pièces de seize ; le 22, M. de Beauveau fut détaché avec les grenadiers pour aller à Mahon. Cette ville lui apporta ses clefs ; la garnison s'étoit retirée au fort Saint-Philippe et autres adjacens. Quatre vaisseaux de guerre s'étoient échappés la nuit précédente, en abandonnant dans le port dix bâtimens françois qui avoient été pris par des cor-

Digitized by Google

saires. L'armée suivit M. de Beauveau le lendemain et campa devant le fort Saint-Philippe, la droite en arrière du petit raffolet, alignée sur l'île de Laire, et la gauche à un mille de la ville de Mahon.

Lorsque le maréchal de Richelieu partit de Versailles, on ne put trouver qu'un vieux plan de Mahon dans le dépôt de la marine; c'étoit l'ancien fort de Saint-Philippe du temps des Espagnols. M. de Vallière étant consulté, lui dit qu'avec vingt-quatre pièces de gros canon et quinze mortiers il y en avoit plus qu'il ne falloit pour écraser cette bicoque. Arrivé à Toulon, il eut quelques conférences avec un capitaine de vaisseau marchand qui y avoit été prisonnier et relâché sur sa parole; ce marin lui dit que ce plan ne ressembloit non plus au fort Saint-Philippe que la Bastille ne ressembloit à une bonne place de guerre. D'après cet avertissement, le maréchal prit dans nos places de la Méditerranée, assez mal pourvues d'artillerie, une augmentation de quatorze pièces de canon et sept mortiers. Mais, quel fut notre étonnement à la première reconnoissance que l'on fit du fort Saint-Philippe, quand nous découvrîmes une place hérissée de fortifications et nous présentant deux cent quarante embrasures garnies de canons! Depuis que les Anglois en étoient maîtres, ils y avoient construit des contre-gardes spacieuses en avant de tous les bastions et demi-lunes, couronnées par un chemin couvert; ils y avoient ajouté un

Digitized by Google

front de lunettes avancées sur les capitales, avec un avant-chemin couvert, et construit le fort Marlborough et celui de Saint-Charles sur les rives droite et gauche de la calle Saint-Etienne. Tous les fossés étoient taillés dans le roc; tous ces ouvrages étoient minés par les plus belles galeries possibles; tous les glacis, sur un roc pelé jusqu'au faubourg de la Ravalle, qu'ils n'avoient pas heureusement eu le temps de raser.

Tous ces obstacles se présentèrent à la fois : le général d'artillerie écrivit, au maréchal de Richelieu, qu'avec les moyens qu'on avoit laissés à son pouvoir, il lui falloit quatre-vingt-quatre jours pour rendre la dernière voiture et les derniers effets de son équipage d'artillerie devant la place. M. de Maillebois fut renvoyé à Citadella se concerter avec M. de la Galisonnière ; M. de Monteinard, à Mercadel, avec quatre bataillons en échelons; on me destina au port Formelle pour y commander quatre-vingts vaisseaux marchands avec mon régiment. J'étois chargé de faire reverser dans les plus petits vaisseaux et de faire passer, tant par ce moyen qu'à dos d'hommes, à Mahon, tous les effets d'artillerie qui pouvoient se diviser. Tous les mulets du pays furent destinés au transport des vivres. Tous les bœufs de subsistance que l'on avoit embarqués furent employés à traîner les canons, mortiers et tous les caissons à leur suite. Dès que M. de Maillebois

Digitized by Google

et de Monteinard eurent fait ces dispositions préalables, on me chargea de leur exécution; je me transportai à Mercadel, au centre de l'île, avec le régiment de Cambise, que l'on mit à mes ordres, et celui de la Marche, pour accélérer toutes ces opérations. Nous y mîmes une telle activité, qu'au lieu des deux tiers des pièces de canon, de quinze mortiers et d'un équipage proportionné, qu'on demandoit rendus à Mahon, pour le 14 de mai, j'arrivai le même jour devant cette place, avec toute l'artillerie, sans laisser une voiture derrière nous.

Ce siége commença dans la nuit du 8 au 9 de mai, en s'emparant du faubourg de la Ravalle, au pied des glacis, et en y faisant des magasins de terre pour la construction des batteries. Je montai la tranchée le 18, pour la première fois. Le 19, l'escadre de l'amiral Bing parut; les deux flottes manœuvrèrent toute la journée pour gagner le vent. Le 20, M. de la Galisonnière arriva sur les Anglois; mais le vent ayant changé sur les onze heures du matin, cet avantage passa de leur côté; le combat s'engagea, mais avec beaucoup de précaution de la part de l'amiral anglois; il ne voulut jamais se commettre vaisseau à vaisseau avec M. de la Galisonnière, qui sortit deux fois de la ligne pour le combattre et protéger l'*Hippopotame*, petit vaisseau qui dérivoit de leur côté. Toute notre ligne combattit fort serrée; l'amiral Welsh et quelques

Digitized by Google

vaisseaux de sa division s'approchèrent des nôtres à la portée de mousqueterie, et furent fort maltraités. Les Anglois tinrent le vent, ils en profitèrent pour se retirer à l'entrée de la nuit; M. de la Galisonnière les suivit jusqu'à la hauteur de l'île de Laire, et revint le 21 reprendre son poste à l'entrée du port, pour barrer les secours qui auroient pu, en son absence, chercher à entrer dans la place. Il écrivit au maréchal de Richelieu : *J'ai préféré votre gloire à la mienne, et le principal objet de notre mission à l'honneur particulier que j'aurois pu retirer en poursuivant quelques vaisseaux ennemis qui m'ont paru très-maltraités*. On doit rendre aussi un propos très-chevaleresque du maréchal de Richelieu. Nous étions avec lui sur la hauteur de l'île de Laire, à regarder avec beaucoup d'intérêt ce combat de mer que l'on ne pouvoit découvrir qu'avec de bonnes lunettes. Le maréchal se tourna vers trois ou quatre colonels qui l'y avoient accompagné : Messieurs, nous dit-il, il se joue-là un jeu bien intéressant; si M. de la Galisonnière bat l'ennemi, nous continuerons notre siége en pantoufles; mais s'il est battu, il faudra avoir recours à l'escalade, aux derniers expédiens : il n'y a personne dans l'armée qui ne pense, comme moi, qu'il vaut mieux se faire moine au haut du mont del Toro, que de rentrer en France sans avoir pris Mahon. Ce propos étoit d'autant

Digitized by Google

plus applicable à la circonstance, que nous n'avions pas pour quinze jours de vivres dans l'île, lorsque ce combat naval se donna. Il nous en arriva deux jours après avec un renfort d'artillerie et quatre bataillons.

Depuis le commencement du siége, notre artillerie se battoit avec un grand désavantage. Nous avions quarante bouches à feu en batterie, contre deux cent quarante pièces de canon et quatre-vingts mortiers. M. le maréchal de Richelieu, toujours pressé de jouir à la guerre comme en amour, faisoit tirer les batteries au moment qu'elles venoient d'être finies, et, par ce feu successif sur lequel tout celui de la place se réunissoit, elles étoient alternativement écrasées. On suivit enfin une méthode plus sûre, et par l'arrivée du secours de France, on *fut* en état d'établir quatre-vingts bouches à feu, qui prirent bientôt le dessus, sans éteindre cependant totalement le feu des assiégés. Toutes ces opérations furent très-longues ; il falloit quinze jours pour finir une batterie, par le transport des terres qu'il falloit aller chercher dans des sacs à dos d'hommes. On fit une dernière batterie de douze pièces qui, concurremment avec les autres, en imposa beaucoup au feu de l'ennemi. Ses défenses, du côté de l'attaque, ne faisoient plus qu'un feu bien foible, ce qui mit en état d'exécuter le projet dont je vais faire le détail.

Digitized by Google

La prochaine arrivée de l'amiral Hauke, que l'on savoit en chemin avec une flotte supérieure, les chaleurs excessives qui commençoient à se faire sentir, et à donner beaucoup de maladies, la démonstration de la perte journalière que l'on essuieroit en débouchant de la Ravalle par sapes, sur un chemin couvert, miné et taillé dans le roc; tous ces motifs rendoient un coup d'audace indispensable : la surprise de l'ennemi, qui, suivant les règles de l'art, ne devoit pas s'y attendre, le partage de ses forces par une attaque environnante, la rendoient possible, et firent passer par-dessus tous les obstacles qu'elle présentoit. Elle eut une réussite complète du côté où les défenses étoient le plus ruinées; les trois forts de Strugen, l'Argile et la lunette la Reine, furent escaladés avec des échelles beaucoup trop courtes, par M. de Montis, brigadier, et le chevalier de Grammont, lieutenant-colonel, qui s'y distinguèrent à la tête des grenadiers. M. de Beauvau fit attaquer les lunettes de l'ouest et de la princesse Caroline, y fit enclouer les canons, et retira ses troupes après cette expédition, n'ayant été pourvu d'aucuns moyens pour s'y loger. Quant aux attaques de la droite, celle de Roquepine sur le fort Saint-Charles, ayant été manquée par mer, et ses chaloupes ayant été repoussées, les deux attaques de M. de Launion, sur le fort de Marlborough, et de M. de Monteinard, aux ordres duquel

Digitized by Google

j'étois, sur les lunettes du sud et du sud-ouest, ne purent avoir lieu. Nous étions subordonnés au succès de Roquepine, et nous ne devions déboucher que lorsqu'il se seroit emparé du fort Saint-Charles pour tâcher de communiquer avec lui. Nous n'avions ni gabions pour nous loger, ni échelles pour y arriver. Ces ouvrages étoient dans tout leur entier depuis le commencement du siége; il n'eût été possible de s'en emparer que dans le cas où la garnison les eût négligés pour se porter au secours des autres attaques. Mais l'ennemi nous entendoit au pied de ses glacis, où nous étions couchés sur le ventre, et tiroit des coups de fusil d'inquiétude qui prouvoient toute sa vigilance. Nous avions dans cette position les soubresauts des mines que l'ennemi fit jouer aux ouvrages de la gauche, qui avoient été emportés, et nous partagions leurs dangers d'autant plus sincèrement, que ce glacis, sur lequel nous passâmes la nuit à attendre le signal du fort Saint-Charles, étoit également miné.

Le point du jour nous arriva dans cette position, et nous entendîmes rappeler à notre gauche; c'étoit de notre part pour demander une trève pour rassembler les blessés, qui fut convenue jusqu'à sept heures. Nous avions eu le bonheur, à l'attaque de la gauche, de prendre dans l'avant-chemin couvert, M. Jeffris, commandant en second de la place, très-brave, et dans la vigueur de l'âge. Le vieux

Digitized by Google

Blaknay, commandant en chef, avoit quatre-vingts ans. Quoique son corps de place et ses contre-gardes fussent encore tout entières, l'ennui du séjour de casemates pendant cinquante-six jours, quelques maladies dans la garnison le déterminèrent à faire des propositions qui, ayant été débattues pendant deux jours, furent enfin acceptées. La garnison eut tous les honneurs de la guerre, fut renvoyée à Gibraltar, et les portes furent livrées aux grenadiers françois, le 29 juin au soir. Les François perdirent quinze cents hommes tués ou blessés pendant ce siége, dont cinq cents le jour de l'attaque, le reste dans le détail journalier, qui fut très-meurtrier par l'exécution de quatre-vingts mortiers qui nous jetoient continuellement des girandoles de bombes. Le faubourg de la Ravalle étoit, à la fin du siége, ruiné comme le côté d'une place assiégée depuis six mois. Nous n'avions d'autre parapet contre le canon de la place, que des parallèles en pierres sèches que l'on substitua aux maisons après leur destruction, et dont on barra toutes les rues perpendiculaires aux glacis.

Ce succès fut audacieux et très-heureux. L'on peut dire avec vérité que les François prirent Mahon sans le connoître, et que les Anglois le perdirent parce qu'ils le connoissoient trop bien; car si nous l'avions bien connu, il est probable qu'on n'y seroit pas venu avec aussi peu de moyens; d'un au-

Digitized by Google

tre côté, si les Anglois s'étoient moins confiés à la bonté de cette place, et à la parcimonie de nos moyens d'attaque, il est à croire qu'ils l'auroient secourue plus efficacement.

Quoi qu'il en soit, l'amiral Hauke ne tarda pas à paroître avec une force supérieure : heureusement il n'arriva que deux jours après que la flotte françoise, après avoir fait embarquer promptement la garnison ennemie et notre armée sur tous les transports, étoit partie pour se replier sur Toulon. Le maréchal de Richelieu laissa dans l'île M. de Lannion, avec onze bataillons; et l'amiral n'avoit aucunes troupes de débarquement pour pouvoir rien entreprendre contre lui.

Nous débarquâmes le 13 juillet à Toulon, où nous fûmes reçus par tous les habitans de la côte de Provence, avec les plus grandes démonstrations d'allégresse. On donna à Marseille des fêtes publiques au maréchal de Richelieu. De tous les bouquets qui lui furent présentés, celui d'une dame, son ancienne amie, fut le plus distingué; c'étoit le quatrain suivant :

Ce héros, que mes yeux aiment à contempler,
A bravé d'un seul coup l'envie et l'Angleterre;
Il force l'histoire à parler,
Et les courtisans à se taire.

Il y reçut les grâces de son armée; je fus fait brigadier et chevalier de Saint-Louis le même jour. Le

Digitized by Google

régiment de la Marche eut ordre d'aller à Sommière en Languedoc. J'y retrouvai encore le maréchal de Richelieu, qui fut reçu à Montpellier avec les démonstrations de la joie la plus vive et la plus générale. On lui donna à l'Opéra une couronne de laurier, qu'il brisa en morceaux pour la partager avec tous les officiers de son armée qui s'y trouvèrent avec lui.

Je termine cet article de Mahon, en citant un trait de discipline qui fait honneur à la nation. Dans un pays où le vin étoit au plus bas prix, il étoit très-difficile d'empêcher le soldat de s'enivrer les jours de service; il vint dans l'idée de plusieurs colonels, du nombre desquels j'étois, de priver de monter la tranchée suivante tous ceux qui s'étoient enivrés dans la précédente; le maréchal de Richelieu rendit cette punition générale. Elle produisit un effet qui caractérise l'esprit du soldat françois.

Pendant que la cour de France laissoit le maréchal de Richelieu jouir de son triomphe, on lui donnoit un successeur au commandement des armées. Nous avions, dès le printemps, fait un traité d'alliance défensive avec les impératrices de Vienne et de Russie. Le roi de Prusse, qui se vit destiné à être la victime de cette ligue, chercha à prendre les avances. Il s'empara de la Saxe dans l'été de 1756, et entra en Bohême. Il mit l'impératrice en droit de nous demander le secours stipulé par le

Digitized by Google

dernier traité, qui, par calcul de générosité, et dans la vue de grandes entreprises de notre part, fut porté jusqu'à cent mille hommes pour entrer dans l'Empire par les états du roi de Prusse en Westphalie, et s'emparer ensuite de l'électorat d'Hanovre. Le maréchal de Richelieu trouva, à son retour à Versailles, le maréchal d'Estrées nommé à ce commandement, et j'ai ouï dire que Louis XV ne lui parla pas même de Mahon.

M. le duc d'Orléans étoit destiné à servir sous les ordres du maréchal d'Estrées, il y devoit commander des corps séparés. M. de Soubise fit l'avant-garde de cette armée, avec vingt-quatre mille hommes. J'avois perdu de vue M. le duc d'Orléans dans le temps de ma mauvaise santé, et ce prince s'étoit livré à une société privée avec laquelle je n'avois aucune relation; je fus assez surpris d'un rendez-vous d'affaires que ce prince me donna, dans lequel, après m'avoir dit sa destination, il m'ajouta que mon régiment devant rester cette année dans l'inaction sur les côtes de la Méditerranée, il désiroit m'avoir auprès de lui, employé comme brigadier, pour être chargé du détail de son infanterie. J'acceptai sa proposition avec tout l'ancien attachement que j'avois voué à ce bon prince.

Il y eut dans cet hiver une révolution ministérielle très-importante. M. d'Argenson et M. de Machaut continuoient à vivre dans une incompatibi-

Digitized by Google

lité qui partageoit et troubloit la cour. Madame de Pompadour, qui vouloit être maîtresse absolue de l'esprit du roi, les perdit l'un par l'autre; ils furent exilés tous deux le même jour. M. de Paulmy remplaça son oncle au ministère de la guerre, et M. de Moras fut nommé à celui de la marine. Le maréchal de Belle-Isle et le cardinal de Bernis entrèrent dans le conseil. Ce dernier avoit fait l'alliance de Vienne, et le premier servoit de tuteur à M. de Paulmy pour les affaires militaires. Tous les ministres portoient leur portefeuille chez madame de Pompadour. Cette maîtresse du roi étoit née bonne, douce et obligeante; mais l'inapplication de Louis xv, la cour qui environnoit la marquise, lui persuadèrent de se charger d'un rôle pour lequel elle n'étoit pas née: son éducation lui avoit donné tous les talens, hors ceux qui lui étoient nécessaires pour la soutenir dans un poste si élevé.

C'est sous les auspices d'un tel ministère que nous entrâmes en Allemagne au commencement de 1757. On y porta successivement toutes les forces et tous les trésors de la France. On négligea la marine et le Canada, qui avoient été l'occasion de cette guerre, et l'on ne porta plus de secours à nos colonies. Cette réflexion donne l'explication de tous les détails de cette guerre malheureuse dans laquelle nous allons nous engager.

M. le maréchal d'Estrées commanda sur le Bas

Rhin une armée de cent cinq mille hommes, y compris la réserve de M. de Soubise. Tout l'Empire avoit pris parti pour nous et pour la cour de Vienne, excepté le roi de Prusse, électeur de Brandebourg, le roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre, le landgrave de Hesse et le duc de Brunswick, contre qui on faisoit la guerre. Nous ne devions trouver de passage fermé sur le Rhin que celui de Wesel, qui appartient au roi de Prusse. L'électeur palatin fit une capitulation pour recevoir un tiers de François dans sa ville de Dusseldorf, qui y devoit composer la garnison, conjointement avec les Palatins, dont nous avions six mille hommes à notre armée. Le gouverneur et l'état-major palatins devoient commander dans cette ville. Celle de Cologne, ville impériale, ayant fourni son contingent à l'armée de l'Empire, réclamoit sa liberté, et ne vouloit point recevoir ni loger les troupes françoises. Elle ne donnoit passage que pour traverser la ville à un bataillon, l'un après l'autre. Il étoit cependant très-essentiel d'avoir cette place à notre disposition, pour en faire un de nos entrepôts. On la força, de concert avec la cour de Vienne, à nous y recevoir.

M. de Soubise, qui commandoit l'avant-garde, arriva à Wesel; il le trouva évacué par les troupes prussiennes, qui s'étoient retirées sur Lippstadt. On attribua cet abandon à la lenteur des moyens que les Anglois employèrent à former leur armée, et au

Digitized by Google

manque de secours où le roi de Prusse présuma que seroit cette place de la part de ses alliés; ce qui l'engagea à retirer par la mer son artillerie, et sa garnison par le chemin de Lippstadt. La place de Wesel, dont nous prîmes possession, nous donna un grand avantage pour y rassembler toute notre armée. Le passage que les Hollandois avoient donné aux bateaux portant l'artillerie du roi de Prusse, nous donna le droit d'exiger d'eux celui de tous les nôtres, et la permission de faire des achats dans leur pays. Il étoit resté dans Gueldres une petite garnison prussienne. Cette place étant entourée d'eau et de marais, on y laissa un petit corps pour la bloquer. L'armée alliée se rassembloit très-lentement derrière le Weser; ce qui engagea M. d'Estrées à porter nos avant-gardes jusqu'à Munster, appartenant à l'électeur de Cologne et jusqu'à Lippstadt, que les Prussiens évacuèrent encore. La nôtre n'étoit cependant pas toute rassemblée ni approvisionnée. La terre n'étoit point assez avancée pour fournir les fourrages, et le duc de Cumberland étant venu se camper à Bilefeld dès le commencement de mai, on eut de grandes inquiétudes pour les deux têtes de notre armée jusqu'au 1.er de juin, qu'elle fut en état de se porter sur Munster. Une avant-garde, que le duc de Cumberland avoit détachée à Neuhaus, près Paderborn, et qui avoit donné quelqu'inquiétude à notre garnison de Lippstadt, se replia et rejoignit l'armée

Digitized by Google

alliée à Bilefeld. Nos marches furent ralenties par les pluies et les orages qui avoient rompu tous les chemins dans des bruyères spongieuses.

La première ligne de l'armée fut portée à Warendorf, elle fut suivie de la seconde ; le tout fut rassemblé à Rheda, et la réserve de Soubise à Ritberg. On séjourna dans cette position pour aller reconnoître le camp de l'ennemi, dont les espions avoient fort exagéré la force et les retranchemens. On reconnut quelques ouvrages à leur droite et à leur centre; mais que leur gauche étoit dans une bruyère, sur laquelle on pouvoit déboucher facilement sur le front et par le flanc de leur gauche. Cette position étoit d'autant plus mauvaise, qu'ils avoient derrière eux des défilés très-difficiles à passer après la perte d'une bataille. On résolut de les attaquer le lendemain. Mais on vit, dès le soir, détendre leur camp, et ils firent leur retraite pendant toute la nuit. M. le maréchal détacha M. le prince de Beauvau pour les suivre; il prit quatre cents Prussiens et leur arrière-garde dans la ville de Bilefeld.

Je suis entré dans ce détail, pour justifier M. le maréchal d'Estrées des lenteurs et des incertitudes que lui attribuèrent, dans le début de cette campagne, toutes nos jeunes têtes ardentes. Elles eussent voulu que l'on eût exterminé et fait passer par les fourches caudines cette armée ennemie. Mais elle n'étoit dans ce camp, sur le revers des montagnes,

Digitized by Google

que comme dans un observatoire : si les François fussent arrivés plutôt, elle auroit décampé de même ; enfin notre armée étoit encore campée à quatre lieues de l'armée ennemie, lorsque celle-ci prit le parti de se retirer.

Nous marchâmes à Bilefeld, où l'armée séjourna quinze jours, pour donner le temps aux vivres de s'emmagasiner par le pays abondant de Paderborn, et nous préparer au passage du Weser. M. le maréchal d'Estrées n'y perdit pas son temps. Il détacha M. d'Auvet, pour aller s'emparer de l'Ost-Frise et d'Embden, et M. le duc d'Orléans, pour aller prendre possession de la Hesse et de Cassel. Il détacha aussi deux réserves, pour inquiéter l'ennemi du côté du Bas-Weser, à Vlothau et à Minden. Il se porta, avec le gros de l'armée, sur Brackel et sur Hoxter, après s'être fait rejoindre par la division de M. le duc d'Orléans, qui avoit reçu en chemin les députés et la soumission de la Hesse. Il passa le Weser, et s'établit dans le bassin de la plaine de Holzminden. Il laissa la réserve de Broglie sur la rive gauche, pour couvrir les convois qui venoient de Paderborn.

Ce fut pendant le séjour de l'armée à Bilefeld, que la cour de France, aussi mécontente que la jeunesse de l'armée et les ennemis du maréchal d'Estrées, de ses prétendues lenteurs, fit éclore le projet de deux autres armées, dont l'une aux or-

Digitized by Google

dres de M. de Soubise, devoit mener vingt-quatre mille hommes au secours de l'impératrice, qui étoit vivement pressée par le roi de Prusse, après la bataille de Prague, et pendant le siége qu'il faisoit de cette ville. L'autre devoit s'assembler en Franconie, sur les frontières de Saxe, aux ordres du maréchal de Richelieu, se joindre à l'armée de l'Empire, et attaquer vivement la Saxe. Elle devoit être renforcée d'une partie de l'armée d'Estrées, après que celui-ci auroit décidé du sort de l'armée hanovrienne par une bataille. Mais la nouvelle de la bataille de Chotzemits, gagnée sur le roi de Prusse, par M. le maréchal Daun, de la levée du siége de Prague, qui en fut la suite, rendit inutile le secours de l'armée de Soubise, lui fit donner l'objet et une partie des troupes de celles de Richelieu, pour attaquer la Saxe, et décida la cour de France à faire relever tout de suite le maréchal d'Estrées par M. le maréchal de Richelieu, en lui laissant quelques brigades à la tête desquelles il fut censé faire la réunion des deux armées, et n'en prendre le commandement que comme l'ancien.

J'étois parti de l'armée par ordre du roi, pour être major-général de l'armée de Richelieu, me rendre à Strasbourg, où je rejoignis ce général et la tête de son armée, dont mon régiment faisoit partie ; nous apprîmes à Hochst, près Francfort, que le maréchal d'Estrées, après avoir séjourné à Hox-

Digitized by Google

ter, où il passa le Weser, avoit marché sur la position que le duc de Cumberland prit derrière le ruisseau d'Ostembeck; que M. d'Estrées s'étant fait rejoindre par la réserve de Broglie, avoit attaqué, le 13 juillet, le duc de Cumberland, par sa gauche, dans les montagnes où il l'avoit appuyée; que notre droite, aux ordres de MM. de Chevert et d'Armentières, y avoit battu cette gauche de l'ennemi, et s'étoit emparée des montagnes; que notre centre avoit en même temps forcé le village d'Hastenbeck; qu'enfin la défaite de l'ennemi auroit été complète sans un incident qui la suspendit, lequel ayant fait le sujet d'un grand procès entre le maréchal d'Estrées et le comte de Maillebois, peut faire une épisode militaire digne d'être racontée.

M. de Chevert avoit derrière lui, pour le soutenir, une brigade d'infanterie qu'il avoit laissée à une croisée de chemin dans ces bois. Les officiers et soldats, entendant le succès de l'attaque et le feu s'éloigner, se négligèrent et s'endormirent. Une partie de l'infanterie ennemie, qui étoit destinée à garder ces montagnes, se trouvant coupée dans sa retraite sur le gros de son armée, prit le parti de suivre sur sa gauche une route dans le bois, qu'ils espéroient devoir les conduire sur le chemin d'Hanovre. En passant près de cette brigade françoise, M. d'Ardemberg l'attaqua, la culbuta, se saisit de son canon, et le dirigea sur le centre de notre ar-

Digitized by Google

mée, qui fut fort étonnée de s'entendre canonner sur les derrières de sa droite ; on ne vit que la tête de cette infanterie ennemie, on craignit que cette colonne ne fût plus considérable, on suspendit la poursuite; le maréchal d'Estrées donna même l'ordre de la retraite à quelques avant-gardes qui s'étoient fort avancées ; il ne douta pas pendant quelque temps que son aile droite ne fût tournée : cette inquiétude ne fut pas longue, mais dura assez longtemps pour donner à l'ennemi celui de passer le ruisseau de l'Afferte, et de se retirer à Oldendorf, sur le Bas-Weser. Le corps de M. d'Ardemberg, qui n'étoit que de trois bataillons, se retira par la gorge de Bisperode, sur le chemin d'Hanovre. Je ne croirai jamais que le comte de Maillebois ait eu le dessein abominable, comme ses ennemis le répandirent, de faire perdre la bataille au maréchal d'Estrées. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne l'aimoit pas, et qu'il avoit toujours eu des relations intimes avec le maréchal de Richelieu, étant maréchal-des-logis de l'armée du premier. Ce qui est plus vraisemblable, c'est qu'il fut dans l'inquiétude, comme les autres, de l'apparition de ce corps ennemi, dont on ne pouvoit juger la profondeur ; et qu'au lieu de le chasser de cette position par des troupes de la réserve, il envoya sous son nom, et sous celui de plusieurs autres, en donner des avis inquiétans et répétés au maréchal d'Estrées, qui étoit à la tête du

Digitized by Google

centre de son armée, serrant l'ennemi de très-près; qu'après l'action, au lieu de convenir qu'il avoit donné dans ce panneau avec beaucoup d'autres, il parut laisser croire au public que la tête avoit tourné au maréchal d'Estrées; il alla plus loin, et l'hiver d'après, sur les propos qui lui revenoient, quoique la cour l'eût bien reçu, qu'on lui eût donné le commandement de Flandres, il se crut obligé de donner un mémoire sanglant et satirique contre son général, auquel ce dernier répondit avec force et modération. L'affaire fut jugée par les maréchaux de France, au désavantage du comte de Maillebois.

Le maréchal d'Estrées, après la bataille d'Ostembeck, s'empara d'Hameln, qui se rendit par capitulation, et marcha à Oldendorf, d'où le duc de Cumberland se retira sur Niembourg. Ce fut à ce camp d'Oldendorf que, voyageant avec le maréchal de Richelieu en toute diligence depuis Hochst sur le Mein, nous rejoignîmes l'armée victorieuse, et que le maréchal de Richelieu ayant été relevé dans le commandement des armées par le maréchal d'Estrées, après la prise de Mahon, eut le désagrément de venir le relever à son tour, après une bataille gagnée.

Le maréchal de Richelieu, lorsqu'il eut appris cette nouvelle, furieux du rôle qu'il alloit jouer, me fit appeler, et demanda mon avis sur le parti qu'il convenoit de prendre. Il n'y en a qu'un d'honnête,

Digitized by Google

lui répondis-je, celui de rester à Cassel, et d'y attendre de nouveaux ordres. Monsieur, me répliqua le vieux courtisan, j'ai toute ma vie été la dupe des bons procédés; le comte de Maillebois vint au-devant de nous à Cassel. Lorsqu'il entra dans le cabinet du maréchal de Richelieu, le comte d'Egmont me dit: Cet homme-là ne vient pas ici pour appuyer notre avis; et nous continuâmes notre route.

L'entrevue des deux maréchaux fut décente de part et d'autre; le maréchal d'Estrées, après avoir donné tout le temps nécessaire pour remettre les affaires entre les mains du maréchal de Richelieu, partit avec les regrets les plus vifs et les plus flatteurs de son armée. Les états-majors furent incorporés; je remis ma place de major-général, et je retournai à ma brigade avec beaucoup de satisfaction.

Le maréchal de Richelieu, après quelque séjour dans le camp d'Oldendorf, marcha à Hanovre, qui lui ouvrit ses portes; il envoya le duc de Noailles prendre possession de Brunswick et de Wolfenbuttel, et toutes ces places se rendirent aux premières sommations. Il n'étoit guère possible de se porter plus loin sans attendre la formation d'un nouvel établissement de vivres, et l'on fut obligé de séjourner douze ou quinze jours. Je me souviens que la cour de France étoit impatiente d'exterminer dans une campagne l'électeur d'Hanovre et

Digitized by Google

le roi de Prusse, que nos courtisans n'appeloient plus que le marquis de Brandebourg, qu'elle continua à faire au maréchal de Richelieu les mêmes reproches que l'on avoit faits à son prédécesseur, et qu'il reçut à Hanovre une lettre de réprimande du conseil, sur ce qu'il s'y arrêtoit trop long-temps. Enfin, l'on partit le 20 d'août, pour se porter à Rethem sur l'Aller; le duc de Cumberland continua sa retraite sur Bremen.

Pendant le temps que le maréchal, à la tête de son armée, employoit à le poursuivre, il me détacha du camp de Rethem avec trois bataillons, six escadrons, et le corps de Ficher, pour aller m'emparer du pays d'Halberstadt, et gêner les courses de la garnison de Magdebourg. Les troupes que je devois avoir à mes ordres faisoient partie de l'armée de Richelieu venant d'Alsace, et furent dirigées en droiture de Cassel sur Wolfenbuttel, où je fus les joindre le 1.er septembre. J'appris, en y arrivant, que le roi de Prusse, que l'on croyoit fort occupé par les Autrichiens en Lusace, en étoit parti avec une armée de trente mille hommes; qu'après avoir passé à Dresde, il étoit en pleine marche pour se porter à Leipsick et Halle, afin de s'opposer aux entreprises des armées de Soubise et de l'Empire réunies, qui débouchoient en Saxe par Gotha. Cette nouvelle me rendit très-circonspect dans la position que je pris dans le pays d'Halberstadt; je m'at-

Digitized by Google

tendis qu'au premier moment il feroit un détachement pour m'en chasser, et ne me laisseroit pas impunément dévaster un pays qui, joint à celui de Magdebourg, est le magasin de blé de tous ses états.

Je me portai donc avec le gros des troupes à Osterwick, qui est à l'entrée des plaines du pays, pour me garder une retraite sûre. Je portai Ficher à Halberstadt, et je plaçai, intermédiaire à l'abbaye de Huisbourg, le seul bois et la seule monticule qui domine cette plaine immense, un poste de cinq cents hommes d'infanterie et trois cents chevaux pour soutenir Ficher. Par cette disposition, je me rendis le maître, sans me commettre, de tout le pays et de sa régence, à qui je fis signer un traité de contribution, tel que la cour de France l'avoit prescrit, et qu'elle se mit en devoir d'exécuter de bonne foi. J'appris, quelque temps après, que le roi de Prusse, ayant continué sa pointe sur Neumbourg et Gotha, l'armée de Soubise et de l'Empire se replioient sur Eizenach. Cette retraite découvroit mon flanc droit, et m'engagea à tout tenter pour m'emparer de la forteresse de Regenstein, située près de Blankenbourg, sur le bord de l'Hartz, qui étoit au débouché du chemin le plus court par lequel le roi de Prusse pouvoit envoyer contre nous. M. le duc de Noailles, lieutenant-général commandant à Brunswick, aux ordres duquel j'é-

Digitized by Google

tois, m'étant venu voir dans cette circonstance, je lui proposai de venir à cette expédition. Je sommai le commandant, et le décidai par la frayeur que je lui fis de toute l'armée françoise, dont je me disois l'avant-garde. Le bon colonel fut la dupe de toutes ces démonstrations. Il me rendit son fort, quatorze pièces de canon, et sa garnison prisonnière de guerre. J'envoyai avertir M. le duc de Noailles, pour en prendre possession, et je lui fis tous les honneurs de cette conquête.

Il y avoit un proverbe allemand dans le pays qui disoit que, quand le diable vouloit monter sur le rocher de Regenstein, il falloit qu'il demandât la permission du gouverneur. Mais je savois, par mes intelligences dans ce fort, que le gouverneur avoit écrit au roi de Prusse après la bataille d'Hastenbeck, pour lui demander les secours en munitions dont il lui envoyoit l'état; que ce prince, importuné de ses demandes, avoit répondu : Ce diable d'homme voit des François partout; qu'il aille au diable lui et son fort, et qu'il me laisse tranquille.

Pendant que le roi de Prusse poussoit toujours devant lui M. de Soubise, le duc de Noailles m'envoya l'ordre, par M. de Voyer, de détacher à Egela M. de Lurignen, pour tirer des contributions de cette partie du pays de Magdebourg, tandis que deux autres détachemens qu'il faisoit partir de Brunswick et de Wolfenbuttel feroient, à Oscher-

Digitized by Google

leben et à Hemlstadt, le partage du reste de ce duché. M. de Voyer donna lui-même les ordres à M. de Lusignan, et je lui ajoutai, dans son instruction, d'être surtout très-alerte sur ce qui pourroit lui venir du côté de la Saxe. Je fus averti, le 18 septembre au matin, par toutes nos patrouilles, que le prince Ferdinand de Brunswick, détaché avec neuf mille Prussiens, arrivoit en grande hâte pour nous enlever; j'envoyai des officiers replier tous nos postes en échelons sur un gros détachement, avec lequel je marchai en avant sur le chemin, et tout près d'Halberstadt, pour les recevoir. J'y attendis inutilement jusqu'au soir M. de Lusignan, que j'appris avoir été surpris et enlevé à Egeln, dans une abbaye, par un détachement du corps du prince Ferdinand, qui avoit fait seize lieues de suite pour le surprendre. Quant à ce prince, il avoit fait, avec son corps d'armée, vingt-deux lieues en deux jours, pour nous faire la même cérémonie. Mais nous ne perdîmes personne de tout ce qui étoit à mes ordres. Il arriva ce soir même à Halberstadt. Je restai encore trente-six heures à Osterwick, à faire l'entière évacuation sur Wolfembuttel de tous les grains que j'avois retirés du pays; et le 20 au matin, après avoir été rejoint par quelques troupes aux ordres de M. de Voyer, nous en partîmes, et nous nous retirâmes derrière le canal d'Hornebourg, où nous prîmes à Echeim une

Digitized by Google

excellente position que nous occupâmes plusieurs jours, jusqu'à l'arrivée de l'armée, que le maréchal de Richelieu amenoit en personne.

Je l'avois laissé à Rethem, suivant de près le duc de Cumberland : ce dernier se retira par Brême et Bremerfurd sur Staden. Le maréchal de Richelieu le suivit en surmontant tous les obstacles que lui occasionnoit, dans un pays très-maigre, l'éloignement de ses dépôts de vivres; il fit un détachement qui surprit Harbourg, et marcha avec la grande armée jusqu'à Closterseven, où fut signée, par l'entremise du comte de Linars, ambassadeur du roi de Danemarck, la fameuse capitulation qui a porté ce nom, par laquelle toute l'armée alliée devoit se disperser. Quoique l'article du désarmement, qui servit de prétexte pour la rompre, ne fût pas clairement expliqué, cette capitulation étoit assez avantageuse en la faisant exécuter dans le sens le plus favorable à l'ennemi, en se contentant de la dispersion dans leurs différens états respectifs de toutes les troupes qui composoient l'armée alliée, dont la plupart de ces petits souverains offroient déjà de les mettre à la solde de la France, dispersés dans nos armées, où ils auroient été surveillés de près.

Je ne dissimulerai cependant pas nos fautes : le maréchal de Richelieu fit partir trop tôt son armée, pour venir nous rejoindre dans le pays d'Halberstadt; il laissa à Closterseven trop peu de trou-

Digitized by Google

pes pour faire respecter et exécuter cette convention ; enfin le maréchal de Richelieu joua complètement le proverbe du chasseur qui court deux lièvres et les manque tous deux.

Le roi de Prusse, qui au moment qu'il fit partir le prince Ferdinand de Brunswick pour venir m'enlever à Halberstadt, ignoroit la capitulation de Closterseven, lui prescrivit de secourir les Hanovriens, soit par une diversion dans le pays d'Hanovre ou sur nos convois qui venoient de la Hesse, soit en hasardant tout pour se joindre à eux. Mais le prince Ferdinand, apprenant à son arrivée la capitulation signée, et que le maréchal de Richelieu, à la tête de toute l'armée françoise, marchoit à grande hâte sur lui, prit des camps d'observation, et se plaça sur la défensive. Dès que le roi de Prusse eut détaché ce corps, il se retira avec son armée vers l'Elbe. L'armée combinée de l'Empire et de Soubise le suivirent. Le maréchal de Richelieu arriva dans le pays d'Halberstadt, et le prince Ferdinand se retira à Vansleben près Magdebourg.

C'est à cette époque que la cour de France paralysa le maréchal de Richelieu pour conserver les honneurs du commandement à M. de Soubise, en ordonnant au premier de faire un détachement de vingt mille hommes pour renforcer ce dernier, et de rester tranquille avec son armée dans le pays d'Halberstadt, où elle souhaitoit que l'on se forti-

Digitized by Google

fiât de manière à y mettre la droite de nos quartiers pendant l'hiver. On perdit six semaines de temps à disputer, avec le conseil de Versailles, sur l'impossibilité absolue de tenir des troupes pendant l'hiver dans un pays aussi ouvert, sans aucun point d'appui, ni possibilité de mettre Halberstadt en état de défense, que par un travail qui auroit demandé six mois de préparation, dans une plaine où les matériaux et les palissades manquent absolument. On proposa à la cour d'approuver une convention qui étoit déjà signée par le maréchal de Richelieu, par le prince Ferdinand, et ratifiée par le roi de Prusse. Elle avoit été proposée par la régence à Ficher, dès le temps où il étoit à mes ordres dans le pays. Cette convention, très-avantageuse pour nous, en ce qu'elle portoit la livraison pleine et entière, dans Brunswick et dans Wolfembuttel, de toutes les denrées et contributions que l'on pouvoit exiger de ce pays, l'étoit aussi pour la régence, en ce qu'elle se débarrassoit de l'armée françoise et de tous les désordres qui y régnoient : la régence offroit que le pays d'Halberstadt fût neutre pendant l'hiver, que nulle troupe françoise ne put passer l'Ocker, et que nulle troupe prussienne ne pût passer la Bode jusqu'à l'ouverture de la campagne suivante ; que le corps de Ficher resteroit seul dans le pays avec passe-ports et sûretés, pour faire exécuter toutes les

Digitized by Google

livraisons portées dans les demandes qui lui avaient été faites et qu'elle consentoit à payer.

Mais comme ces propositions étoient apportées par une lettre du roi de Prusse au maréchal de Richelieu, dans laquelle ce prince, au moment où il se voyoit cerné de toutes parts, faisoit des ouvertures de négociation dont il laissoit le roi de France l'arbitre, le cardinal de Bernis et madame de Pompadour se firent un grand mérite auprès de l'impératrice de les refuser avec beaucoup de hauteur. C'étoit le moment où les affaires du roi de Prusse étoient dans une crise si violente, qu'il écrivit au peu d'amis qui lui étoient restés, dans ses relations épistolaires, que son courage étoit à bout, et qu'il seroit forcé de finir par un suicide le dernier acte de cette tragédie. La fortune, par sa bonne conduite et l'accumulation de toutes nos bévues, releva ses espérances; ses talens éminens surent en profiter. Cette fin de campagne ne tarda pas à le couvrir de gloire et lui procura les succès les plus brillans.

Ce ne fut qu'au commencement de novembre que l'armée de Richelieu eut le dernier ordre d'entrer dans ses quartiers derrière l'Ocker et derrière l'Oller, où l'on n'avoit pris aucune précaution ni planté aucune palissade, dans l'incertitude où l'on fut jusqu'au dernier moment des lieux où l'on pourroit hiverner, dans la confiance trompeuse qui nous persuadoit que l'armée hanovrienne étoit annulée,

Digitized by Google

et qu'on étoit en droit d'exiger d'elle fort au-delà des conditions équivoques de la capitulation de Closterseven.

Ce fut alors que l'armée combinée de l'Empire et de Soubise, renforcée de vingt mille hommes détachés de l'armée de Richelieu, s'étant remise en marche, s'étoit portée jusqu'au-delà de la Sala. Le roi de Prusse s'étant fait rejoindre par la division du prince Ferdinand, vers la fin d'octobre, revint sur ses pas, fit repasser la Sala avec quelques pertes aux avant-gardes de l'armée combinée qui s'étoient avancées vers la Saxe.

M. de Soubise reçut en même temps l'ordre de sa cour d'aller prendre ses quartiers d'hiver derrière l'Unstruct, ce qui l'engagea à se tenir sur la défensive. Le roi de Prusse passa la Sala et vint camper à Rosbac, à deux lieues du camp de Macheln, que M. de Soubise occupoit. Le roi de Prusse vint le reconnoître, et le trouva trop bien posté pour oser l'attaquer; mais la honte de se tenir en défensive avec une armée supérieure, le caractère bouillant et impétueux de M. de Saxe-Hildburghausen, général de l'armée de l'Empire, la facilité que le roi de Prusse avoit de gêner les convois qui venoient de Freübourg et l'ardeur de toute la jeunesse déterminèrent M. de Soubise à sortir de son camp pour aller attaquer le roi de Prusse; on réussit à le tourner par sa gauche, sans qu'il eût apporté aucun chan-

Digitized by Google

gement à son ordre de bataille; son camp même étoit encore tendu; mais, sur le midi, il fut levé subitement. On vit des colonnes rétrograder, on en vit, qui étoient d'équipages sans doute, faire route du côté de la Sala. M. de Saxe-Hildburghausen, ne doutant pas de leur retraite, ne songea qu'à les poursuivre, quitta une hauteur sur laquelle il étoit assez bien posté; il se mit en marche dans un fond qui le séparoit d'une autre crête de hauteurs sur lesquelles il ne paroissoit que des hussards prussiens, mais qui marquoient tous les mouvemens de l'armée ennemie; elle changea de front avec une rapidité incroyable et porta toutes ses principales forces de cavalerie, commandées par le prince Henri, à l'extrémité de sa gauche, de manière que la droite, aux ordres de M. de Saxe-Hildburghausen, qui marchoit sans aucune précaution dans ces fonds en colonne, se trouva tout d'un coup débordée par les Prussiens qui parurent en bataille sur la crête; l'armée françoise avoit fait la même faute, entraînée par l'exemple des Impériaux et de M. de Soubise qui ne voulait pas qu'on eût à lui reprocher de les avoir abandonnés : en un mot, on fut battu sans avoir eu le temps de se mettre en bataille. Les Impériaux furent pliés les premiers, et de suite la droite et le centre des deux lignes de l'armée françoise; ce ne fut plus qu'une déroute nonobstant les efforts de quelques escadrons de cavalerie qui

Digitized by Google

combattirent courageusement. L'armée, protégée par la réserve de M. de Saint-Germain et par la nuit, se retira à Freübourg, d'où elle continua sa retraite par Sondershausen, sur Cassel en Hesse, où elle fut mise en quartiers.

Le roi de Prusse, après cette victoire, ayant envoyé en poste le prince Ferdinand de Brunswick prendre le commandement de l'armée alliée et la remettre en activité de concert avec la cour d'Angleterre, partit de Leipsick pour se rendre en Silésie, où les Autrichiens, après avoir pris Schweidnitz, avoient battu M. le prince de Bevern dans ses retranchemens de Breslaw et s'étoient emparés de cette capitale. Frédéric leur donna, le 5 décembre, un mois après la journée de Rosbac, une bataille à Lissa, où il détruisit ou prit trente mille hommes de l'armée autrichienne, reprit Breslaw, la Silésie et bloqua Schweidnitz.

Dans le même temps, le prince Ferdinand de Brunswick rassembla l'armée alliée dans les environs de Stade et de Harbourg. Le maréchal de Richelieu se trouva obligé de rassembler la sienne, qui étoit déjà ou rendue dans ses quartiers ou en chemin pour s'y rendre. Il marcha, avec ce qu'il put réunir de troupes, jusqu'à Lunébourg, d'où le prince Ferdinand, après lui avoir signifié la rupture de la convention, le déposta bien vite en marchant avec toute son armée sur Zell. Le maréchal de Richelieu

Digitized by Google

fut fort heureux d'y devancer l'ennemi de quelques heures, et de pouvoir y tenir jusqu'à l'arrivée et la réunion de toute la sienne. Elle se trouva enfin rassemblée vers le 20 de décembre, et le mit en état de passer l'Aller au-dessus et au-dessous de Zell, de former le projet d'embrasser l'armée du prince Ferdinand et de l'attaquer dans la position qu'il avoit prise vis-à-vis de nous de l'autre côté de la rivière. Pendant le bivouac de Zell, le général ennemi avoit fait faire derrière lui le siége de Harbourg; apprenant qu'il tiroit vers sa fin et la saison étant trop rigoureuse, il prit le parti, dans la même nuit que nous marchions pour l'attaquer, de se retirer pour aller prendre des cantonnemens dans le pays de Lunébourg, où il apprit la reddition du château de Harbourg.

M. le maréchal de Richelieu, après avoir envoyé le duc de Broglie repousser l'ennemi des environs de Brême et surprendre cette ville impériale, ce qui fut exécuté avec autant d'intelligence que de bonheur, renvoya toutes ses troupes dans les quartiers qui leur avoient été désignés avant la rupture de la convention de Closterseven. Le défaut de magasins, les rendez-vous donnés aux recrues des différens régimens et à leurs répartitions furent les motifs mal calculés qui l'engagèrent à disperser son armée depuis le Rhin jusqu'à Brunswick. Le prince Ferdinand au contraire se cantonna dans le duché

Digitized by Google

de Lunébourg de manière à se rassembler en vingt-quatre heures, et prit son quartier-général dans cette ville.

Je fus placé à Giffhorn, au poste le plus avancé de l'armée avec un régiment de hussards et le régiment de la Marche. Ce poste étoit entouré d'eau (mais les voitures passèrent sur la glace tout l'hiver), de manière qu'il étoit attaquable dans tout son circuit. Je fis loger les officiers avec leurs compagnies, chacune avoit son poste désigné; nous couchions tout habillés, et nos patrouilles étoient fort alertes. Je m'étois fait un ami du cocher de la diligence qui partoit de Lunébourg à midi et passoit à Giffhorn à minuit pendant toute la foire de Brunswick; il me donnoit des nouvelles de tout ce qui se passoit dans les quartiers de l'ennemi. Je fus encore mieux servi par un homme de qualité du pays, qui n'aimoit pas le roi de Prusse et que je trouvai moyen de m'attacher: il m'apprit, dès le 1.er janvier, que le projet de l'ennemi étoit de se reposer six semaines pendant les plus grands froids; que, du 10 au 15 de février, un corps de Prussiens tiré de la Poméranie, aux ordres de M. le prince d'Holstein-Gottorp, rejoindroit cette armée, et qu'elle reprendroit alors ses opérations pour percer nos quartiers d'hiver et nous en chasser. Je donnai cet avis, qui me paroissoit d'autant mieux fondé, que la position resserrée du prince Ferdinand ne pouvoit pas être sou-

Digitized by Google

tenue long-temps, et que le défaut de subsistances l'obligeroit nécessairement d'entreprendre pour s'élargir aux dépens de nos quartiers qui étoient aussi dispersés.

Mais, sur ces entrefaites, le commandement de l'armée fut ôté au maréchal de Richelieu et donné à M. le comte de Clermont. Le premier partit pour Paris dès le commencement de février et le second arriva vers le 15. L'armée fut pendant cet intervalle aux ordres de M. de Villemur, vieux lieutenant-général, à qui je donnai les premiers avis de l'accomplissement de la prophétie qui m'avoit été faite par mon baron, à laquelle il n'avoit pas voulu donner la moindre confiance; de l'ordre que les ennemis avoient de se tenir prêts à marcher et de l'arrivée à Lunébourg du corps de Prussiens aux ordres de M. le prince d'Holstein-Gottorp. Enfin, M. le comte de Clermont arriva; et le prince Henri de Prusse s'étant avancé jusqu'à Halsberstadt, je reçus l'ordre de quitter Giffhorn avec mon régiment, d'y laisser le corps de Ficher et de venir en personne à Hanovre recevoir les ordres du nouveau général. Il me dit qu'ayant le dessein de fortifier un camp à sa droite, derrière l'Innerste, près de l'abbaye de Ringelheim, il m'avoit choisi pour y faire travailler en toute diligence avec ma brigade, et qu'il donnoit l'ordre à cinq cents hussards de se porter sur l'Oker, pour former un cordon de Goslar à Volfembut-

Digitized by Google

tel, afin de faire ce travail avec plus de tranquillité. Il vint dans cet intervalle un dégel épouvantable qui retarda les mouvemens de l'ennemi ; le prince Ferdinand ayant rencontré les plus grands obstacles par le débordement des ruisseaux et des rivières qu'il avoit à traverser. Je répondis à M. le comte de Clermont que les quartiers de sa droite étoient bien moins menacés que sa gauche; que le prince Henri ne pouvoit se porter en avant ni s'éloigner beaucoup de la Saxe ; qu'il n'étoit venu à Halberstadt que pour tenir les troupes de notre droite en échec, tandis que toute l'armée alliée étoit en mouvement pour faire les plus grands efforts à notre gauche. Le prince me répondit qu'il falloit toujours remuer de la terre et que cela en imposeroit à l'ennemi. Je partis donc pour ma destination après une réponse aussi lumineuse ; je n'y fus pas quatre jours, après avoir eu plusieurs alertes du corps du prince Henri, que je reçus l'ordre d'en partir le 26 février, de marcher en toute diligence sur Hildesheim, où je me rejoindrois aux divisions de M. de Saint-Père et de Villemur pour faire conjointement notre retraite derrière le Weser. L'armée alliée s'étoit emparée à notre gauche de Verden et de Hoya sur le Weser, d'où elle se portoit sur Minden et prenoit à revers tous nos quartiers dans l'électorat d'Hanovre. On évacua tranquillement Brunswich, Volfembuttel, Zell et tout l'électorat d'Hanovre. La

Digitized by Google

garnison de Zell et les troupes sur l'Aller furent redevables de leur salut au dégel et au gonflement des rivières, qui obligèrent la colonne ennemie, destinée à se porter sur Zell ou Reckhelm, à rentrer dans le chemin de Verden. On laissa dans les places la plus grande partie des effets de l'armée et des hôpitaux, et l'on en retira les troupes et l'artillerie jusqu'à Hameln, derrière le Weser. Le prince Ferdinand avança pour investir Minden et l'assiéger. La garnison n'y étoit que trop nombreuse; mais la place étoit mauvaise et l'on n'y avoit pas plus travaillé pour la rendre meilleure que dans toutes les autres. Il y eut un grand conseil tenu à Hameln sur les moyens de la secourir : on trouva trop de difficultés à forcer les gorges et les défilés qui sont sur le chemin par les deux rives du Weser. On allégua aussi le défaut de subsistances en tout genre, qui manquoient, disoit-on, à Hameln pour porter l'armée à cette opération : ce fut les mauvaises raisons que l'on donna pour laisser prendre Minden, et la garnison fut faite prisonnière de guerre.

Le prince Ferdinand, après la capitulation de cette place, poussa une avant-garde vers Bilefeld pour tourner la gauche de notre armée, qui s'étendoit jusqu'à Lemgow. Il n'en fallut pas davantage pour décider l'évacuation d'Hameln et du Weser sur Paderborn; l'armée y séjourna deux jours; elle en repartit pour se retirer sur Lippstadt; les corps de

Digitized by Google

la gauche sur Munster ; et ceux de la droite eurent ordre d'évacuer la Hesse et de se replier sur Soëst. Le prince Ferdinand, continuant à pousser une avant-garde sur notre gauche, le parti fut pris avec la même précipitation d'abandonner Munster, Lippstadt et de se retirer derrière le Rhin : on laissa dans Lippstadt dix pièces de canon aux armes de France. L'armée françoise arriva délabrée à Wesel, où on lui donna des cantonnemens sur la rive gauche du Rhin. Les troupes de la Hesse étant rentrées par le pays de Berg à Dusseldorf, eurent l'ordre d'aller cantonner derrière le Mein. Le prince Ferdinand vint mettre son quartier-général à Munster : il recouvra en six semaines toutes les places et tout le pays que nous avions pris dans la campagne précédente ; on lui abandonna pareillement l'Ost-Frise, et il ne nous resta plus que Wesel au-delà du Rhin. Toutes ces conquêtes furent abandonnées avec autant de promptitude que l'on avoit mis de confiance et d'ardeur en dispersant l'armée en quartiers d'hiver morcelés dans un pays d'une aussi vaste étendue.

Les cantonnemens furent établis de manière que la plus grande partie de l'infanterie fut placée en première et seconde lignes derrière Cologne et Dusseldorf, et qu'on en laissa fort peu avec beaucoup de cavalerie depuis Wesel jusqu'à la Hollande, qui étoit la seule partie où il fût à craindre que l'ennemi, au commencement de la campagne, ne pût forcer

Digitized by Google

le passage de ce fleuve, tant par la facilité qu'il auroit à faire des achats de bateaux en Hollande, que par les moyens qu'il auroit pour les faire monter sans obstacles jusqu'au lieu qu'il fixeroit pour jeter ses ponts. On ne s'occupa derrière le Rhin qu'à séparer les troupes, à recruter des milices de bonne volonté, et à fixer au 1.er juillet l'époque où les armées françoises reprendroient l'offensive sur l'ennemi. On ne pensa pas que M. le prince Ferdinand eût la témérité de songer au passage du Rhin, dont on lui laissoit tous les moyens. Il se mit cependant en mouvement vers les derniers jours de mai; il porta une avant-garde à Duisbourg, à l'embouchure de la Roër, pour donner jalousie au-dessus de Wesel, tandis qu'il marcha avec le gros de son armée à Binen, au-dessous d'Emmerick, où avec les bateaux de Hollande il jeta son pont sans aucun obstacle, en écornant un peu le territoire hollandois qui en porta quelques plaintes pour la forme. Quatre bataillons du régiment de la marine, qui composoient *toute* l'infanterie en quartier dans le duché de Clèves, s'y portèrent trop tard; s'ils avoient été soutenus par un plus grand nombre d'infanterie, on auroit pu disputer à l'armée alliée le passage d'une digue inondée et l'y arrêter : on prit le parti de la lui céder et de se retirer dans la bruyère entre Alpen et Rhemberg, où se fit le rassemblement de tous nos quartiers.

Digitized by Google

On fit une seconde faute en abandonnant les hauteurs de Santen et de Sonsbeck à l'ennemi qui les occupa, d'où il nous tourna par notre gauche, en se prolongeant sur les mêmes hauteurs jusqu'à l'abbaye de Camp, ce qui nous força à nous retirer encore du cul-de-sac où nous étions, pour passer le canal et aller prendre le camp de Meurs, laissant toujours à l'ennemi la facilité de se prolonger par sa droite sur les hauteurs de Tonisberg, dans des positions avantageuses. L'armée françoise se retira encore à Neuss, d'où elle marcha en avant par sa gauche et vint barrer à l'ennemi la position du Landvest derrière Crevelt, qui traverse la plaine depuis la Nierse jusqu'au marais qui étoit à notre droite; on s'y plaça de manière que notre gauche laissoit une grande demi-lune de plaine, qui n'étoit point occupée entr'elle et la Nierse, et on appuya notre gauche à une lisière d'arbres et de maisons qui séparent la bruyère de Vischeln d'avec cette plaine.

L'ennemi marcha à Kempen, et le lendemain envoya déboucher un corps de troupes à Crevelt et un autre à Saint-Antonis, qui tinrent en échec toute notre armée, tandis qu'en plein midi ils se trouvèrent, entre la Nierse et notre gauche, en bataille sur notre flanc avec les deux tiers de leur armée. Ils furent au moment d'entrer dans notre camp par le flanc et les derrières de cette aile gauche,

Digitized by Google

sans qu'il y eût le moindre ordre donné de notre part.

Je commandois la brigade de Touraine derrière la Maison-Rouge, sur le chemin de Saint-Antonis; ayant été averti par quelques coups de fusil, et par les mouvemens que je vis faire aux carabiniers et aux dragons qui étoient sur ma gauche, je n'eus que le temps de me mettre en bataille; un officier-général de jour me donna l'ordre de défendre la lisière de haies qui nous séparoit de l'ennemi, il me fit relever par la brigade de Champagne; j'y courus promptement et j'y arrivai en même temps que les régimens de Brancos et de Latmann qu'il y avoit également détachés.

L'ennemi étoit en colonne d'infanterie serrée en masse, avec une ligne de cavalerie formée, prête à déboucher dans notre camp; de concert avec ces deux régimens, nous nous plaçâmes de manière à garder tous les débouchés de cette lisière de haies, et nous montrâmes des têtes partout qui n'avoient nulle profondeur, mais dont l'ennemi ignoroit la force; nous parvînmes à lui en imposer pendant deux bonnes heures. Notre artillerie faisoit un feu très-vif; elle obligea l'infanterie ennemie à s'arrêter, la cavalerie à marcher par sa droite pour nous tourner encore davantage par notre gauche; et auroit donné plus de temps qu'il n'en falloit à l'armée pour nous secourir. MM. Deleide et de Saint-Ger-

Digitized by Google

main arrivèrent successivement; ce dernier amena la brigade de la Marine pour tout renfort, et me dit que l'armée étoit en bataille à la tête de son camp sans avoir fait d'autre mouvement. Il m'ajouta ironiquement que les généraux regardoient cette attaque de notre gauche comme une escarmouche. Nous n'eûmes que le temps de nous poster et de nous fixer de notre mieux pour recevoir une attaque de la colonne de vingt-quatre bataillons que commandoit le prince héréditaire de Brunswick, qui n'étoit pas dans la haie à cent pas de nous : nous occupâmes toute la largeur de cette lisière de bois: la brigade de la Marine, qui étoit à notre droite, reçut l'ordre des généraux de charger à la baïonnette; elle fut pliée tout de suite. M. de Saint-Germain nous donna l'ordre de rester à défendre nos postes, et nous nous trouvâmes avec ma brigade, le régiment de Brancas et Lockmann, et deux bataillons de la Couronne avoir à soutenir seuls tous les efforts de l'ennemi. Le combat dura cinq quarts d'heure sous un feu d'enfer, sans que l'ennemi pût nous faire perdre un pouce de terrain. Il fut au contraire repoussé deux fois et mis en déroute; enfin il reprit le dessus et nous débordoit par nos flancs; ne recevant aucun secours de l'armée, pas même de poudre, dont les régimens manquoient, M. de Saint-Germain nous donna l'ordre de la

Digitized by Google

retraite; il me chargea de l'arrière-garde avec le régiment de la Marche et les grenadiers de ma bri-brigade qui furent écrasés dans cette bataille.

En sortant de la haie pour rejoindre, dans la bruyère, la queue des autres troupes qui suivoient M. de Saint-Germain pour reprendre une seconde position, je m'aperçus que la cavalerie ennemie débouchoit au grand trot pour nous couper dans la lacune qui se trouvoit entre le reste de ma brigade et mon régiment. Je fus rejoint par M. de Montbarrey, avec un bataillon de son régiment qui couroit le même risque. Nous nous jetâmes sur notre gauche pour nous approcher de notre cavalerie, aux ordres du comte Dumeny, qui chargea en même temps avec assez de succès; mais quelques escadrons, les plus près de nous, ayant été battus, nous fûmes inondés de dragons prussiens, dont quelques-uns entrèrent dans nos rangs. C'est dans cette charge que je fis la première épreuve d'une troupe que j'avois pris plaisir à former dans notre dernier cantonnement; elle fut l'origine des compagnies de chasseurs dans l'infanterie françoise. Je les fis sortir du rang pour faire feu sur une foule de dragons qui nous entouroient, dont la plupart furent tués ou démontés. Je continuai mon chemin derrière ceux de nos escadrons qui avoient été victorieux, et je rejoignis M. de Saint-Germain, qui fut renforcé dans ce point seulement par les

Digitized by Google

grenadiers de France et la brigade de Nevers, avec lesquels on prit une seconde position.

L'infanterie ennemie, après nous avoir chassés des haies, s'étant un peu avancée dans la bruyère, les généraux ordonnèrent aux carabiniers de la charger, ce qu'ils firent avec beaucoup de vigueur, et la percèrent en plusieurs points. Le comte de Gisors, fils unique du maréchal de Belle-Isle, y fut mortellement blessé; mais leurs forces étant trop inégales à celles d'un corps d'infanterie aussi considérable, les ouvertures qu'ils y avoient faites se refermèrent par des troupes fraîches; et ceux qui y étoient entrés y furent très-maltraités. Enfin, quoiqu'il n'y eût rien de désespéré et que plus des trois quarts de l'armée n'eussent pas combattu, ayant été toute la journée tenue en échec par deux divisions ennemies qui se montrèrent vis-à-vis de la droite et du centre, les généraux ne trouvèrent rien de mieux à faire que d'abandonner la partie et de se retirer sur Neuss.

Le duc de Brissac vint y rendre compte au prince de la rentrée de l'arrière-garde et lui dit, dans un style chevaleresque qui lui étoit familier : La brave troupe que je commandois a manœuvré avec beaucoup de fermeté; elle en a imposé à l'ennemi par sa bonne contenance, et balayoit la honte de cette journée. On avoit donné M. de Mortagne à ce malheureux prince pour être son conseil : c'étoit un

fort brave hommme, mais entier dans son opinion, qui ne voulut jamais croire que l'attaque de la gauche fût la véritable. Quand il l'eut vu par lui-même, il envoya chercher à la droite de la seconde ligne les secours pressans et nécessaires pour le soutien de la gauche. M. le comte de Clermont, en se désolant avec son neveu le prince de Condé, lui disoit : Ce n'étoit pas la peine au maréchal de Belle-Isle de m'envoyer un tuteur, j'en aurois fait autant tout seul. On cite ces traits pour peindre le caractère du général auquel on avoit donné un commandement si fort au-dessus de ses forces.

On campa l'armée au confluent de l'Erfft dans le Rhin : ce fut une nouvelle faute de faire passer l'Erfft à l'armée pour se retirer à Cologne. On y prit un camp détestable, la gauche dominée par des hauteurs, Cologne derrière la droite. Il est certain que si le comte Ferdinand eût continué de marcher sur nous et se fût emparé des hauteurs, il nous forçoit de décamper; que l'armée se seroit retirée derrière la Moselle et que l'on fit préparer les marches jusqu'à Andernach. Le général ennemi, au lieu de nous suivre, se campa entre Neuss et Grevenbroick, détacha des divisions pour bombarder Dusseldorf et s'emparer de Ruremonde : ses hussards firent des courses jusqu'aux portes de Bruxelles.

La ville de Dusseldorf, après avoir été canonnée et bombardée pendant deux jours, d'un bord

Digitized by Google

du Rhin à l'autre, l'ennemi s'étant attaché principalement à tirer sur le château de l'électeur, proposa quelques jours de trève, pendant laquelle le gouverneur palatin enverroit prendre les ordres de son maître : la réponse de l'électeur fut telle que le conseil de Versailles auroit pu la dicter. Elle portoit d'envoyer demander au général de l'armée françoise s'il pourroit être secouru tôt ou tard, et dans ce cas de faire la plus vigoureuse défense sans égard à son palais, à tous les incendies qu'un siége pourroit y occasionner; mais que si le général de l'armée françoise mandoit n'être point en situation de pouvoir lui donner aucun secours, alors l'électeur permettoit à son gouverneur d'entrer en capitulation, à condition toutefois que la garnison, tant françoise que palatine, auroit la libre sortie pour rejoindre l'armée, ainsi que tous les effets du roi très-chrétien; enfin que, plutôt que de souffrir la condition d'être prisonnière de guerre, il ordonnoit à sa garnison de se faire jour l'épée à la main pour se réunir à l'armée françoise.

Le gouverneur écrivit à M. le comte de Clermont pour lui demander s'il pouvoit espérer d'être secouru; la réponse de ce prince fut qu'il ne pouvoit que l'exhorter à suivre les ordres de son maître. Cette phrase, aussi équivoque que peu rassurante, acheva de tourner la tête au gouverneur palatin, qui envoya chercher M. d'Ardenberg. Ce

Digitized by Google

général commandoit le petit corps hanovrien qui l'avoit canonné ; et après avoir capitulé avec lui, le gouverneur palatin eut encore la bonté de lui prêter des bateaux pour faire passer le Rhin à une garnison qui vint prendre possession de cette place : les garnisons françoise et palatine rejoignirent l'armée. Cette capitulation fut signée au moment où M. de Vallière arrivoit par la rive droite du Rhin avec un secours qui alloit entrer dans la place. Il est certain que le gouverneur palatin ne se conduisit pas en homme qui eût le moindre courage ; mais il faut convenir aussi que la réponse qu'il reçut du général françois n'étoit pas faite pour lui en inspirer.

Deux ou trois jours après la prise de cette place, les ordres du roi arrivèrent à M. le comte de Clermont, de remettre le commandement de l'armée à M. de Contades : je me souviens qu'étant allé avec M. de Guerchy voir ce lieutenant-général, il nous fit part avec étonnement des ordres qu'il venoit de recevoir ; nous fûmes aussi surpris que lui. Je dis, en sortant, à M. de Guerchy : Il a une bonne tête de cabinet ; mais gare le jour de l'action : le prince Ferdinand l'aura retourné trois fois avant qu'il n'ait pris le parti d'y parer. Cette prophétie, d'après son caractère froid et apathique, qui nous étoit fort connu, ne se vérifiera que trop dans le cours de cette histoire.

Digitized by Google

M. de Contades prit le parti, suivant les ordres qu'il avoit reçus, de se reporter en avant en s'emparant des hauteurs et des positions qui se trouvent sur l'Erfft jusqu'au-dessous de Caster. A la deuxième marche, au moment où l'armée arrivoit dans le nouveau camp, nous nous trouvâmes en présence de l'armée ennemie ; le prince Ferdinand avoit passé l'Erfft toute la nuit, il se trouvoit en bataille au pied des hauteurs que nous occupions. Cette position, très-mauvaise pour lui, étoit forcée pour attendre que son artillerie, sous laquelle le pont de l'Erfft avoit été rompu, eût rejoint. Notre armée couronna les crêtes de cette position qui étoit excellente; il eût été fort à désirer qu'on eût pu attaquer l'ennemi tout de suite; mais tout le temps qu'il fallut pour mettre notre armée en bataille et placer nos batteries, le peu de connoissance que l'on avoit du terrain qui nous en séparoit, où des guides prétendoient qu'il y avoit un très-grand ravin, toutes ces délibérations donnèrent le temps à la nuit d'arriver, ce qui obligea de remettre l'attaque au lendemain. M. le maréchal de Contades donna les ordres les plus précis pour avoir toute la nuit des patrouilles sur l'ennemi, afin d'être instruit de ses mouvemens. Il tint M. d'Armentières, avec une grosse avant-garde, tout prêt à le suivre de près; mais l'ordre donné par lui d'éclairer les mouvemens de l'ennemi fut si mal exécuté, que le général en-

Digitized by Google

nemi, ayant décampé dès l'entrée de la nuit, se retira très-tranquillement. Il repassa l'Erfft entre Neuss et Grevenbroick, et se campa sur les hauteurs de la rive opposée. M. d'Armentières ne se mit en marche que fort tard et ne put ramasser qu'une pièce de canon que l'ennemi avoit abandonnée.

Nos armées françoises, à cette époque, étoient fort peu manœuvrières. La deuxième colonne de droite attendoit patiemment que la première colonne eût déployé pour appuyer sa droite à la gauche de celle-ci, et *vice versâ* par un mouvement successif, au lieu de le faire simultanément, ce qui employoit toute une journée pour mettre une armée en bataille.

Nous restâmes ainsi quelques jours campés à vue, mais séparés par l'Erfft. M. le maréchal de Contades envoya M. de Chevert à Cologne, prendre le commandement d'une division de six à huit mille hommes, avec lesquels il devoit marcher par la rive droite du Rhin, et se porter successivement et à mesure que notre armée avanceroit sur la tête des ponts de l'ennemi au-dessous du Weser. M. de Soubise avançoit en Hesse pendant ce temps-là; il s'empara de Marbourg, de Cassel, et son avant-garde aux ordres du duc de Broglie battit complètement, à Sandershausen, près de cette ville, M. d'Isembourg, qui se retira sur Gottingen.

Le prince Ferdinand prépara sa retraite et fa-

Digitized by Google

soit filer ses gros bagages sur ses ponts; il survint des pluies dans le mois d'août et un débordement du Rhin si considérable, que tous ses ponts rompirent et qu'il fut dans le plus grand danger. Il prit le parti de ruser pour s'en tirer; il marcha par sa droite sur Ruremonde et fit toutes les démonstrations pour faire croire qu'il vouloit passer la Meuse; mais aussitôt que les ponts du Rhin furent rétablis, le général ennemi fit une contre-marche, vint primer à Dulken le maréchal de Contades et lui présenter la bataille dans une bonne position. Il fit en même temps attaquer, par les derrières de son armée, le poste de Wachtendoock que nous occupions sur la Nierse; il s'en empara, passa toute la nuit cette rivière et marcha avec la plus grande rapidité vers ses ponts du Rhin. Le maréchal de Contades mit autant de talens dans ses mouvemens pour le suivre, que le prince Ferdinand mit d'activité dans les siens. L'armée françoise n'arriva à Wesel, sur le Rhin, qu'après que l'armée ennemie eût passé ce même fleuve à Emmerick : nous y apprîmes que M. de Chevert, s'étant présenté pour attaquer la division des ennemis qui gardoit la tête de leurs ponts sur la rive droite du Rhin, avoit été repoussé avec perte à Meer, où ce corps ennemi étoit venu au-devant de lui pour le combattre; il est impossible de se tirer d'une situation très-critique avec

Digitized by Google

plus de d'audace et de bonheur que le fit le prince Ferdinand dans cette occasion.

Il continua sa route paisiblement jusque sous le canon de Munster, où il rejoignit la garnison qu'il avoit laissée à Dusseldorff et qu'elle évacua au moment où elle alloit y être investie. M. le maréchal de Contades partit de Wesel, marcha jusqu'à Reklinghausen, où l'armée séjourna six semaines, à manger le comté de la Marck, tandis que l'armée de Soubise mit à contribution tout le pays d'Hanovre, et se porta elle-même jusqu'à Rimbeck. Le prince Ferdinand avoit pris un bon camp près Munster; il en détacha un corps de quinze mille hommes aux ordres de M. d'Oberg pour marcher droit sur Cassel et s'en emparer, au cas que M. de Soubise ne rétrogradât pas à temps pour le prévenir. M. de Soubise y retourna au moment où l'avant-garde de M. d'Oberg en approchoit; M. de Soubise traversoit la ville et venoit occuper le ravin de Kirckditmoll. Ces deux armées furent en présence cinq ou six jours, jusqu'à l'arrivée des divisions de l'armée de Contades, aux ordres de MM. de Chevert et de Fitsjames, qui renforcèrent l'armée de Soubise. M. d'Oberg n'attendit pas cette jonction pour décamper, passer la Fulde et s'établir sur les hauteurs de Landwernhagen: M. de Soubise la passa aussi avec toutes ses forces réunies. M. d'Oberg se retira à Luttersberg et se mit en mouvement pour passer la Verra à

Digitized by Google

Munden. M. de Soubise, arrivant sur lui au moment où sa retraite étoit commencée, il prit le parti de rétrograder pour combattre. M. de Chevert avec sa division tournoit la gauche de l'ennemi et l'attaqua par le flanc tandis que les autres colonnes débouchoient sur son front. Le combat ne fut pas long; l'ennemi plia, se retira en désordre et avec perte sur la Verra, qu'il passa toute la nuit sur le pont de Munden. Cette victoire fut honorable, mais n'eut point de suite, la saison étant trop avancée pour former des établissemens dans le pays d'Hanovre. M. d'Oberg se retira par Eimbeck, où, ayant laissé un petit corps de troupes, il revint par Hameln et Lippstadt rejoindre le prince Ferdinand.

Ce général étoit parti de Munster après y avoir laissé une garnison; il avoit passé la Lippe, et après avoir chassé et entamé l'arrière-garde de M. de Chevreuse, s'étoit campé à Soest et avoit poussé ses avant-gardes jusqu'à Werl. Le maréchal de Contades qui, quinze jours avant, s'étoit avancé jusqu'à Ham pour détacher les divisions de Chevert et de Fitsjames à l'armée de Soubise, fut un moment dans l'inquiétude pour leur retour; l'armée ennemie leur barrant leur chemin, il se porta au camp d'Illingen entre Ham et Werl, où il prit une position excellente : il fit avancer la division de M. d'Armentières jusqu'à Werl, et fit sa jonction avec MM. de Chevert et Fitsjames, qui, ayant

Digitized by Google

appris dans leur marche les mouvemens de l'armée ennemie, s'étoient jetés dans les montagnes de Westphalie, et passant par Brillon et Arensberg, nous rejoignirent à la fin d'octobre. Cette opération mit fin à la triste campagne de 1758.

L'ennemi retourna à Munster; l'armée de Soubise, après avoir mangé la Hesse, se retira entre le Lahn et le Mein, où elle prit ses quartiers, gardant le château de Marbourg et Giussen pour leur tête. L'armée de Contades, après avoir épuisé le comté de Lamarck, se retira derrière le Rhin, où elle prit ses quartiers. On assura le Bas-Rhin au-dessous de Wesel, par des redoutes et des cantonnemens d'infanterie pour les soutenir, de manière à ne plus avoir d'inquiétude pour un second passage du Rhin du côté de la Hollande.

Le prince Ferdinand prit les siens, sa droite à Munster, sa gauche à Cassel, et son quartier-général à Paderborn. Les quartiers de l'armée de Soubise restèrent au-delà du Rhin, et les plus exposés aux entreprises d'un ennemi qui ne pouvoit être long-temps tranquille, et qui devoit chercher à regagner par son activité, dans les entreprises d'hiver, ce qu'il perdoit du côté du nombre et de la supériorité, quand la campagne étoit ouverte. M. de Soubise étant retourné à Paris, M. le duc de Broglie fut nommé pour commander son armée pendant l'hiver, et M. d'Armentières, après le départ de

Digitized by Google

M. de Contades, pour commander celle du Bas-Rhin. Il reçut l'ordre de la cour d'envoyer au duc de Broglie, sur sa réquisition, un détachement de douze mille hommes aux ordres de M. de Saint-Germain. Vers le mois de février, le prince Ferdinand poussa une pointe jusqu'à Fulde, mais il retourna tout de suite. C'étoit pour reconnoître sans doute, et se préparer les moyens de l'entreprise qu'il fit au mois de mars suivant.

Les troupes destinées à marcher aux ordres de M. de Saint-Germain eurent celui de se tenir prêtes à partir. Le duc de Broglie rassembla ses quartiers en cantonnemens serrés, entre Friedberg et Francfort. Vers la fin de mars, le prince Ferdinand se mit effectivement en mouvement avec quarante mille hommes, laissant le reste de son armée dans les environs de Munster et Lippstadt. Il faut observer ici que, soit par la rareté des subsistances, soit par une fausse sécurité, le ministre fit revenir à Valenciennes et à Maubeuge presque tous les chevaux d'artillerie et des vivres du Bas-Rhin, de sorte qu'il ne fut pas difficile au général ennemi de juger cette armée paralytique, et qu'elle ne pourroit faire aucune diversion sur Munster, pendant le mouvement qu'il alloit faire pour se porter avec la plus grande partie de la sienne sur M. de Broglie. Ce dernier demanda les douze mille hommes aux ordres de M. de Saint-Germain. Ils partirent tout de

Digitized by Google

suite, et firent la plus grande diligence; mais le général ennemi en fit une encore plus grande, puisqu'il attaqua M. de Broglie à Bergen, à deux lieues de Francfort, la veille du jour de l'arrivée de M. de Saint-Germain.

L'armée ennemie avoit marché par Hirschfeld à Fulde, d'où le prince héréditaire détaché fut pour pousser les quartiers de l'armée de l'Empire jusqu'au Mein, sur lesquels il eut quelques avantages. Il vint tout de suite rejoindre son oncle à Fulde, et leurs forces réunies marchèrent sur deux colonnes droit à Francfort, où ils comptoient surprendre les quartiers du duc de Broglie, avant qu'ils pussent être rassemblés. Ce dernier s'y étoit préparé, et ses cantonnemens pouvoient être réunis en vingt-quatre heures. Il avoit poussé trois gros détachemens dans la montagne du Spesserwald, sur toutes les routes par où l'ennemi pouvoit l'approcher. Ses ordres, pour rassembler les troupes au champ de bataille de Bergen, étoient tous signés; ils partirent dès les premières nouvelles de la marche de l'ennemi: le prince Ferdinand trouva notre armée postée dans une position excellente, et qui fut choisie avec beaucoup d'art par le duc de Broglie.

Le fort de cette action se passa au village de Bergen, qui se trouvoit en avant de notre droite, d'assez mauvaise défense, mais soutenu par notre artillerie et beaucoup d'infanterie, que le duc de Bro-

Digitized by Google

glie y plaça comme un os à ronger pour l'ennemi, et où il épuiseroit toute l'ardeur de sa première attaque. Le prince d'Izembourg attaqua Bergen avec une grande impétuosité; l'infanterie françoise s'y défendit courageusement, mais elle fut repoussée, et au moment d'être forcée. Le duc de Broglie y mena deux brigades fraîches. Piedmont, traversant le village, trouva l'ennemi à la porte sur la chaussée, et le chargea vigoureusement; la brigade de Rohan, tournant le village par les jardins et se présentant d'aussi bonne grâce, fit plier l'ennemi. Toute notre infanterie se rallia, et se ressaisir de toutes les avenues. La brigade de Rohan, par trop d'ardeur, s'abandonna en plaine à la poursuite, elle fut chargée et ramenée avec quelque perte aux haies du village par la cavalerie ennemie. Le prince Ferdinand, ayant reconnu toute la force de la position du duc de Broglie, mit ses troupes derrière une crête, le plus à couvert qu'il put de notre artillerie, pendant que la sienne, sur cette crête, commença sur le village et sur nos troupes une canonnade qui dura quatre heures, pendant laquelle il fit filer derrière lui, sur Vindeken, ses blessés, ses chariots, et fit sa retraite à l'entrée de la nuit, avec autant d'ordre que la saison, la difficulté des chemins et la rareté des subsistances purent le lui permettre. Le duc de Broglie, ayant été rejoint par M. de Saint-Ger-

Digitized by Google

main, détacha à Friedberg une partie de ce corps, pour y couvrir nos magasins, et M. du Blaisel, avec une forte avant-garde, pour les suivre. Il eut entre Echzel et Hungen, un avantage sur l'arrière-garde ennemie, à qui il enleva un régiment de dragons prussiens. L'ennemi rentra dans ses quartiers par la Hesse, et le duc de Broglie renvoya ses troupes dans les siens pour y achever leur réparation. Le corps, aux ordres de M. de Saint-Germain, fut cantonné sur la Lahn. Cette affaire étoit de la plus grande conséquence, elle sauva la Franconie et tous les états de l'Empire situés sur le Mein. M. le duc de Broglie reçut le cordon bleu, et fut fait prince de l'Empire après cette bataille.

L'ennemi, après la bataille de Berghen, s'occupa à réparer ses pertes et son armée. Le prince Ferdinand prit son quartier à Cassel; les mêmes besoins nous firent rentrer dans les nôtres; on s'y répara, et l'armée françoise fut dans le meilleur état au 1.er de juin.

A peine étois-je arrivé à Paris, au commencement de cet hiver, après deux campagnes aussi laborieuses, que le maréchal de Belle-Isle me renouvela mes lettres de service, et me donna l'ordre de partir sur-le-champ pour aller à Dusseldorf, relever M. de Saint-Germain dans le commandement de cette place, et de tout le duché de Berg. Je reçus l'ordre ensuite de passer à la tête du régiment d'Au-

Digitized by Google

vergne, régiment de quatre bataillons d'une grande réputation, mais où l'on croyoit que la discipline s'étoit un peu relâchée. Je n'y éprouvai cependant aucune contradiction. Je donnai le premier exemple des conseils d'administration pour les finances du régiment, et au lieu des assemblées de corps tumultueuses qui étoient alors en usage, je les fis assembler une fois seulement pour nommer un comité de neuf d'entr'eux, avec lesquels j'ai toujours traité leurs affaires d'intérêt. J'y établis aussi, en arrivant, une compagnie de chasseurs par bataillon. Je leur choisis des officiers du premier mérite. Elles servirent de secondes compagnies de grenadiers, faisoient les découvertes et les patrouilles. M. de Saint-Germain, aux ordres duquel je servis presque toute cette campagne, en reconnut l'utilité. MM. Duchâtelet, de Belsunce et de Guerchy, en instituèrent à mon exemple dans leurs régimens. Mon objet, en les formant, étoit d'offrir de l'émulation à cette classe d'hommes de petite taille si nombreuse en France et si négligée, mais si ingambe, et quelquefois plus leste que ceux d'une taille plus élevée. Ce qu'il y eut d'extraordinaire, c'est que le maréchal de Belle-Isle, à qui j'en rendis compte comme ministre de la guerre, commença par leur donner toute son approbation, m'assura qu'au 1.er janvier suivant il les comprendroit dans l'ordonnance du paiement des troupes,

Digitized by Google

avec les six deniers de haute paie que je leur payois de ma poche. Mais le maréchal de Broglie ayant été nommé à la fin de cette campagne, malgré ce ministre, au commandement de l'armée, comme on le verra par la suite, et les ayant ordonnées dans tous les régimens, le maréchal de Belle-Isle les prit alors en aversion, et refusoit toute espèce de grâces demandées pour leurs officiers sous la dénomination de chasseurs : ce qui prouve à quel point ce ministre d'état se laissoit gouverner par les passions de l'homme privé.

M. le maréchal de Contades, ayant réuni le commandement des deux armées, arriva au Bas-Rhin vers la fin de mai, après avoir passé à la réserve de Broglie. Il fit camper les troupes le 1.er juin, en plusieurs camps, à Wesel, à Dusseldorf et à Cologne, sous le prétexte de les exercer, en attendant que la récolte sur la terre fût plus avancée. Mais il marcha tout de suite par sa droite, avec beaucoup de célérité, en différentes divisions, et en cantonnant dans les montagnes du pays d'Achembourg, où l'on avoit reconnu la possibilité de faire vivre l'armée dans son passage. On séjourna deux jours au camp d'Obervelchern, entre Giessen et Marbourg, d'où l'on marcha rapidement par Vetter, Franckenberg, Sachsenberg et Corbach sur Stadberg, où nous primâmes l'ennemi de l'autre côté du défilé de la Dimel.

Digitized by Google

La réserve de Broglie, qui s'étoit rasssemblée en même temps, marcha sur la droite de la grande armée, et à sa hauteur dans la Hesse, par Hombourg, Treissa et Fritzlar, d'où le général Urff, qui commaudoit une division ennemie, se retira avec précipitation.

Le prince Ferdinand, sur les premiers mouvemens de M. de Contades, avoit rassemblé le gros de son armée entre Soëst et Lippstadt. Quand il apprit la marche de l'armée françoise par les montagnes du pays d'Achemberg, il fit faire une irruption par le prince héréditaire dans le duché de Berg, jusqu'aux portes de Dusseldorf, espérant que cette diversion feroit rétrograder le maréchal de Contades. Dès qu'il vit qu'elle n'avoit pas rempli son objet, il rappela son neveu, et ne fut plus en mesure de venir défendre le défilé de Stadberg; il nous trouva campés dans la plaine de Meerhoff, lorsque la tête de son armée arriva sur l'Alme, au camp de Buren.

La réserve de Broglie, après la retraite du général Urff, avoit pris possession de Cassel et de la Hesse, et s'étoit portée par Warbourg à Paderborn. Ce mouvement engagea le prince Ferdinand à se retirer sur Lippstadt, et de là à Ritberg. L'armée françoise marcha à Paderborn, et la réserve de Broglie à Neuhaus. De là prenant par les montagnes que nous laissions à notre droite, et par les sources

de la Lippe et de l'Ems, nous nous portâmes dans de bons camps, toujours sur le flanc gauche du prince Ferdinand, que nous forçâmes à se retirer derrière la Dalpe et l'Effel.

Le maréchal de Contades envoya la réserve de Broglie à Engeren, et marcha avec le gros de son armée à Hervorden. L'ennemi se retira à Ybourg et Osnabruck, où il se réunit aux corps de troupes angloises qui venoient de débarquer dans le continent. Nos troupes légères prirent poste au château de Ravensberg.

Jusque là la campagne du maréchal de Contades fut conduite en perfection; il força pied à pied par ses manoeuvres l'ennemi le plus rusé et le plus entreprenant, à lui abandonner un grand pays. On fit des établissemens de vivres à Cassel et à Paderborn, et la réserve d'Armentières, qui avoit été laissée au Bas-Rhin, fut en état d'entreprendre le siége de Munster. Tout avoit la plus belle apparence si l'on s'y fût arrêté, et que l'on eût pris entre Hervorden et Bielefeld une position qui eût assuré derrière nous les siéges de Munster et Lippstadt. Le désir de faire repasser le Weser au général ennemi, nous porta jusqu'à Minden, qui fut surpris par la réserve du duc de Broglie. Ce fut un grand malheur que de vouloir s'y maintenir, en y appuyant la droite de la grande armée, et en découvrant conséquemment les opérations des siéges à notre gauche, et nos

Digitized by Google

propres communications. Le prince Ferdinand en profita en habile homme; il n'eut pas plutôt appris la prise de Munster, et que la réserve de d'Armentières se disposoit à attaquer Lippstadt, qu'il se décida à se reporter en avant sur Stolzenau, en remontant la rive gauche du Weser. Il força le maréchal de Contades, qui s'étoit porté jusqu'à Todtenhausen, à se replier derrière le marais de Minden, où l'on prit un camp sans profondeur, la droite à Minden, la gauche aux montagnes qui se prolongent vers Lubbeke. Le prince Ferdinand vint camper devant notre armée; mais il n'osa nous attaquer dans cette position, à cause du marais qui couvroit notre front. Il prit le parti de menacer nos communications. Il fit fortifier sa gauche à Todtenhausen, sur le bord du Weser, où il laissa la division de Wangenheim, pour couvrir ses ponts, qui étoient à quatre lieues en arrière, et la communication de ses vivres. Il détacha le prince héréditaire vers Lubbeke, pour menacer la nôtre, et garda le gros de son armée à distance à peu près égale de ces deux corps, pour être à portée de les soutenir tous deux. Cette dispersion de l'ennemi parut avantageuse pour attaquer la division de Todtenhausen avec toutes nos forces, tâcher de la battre, et prendre ensuite en flanc l'armée du prince Ferdinand.

On marcha à l'entrée de la nuit, et on fut au point du jour en présence du camp de Todtenhau-

Digitized by Google

sen. Le duc de Broglie, qui, avec sa réserve renforcée des grenadiers de France et Royaux, devoit brusquer au point du jour l'attaque de ce corps, le trouva plus en force, et mieux posté qu'il ne s'y étoit attendu, ce qui l'engagea à suspendre son attaque pour aller demander de nouveaux renforts à M. le maréchal. Pendant ces pourparlers, le général ennemi agissoit dans un pays boisé et couvert. Notre armée s'étoit mal mise en bataille, et au lieu d'éloigner le centre de la nôtre, composé de presque toute la cavalerie, chaque brigade de cette arme, soit ardeur, soit malentendu, s'étoit trop avancée pour s'aligner sur la droite, de manière que notre centre faisoit un coude sur la ligne. Le prince Ferdinand fit avancer contre ce centre dépourvu d'infanterie, tout le gros de son armée. Son infanterie déboucha sur plusieurs lignes redoublées, sa cavalerie hanovrienne sur la gauche de son infanterie, et la cavalerie angloise devoit être sur la droite, et n'exécuta pas les ordres du général en chef. Notre artillerie de la gauche, bien postée, faisoit un grand feu sur l'infanterie de l'ennemi, qui n'avoit pas encore la sienne, mais qui cependant s'avançoit toujours. On fit charger notre cavalerie, ce qui masqua le feu de nos batteries. La première charge de la brigade du Mestre-de-Camp fut brillante, mais point assez tôt soutenue. Toute notre cavalerie fit successivement des charges désunies,

Digitized by Google

et fut repoussée, ainsi que la réserve, composée de la gendarmerie et des carabiniers. On voulut alors rétablir l'affaire, en faisant charger le flanc de l'infanterie ennemie par quelques brigades de notre droite et de notre gauche. Mais celles de la droite furent chargées par la cavalerie hanovrienne qui les sabra, celles de gauche furent également repoussées par le feu de quelques bataillons anglois. Les Saxons se portèrent aussi de la réserve sur la tête de l'ennemi, et firent une dernière charge qui ne réussit pas. Enfin le résultat de toutes ces charges successives qui n'eurent jamais d'ensemble, fut de se faire battre en détail. M. de Saint-Germain, qui nous commandoit, fit avancer la brigade d'Auvergne et celle d'Anhalt, qui étoient à la droite de la seconde ligne. Il nous posta en potence derrière des haies, pour protéger la retraite et le ralliement de toutes nos troupes battues. L'ennemi nous y canonna vivement, mais ne nous chargea pas; quand toutes les troupes françoises furent passées, nous nous retirâmes à hauteur des brigades de première ligne de notre droite, et de la réserve de Broglie, derrière le marais de Minden, dans le vieux camp où toute l'armée fut rassemblée. On y apprit que le prince héréditaire avoit attaqué le même jour entre Lubbeke et Gohfeld, le détachement du duc de Brissac, qui gardoit le pont de ce dernier endroit; que le duc de Brissac avoit été

obligé, par des forces supérieures, de se retirer sur l'armée, et que par conséquent notre retraite avec Hervorden étoit interceptée. La cavalerie du duc de Brissac étoit en une telle déroute, qu'il crioit au lieutenant-colonel du régiment Dauphin : *Eh ! mon cher Raincourt, qu'est-ce qui fera l'arrière-garde? Le plus mal monté, mon général*, lui répliqua Raincourt. Au même instant, le commandant des gros équipages donna avis que, l'ennemi ayant fait un détachement sur lui, il se retiroit, et qu'il avoit coupé derrière lui le pont des salines de Remen. Toutes ces circonstances déterminèrent le général françois à passer le Weser, et à se retirer par sa rive droite sur Cassel, en remontant ce fleuve.

Le maréchal de Contades ne nous prouva que trop que sa tête, sage et réfléchie pour combiner un plan de campagne, n'avoit ni l'activité, ni les talens, ni les ressources du génie, si nécessaires à un général le jour d'une bataille. Il se plaignit du duc de Broglie, qui n'avoit pas attaqué au point du jour le camp de Todtenhausen, comme cela avoit été convenu. Il falloit donc qu'il s'y portât ou qu'il changeât sa disposition; mais il resta constamment à la même place, à attendre les événemens de la providence, qui nous fut très-contraire dans cette journée.

La retraite étoit longue et difficile; mais il n'y

Digitized by Google

avoit guère à choisir avec une armée battue, et qui avoit perdu toute confiance. L'armée passa le Weser sur trois ponts, assez tranquillement, sous la protection de Minden; on laissa dans cette place une garnison de trois cents hommes qui capitula pour elle et les blessés, que l'on ne put transporter que le lendemain du départ de l'armée. On envoya l'ordre à MM. d'Armentières et de Chevreuse de se retirer sur la Dimel par Paderborn. Je fus détaché avec M. de Saint-Germain, pour aller masquer la garnison d'Hameln, pendant le passage de l'armée: nous y prîmes deux positions successives; nous fûmes attaqués dans la dernière par le corps du prince héréditaire, qui vouloit déboucher de cette place pour harceler les flancs de notre armée et l'arrière-garde. Nous le contînmes jusqu'à ce qu'elle eût passé le défilé de Bisperode, sur le chemin d'Eimbeck. Nous eûmes l'ordre ensuite de gagner en toute diligence les devants de l'armée, pour aller ouvrir le passage des montagnes de la Verra, près Munden, dont des troupes légères ennemies s'étoient emparées. Le duc de Broglie, qui nous précédoit, les ayant chassées, donna ordre à M. de Saint-Germain de le relever, et continua sa marche sur Cassel.

Le prince Ferdinand marchoit en même temps par la rive gauche du Weser et le pays de Paderborn sur la Dimel. Notre armée faisoit toute la di-

Digitized by Google

ligence possible pour gagner Cassel; et le prince héréditaire, avec une forte avant-garde, harceloit journellement notre arrière-garde. Au départ du camp d'Eimbeck, il l'attaqua vivement; mais il fut repoussé par M. de Nicolay, avec quelque perte.

L'armée ayant continué sa retraite par Gottingen et Dransfeldt, le prince héréditaire la côtoya par son flanc gauche; quand il vit que toute l'armée étoit entrée dans le défilé de Wolckmarshausen, et que son arrière-garde commençoit à l'y suivre, il jugea le moment favorable pour s'emparer des hauteurs qui le dominent; et ne voyant paroître sur ces hauteurs que quelques piquets de chasseurs, avec lesquels je me promenois continuellement pour éclairer la lisière du bois, le reste de l'infanterie de M. de Saint-Germain y étant campée dans l'intérieur, M. le prince héréditaire déboucha comme un trait par le village de Buhren, pour s'emparer de ces hauteurs, tandis que ses hussards, pour attirer l'attention, harceloient toujours dans le fond de la vallée l'arrière-garde de l'armée. M. de Saint-Germain, à qui je courus en donner avis, fit promptement ses dispositions pour le recevoir. L'ennemi se présenta sur deux colonnes avec douze pièces de canon en tête, pour attaquer la droite de nos trois brigades, qu'il faisoit déborder par ses troupes légères; le bon poste que nous tenions, la confiance des troupes en M. de Saint-

Digitized by Google

Germain, donnèrent la plus grande assurance; les ennemis furent repoussés à plusieurs reprises. Ils formèrent alors une nouvelle attaque à notre gauche; nous les repoussâmes pareillement. Ils furent battus partout, s'en allant à l'entrée de la nuit dans le plus grand désordre. Je les poursuivis à la tête des chasseurs quelques centaines de pas; mais M. de Saint-Germain nous fit rappeler, son principal objet étant de conserver notre poste, d'autant plus essentiel, que lorsque cette action commença, il y avoit la moitié de l'armée, troupes, artillerie, bagages, engorgée dans le vallon derrière nous, prête à passer la Verra au pont de Munden, sur lequel toutes ces colonnes se réunissoient, et étoient obligées de s'attendre. Nous restâmes sur le champ de bataille jusqu'au grand jour, ayant donné le temps à toute notre armée de s'écouler. M. de Saint-Germain me chargea de l'arrière-garde; l'ennemi cessa de nous suivre, et se portant à Hoxter pour passer le Weser, il rejoignit le gros de son armée sur la Dimel. Nous coupâmes à Lutzelberg, et nous rejoignîmes la nôtre près de Cassel.

L'on y apprit que M. d'Armentières, sur la marche de l'armée ennemie, avoit été obligé d'abandonner Statdberg et Warbourg : on lui envoya l'ordre de se poster à Wolfhagen, et au duc de Broglie de s'en approcher pour le soutenir dans cette position; l'armée campa la droite à Cassel, la gauche à la

Digitized by Google

Cascade. Le duc d'Holstein, soutenu par le prince Ferdinand, passa la Dimel, marcha par Esolzen et Naumbourg, où il prit un bataillon de grenadiers; MM. de Broglie et d'Armentières se retirèrent sur Fritzlar, où l'armée les suivit en abandonnant à Cassel un hôpital considérable et tous nos magasins.

M. le maréchal d'Estrées fut envoyé de Versailles pour collègue à M. de Contades; il arriva à l'armée lorsqu'elle faisoit cette longue retraite; il l'arrêta à Kleinlines, derrière la Lahn, où il prit un camp que l'on occupa le reste de cette campagne.

Le maréchal d'Estrées avoit envoyé, avant l'arrivée de l'armée, M. de Beaufremont, avec quelques brigades, pour y prendre poste. Ce général, se laissant gouverner par M. de Surlaville, aide-maréchal-général-des-logis, ne voulut jamais me permettre d'aller occuper, avec ma brigade, un plateau sur le bord de la Lahn, qui faisoit un grand bastion placé par la nature, pour assurer cette position, et couvrir en même temps la communication avec la réserve de Broglie, qui étoit sur la même rivière, vis-à-vis de Wetzlaer. Il me fit camper d'autorité dans le fond d'un vallon soumis à cette même hauteur. Heureusement que l'armée ennemie, dont le camp se formoit vis-à-vis, ne profita pas tout de suite de cette bévue. Le maréchal d'Estrées arriva le lendemain, ce plateau le choqua vivement: Prince, dit-il, est-ce pour assurer le débouché de

Digitized by Google

l'armée ennemie que vous avez laissé ce mamelon en avant de vous? Le prince de Beaufremont eut la bonne foi de lui répondre que j'avois voulu m'y porter la veille, mais que M. de Surlaville s'y étoit refusé. Je reçus l'ordre d'aller y camper sur-le-champ, et de le couronner d'un retranchement, qui assura, pendant trois mois, cette position contre toute attaque de l'ennemi.

Le prince Ferdinand s'établit de l'autre côté de la rivière, dans le camp de Crosdorf, et couvrit le siége du château de Marbourg, qui fut pris au bout de six jours; Ziegenheim mal approvisionné s'étoit rendu à la sommation, et l'ennemi recouvra toute la Hesse.

Il fit, du camp de Crosdorf, de gros détachemens pour renforcer M. d'Ienhoff, qui fit à deux reprises le siége de Munster. Cette place se rendit après une vigoureuse défense, dans laquelle Boisclaireau se distingua, sans que M. d'Armentières pût la secourir.

Le général ennemi, s'étant fait rejoindre par toute la division de M. d'Ienhoff, qui ne laissa qu'une forte garnison dans Munster, détacha le prince héréditaire pour donner une chasse aux troupes du duc de Wirtemberg, qui s'étoient cantonnées au large dans les environs de Fulde. Il fut surpris avant d'avoir ses quartiers rassemblés, et après un combat très-léger, obligé d'abandonner le pays de Fulde

Digitized by Google

pour se retirer à Wurtzbourg, avec une perte de deux mille hommes. Le prince héréditaire marcha de là en Saxe, avec un corps de vingt mille hommes pour renforcer le roi de Prusse, qui se trouvoit alors fort resserré par les Autrichiens, après le combat de Maxen.

M. le duc de Broglie succéda aux deux maréchaux d'Estrées et de Contades, qui furent rappelés. Il se fit fort de ne point abandonner Giessen, et de ne point entrer dans ses quartiers avant que l'ennemi n'eût abandonné le projet d'en faire le siége, et n'eût pris les siens. Cependant la rigueur de la saison, au 1.er janvier, engagea les armées respectives à prendre leurs quartiers d'hiver. Le prince Ferdinand fut le premier à en donner l'exemple. Le prince héréditaire revint rejoindre son oncle, ayant été de quelque secours au roi de Prusse; il étoit arrivé après la défaite de Finck à Maxen, et si le roi de Prusse ne put s'en servir pour attaquer les Autrichiens, il lui fut utile pour s'en faire respecter après cet échec.

Le prince Ferdinand mit la droite de ses quartiers à Munster, et la gauche à Cassel, où il établit son quartier-général. Il tint en avant de lui, par un cordon, Hirschfeld, Hombourg sur l'Ohm, Amœnebourg, Marbourg et Dillembourg. Le maréchal de Broglie mit son quartier-général à Francfort; la droite de ses quartiers à Wurtzbourg, où

Digitized by Google

étoit le corps saxon; la gauche à Coblentz, où appuyoit la réserve du Bas-Rhin par sa droite. Il soutenoit Giessen et quelques autres postes sur son front, en avant de ses quartiers. L'hiver fut tranquille de part et d'autre, les troupes avoient également besoin de repos.

Luckner fut cependant détaché dans la fin de mars, par le général ennemi, pour tirer des recrues et des contributions du pays de Fulde. Nous y avions des volontaires aux ordres de M. de Vair, qui couroient le pays. Il eut une action vive avec Luckner, entre Neuhoff et Steinau, et ne se retira que forcé par la supériorité de Luckner, qui, outre les forces qu'il étaloit, se disoit soutenu par toute son armée. Le maréchal de Broglie rassembla ses quartiers les plus éloignés, et fit toutes ses dispositions pour garnir, s'il étoit besoin, son champ de bataille de Berghen. Il m'envoya à Gelnhausen avec quatre mille hommes, pour prendre le commandement de tout le cordon, et disputer à l'ennemi les gorges de Birstein et de Salmunster. Tous ces bruits n'étoient pas fondés; dès que Luckner eut avis de ma marche, il se retira diligemment sur Hirschfeldt; et le maréchal de Broglie fit rentrer dans leurs quartiers toutes les troupes qui avoient eu part à ce mouvement.

Le maréchal de Broglie préparoit alors à Francfort, dans le plus grand secret, l'ouverture de sa

Digitized by Google

campagne, dans laquelle il surprit un ennemi très-vigilant par un beau mouvement, pour forcer le passage de l'Ohm, qui couvroit ses quartiers.

Le chevalier Dumuy fut chargé pendant l'hiver de la réserve du Bas-Rhin; mais à l'entrée de la campagne, le ministre donna le commandement à M. de Saint-Germain; le prince Ferdinand avoit rassemblé son armée à Fritzlar, pour soutenir deux camps d'observation à Kirchain sur l'Ohm, aux ordres de M. d'Imhoff, et à Schlitz, sur le chemin de Fulde, aux ordres du prince héréditaire. Il avoit laissé M. de Sporken à Munster, avec un corps de quinze mille hommes pour contenir la réserve de M. de Saint-Germain. Le maréchal de Broglie avoit, de son côté, resserré ses quartiers sans camper; il avoit sa droite à Fulde, aux ordres du comte de Lusace, et sa gauche à Achembourg. Ces deux corps des deux extrémités firent quelques ouvertures de marche et beaucoup de démonstrations, qui attirèrent toute l'attention de l'ennemi. Nos troupes furent ainsi cantonnées jusqu'au 22 juin, qu'il les fit partir de leurs différens quartiers pour se rassembler le même jour à Grunberg. La journée du 23 fut employée à ouvrir les marches sur l'Ohm, entre Hombourg et Amœnebroug, où le maréchal résolut de faire passer son armée, en forçant la position de l'ennemi par son centre. Toute notre armée partit à l'entrée de la nuit, passa la rivière d'Ohm le 24 à

Digitized by Google

midi, sans opposition. Le prince héréditaire et M. d'Imhoff, n'ayant pu se rejoindre, furent obligés de se retirer sur le gros de leur armée, qui, étant partie de Fritzlar à la première nouvelle de notre marche, arriva trop tard pour secourir ses avant-gardes, et se campa à Neustadt, dans le dessein de nous attaquer à la pointe du jour. Mais sur la nouvelle que le général ennemi eut que toute l'armée françoise étoit en entier campée sur la rive droite de l'Ohm, il prit le parti de se retirer dans une seconde position derrière la Schwalm, entre Treissa et Ziegenheim.

La réserve de M. de Saint-Germain avoit débouché de Dusseldorff par Essen et Dortmund, et tenoit en échec la division ennemie du général Sporck. Le maréchal de Broglie prit le camp de Neustadt, qui le mit en situation de couvrir les siéges qu'il fit faire de Marbourg et de Dillembourg. Il avança son avant-garde de droite jusque près de Wassemberg, vis-à-vis du camp de l'ennemi; il fit mine de vouloir passer la Schwalm et le tourner par sa gauche, tandis que par la sienne il fit ouvrir et préparer sa marche sur Corbach, pour y faire sa jonction avec la réserve de M. de Saint-Germain, qui prit sa route par Arensberg et Brillon. Cette marche demandoit beaucoup de précautions, et de se régler sur le parti que prendroit l'ennemi lors de notre premier mouvement, parce que le prince Ferdinand, au lieu

Digitized by Google

de nous côtoyer, pouvoit marcher directement sur nos communications et sur Marbourg, où l'on cherchoit à établir nos magasins. Le maréchal de Broglie, après avoir fait halte à Frankemberg, y apprit que le général ennemi avoit marché par sa droite sur Wildungen. Nous partîmes de Franckenberg, et nous vînmes asseoir notre camp à l'entrée de la plaine de Corbach, et à la vue de cette ville, où nous prîmes poste par notre avant-garde de gauche. M. de Saint-Germain y arriva pendant la nuit avec la sienne, et le maréchal s'y porta au point du jour avec la gauche de son armée.

On trouva le prince héréditaire établi sur la hauteur derrière la Justice, avec l'avant-garde de l'armée ennemie; il parut décidé à combattre pour s'y soutenir jusqu'à l'arrivée de son oncle et de l'armée alliée. Le maréchal de Broglie, avec ses quatre brigades de gauche, les deux de M. de Saint-Germain et quelque cavalerie, ne balança pas à l'attaquer. Cette action ne fut ni longue, ni meurtrière: le prince héréditaire s'étoit posté dans un bois derrière la hauteur de la Justice de Corbach, il y avoit vingt pièces de canon qu'il faisoit tirer vivement sur nos débouchés; M. de Saint-Germain, avec ses deux brigades d'infanterie et celle des volontaires de Flandres, renforcé par les brigades de Royal-Deux-Ponts et de Diesback, avoit chassé l'ennemi de la partie gauche du bois et tourné sa droite. Dès

Digitized by Google

que les brigades de la gauche de l'armée furent arrivées, M. le maréchal de Broglie fit attaquer le dernier bois où l'ennemi s'étoit retiré par les brigades de Navarre et du Roi, avec ordre à celle d'Auvergne et à celle d'Orléans, de se tenir en présence pour les soutenir. La brigade de Navarre, aux ordres du duc Duchâtelet, se glissa par un ravin, et fut assez heureuse pour arriver sur la batterie des ennemis, et s'en emparer sans perte, ce qui décida le combat, et mit l'ennemi en déroute.

Le régiment d'Auvergne y essuya un accident extraordinaire: il étoit en butte à toute la batterie des ennemis; les nôtres lui répondoient, et avoient pris leurs positions à la tête de nos quatre bataillons. Un obus de l'ennemi fit sauter en l'air quatorze caissons chargés de nos cartouches. La position que j'avois fait prendre à nos quatre bataillons, en leur faisant prêter le flanc à cette batterie, avec de grandes distances, nous garantit de la perte énorme que nous aurions faite s'ils avoient été en bataille sur le même front. Cette horrible girandole me présente l'occasion de citer un trait de la fermeté du maréchal de Broglie dans l'action. Excédé de soif et de fatigue, je venois de lui faire donner du pain et du vin. Il étoit pied à terre au moment de cette explosion. Après avoir rétabli le régiment sur son poste, je trouvai le maréchal seul, abandonné de tout son cortége: Je suis très-édifié, lui dis-je,

Digitized by Google

de vous voir le verre à la main, sans que cet accident infernal ait troublé votre déjeuner. Monsieur, me répondit-il, je suis bien plus édifié de voir un régiment, après une telle explosion, se remettre sur un poste incendié, avec autant d'ordre et de sang-froid.

L'armée françoise arriva et campa sur le champ de bataille. Celle de l'ennemi reçut les restes de son avant-garde, et se mit en bataille derrière le ravin de Sachsenhausen, qui séparoit les deux armées. Elle y prit une position respectable de front, et qui couvroit la Hesse. Le prince Ferdinand se fit rejoindre par le corps de Sporken, qui avoit côtoyé celui de M. de Saint-Germain, en laissant de simples garnisons à Munster et à Lippstadt. Il se plaça à la droite du prince Ferdinand, barrant les défilés de la Twiste jusqu'à Wolckemarsen, près duquel la légion britannique s'établit pour couvrir Warbourg.

La position de l'ennemi étoit fort bonne, mais étoit trop étendue; celle du maréchal de Broglie, vis-à-vis, étoit également bonne, mais avoit l'inconvénient d'une longue communication avec Marbourg, d'où il tiroit encore ses vivres. On la couvrit par deux détachemens, l'un aux ordres de M. de Glaubitz, l'autre à ceux de M. de Stainville. Le prince héréditaire partit du camp de son oncle, et vint comme un trait fondre sur le détachement de M. de Glaubitz, qu'il battit et enleva presqu'en entier, quoiqu'avec une vigoureuse résistance. M. de

Digitized by Google

Stainville, étant occupé dans le même moment à battre la troupe de Fraitag, sur le chemin de Wildungen, suspendit sa poursuite pour venir en toute diligence couvrir Marbourg. Nos vivres furent mis à couvert des entreprises du prince héréditaire, qui retourna au camp de Sachsenhausen.

C'est ici le lieu de parler du rappel de M. de Saint-Germain, et de ce qui y donna lieu. Dès le commencement de la campagne, il avoit eu des différens d'opinion avec M. le maréchal de Broglie, il s'étoit cru autorisé à lui résister, par des lettres ministérielles qui lui déclaroient que les opérations de sa réserve étoient indépendantes, et qu'il ne seroit dépendant du maréchal de Broglie que lorsque ce dernier voudroit marcher à l'ennemi pour lui donner bataille, que pour ce temps seulement et pendant sa réunion il seroit à ses ordres. Le ministre, d'un autre côté, mandoit au maréchal de Broglie qu'il pouvoit ordonner à la réserve du Bas-Rhin comme à un détachement de son armée; il s'ensuivit une correspondance fort aigre, et des lettres où M. de Saint-Germain manqua à la subordination, ce qui força M. le maréchal de Belle-Isle à le rappeler; M. de Saint-Germain prit de l'humeur, et passa au service du Danemarck. M. le comte Dumuy prit alors le commandement de cette réserve.

M. le maréchal de Broglie étant parvenu à faire

Digitized by Google

un établissement de vivres à Corbach, ne songea plus qu'aux moyens de déposter M. le prince Ferdinand, ce qui fut exécuté par une belle manœuvre générale. Il fit marcher toute l'armée pour faire des démonstrations et de fausses attaques de front, avec ordre de les réaliser, si l'ennemi se dégarnissoit pour renforcer ses ailes. Il fit en même temps tourner la droite et la gauche de l'ennemi par ses réserves. Les véritables points d'attaque étoient Fritzlar par la droite, Wolckemarsen et Welda par la gauche. Quoique de toutes les attaques il n'y eût que celle que M. de Chabot fit à Welda qui eut quelque succès, en tournant le flanc droit de l'ennemi, et battant la légion britannique, le prince Ferdinand décampa la nuit d'après, et se replia sur Wolfhagen, où il rassembla toutes ses divisions dispersées, et marcha encore le lendemain pour se retirer vers Cassel, par les gorges de Borghazungen et de Hoff. Dans la manœuvre de Sachsenhausen, je fus chargé de plusieurs fausses attaques pendant la nuit, sur la droite du camp de leur grande armée, et Boisclaireau de celles de leur gauche. Nous les trouvâmes dans le moment qu'ils finissoient de décamper, mais soutenus par une forte arrière-garde. Nous leur fîmes deux cents prisonniers; et, sur les nouvelles que j'en donnai au maréchal de Broglie, il nous fit renforcer par tous les grenadiers et chasseurs, aux or-

Digitized by Google

dres de M. le prince de Condé. M. le maréchal de Broglie suivit l'ennemi très-vivement, il vouloit le forcer à combattre ou à repasser le Weser, en lui abandonnant toute la Hesse avec la Westphalie; il occupa avec sa réserve de droite la cascade de Cassel, et par sa gauche la réserve de Müy s'étoit emparé de Warbourg sur la Dimel. Le maréchal, avec le gros de son armée, occupa le Gottersberg et toutes les montagnes qui dominoient le camp de l'ennemi, dans la vue de le combattre aussitôt qu'il feroit jour. C'est à cette époque que la chance tourna, et que la fortune secouda complètement les talens du prince Ferdinand.

Ce dernier marcha par sa droite à l'entrée de la nuit, et se porta par la marche la plus rapide sur la Dimel, à l'appui de son neveu, qui y occupoit encore Liebenau. Ayant réuni toutes leurs forces, ils enveloppèrent la réserve Dumuy, et la forcèrent de repasser la Dimel avec une grande perte. Il fut favorisé par un brouillard le plus extraordinaire dans cette saison, qui protégea tout ce mouvement jusqu'à onze heures du matin. Aussitôt que le maréchal de Broglie eut nouvelle de cette marche, il envoya sur la Dimel des renforts qui ne purent arriver que pour protéger la retraite de la réserve Dumüy. Le maréchal, après s'être emparé de Cassel et du poste de Hesse, marcha par sa gauche, et vint prendre, à Oberustingen, une position respec-

Digitized by Google

tive sur cette rivière, qui séparoit les deux armées; elles resterent six semaines en présence, sans oser, de part et d'autre, franchir cet obstacle. Mais il n'étoit pas dans lé caractère des deux généraux, au milieu de la partie, de la remetire, et de se contenter d'une campagne indécise.

Le maréchal de Broglie avoit laissé, sur les derrières de son armée, M. de Stainville, pour faire le siége de Ziegenheim. Dès que cette place fut rendue, la disette de fourrages força le maréchal de Broglie à se retirer sur le chemin de Cassel, et à prendre, à Immenhausen, un camp dans un pays plus abondant; il poussa des têtes de troupes dans le pays d'Hanovre, jusqu'à Gottingen, que l'on commença à fortifier.

Dès que le prince Ferdinand vit le maréchal de Broglie décidé à manœuvrer par sa droite, il ne songea qu'à faire des diversions sur notre gauche, et à menacer nos communications. Après avoir fait enlever, par le prince héréditaire, une brigade de troupes légères à Zieremberg, à la tête du camp de la réserve Demuy, il porta sur Franckenberg, et sur le chemin de Marbourg, une division de huit mille hommes, aux ordres des généraux Fersen et Bulow. M. le maréchal de Broglie m'avoit envoyé rejoindre M. de Stainville, qu'il avoit chargé de protéger tous les nouveaux établissemens de nos vivres. Ce dernier me détacha d'abord avec deux mille

Digitized by Google

hommes pour couvrir Ziegenheim. Je me portai à Iesburg; y ayant pris quelques prisonniers, j'appris par eux parfaitement la force et la position de ce corps à Franckenberg. J'insistois dans mon rapport à M. de Stainville sur la possibilité qu'il y avoit de l'enlever. Ce général me répondit qu'il seroit, le 13 septembre, sur ses derrières, entre Corbach et Franckenberg; que de mon côté je devois manœuvrer, sans me commettre, de manière à engager l'ennemi de préférer cette route pour sa retraite à celle de Wildungen.

Nous fûmes trois jours séparés par ce corps ennemi, sans pouvoir nous donner aucune nouvelle, et nous fûmes assez heureux pour manœuvrer à la minute, comme si nous ne nous étions pas perdus de vue. Je m'approchai du camp de l'ennemi jusqu'à Gémund; j'y appris qu'il avoit décampé de Franckenberg, et qu'il se retiroit sur la route de Wildungen; je marchai par ma droite pour lui défendre le défilé de Closter-Haina; j'y arrivai dans le moment qu'il chargeoit une petite troupe que j'y avois envoyée; nous arrêtâmes son mouvement, l'ennemi se contenta d'escarmoucher vis-à-vis de ma petite division, toute la journée jusqu'à l'entrée de la nuit, pendant laquelle il passa l'Eder, et reprit la route de Corbach. C'étoit tout l'objet de ma manœuvre.

M. de Stainville eut tout le temps d'arriver; il se

Digitized by Google

trouva sur leur chemin, comme il l'avoit projeté, dans la matinée du 13 septembre, sur les dix heures du matin. M. de Stainville les chargea avec la dernière vigueur, les battit à plate-couture, et les poursuivit dans les montagnes de Westphalie, où ils se sauvèrent dans le plus grand désordre, avec perte de tous leurs canons, de tous leurs équipages et de quelques milliers d'hommes. Je m'étois porté, suivant mes ordres, dans la matinée à Franckenberg, pour leur fermer ce passage important; j'y appris, sur les quatre heures après midi, la défaite de l'ennemi, par une brigade de cavalerie, à qui M. de Stainville avoit donné l'ordre de tourner un bois, et qui m'arriva au grand trot, tournant une forêt immense qui avoit trois lieues d'étendue. Mais je sus en même temps, par des patrouilles que j'avois hasardées vers Corbach, qu'elles avoient été poussées vivement par un gros corps de troupes qui arrivoient fort vite dans cette plaine. Ce ne pouvoit être que le prince héréditaire qui venoit de Statdberg, au-devant de la division de Fersen, dans le dessein de la soutenir. M. de Stainville se trouvoit dans l'embarras par les fatigues et l'engorgement du butin et des prisonniers, inséparables des suites de sa victoire. Mes troupes étant lestes et rafraîchies, je ne balançai pas à marcher toute la nuit en avant, pour arriver, au petit point du jour, au défilé de Campf, qui se trouvoit à moitié chemin de

Digitized by Google

Corbach. Je m'y trouvai vis-à-vis du prince héréditaire, qui y arrivoit de l'autre côté du défilé, précisément dans le même terrain du combat de la veille. J'envoyai vite avertir M. de Stainville, qui étoit dans une gorge de montagne de Westphalie. Je développai mon petit détachement sur quatre têtes de colonnes, dont je cachai le peu de profondeur à l'ennemi, en garnissant les côtés. Je fis en même temps charger son avant-garde par la mienne. Le prince héréditaire ayant appris le malheur arrivé la veille au comte de Fersen, ne doutant pas que ce ne fût tout le corps de M. de Stainville réuni qui revenoit sur lui, fit sa retraite, et retourna d'une marche sur la Dimel.

Ainsi finit cette expédition, où les cartes furent fort mêlées, et qui fut la suite d'une combinaison où il n'y avoit pas deux heures à perdre. Nous en eûmes toute la gloire; mais l'ennemi manqua de fort peu les momens qui lui auroient pu donner le même avantage sur nous.

M. de Stainville vint me rejoindre dans la journée du 16; il fut ensuite s'établir à Wildungen, pour continuer à couvrir nos communications contre les nouvelles tentatives que pourroit y faire l'ennemi. Ce même jour 13 septembre, M. le maréchal de Broglie ayant épuisé les fourrages de son camp d'Immenhausen, vint se camper dans le camp retranché de Cassel. Il porta une partie de ses

Digitized by Google

forces sur sa droite, pour les étendre dans le pays d'Hanovre. Le prince Ferdinand fit avancer le général Vangenheim jusqu'à Imsen, près Dransfeldt, pour s'y opposer. Le maréchal de Broglie, de son côté, renforça sa réserve de droite, et battit le général Vangenheim, à qui il prit quelques pièces de canon.

Ce fut alors que le général ennemi, qui ne vouloit pas laisser reposer le maréchal de Broglie, ni lui donner le temps de faire aucun établissement solide dans le pays d'Hanovre, commença à mettre en exécution un des plus grands projets qu'il eût conçus dans cette guerre, combiné avec un embarquement de vingt mille hommes préparé dans les ports d'Angleterre. Le projet du prince Ferdinand étoit de prendre Wesel, que nous avions laissé fort dégarni, comptant un peu trop sur la bonté de ses fortifications. Il détacha, pour cet effet, le prince héréditaire de Brunswick, avec vingt mille hommes, qui devoit, après que cette place se seroit rendue, en faire son entrepôt, passer la Meuse, et donner la main aux vingt mille Anglois, dont le projet étoit de descendre à Anvers. Cette place, par la foiblesse de sa garnison, étoit encore plus aisée à prendre que Wesel. Ces deux corps réunis devoient ensuite se jeter sur la Flandre autrichienne, dénuée de troupes, où le moindre succès de cette armée auroit été de rappeler de la Hesse le

Digitized by Google

maréchal de Broglie, avec tous ses forces, pour défendre les frontières et le pays de notre allié. L'activité du maréchal de Broglie, celle de M. de Castries, qu'il chargea de s'opposer aux desseins de l'ennemi, para le plus terrible coup qui nous eût été porté depuis le commencement de la guerre.

Sur la première nouvelle qu'eut le maréchal de Broglie de cette marche, il détacha M. de Castries avec l'ordre de rassembler les garnisons du Bas-Rhin et les troupes qui étoient en route de la frontière de la Flandre pour renforcer ces parties menacées; il le fit suivre par deux divisions de son armée, dont le régiment d'Auvergne fit partie, et peu après par une troisième : elles marchèrent avec la plus grande rapidité par le pays d'Achembourg jusqu'à Cologne et à Neuss, où M. de Castries se trouva le 13 octobre avoir réuni trente bataillons et trente-deux escadrons. Sur la nouvelle qu'il y reçut que Wesel étoit assiégé depuis le 3, que la garnison très-foible désiroit vivement d'être secourue, il se détermina à marcher en avant sans attendre la troisième division. Il partit donc le 14, fit camper son armée à Meurs. Il marcha à la tête de son avant-garde jusqu'à Rhinberg, où l'ennemi avoit placé mille ou douze cents hommes; il les fit attaquer brusquement par le corps de Ficher, qui s'empara de Rhinberg après une très-molle résistance. La prise de ce poste mit en état M. de Castries de faire passer dans

Digitized by Google

la nuit suivante un embarquement de troupes sur le Rhin, aux ordres de M. de Boisclaireau qui entra dans Wesel sans opposition.

Il fit avancer, dans la journée du 15, son armée jusqu'au canal de Rhinberg, derrière lequel il prit son camp. Il plaça à Rhinberg M. de Chabo, avec une avant-garde de trois mille hommes, et posta le corps de Ficher, pour couvrir sa gauche, à l'abbaye de Camp, au-delà du canal. Le camp de l'armée avoit sa gauche au hameau de Camperbrouck, sa droite à une lieue et demie de Rhinberg, le canal devant le front du camp. Le dessein de M. de Castries étoit d'attendre dans cette position l'arrivée de la troisième division pour marcher à l'ennemi et le combattre. D'après ces précautions, on ne devoit pas naturellement y être surpris; on fut cependant au moment de l'être. Le corps de Ficher, fatigué de sa marche forcée de la veille, se négligea dans l'abbaye de Camp et fut, dès le début de l'action, séparé de l'armée. Le prince héréditaire avoit rassemblé ses troupes qui étoient sur la rive droite du Rhin, les avoit fait passer à la rive gauche dans la journée du 15; j'en eus avis par des déserteurs qui vinrent se jeter dans nos gardes du camp; il marcha toute la nuit pour nous attaquer; il arriva sans être découvert jusqu'au pont, sur le canal qui étoit entre l'abbaye de Camp et notre flanc gauche. Il y trouva des ponts jetés par nos officiers d'état-major, dans

Digitized by Google

la soirée, qui s'étoient retirés sans y mettre de gardes. Il passa sur le ventre d'un petit poste de Ficher, qui fit deux petites décharges de mousqueterie : elles suffirent pour nous donner l'alarme. Le régiment d'Auvergne fermoit la gauche de la ligne ; j'avois donné ordre, dès la veille, aux grenadiers et chasseurs de se porter, aux premiers coups de fusil, dans les haies sur les bords de la bruyère qui se trouvoit entre le pont de l'abbaye et notre flanc gauche, je les y postai. L'ennemi nous attaqua avec la plus grande furie une heure avant le jour. Je fis arriver les quatre bataillons du régiment d'Auvergne, et les prolongeai de manière qu'ils soutinrent le pivot attaqué d'un changement de front total que devoit faire l'armée françoise pour faire face à l'ennemi qui nous prenoit en flanc. M. de Castries me joignit lorsque les quatre bataillons du régiment arrivoient, il approuva mes dispositions ; il fit marcher la brigade d'Alsace sur notre droite, qui soutint l'attaque dans sa partie avec la plus grande valeur et envoya l'ordre aux autres troupes d'arriver. Le jour commençoit déjà à poindre quand je fus attaqué à l'extrémité de ma gauche par une division de grenadiers anglois qui vouloient tourner par les derrières et penétrer dans le camp de la gendarmerie. Ils furent accueillis par un feu des plus violens de trois bataillons d'Auvergne et mis en pleine déroute. Nous nous retournâmes ensuite sur le flanc

Digitized by Google

droit de l'infanterie que le prince héréditaire commandoit en personne, tandis que les grenadiers et chasseurs, le premier bataillon d'Auvergne, les quatre d'Alsace soutenoient de front vigoureusement l'attaque. La brigade de Normandie arriva, mais elle eut un moment de désordre : notre feu, par sa direction de tête et de flanc, incommodoit beaucoup l'ennemi, quoique son feu sur nous fût aussi très-vif et très-meurtrier; mais, étant débordé, il ne pouvoit gagner aucun terrain. M. de Castries fit avancer alors la brigade de la Tour-du-Pin par l'extrémité de notre droite sur le flanc gauche de l'ennemi, nous fîmes en même temps une charge à la baïonnette sur leur flanc droit; l'affaire fut entièrement décidée et l'ennemi plia de tous les côtés. La brigade de Normandie s'abandonna à la poursuite avec ardeur et sans ordre dans la bruyère; elle fut chargée par la cavalerie angloise qui la sabra; et sans le secours de quelques-uns de nos escadrons qui chargèrent à leur tour l'ennemi, cette brigade auroit couru de grands risques. Le prince héréditaire, après cette dernière manœuvre qui protégea la retraite de son infanterie, retourna vers le Rhin. Il fut vingt-quatre heures acculé à ce fleuve, ses ponts ayant rompu par un débordement, et sa situation étoit des plus critiques; mais il eut l'audace de la masquer par quelques retranchemens faits à la hâte, et ne passa le Rhin que la seconde

nuit après la bataille, en levant totalement le siége de Wesel. M. de Castries, qui ne voulut pas commettre aux hasards d'une seconde action sa première victoire, se contenta de harceler son arrière-garde, passa le Rhin à Wesel et le fit suivre, de l'autre côté de ce fleuve, par des avant-gardes jusqu'aux portes de Munster.

Tous les officiers de grenadiers et de chasseurs d'Auvergne furent tués ou blessés dans cette action : les sémestriers étant partis de Wildungen, il ne restoit que quatre-vingts officiers aux drapeaux du régiment; il y en eut cinquante-huit tués ou blessés et plus de huit cents soldats. La brigade d'Alsace combattit avec la même fermeté et fit une perte aussi considérable. Je fus blessé d'une balle à la cuisse à la charge des grenadiers anglois; mais il me resta assez de force pour continuer à donner des ordres pendant toute l'action, avec l'aide de deux chasseurs qui m'aidoient à marcher. M. de Ségur, lieutenant-général, fut pris dès le commencement de l'action pendant la nuit, en voulant rejoindre nos grenadiers; Beurenvold, maréchal de camp, s'y montra à leur tête avec la plus grande valeur.

Je dois à la vérité, dont j'ai toujours fait profession, de détailler ici le trait connu du chevalier d'Assas dans toute son exactitude. Charpentier, dit *Richelieu*, caporal des chasseurs, fut le premier qui découvrit l'ennemi dans cette nuit très-noire;

Digitized by Google

il me mena sur cette colonne qui fit feu sur nous. Je revins aux grenadiers et chasseurs, je leur ordonnai de faire feu par demi-compagnies alternativement, et surtout de périr à leur poste plutôt que de l'abandonner, en attendant l'arrivée de la brigade. D'Assas, un des capitaines de chasseurs, placé à l'extrémité de l'aile gauche de ce bataillon, fut attaqué et se défendoit vigoureusement. Un officier lui criant qu'il tiroit sur ses propres gens, il sortit du rang, reconnut l'ennemi et cria : *Tirez, chasseurs, ce sont les ennemis;* il fut criblé de coups de baïonnettes, et voua ainsi à sa patrie le sacrifice de sa vie avec cet héroïsme qui a été si justement célébré.

Pendant le cours de ces événemens sur le Bas-Rhin, le maréchal de Broglie avoit envoyé M. de Stainville, avec un gros détachement de cavalerie, tirer des contributions du pays d'Halsbertadt, profitant pour faire cette incursion d'un moment où le duc de Wirtemberg, avec sa petite armée, avoit fait une irruption en Saxe jusqu'à Torgau. Le maréchal de Broglie avoit espéré que cette diversion arrêteroit les secours successifs que le prince Ferdinand, pendant le siége de Wesel, faisoit passer à son neveu; mais la bataille de Clostercamp ayant rompu entièrement le projet de l'ennemi, le maréchal de Broglie, se voyant par cette action paisible possesseur de la Hesse, y voulut prendre ses

Digitized by Google

quartiers d'hiver et fit perfectionner les fortifications de Gottingen qu'il destina à en être la tête : il laissa M. de Vaux pour y commander. M. le prince Ferdinand fit plusieurs tentatives inutiles pour s'opposer à ce dessein. Nous étions au 16 octobre, lorsque Gottingen fut en état d'être abandonné à ses propres forces; le maréchal fit entrer toutes ses troupes en cantonnement derrière la Werra et l'Eder. Le prince Ferdinand ne manqua pas de venir investir Gottingen en portant la plus grande partie de ses forces entre cette place et la Werra : il essaya de se rendre maître du château d'Oberstein dont il fut repoussé; il reconnut les ouvrages faits à Gottingen et se contenta de le bloquer jusqu'au 12 décembre qu'il fit lever le blocus et prendre des quartiers à son armée, dont la droite étoit à Munster, la gauche à Heiligenstadt; bordant la Lippe, la Dimel et la Rhume : il établit son quartier-général à Uslar. Le maréchal de Broglie prit de son côté les siens, dont la gauche étoit à Clèves et Wesel bordant le Rhin, revenant par le Westerwald sur Siegen et Marbourg, bordant l'Eder et la Wern par Fritzlar, Cassel et Munden, et sa droite s'étendant jusqu'à Eizenach et Gotha en Saxe, tenant Gottingen en pointe en avant de lui.

On jugera par l'étendue de ces quartiers, par l'immensité du pays que nous occupions en Allemagne et par le peu d'étendue de ceux de l'ennemi,

Digitized by Google

que leur général ne dut pas être long-temps sans faire une irruption dans ceux du maréchal de Broglie. Ce dernier le prévoyoit et comptoit qu'elle n'auroit lieu qu'au commencement de mars: il m'écrivoit à Paris, où j'étois au moment d'être fait maréchal-de-camp, de prendre toutes mes mesures pour être rendu à l'armée dans les derniers jours de février; qu'il comptoit me mettre dans Cassel pour y commander et en soutenir le siége qu'il ne doutoit pas que le général ennemi entreprît dans les premiers jours de mars; qu'il pressoit en conséquence tous ses approvisionnemens pour se mettre en état de rassembler son armée dans des lieux qu'il avoit reconnus, pour y être en mesure de soutenir ses places; mais le prince Ferdinand le prévint d'un mois et se mit en mouvement dès le commencement de février. Il entreprit sur les quartiers de l'armée françoise par quatre points différens, sur Marbourg, sur Fritzlar, sur Cassel où le prince Ferdinand étoit en personne; enfin, sur Mulhausen et Langensalsa, où cette division hanovrienne devoit se joindre à un corps détaché de l'armée prussienne.

L'attaque de Marbourg fut d'abord repoussée par M. de Reugi; celle de Fritzlar le fut pareillement par M. de Narbonne, qui s'y défendit très-courageusement quoique dans un mauvais poste. Quant à celle de Mulhausen, M. de Saint-Pera y

ayant rassemblé quatorze bataillons, y repoussa l'ennemi; mais ce dernier marcha le lendemain en laissant Mulhausen à droite sur Langensalsa, où s'étant réuni à un corps prussien ils forcèrent le passage de l'Austerult, et battirent le corps saxon au service de France, qui étoit rassemblé derrière cette rivière. Le même jour, le prince héréditaire força Fritzlar à capituler après l'avoir battu trois jours avec une nombreuse artillerie. Tout le corps commandé par le prince Ferdinand en personne, qui étoit resté à masquer Cassel, se joignit au prince héréditaire et passa l'Eder. Le maréchal de Broglie n'eut plus d'autre parti à prendre que de rassembler ses quartiers à Hirschfeld, où il fut joint par M. de Saint-Pera; ensuite à Fuld, où il se replia après avoir brûlé le magasin d'Hirschfeld. Il y fut joint par M. de Stainville et par le corps saxon; il en partit pour se retirer à Bergen près Francfort. Il fit replier tous les quartiers de sa gauche sur Friedberg et Hombourg, et envoya l'ordre à toutes les troupes du Bas-Rhin de se mettre en marche pour le venir joindre en laissant des garnisons dans les places. Il établit ses troupes en cantonnement, depuis Konigstein jusqu'à Windecken, Friedberg au centre, à portée de se rassembler en vingt-quatre heures dans le champ de bataille de Bergen. Les ennemis, le voyant dans cette position, ne poussèrent pas plus loin leur pointe; les Prussiens retour-

nèrent en Saxe; les Hanovriens s'établirent depuis Wetter jusqu'à Badingen, bloquant par quelques troupes le château de Marbourg, et faisant par-derrière les siéges de Ziegenheim et de Cassel, où nous avions laissé, ainsi qu'à Gottingen, de fortes garnisons. Cette dernière place ne fut point assiégée, elle fut foiblement bloquée; ce qui permit à la garnison de faire beaucoup d'incursions dans le pays d'Hanovre, où le vicomte de Belsunce, avec des troupes légères, se distingua dans un nombre infini d'occasions.

C'est dans ces circonstances que le maréchal de Belle-Isle mourut et laissa le ministère de la guerre à M. de Choiseul. Le maréchal de Belle-Isle fit rendre l'ordonnance pour fixer à vingt-trois ans l'âge où l'on pouvoit être colonel, et quelques autres peu importantes. Le tribunal des maréchaux de France profita de l'entrée d'un de leurs collègues au ministère pour obtenir du roi deux croix de Saint-Louis par année, à donner à leurs lieutenans dans les provinces. Mon père, dès l'âge de vingt ans, étant estropié de naissance, avoit reçu du tribunal une de ces commissions pour les représenter dans la sienne comme juge de la noblesse. Il s'en acquittoit avec tant de distinction depuis de longues années, que, quoiqu'il n'eût jamais servi aux armées, le tribunal lui envoya la première croix de Saint-Louis, et je fus chargé, par MM. les ma-

Digitized by Google

réchaux d'aller le recevoir. C'est après cette cérémonie extraordinaire et touchante que, le même jour que je fus fait maréchal-de-camp, je reçus l'ordre de rejoindre en toute diligence M. le maréchal de Broglie. Il avoit été obligé de laisser son frère à Cassel et me destina l'avant-garde du centre de son armée. Je dois rappeler ici un trait qui peint le caractère militaire et privé de ce général. Après plusieurs questions sur la cour, où l'évacuation de ses quartiers et sa retraite sur Francfort avoient donné carrière à la malignité de ses ennemis, il reçut coup sur coup diverses nouvelles des mouvemens de l'armée ennemie, qui auroient pu lui donner de l'inquiétude s'il n'avoit pas été aussi bien préparé à la recevoir ; rien ne parut l'émouvoir ; il parut calme, froid et ferme comme s'il n'avoit rien eu à penser : mais malheureusement, en se mettant à table, il s'aperçut qu'un couteau qu'il avoit depuis sa première campagne d'Italie n'étoit plus dans sa poche ; il fit un train, des recherches, un mouvement dans toute sa maison qui l'agitèrent une partie du dîner. Je hasardai à la fin une plaisanterie, et je lui dis que les mouvemens du prince Ferdinand n'avoient pas interrompu l'armée ; mais que je croyois que le couteau perdu alloit faire battre la générale : heureusement qu'il fut retrouvé dans le même instant, et ma plaisanterie fut bien reçue.

Dès que les troupes du Bas-Rhin eurent rejoint,

Digitized by Google

le maréchal de Broglie ne perdit pas une minute pour reprendre l'offensive, dans le dessein de resserrer l'ennemi derrière l'Ohm, l'empêcher de tirer aucun fourrage du pays en-deçà de cette rivière, et le forcer de se restreindre dans le pays entre la Dimel et l'Ohm, que notre armée avant sa retraite avoit entièrement mangé et dont on avoit emmené la plus grande partie des voitures. Le maréchal se porta toujours en cantonnant jusqu'à Giessen, en gagnant du terrain pied à pied; il établit sa gauche à Marbourg qu'il dégagea, son centre à Giessen et sa droite à Grunberg, ayant trois avant-gardes en avant de lui. Je commandois celle du centre, qui fut portée jusqu'à Ebsdorf, d'où je poussois des détachemens sur les bords de l'Ohm, vis-à-vis de Schweinsberg et de Kirchain, où étoient les quartiers-généraux du prince Ferdinand et de milord Gramby, général des Anglois. L'ennemi ne tarda pas à ressentir combien cette position le gênoit et à tomber dans une grande disette. Il se décida à porter un gros corps de troupes aux ordres du prince héréditaire sur Grunberg, que M. de Stainville, qui commandoit à cette droite, fut forcé d'abandonner. Le projet du prince héréditaire étoit de porter de gros détachemens sur notre communication avec Francfort, pour inquiéter nos convois et nous forcer à rétrograder. M. le maréchal de Broglie ne lui en donna pas le temps; il renforça

dans la journée M. de Stainville, et le mit en état de rattaquer le lendemain Grunberg avec des forces supérieures : cette attaque fut favorisée par l'avant-garde de la droite aux ordres de M. de Cloren, qui marcha par Altenheim sur le flanc droit de l'ennemi. Le prince héréditaire prit le parti de la retraite, mais pas assez tôt pour ne pas avoir son arrière-garde vigoureusement battue par le baron de Cloren, qui, chargeant sa colonne d'infanterie dans le flanc, lui prit deux mille prisonniers, dix-huit drapeaux et quatorze canons. Les dragons des avant-gardes de la droite et de la réserve de Stainville y firent des merveilles, ainsi que toutes nos troupes légères; je fus chargé pendant ce temps-là d'amuser M. le prince Ferdinand et milord Gramby dans leurs quartiers-généraux, pour leur donner le change et les empêcher de porter secours au prince héréditaire. J'étendis quatre mille hommes sur la lisière des bois de Frauenberg, qui sont vis-à-vis de Kirchain, Amœnebourg et Schweinsberg; après avoir allumé dans ces bois beaucoup de feux, sur le front d'une lieue et demie à la vue des ennemis, je leur fis donner l'alarme par de fausses attaques aux ordres du colonel Wurmser et de Ficher, qui leur firent rassembler tous leurs quartiers; ils restèrent vingt-quatre heures au bivouac vis-à-vis de cette avant-garde, qu'ils prirent pour le gros de l'armée, tandis que M. le maréchal,

Digitized by Google

avec les divisions de sa droite, battoit le corps du prince héréditaire, où le prince Ferdinand ne porta aucun secours.

Le soir de cette journée, qui se passa le samedi saint, ce même colonel Wurmser, qui depuis a été célèbre au service de la maison d'Autriche jusqu'à la prise de Mantoue, écrivit au maréchal de Broglie, un compliment sur cette bataille dans un style original. Faisant allusion à la bataille de Bergen qu'il avoit gagnée l'année précédente, le vendredi saint, il lui mandoit : « Vous avez, M...., une manière de faire vos pâques qui édifie beaucoup toute votre armée ».

Cet échec du prince héréditaire et l'impossibilité de subsister derrière l'Ohm décidèrent le prince Ferdinand à se retirer successivement sur l'Eder et sur la Dimel dans ses quartiers, et à lever en même temp les siéges de Ziegenheim et de Cassel. Leurs arrière-gardes souffrirent différens échecs. Celle du corps qui avoit fait le siége Ziegenheim eut trois bataillons écharpés, et perdit trois drapeaux qui furent pris par les volontaires d'Austrasie, soutenus de l'avant-garde de droite que commandoit M. de Monteleau depuis la blessure de M. de Cloren.

Le même jour, M. de Poyanne se réunit à mon avant-garde avec les carabiniers, et nous donnâmes une fière chasse au prince héréditaire. Ce prince

Digitized by Google

que je suivois foiblement, parce qu'il commandoit une grosse arrière-garde de douze mille hommes, me fit demander parole, à quoi je consentis d'autant plus volontiers, que j'attendois la division de M. de Poyanne qui étoit en marche pour me renforcer. Après un quart-d'heure de conversation, il aperçut des troupes qui descendoient la montagne derrière nous; il me dit qu'il craindroit d'être indiscret s'il restoit plus long-temps. Le gros de son arrière-garde s'étant éloigné pendant ce temps-là, je tirai ma montre, et lui proposai un quart-d'heure pour la rejoindre. Il me remercia, et me dit qu'il n'en avoit pas besoin. Il passa un petit vallon, et se remit tout de suite en bataille sur le côteau, avec six cents hussards, qu'il avoit gardés pour son escorte, nous faisant face et un espèce de défi. M. de Poyanne me rejoignit dans ce moment; nous fîmes une disposition prompte, nous le fîmes tourner par nos dragons et nos hussards, pendant que je l'attaquois de front avec le reste de mon avant-garde. Les carabiniers débouchèrent, et se mirent promptement en bataille pour me soutenir. Nous chargeâmes ce prince et son escorte, et nous le poursuivîmes, dans la plus grande déroute, jusqu'au gros de son arrière-garde; de quatorze personnes présentes à la conversation, il y en eut treize de reprises; ce prince le fut aussi par deux hussards de Nassau, qui le relâchèrent par le sacrifice de sa

bourse et de sa montre, qu'il leur jeta. Nos hussards sabrèrent deux cents hommes d'infanterie, et prirent quelques pièces de canon mal atelées. C'étoit pour les sauver et se donner le temps d'avoir des chevaux de trait qu'il avoit demandé cette conversation, qui pensa lui être si funeste. Luckner se conduisit, dans cette même journée, avec plus de prudence. Nous réunîmes nos avant-gardes sur lui; M. le maréchal de Broglie y vint en personne; il fut serré de près, mais manœuvra si lestement et si bien, qu'il passa l'Oder sans être entamé. L'ennemi, dans cette retraite, abandonna tous ses hôpitaux, et l'on peut compter que cette irruption de la Hesse lui coûta plus de quinze mille hommes tués, blessés ou prisonniers.

Le maréchal de Broglie, après avoir ravitaillé Gottingen, remit ses troupes en quartiers. Il renrenvoya au Bas-Rhin les troupes qui, avec celles qui venoient de France, devoient former l'armée de Soubise à l'entrée de la campagne. Le prince Ferdinand reprit ses quartiers dans les évêchés de Paderborn, Munster et Osnabruck, tenant par un cordon Eimbeck, Uslar, les bords de la Dimel, ceux de la Lippe et de l'Ems, jusqu'à Embden dans l'Ost-Frise.

On s'occupa, pendant trois mois que dura ce repos, à achever, de part et d'autre, la réparation des troupes, que cette campagne d'hiver avoit fort

Digitized by Google

interrompue. On ravitailla Cassel et Gottingen de ce qui étoit indispensable à ces places, après le siége de la première et le blocus que la seconde avoient eu à soutenir; on forma aussi les magasins nécessaires à l'ouverture de la campagne.

Le siége de Cassel, dont il n'a été parlé que légèrement ci-dessus, avoit été entrepris par le comte de Buckebourg, aussitôt que le maréchal de Broglie avoit été forcé de rétrograder sur Francfort. On y avoit laissé quatorze bataillons et quelques détachemens formant ensemble une garnison de sept à huit mille hommes. Le comte de Broglie commença par établir le plus grand ordre dans le service et les consommations, pour prolonger sa défense. Il fit deux vigoureuses sorties, dont une en plein jour, où il balaya la plus grande partie des ouvrages, encloua le canon de l'ennemi, et en ramena quelques pièces dans la place. Enfin, tant sa bonne défense que la rigueur de la saison, et le peu de moyens que le prince Ferdinand fut en état de donner à M. de la Lippe, retardèrent les progrès de ce siége, au point que lorsqu'il fut levé, l'ennemi n'étoit point encore maître d'aucun ouvrage extérieur.

L'inquiétude que donna au ministère de Versailles cette campagne d'hiver, quoique glorieusement terminée, servit les amis de M. de Soubise, pour le remettre encore à la tête d'une armée. On

Digitized by Google

lui donna celle du Bas-Rhin, que l'on retira du commandement général de M. de Broglie.

Vers la fin de 1761, les armées étant bien réparées, l'armée de Soubise et la nôtre ayant combiné leur mouvement pour entrer en campagne en même temps, le maréchal de Soubise rassembla la sienne en trois camps, sous Dusseldorf, Wesel et Roër. Le maréchal de Broglie fit marcher la sienne en cantonnant sur Eizenach, Cassel et Dillembourg. Les troupes qui s'étoient portées sur Eizenach, marchèrent tout de suite par leur gauche pour se rapprocher du gros de l'armée. L'armée de Soubise s'étant avancée par la rive gauche de la Lippe jusqu'à Unna, et M. le prince Ferdinand ayant porté la plus grande partie de ses forces vis-à-vis d'elle, le maréchal de Broglie partit le 28 de Cassel, sur quatre colonnes, et se porta en une marche sur la Dimel, dont il força le passage en quatre points différens : l'ennemi n'ayant laissé, pour défendre cette rivière, qu'un corps de vingt mille hommes, ne fut point assez en force pour s'opposer à notre armée, et se replia dans la nuit, partie par la gorge de Kleinemberg, partie par le chemin de Brakel. L'avant-garde aux ordres de Belsunce atteignit les ennemis dans la petite plaine de Kleinemberg; la division françoise qui avoit passé la Dimel à Statdberg, s'étant montrée en même temps dans la plaine de Meerhoff, l'ennemi

Digitized by Google

n'eut d'autre ressource pour l'éviter que de se jeter dans la gorge de Villebadessen, où il fut forcé d'abandonner onze pièces de canon à M. de Belsunce, qui le serroit de près. La réserve du comte de Lusace ayant passé la Dimel à Liebenau, poursuivit le corps de Luckner, qui y perdit tous ses bagages. Ce dernier se retira près d'Hameln, et le général Sporcken ayant fait sa retraite sur Lippstadt, le maréchal de Broglie marcha à Paderborn, où il se fit rejoindre par la réserve de Lusace. Y ayant appris que M. de Soubise s'étoit mis en mouvement pour se réunir à lui; que le prince Ferdinand avoit tourné cette armée, et s'étoit présenté pour l'attaquer par les derrières de sa position; que le maréchal de Soubise, après leur avoir présenté la bataille dans un bon poste, voyant cependant la communication de ses vivres interceptée, n'avoit plus de ressource que de se réunir à l'armée de Broglie; ce dernier prit sur-le-champ les moyens pour opérer cette jonction. Il marcha, avec la moitié de son armée, à Croatz et à Soest, où se fit la réunion. Il laissa à Paderborn le comte de Lusace, pour couvrir la communication de Cassel, qui devoit faire revivre les deux armées.

Le prince Ferdinand se borna pour lors à la défensive, en prenant la position d'Illingen; il étendit sa droite par des corps détachés, jusqu'à Bruderick, près de Werll, et sa gauche appuyoit à la

Digitized by Google

Lippe, par le corps anglois campé derrière Frilinghausen et Landskron. Dans cette situation, il menaçoit toujours les convois de l'armée de Soubise, qui venoient de Balve, dans le duché de Westphalie. On se détermina à le forcer d'abandonner cette position par une attaque combinée entre les différens corps d'armée des deux généraux françois.

M. le maréchal de Soubise fit avancer à Unna une division de dix mille hommes, qui avoit ordre de tourner la droite du prince Ferdinand; il se porta, avec le gros de son armée, le 15 juillet, entre Werl et la Bruyère de Scheding, qu'il laissa devant son camp, et fit des préparatifs pour attaquer l'ennemi dans la journée du 16. Le maréchal de Broglie, de son côté, marcha avec son corps de troupes dans la journée du 15, pour s'établir dans la petite plaine d'Ultrop, vis-à-vis de la gauche de l'ennemi. Le pays qui l'en séparoit, étant fort couvert, M. de Broglie la fit attaquer par ses avant-gardes; l'ennemi, campé derrière, voulut soutenir ses retranchemens : nous les emportâmes, et ils furent forcés de se retirer sur leur camp. Nous nous emparâmes de Landskron et de Frilinghausen, et de tous leurs abatis. Cette affaire une fois engagée, on y fit passer la plus grande partie des forces de notre petite armée. Je fus chargé, avec six bataillons, d'occuper le village de Landskron à notre droite, sur le bord de la Lippe. L'ennemi se ren-

força, de son côté, par différentes divisions qu'il tira de son centre et de sa droite. Après avoir canonné toute la nuit le village où je commandois, il l'attaqua plus sérieusement à la petite pointe du jour, par un feu de mousqueterie très-vif, qui ne nous fit pas perdre un pouce de terrain, et qui dura jusqu'à huit heures du matin. Vers les neuf heures, tous ses renforts lui étant arrivés, il redoubla ses attaques, tant sur le village de Landskron que sur les brigades qui étoient dans les abatis de Frilinghausen; le maréchal de Broglie jugeant que son infériorité ne lui permettroit pas encore longtemps de soutenir des attaques de forces aussi supérieures, et n'entendant faire aucune diversion du côté de l'armée de Soubise, envoya l'ordre à toutes les troupes de se retirer. La brigade de Rougé fut la seule qui, par la mort des officiers-généraux qui la commandoient, le duc d'Havré et le marquis de Rougé, qui furent tués du même coup de canon, ne reçut pas l'ordre de la retraite; elle fut investie, et perdit deux bataillons qui furent prisonniers. Ce fut notre plus grande perte, et celle de cinq cents hommes tués ou blessés à l'attaque du village de Landskron. La retraite se fit en très-bon ordre jusqu'à Oestinghausen. La perte de l'ennemi fut égale à la nôtre. M. le maréchal de Soubise, qui ne se présenta qu'entre neuf et dix heures du matin, pour attaquer le prince hérédi-

Digitized by Google

taire, sur les hauteurs d'Illingen, y ayant appris la retraite du maréchal de Broglie, se retira vers Soëst. La même indécision conduisit les têtes qui commandoient l'attaque qui devoit avoir lieu du côté de Werl. Elles ne firent aucune tentative, et se retirèrent aussi.

Cette affaire mérite quelques réflexions; elle fut l'objet d'un grand procès entre les maréchaux de Soubise et de Broglie, dont le dernier fut la victime. Ces deux généraux, de caractères fort différens, ne pouvoient marcher du même pas : le maréchal de Broglie, actif, ferme, entreprenant, ayant la confiance des troupes; le maréchal de Soubise, fort brave, mais indécis, circonspect, et devenu même timide par les malheurs qu'il avoit essuyés à la tête des armées, prenoit tous ses partis avec beaucoup de lenteur. Il est certain que ces deux maréchaux n'étoient convenus que d'approcher l'ennemi dans la journée du 15, et de l'attaquer dans la matinée du 16. Mais le maréchal de Broglie s'étant vu forcé d'engager l'action dès la veille, les différentes attaques de M. de Soubise n'auroient-elles pas dû être plus accélérées, d'après le feu infernal qui se faisoit du côté de l'armée de Broglie? Le maréchal de Broglie eut le tort après cette action, d'après la relation qu'il en fit, d'attribuer la perte de cette bataille à l'irrésolution des mouvemens de M. de Soubise, ce qui engagea ce

Digitized by Google

dernier à l'accuser d'avoir mis beaucoup trop de vivacité dans les siens.

Après cette affaire malheureuse, les deux généraux convinrent d'un nouveau plan de campagne, par lequel le maréchal de Broglie devoit, avec un renfort de trente mille hommes que lui donnoit M. de Soubise, tâcher de reprendre la supériorité sur le prince Ferdinand, pour mettre M. de Soubise en état de faire les siéges de Munster et de Lippstadt. M. de Broglie, après la jonction de ce renfort, marcha vers Dribourg et le Weser, pour y attirer l'armée ennemie; il m'envoya pour couvrir la communication de Cassel, et Belsunce pour couvrir celle de Gottingen. Ce fut sur ces corps détachés aux deux ailes de l'armée, que le prince Ferdinand chercha à porter ses premiers coups.

L'armée de Soubise s'étoit retirée à Arensberg, pour s'approcher de ses vivres, et attendre l'événement de ce qui se passeroit à l'armée de Broglie. Le général ennemi laissa le prince héréditaire pour observer M. de Soubise, marcha avec le gros de son armée à Buhren sur l'Alme, d'où il poussa milord Gramby jusqu'à Meerhoff, sur les bords de la Dimel, dans le dessein de menacer la communication de Cassel. Le maréchal de Broglie fit passer cette rivière à M. de Stainville, pour la défendre, en m'ordonnant de me placer avec ma division sur

sa gauche, et de garder les débouchés de Statdberg, Padberg et Bredelaer.

Le prince Ferdinand fit un mouvement général pour masquer le dessein qu'il avoit d'enlever le corps que je commandois, et de s'emparer de la communication de Cassel. Il chargea, pour cet effet, milord Gramby de tenir en échec, sur les hauteurs de la Dimel, la division de M. de Stainville, tandis que quinze mille hommes, aux ordres de MM. de Vangenheim et de Vutgenau, chercheroient à me tourner par les gorges d'Adorf et de Bredelaer, et déboucheroient ensuite dans les plaines de Corbach. Prévoyant la manœuvre que l'ennemi pourroit faire, je changeai, de concert avec M. de Stainville, ma position dans la soirée. Je décampai de Stadberg, où j'avois ma gauche, et je vins camper à Giershagen, sur le chemin de Bredelaer, dans le dessein de disputer à l'ennemi la sortie des gorges et le passage de ce défilé. J'avois à mes ordres la brigade suisse de Boccard, une brigade de cavalerie et cent hussards. Je fus averti, dès neuf heures du soir, de la marche des ennemis, ce qui m'engagea à aller au-devant d'eux pour occuper la tête du défilé avec l'infanterie par échelons. Je trouvai l'ennemi à l'abbaye de Bredelaer, une heure avant le jour. Les hauteurs par lesquelles j'arrivois commandant ce poste, je ne balançai pas à le faire attaquer brusquement par M. d'Es-

Digitized by Google

couloubre, à qui je donnai le commandement de cette avant-garde; il fut emporté, et l'ennemi en fut chassé avec perte : il ne s'attendoit pas à être attaqué par un corps aussi inférieur ; croyant qu'il avoit été renforcé, il attendit le grand jour pour se mettre en mouvement. J'appris, par les prisonniers, que deux autres colonnes étoient dirigées pour nous tourner. Je fis filer les équipages sur le plateau de Maxenhausen. J'envoyai avertir M. de Stainville, pour qu'il eût le temps de faire sa retraite sur Rhoden. En abandonnant l'abbaye de Bredelaer, nous fîmes volte-face à une demi-lieue de cette abbaye, et nous livrâmes, au pont de la Dimel, un nouveau combat. Nous nous y battîmes deux heures avec un feu de canon et de mousqueterie très-vif de part et d'autre. Vers les neuf heures, nos munitions furent tellement épuisées, que l'infanterie suisse resta une demi-heure sans tirer, prête à charger à la baïonnette si l'ennemi vouloit déboucher sur le pont devant elle. Mais, dans cet intervalle, M. de Vangenheim cherchoit à nous tourner par la gorge d'Adorf : je le vis déboucher dans la plaine de Corbach, sur notre flanc gauche; et la poudre continuant à manquer, je pris le parti de me replier sur le plateau de Maxenhausen, qui domine toute cette plaine. Cette retraite se fit dans le plus grand ordre; elle fut fort respectée de l'ennemi, quoique vivement canonnée. Son infanterie

Digitized by Google

déboucha en colonnes sur nos traces, et sa cavalerie, qui avoit tourné notre flanc gauche, s'abandonna à toute bride, au nombre de dix escadrons, pour couper notre retraite. Je portai, avec la même célérité, la brigade de Royal-Pologne, pour venir leur faire face, et les arrêter derrière un grand ravin qui traversoit cette plaine. La cavalerie ennemie n'osa le passer en notre présence; l'infanterie filoit derrière nous pour gagner le plateau de Maxenhausen, et, quand elle y fut arrivée, je m'y réunis avec la cavalerie. M. de Stainville m'envoya, sur ce plateau, de la poudre et des balles, avec douze compagnies de grenadiers, le régiment de Choiseul dragons, et les hussards de Chamborant. Dès que les troupes furent en bataille sur la sommité, je fis marquer le camp. Les ennemis s'arrêtèrent au pied de notre position, au nombre de plus de quinze mille hommes, jusqu'au soleil couché. Ils marchèrent alors par leur gauche, pour retourner d'où ils étoient venus. La perte de la brigade suisse monta à trois cents hommes tués ou blessés. Nous fîmes quelques prisonniers; ils n'eurent des nôtres qu'une trentaine de blessés trop grièvement pour pouvoir être transportés. Leur projet fut manqué, et nous reprîmes le lendemain nos postes sur la Dimel.

Cette tentative n'ayant pas réussi sur notre communication, le prince Ferdinand eut à craindre pour la sienne : le maréchal de Broglie, dont les

Digitized by Google

avant-gardes avoient déjà poussé Luckner jusque dans le glacis d'Hameln, pouvoit se placer en forces entre cette ville et leur armée; le prince Ferdinand prit en conséquence le parti de la retraite, et marcha par sa gauche avec la plus grande célérité. Le maréchal de Broglie en fit autant par sa droite; mais le général ennemi prima le général françois derrière le ruisseau de Steinheim, vis-à-vis duquel les têtes des colonnes françoises arrivoient en même temps. L'ennemi s'y déploya suivant toujours la crête des hauteurs, en occupant Horn par détachemens. Le maréchal de Broglie, ayant reconnu la bonté de la position de l'ennemi, plaça son camp vis-à-vis, à Imminghausen. L'avant-garde de M. de Beauvau occupa les hauteurs de Wintrup, d'où il fut envoyé le 14, pour tâter la ville de Horn, où il fut repoussé. Luckner, dans le même temps, reçut un renfort du prince Ferdinand, avec l'ordre d'attaquer la communication de Gottingen, que le détachement de Belsunce étoit chargé de couvrir. Ce dernier avoit cinq mille hommes dispersés pour défendre différens débouchés qu'il avoit à garder. Luckner marcha à lui avec dix mille hommes, lui prit deux bataillons, et lui tua beaucoup de monde dans deux combats consécutifs. Tous ces différens mouvemens de l'ennemi engagèrent le maréchal de Broglie à passer le Weser à Hoxter, dans la vue de faire, dans le pays d'Hanovre, une diversion assez

Digitized by Google

puissante pour forcer le général ennemi à venir défendre cet électorat, et mettre M. de Soubise en état d'entreprendre le siége de Munster. Mais le prince Ferdinand, qui ne vouloit pas quitter la position centrale entre les deux armées, se contenta de laisser le corps de Luckner pour observer les mouvemens du maréchal de Broglie dans cet électorat. Il marcha avec le gros de son armée, en remontant le Weser par la rive gauche. Il canonna vivement l'arrière-garde du maréchal de Broglie, qui passoit ce fleuve à Hoxter. L'ennemi poussa en même temps une partie de son armée sur la Dimel, pour menacer la communication de Cassel. M. de Stainville se retira dans le camp retranché de cette ville, où il fut rejoint par le détachement qui nous venoit de l'armée de Soubise, aux ordres de M. de Levis. Le prince Ferdinand ne tarda pas à marcher avec toutes ses forces sur la Dimel; il renvoya le prince héréditaire en Westphalie, pour s'opposer à quelques mouvemens qu'avoit faits, depuis son départ, le maréchal de Soubise. Le général ennemi passa la Dimel avec la moitié de son armée, laissant l'autre moitié divisée en plusieurs camps, jusqu'à Hoxter, pour couvrir sa communication d'Hameln sur la rive gauche du Weser. Le maréchal de Broglie, à la tête de quelques brigades, vint en personne renforcer le corps de M. de Stainville, et marcher à l'ennemi, qu'il força de re-

Digitized by Google

passer la Dimel. Je fus chargé de protéger la reprise du château de Sabbaburg, qui ne fit pas une longue défense. Le maréchal de Broglie repartit pour Eimbeck, avec le dessein de repousser vivement sa diversion dans le pays d'Hanovre; et M. de Stainville se campa à Grebenstein, ayant sa droite à la forêt de Sabbaburg.

Le prince Ferdinand fut huit jours dans l'inaction, en attendant le retour de son neveu, qu'il rappela auprès de lui; il revint avec douze mille hommes, ayant fait rétrograder jusqu'à Luinen l'armée de Soubise. Le prince héréditaire n'eut pas plutôt rejoint son oncle, que ce dernier fit une nouvelle irruption en Hesse; il passa la Dimel, serra de près M. de Stainville, jusqu'à ce qu'il l'eût forcé à rentrer, pour la seconde fois, dans le camp retranché de Cassel. Il poussa ensuite le prince héréditaire jusqu'à Fritzlar, d'où il détacha un gros de troupes légères pour tomber sur nos magasins. M. de Thianges, qui n'avoit que deux régimens de dragons et un de hussards pour les couvrir, se retira jusqu'à Ziegenheim. J'eus l'ordre de partir de Cassel avec quatre mille hommes, de tâcher de rejoindre M. de Thianges, de m'approcher de l'ennemi pour défendre les communications, et me conduire suivant la force de l'ennemi et les circonstances. Je marchai sur Melzungen, d'où je hasardai plusieurs petits partis qui, passant au milieu de ceux de l'enne-

Digitized by Google

mi, trouvèrent cependant le moyen de porter de mes nouvelles à M. de Thianges. Je lui indiquois le point de notre réunion, qui s'effectua à Hombourg en Hesse. Le prince héréditaire ne nous vit pas plutôt réunis, qu'il décampa dans la nuit, et se retira à Hoff. Je marchai le lendemain à Fritzlar, je passai l'Eder, et je campai derrière le ruisseau de Vorckel; le prince héréditaire se retira encore sur Zieremberg.

Sur la première nouvelle de cette seconde irruption dans la Hesse, le maréchal de Broglie étoit revenu à Cassel, en faisant rétrograder par échelons, depuis Gottingen jusqu'à Cassel, les différentes divisions de son armée. Dès que le prince héréditaire eut fait sa retraite sur Zieremberg, j'inondai de partis le pays de Valdeck, sur la droite de l'ennemi, ce qui resserra son armée pour les fourrages, au point qu'elle fut obligée de s'éloigner de Cassel, en marchant par sa droite sur Volfhagen, où elle fut plus au large pour ses subsistances. Dans cette position, les ennemis se trouvoient avoir leurs plus grandes forces réunies à vue, et vis-à-vis du corps que je commandois. Dès que je les vis s'établir à Volfhagen, je me retirai derrière l'Eder, vis-à-vis de Fritzlar, pour être au centre des différens points de nos entrepôts, sur lesquels ils pouvoient faire de fortes incursions d'un moment à l'autre.

Le maréchal de Broglie ne me laissa pas long-

Digitized by Google

temps dans cette peine; il fit marcher le comte de Lusace, avec sa réserve renforcée, sur Wolfenbuttel, dont il s'empara le 10 octobre, et se présenta tout de suite devant Brunswick, qu'il investit. Cette diversion produisit son effet. Elle obligea M. le prince Ferdinand à se retirer sur Hameln, d'où il détacha le prince Frédéric de Brunswick avec Luckner, qui firent entrer un gros secours dans Brunswick, et retirer le comte de Lusace de Wolfenbuttel.

Du côté du Bas-Rhin, M. de Soubise avoit porté de forts détachemens en Ost-Frise, qui firent des courses déprédatrices dans tout l'évêché d'Osnabruck jusqu'aux portes de Bremen. Le prince héréditaire fut obligé d'aller à son secours. Mais l'armée de Soubise s'étant encore retirée à Wesel à son arrivée, il retourna rejoindre à Hameln le prince Ferdinand.

Tous ces mouvemens ayant obligé l'ennemi d'abandonner la Hesse, le maréchal de Broglie en retira M. de Stainville pour l'envoyer dans le pays d'Halberstadt, en me chargeant, avec une petite division, de la défense de la Dimel. Toutes ces diversions tardives produisirent peu d'effet pour le succès général de la campagne; on n'y fit de part et d'autre que férailler, point de manœuvres décisives. Elles ne furent utiles que pour conserver la Hesse, qui fut beaucoup moins ravagée que la campagne

Digitized by Google

précédente, ce qui nous mit en mesure d'y prendre des quartiers d'hiver plus solidement établis. La saison devenant pluvieuse, le maréchal de Broglie établit son armée en cantonnemens; il fit filer la grosse artillerie sur les derrières, et resta avec peu de troupes dans son quartier-général à Eimbeck. Le prince Ferdinand mit les siennes en mouvement, et par des chemins détournés, chercha à surprendre le général françois, et à l'attaquer avant qu'il eût pu rassembler ses cantonnemens. Il s'en fallut peu que ce coup d'audace ne réussît au général ennemi. Le maréchal de Broglie fût assez ferme pour contenir, dans le champ de bataille d'Eimbeck, avec peu de troupes, la tête des colonnes ennemies pendant toute la journée du 5 novembre, et donner le temps aux troupes les plus éloignées de le rejoindre; en sorte que cette journée se passa en canonnades fort vives. Les armées furent deux jours en présence, dans une bonne disposition respective, et finirent cette levée de bouclier par aller prendre de part et d'autre leurs quartiers d'hiver, qui furent les mêmes qu'en 1761. Mais nos magasins étoient abondans, et placés de manière à pouvoir rassembler l'armée en trois champs de bataille reconnus. On avoit fortifié et palissadé, sur notre première ligne, Gottingen, Mulhausen, Munden, Cassel, Fritzlar, Frankemberg, Battemberg et Siegen. Toutes ces dispositions rendirent notre hiver

beaucoup plus tranquille qu'il ne l'avoit été l'année d'auparavant.

Nos campagnes d'Allemagne, si indécises, si mêlées de succès et de revers, étoient encore moins malheureuses que celles de nos colonies : les Anglois, maîtres de la mer depuis la défaite de la flotte de Brest, aux ordres de M. de Conflans, multiplièrent leurs expéditions sur nos possessions maritimes. Après nous avoir entièrement chassés du Canada, malgré la défense vigoureuse et prolongée pendant deux campagnes de MM. de Montluc et de Levis, ils prirent successivement toutes nos colonies. Il ne nous resta que Saint-Domingue dans l'ouest, et l'Isle-de-France dans l'est. Saint-Domingue fut respecté par les Anglois, à cause de la partie occupée par les Espagnols, avec lesquels le gouvernement anglois ne vouloit pas alors se brouiller. Ils tentèrent des descentes sur nos côtes; mais ils furent repoussés et battus à Saint-Cast en Bretagne, par le duc d'Aiguillon: ils ne tardèrent pas à s'en dédommager par la prise de Belle-Isle et de la forteresse qui la défendoit.

Tous ces malheurs engagèrent à ouvrir une négociation. Les prétentions du ministère anglois furent si exagérées et si humiliantes pour nous, que M. de Choiseul, alors ministre des affaires étrangères, se servit du moyen employé dans les dernières années du règne de Louis XIV, pour exciter

Digitized by Google

le patriotisme françois : il fit imprimer la négociation. Toutes les corporations du royaume s'empressèrent d'offrir de l'argent pour construire des vaisseaux de guerre. Mais un secours plus effectif, quoique très-tardif, fut le pacte de famille qu'il signa avec la cour d'Espagne. Ce traité nous engagea dans une querelle avec le Portugal. Nous y réunîmes un corps de troupes, aux ordres de M. de Beauveau, à l'armée espagnole commandée par M. d'Aranda. Après des premiers succès assez brillans, cette campagne eut aussi ses revers. M. de la Lippe Buckebourg, à la tête d'un corps anglois, ranima l'armée portugaise, et la remit en possession de presque tout le terrain qu'elle avoit perdu. Les succès des Anglois furent encore plus décisifs dans l'île de Cuba, où ils s'emparèrent de la Havanne, et de plusieurs vaisseaux espagnols. Les Anglois avoient des avantages énormes dans toutes ces mers, par les secours que leur procuroient leurs colonies de l'Amérique septentrionale, dont ils tiroient les milices, les vivres, les matelots et tous les transports nécessaires à ces expéditions, sous le ministère du fameux Pitt, depuis lord Chatham, qui avoit la confiance de sa nation. Revenons enfin à notre dernière campagne d'Allemagne, et nous n'y trouverons pas des motifs de consolation.

Le maréchal de Broglie laissa le commandement de l'armée au comte Dumuy, il me destina pour

Digitized by Google

commander dans Cassel, et prit le parti d'aller à Versailles, présenter un mémoire au roi, sur l'affaire de Frilinghausen, dont il a été ci-devant parlé. Ce malheureux mémoire ayant été répondu par M. de Soubise, fut jugé en plein conseil, et l'occasion de la disgrâce de M. le maréchal de Broglie; il fut privé du commandement des armées, de celui d'Alsace, et exilé à Broglie. Le comte, son frère, dont le caractère étoit aussi haineux contre ses ennemis, qu'il étoit bon et franc ami, avoit peut-être contribué à déterminer le maréchal à donner ce mémoire, qui contenoit, dit-on, une déclaration de guerre vigoureuse à tous leurs ennemis; il fut puni avec autant de rigueur, exilé en termes plus mortifians, et privé du gouvernement de Cassel.

Ce jugement très-rigoureux n'eut pas pour lui l'opinion publique; la comédie françoise fut obligée d'interrompre la représentation de *Tancrède*, où ce vers:

C'est le sort d'un héros d'être persécuté

fut applaudi si excessivement, que les comédiens eurent la défense d'annoncer cette pièce.

Le duc de Noailles, à qui le roi disoit que les mémoires du maréchal de Broglie étoient bien ennuyeux, lui répondit: *Cet homme-là n'est bien placé qu'à la tête de nos armées, je vous conseil de l'y renvoyer.*

Digitized by Google

Le résultat de toutes ces intrigues de cour ne fut favorable qu'à l'armée ennemie : cet événement lui donna toute confiance. Le prince Ferdinand voyoit écarter le seul général françois qui lui en eût imposé, et l'eût battu en plusieurs circonstances. On nomma, pour commander toutes les forces de France en Allemagne, les maréchaux d'Estrées et de Soubise qui devoient être à la tête de la grande armée; et le prince de Condé devoit commander, à leurs ordres, la réserve du Bas-Rhin. Les maréchaux arrivèrent au mois de mai. Leur premier soin fut de reconnoître le pays; ils se déterminèrent ensuite à une triste défensive qui leur étoit prescrite sans doute; au lieu de se porter dans de bons camps avec toutes leurs forces dans le pays d'Hanovre, suivant le projet du maréchal de Broglie, pour l'exécution duquel il avoit rassemblé, dans Gottingen et Cassel, des vivres pour nourrir l'armée pendant trois mois, les maréchaux se contentèrent de chercher à manger le pays en avant de Cassel. Ils marchèrent à Grebenstein, où ils prirent une position trop reculée, qui ne nous rendoit pas maîtres des débouchés de la Dimel, derrière laquelle le prince Ferdinand avoit rassemblé toute son armée. La droite de notre camp étoit mauvaise, en ce qu'elle étoit appuyée à la forêt de Sabbaburg, dont l'ennemi s'étoit emparé, en se rendant maître de ce château la veille de l'arrivée de l'armée françoise.

Digitized by Google

Notre gauche ne valoit pas mieux; elle se rapprochoit des montagnes du Gottersberg et de Duremberg, dont l'ennemi s'empara dès le commencement de l'action. Ce fut dans ce camp que l'armée françoise fut surprise à sept heures du matin, par une marche que le général ennemi fit sur nous pendant toute la nuit.

Une petite injustice fut, dans cette occasion, la cause d'un grand malheur. Le baron de Bon, sous les ordres du maréchal de Broglie, avoit monté une correspondance d'espions qui avoient jusqu'ici parfaitement bien servi. Un chasseur du maréchal de Broglie, nommé Martin, en connoissoit tout le fil et les principaux acteurs. Il lui étoit dû, par le baron de Bon, deux cents louis de ses comptes précédens. Ficher, qui eut la confiance de MM. les maréchaux pour gouverner cet espionnage, ne voulut pas acquitter les dettes de son prédécesseur; le chasseur déserta, alla servir le prince Ferdinand, et lui déclara tous les chefs de cette correspondance qui furent tous arrêtés et conduits dans les prisons de Hameln; de manière que l'armée se trouva, à cette époque, sans recevoir aucun avis des mouvemens de l'ennemi.

Le prince Ferdinand passe la Dimel la nuit du 23 au 24 juin, il marche vers l'armée françoise sur six colonnes. Quatre se présentent de front, une sur le flanc droit de la réserve de M. de Cas-

Digitized by Google

tries, et l'autre sur le flanc gauche de l'armée, vis-à-vis de Mempressen; MM. les maréchaux, se voyant tournés par cette manœuvre, résolurent de se retirer dans la position de Hohenkirchen qui étoit à deux lieues derrière nous. On se mit en retraite sur six colonnes, pour passer le ravin de Wilhemstadt; M. de Castries faisant l'arrière-garde de gauche, et M. de Stainville celle de droite. M. de Castries fut obligé de combattre en se retirant; il fut attaqué vigoureusement, il se défendit de même, et fit plusieurs charges de cavalerie avec quelques succès. La réserve de Stainville trouva l'ennemi maître du bois de Kalden et de celui de Wilhemstadt, sous le feu desquels il nous falloit nécessairement passer. C'étoit la colonne du lord Gramby, à la tête du corps anglois, qui avoit débouché sur notre flanc gauche sans trouver d'opposition. M. de Stainville ordonna sur-le-champ d'attaquer le bois de Kalden, ce que nous exécutâmes sur quatre colonnes d'une brigade chacune. M. de Stainville conduisoit les deux des Grenadiers de France et Royaux, il me chargea de celle de la gauche. Nous nous emparâmes très-aisément du bois, qui étoit très-fourré, et qui n'étoit garni que de chasseurs à pied. Mais, quand je fus au coin du bois, et sur le bord d'une petite plaine qui le sépare de celui de Wilhemstadt, je me trouvai à la portée de pistolet d'une ligne d'infanterie qui barroit cette

Digitized by Google

plaine. M. de Stainville et le maréchal d'Estrées arrivèrent ; ils m'ordonnèrent de les attaquer sur-le-champ. Je retirai les brigades de Poitou et de Waldner du bois, je les formai en bataille sur deux lignes, nous chargeâmes à la baïonnette. L'ennemi, après avoir fait une décharge, plia, et nous laissa la place. M. de Stainville vint alors m'ordonner de continuer notre marche, en nous approchant de l'armée, qui continuoit sa retraite. Je fis tourner à gauche les troupes qui se trouvoient dans cette petite plaine, et je les conduisis dans le bois de Wilhelmstadt. M. de Stainville envoya à celles qui étoient dans le bois de Kalden l'ordre de se retirer et de me suivre : quelques-unes le reçurent ; d'autres, qui s'étoient perdues dans ce bois fourré, ne le reçurent pas, et furent investies par l'armée du prince Ferdinand, qui, lorsque nous combattions en tête le corps anglois, nous canonnoit par derrière, et nous serroit de près. Ces troupes, composées d'une partie du régiment d'Aquitaine, de vingt-quatre compagnies de Grenadiers de France et Royaux, furent prises après une faible résistance. L'armée continua sa retraite jusqu'au camp retranché de Cassel. Le prince Ferdinand s'arrêta, et campa à Hohenkirchen. Les maréchaux prirent, le soir même, la résolution de laisser M. de Stainville dans le camp retranché, et de faire passer la Fulde à l'armée, pour s'établir à Landwernhagen,

Digitized by Google

Cassel et Minden. On renforça la réserve de M. de Lusace entre Minden et Gottingen; et l'on m'envoya, avec un détachement de quatre mille hommes, pour démolir Fritzlar, et couvrir nos places depuis Francfort jusqu'à Cassel, sur trente-six lieues de pays. Je représentai aux maréchaux que ce seroit sur le corps qu'ils me donnoient à commander qu'alloient tomber tous les efforts de l'ennemi; et que, pour soutenir nos places de la gauche, il n'y avoit de moyens sûrs que ceux que le maréchal de Broglie avoit employés l'année d'auparavant par de puissantes diversions dans le pays d'Hanovre : MM. les maréchaux me dirent que c'étoit aussi leur intention, qui fut bien mal remplie.

Je partis donc, avec l'ordre par écrit de démolir Fritzlar. Ce fut encore une grande faute que l'abandon de ce poste, que le maréchal de Broglie avoit fait fortifier de manière à pouvoir y soutenir un siége. Mais, comme il n'étoit pas approvisionné, on craignit de ne pas en avoir le temps avant que l'ennemi se présentât en forces pour l'investir. Enfin l'ordre positif me fut donné de l'évacuer. J'y demeurai trois jours à dépouiller les ouvrages de palissades que je fis brûler, et à raser un front de fortifications entre les portes de Vorekel et le pont de l'Éder. Cette démolition fut interrompue deux fois par les différentes tentatives de l'ennemi, qui

Digitized by Google

vint, d'abord avec quatre mille hommes, enfin avec dix mille, pour en troubler l'ouvrage. Cet objet étant rempli, je repassai la Schwalm, et je me retirai sur Hombourg en Hesse. Ce même jour l'ennemi prit poste à Fritzlar. Il fut renforcé la nuit du 30 juin au 1.er juillet de tout le corps aux ordres du lord Gramby, qui marcha sur deux colonnes, à la tête de dix-huit mille hommes, pour nous attaquer dans la position que j'avois prise à Hombourg. L'une, à ses ordres, se dirigeoit sur la gorge de Ziegenheim; l'autre, à ceux du lord Cavendisch, marchoit sur la gorge de Hirschfeld, pour nous couper toute retraite. Dès que j'eus bien reconnu la supériorité de ce corps ennemi, et de son projet, qui se développa après trois coups de canon de signal entre ses colonnes, je pris sur-le-champ le parti de me retirer par un chemin que j'avois reconnu sur la crête de la montagne, qui conduit entre ces deux vallées à Neukirchen. Mais comme il falloit, pour y monter, passer très-près du chemin de Ziegenheim, où l'ennemi s'abandonnoit à toutes jambes pour nous prévenir, j'ordonnai aux dragons du Roi et de la Féronnaye de le charger au débouché d'un petit ruisseau qu'il avoit à passer pour y arriver. Nous pliâmes d'abord les dragons d'Elliot, et fûmes pliés à notre tour par la cavalerie angloise, qui nous attaqua au moment du désordre de la première charge, qui ne fut pas franche dans

Digitized by Google

plusieurs de nos escadrons. Je fis mettre sur-le-champ la brigade d'infanterie de Bourbonnois en bataille derrière la chaussée de Ziegenheim, et pointer son artillerie sur cette cavalerie angloise, avec quelques feux de chasseurs; les dragons se rallièrent à notre gauche, sous la protection de ce feu qui arrêta l'ennemi. Ils firent une seconde charge avec le plus grand succès sur les dragons anglois qu'ils battirent jusqu'au ruisseau, tandis que le feu de notre artillerie, de nos piquets de chasseurs et les hussards de Chamborant arrêtèrent pendant une demi-heure un gros de cavalerie angloise soutenu d'infanterie, qui vouloit déboucher devant notre droite. Dès que je vis notre petit champ de bataille nettoyé d'ennemis, et que je pouvois m'acheminer tranquillement, je ne voulus pas attendre que la colonne du lord Cavendish, qui gagnoit chemin dans la gorge d'Hirschfeldt, eût le temps de venir prendre les hauteurs qui étoient derrière nous. J'ordonnai notre retraite sur la crête des montagnes. En y arrivant, je trouvai l'avant-garde des troupes légères du lord Cavendisch qui arrivoit de son côté; je la fis charger et culbuter par nos hussards. Nous marchâmes, par notre droite sur deux colonnes, dans le chemin de Neukirchen : celle de droite, le long du bois, étoit composée de notre infanterie, dont les grenadiers et chasseurs de Bourbonnois

Digitized by Google

faisoient l'arrière-garde; celle de gauche étoit composée des dragons, dont les hussards de Chamborant faisoient l'arrière-garde. Les deux colonnes marchoient à même hauteur et à la portée du pistolet. Dès que nous eûmes passé à moitié un petit ravin, les deux avant-gardes de l'ennemi s'abandonnèrent à toutes jambes pour fondre sur les hussards de Chamborant. Je les fis soutenir sur-le-champ par du canon à cartouche, qui battoit l'ennemi en flanc et en écharpe; Chamborant passa le ravin avec la plus grande rapidité, et se reforma de l'autre côté. Il y fit un feu de mousqueterie aussi nourri que celui de l'infanterie, qui nous fit si bien respecter par l'ennemi, qu'il cessa de nous suivre. Cette affaire dura quatre heures; la perte fut de trois cents hommes de chaque côté, en tués, blessés ou pris dans le cours du combat. Nous prîmes plusieurs officiers anglois; milord Gramby, avant de se retirer, m'envoya un chirurgien de sa nation pour panser ses blessés. Mon ami intime ne m'auroit pas écrit d'un style plus honnête sur la vigueur et la précision des mouvemens qu'il avoit vu faire au corps de troupes françoises que je commandois, pour échapper à la triple supériorité de ses forces.

Je marchai le lendemain à Ziegenheim, où j'appris que, sur le bruit du canon de la veille, MM. les maréchaux avoient envoyé M. de Guerchy avec sa division, à Melzungen, pour renforcer la

communication. Je repris le 3, à Hombourg, ma première position, et je me rejoignis, par des postes, avec M. de Guerchy. Milord Gramby repassa l'Eder, et se campa derrière Fritzlar. J'écrivis sur-le-champ à MM. les maréchaux, que c'étoit le moment d'entreprendre, à notre tour, sur le pays d'Hanovre, et que si nous nous contentions de parer les coups sans en porter, nous serions comme le meilleur plastron qui finit par être percé; que s'ils ne pouvoient ou ne vouloient rien entreprendre à leur droite, je les priois de me faire remplacer à Hombourg; que je marcherois à Wildungen, d'où je détacherois un gros de troupes légères sur Warbourg, où étoit leur boulangerie mal gardée; que, vu la fatigue qu'avoit essuyée le corps de milord Gramby, la chose étoit faisable le lendemain; qu'elle deviendroit difficile le troisième jour, et impossible le quatrième, parce qu'alors le corps de milord Gramby auroit été renforcé et préparé pour une nouvelle incursion. Je n'eus de réponse des maréchaux que le quatrième jour; on me mandoit de rester à Hombourg, et de détacher, pour cette expédition, des troupes légères avec celles de M. de Guerchy; nous convînmes d'en charger M. de Caulaincourt, qui marcheroit jusqu'à Wildungen, d'où il détacheroit les hussards de Chamborant sur Warbourg. Mais l'ennemi ayant eu tout le temps

de renforcer ce poste, Chambôrant ne put que prendre les chevaux d'un convoi de pain qui étoient parqués hors la ville, et fit sa retraite diligemment par un très-grand détour, pour éviter toutes les troupes que l'ennemi détacha contre lui; de manière que cette expédition, quoique tardive, eut encore quelque succès.

Les maréchaux, à leur droite, avoient envoyé M. de Chevert avec un gros corps de troupes entre Gottingen et Munden, avec ordre d'entreprendre sur la communication de l'ennemi par le Weser. Mais il ne fut rien fait de considérable en cette partie. Toutes les tentatives furent foibles et mal soutenues, et donnèrent le temps au général ennemi de préparer une seconde incursion qui fut plus vigoureuse que la première. Il fit marcher, par sa droite, le général Freitag, soutenu du lord Conway. Le premier se porta à Wildungen, après que le dernier se fut emparé du château de Waldeck. Milord Gramby, avec un très-gros corps, marcha à Hombourg. Me voyant débordé à ma gauche par le corps de Freitag, dont j'ignorois le véritable dessein, je me retirai à Treissa, pour être, à tout événement, après avoir renforcé Ziegenheim, à portée de couvrir Marbourg. Mais ayant appris que Freitag et Conway, en contremarchant par leur gauche, s'étoient réunis à milord Gramby, et qu'ils avoient tourné sur M. de Guerchy, qui avoit re-

passé la Fulde; je revins sur-le-champ sur les derrières de l'ennemi, d'où je portai jusqu'aux portes de Fritzlar, des troupes légères qui firent quelques prisonniers. M. de Guerchy, ayant été renforcé par la division de M. Dumuy, reprit la position d'Hesler. Les ennemis se retirèrent derrière l'Eder; je repris le camp d'Hombourg, et cette tentative leur fut aussi inutile que la première. L'inaction de notre droite fut la même qu'elle avoit été lors de la première incursion sur notre gauche, ce qui rendit le général ennemi d'autant plus décidé et d'autant plus entreprenant. Les Saxons étoient campés entre Munden et Cassel; Gottingen fut abandonné à ses propres forces; toute notre droite fut repliée derrière la Verra, et fut renfermée entre cette rivière et la Fulde. Les maréchaux placèrent l'armée en camps séparés, depuis Munden jusqu'à Hesler et Hombourg. M. de Chabo, avec les troupes légères à ses ordres, gardoit les débouchés de la Verra au-dessus de Munden et de Witzenhausen. Le prince Ferdinand forma le projet de battre en même temps le corps saxon qui étoit à notre droite, et d'enlever le corps que je commandois, qui étoit à l'extrémité de notre gauche. Il destina les divisions de Luckner et de Freitag pour m'envelopper. Je n'avois plus rien à craindre pour les places de notre gauche, qu'une division de la réserve de Condé avoit renforcée. Je me repliai en bon ordre

Digitized by Google

sur les hauteurs qui étoient entre le camp d'Hesler et Hombourg, en me rapprochant des corps de MM. Dumuy et de Guerchy ; les Saxons ne furent pas si heureux, ils perdirent deux régimens ; M. le maréchal d'Estrées leur porta des secours qui firent retirer les ennemis. Le marquis de Rochechouart, qui étoit renfermé dans les murs de Munden, fit alors une sortie, et prit, dans leur retraite, deux pièces de canon et quelques prisonniers.

Le général ennemi, jugeant par tout ce qui s'étoit passé depuis l'affaire de Grebenstein, que le dessein des maréchaux étoit de s'en tenir à la défensive la plus morte, devint plus entreprenant que jamais : il fit marcher le gros de son armée à Gudensberg, ne laissant qu'une très-petite division à Hohenkirchen, et une à la cascade de Cassel ; il passa l'Eder le lendemain, et marcha, sur plusieurs colonnes, au camp d'Hesler ; je me retirai des hauteurs d'Hombourg, et je rentrai dans la ligne. Nos armées furent en présence toute la journée. Le prince Ferdinand reconnut, dans tous les points, la position d'Hesler, qui étoit respectable. Les maréchaux, cependant, qui ne vouloient plus combattre, retirèrent cette partie de l'armée à l'entrée de la nuit, derrière la Fulde, où ils la placèrent en divers camps derrière cette rivière ; le prince Ferdinand fit marcher Luckner avec une division de huit mille hommes sur Fulde, où il interrompoit

Digitized by Google

notre dernière communication avec Francfort. Il manqua aussi, de fort peu d'heures, d'enlever un convoi de notre grosse artillerie, et des gros bagages que l'on y renvoyoit, qui fut obligé de prendre un grand détour par Wurtzbourg pour s'y rendre. Les maréchaux envoyèrent M. de Stainville avec tous les dragons, pour nettoyer tout l'intérieur du pays, et en chasser tous les petits partis dont nous étions inondés. Il marcha jusqu'à Fulde, Luckner se retira à Nideraula.

Le général ennemi se disposa à nous entourer et à nous affamer plus que jamais; il fit marcher, par sa gauche, le prince Frédéric de Brunswick, avec une division de six mille hommes, qui, prenant un grand détour, se porta à Erfurt, sur la Haute-Verra, de manière que tenant par sa droite la division de Luckner vers la Haute-Fulde, et par celle du prince Frédéric la Haute-Verra, notre armée se laissa bloquer entre ces deux petites rivières, sans chercher à combattre aucun de ces corps ennemis qui ne se dispersoient autour de nous avec autant d'audace, que parce qu'ils comptoient sur la timidité de tous nos mouvemens.

Notre armée fut enfin réduite à manquer tellement de vivres et de fourrages, qu'après avoir évacué Gottingen, dont on fit sauter les fortifications; avoir établi une grosse garnison à Cassel, avec trois mois de vivres, nous partîmes le 16 août pour nous

Digitized by Google

retirer sur Fulde, et chercher ensuite à nous rejoindre à la réserve de Condé, qui étoit partie du Bas-Rhin après y avoir laissé des garnisons dans les places. L'armée fit sa retraite tranquillement sur Fulde, elle marcha sur deux colonnes à Budingen. Les réserves de Stainville et de Castries formèrent une troisième colonne sur la droite. Le prince Ferdinand se contenta de renforcer le corps du prince héréditaire, qui, depuis le Bas-Rhin, côtoyoit la réserve de Condé. Il le fit joindre par la division de Luckner, pour le mettre en état d'attaquer le prince de Condé. Il en fit la première tentative à Gruningue, où ce dernier s'étant bien posté, repoussa l'ennemi avec perte de trois pièces de canon. Il continua de côtoyer M. le prince de Condé, qui marcha à Friedberg, ensuite à Kirdorf, pour rejoindre l'armée des maréchaux entre Francfort et la Nidda. Ces derniers ayant appris que M. le prince de Condé avoit abandonné le camp de Johannisberg, près Friedberg, poste très-important, et d'où l'ennemi, s'y établissant avant nous, auroit couvert les siéges de Giessen et de Marbourg, envoyèrent l'ordre à M. le prince de Condé d'y retourner, et se mirent en marche avec toutes leurs forces pour le soutenir. Le prince de Condé se fit précéder par son avant-garde, aux ordres de M. de Levis, qui se porta sur le Johannisberg, où les colonnes de nos deux armées s'ache-

Digitized by Google

minoient. D'un autre côté, le prince héréditaire s'ébranla dès le matin pour s'en emparer; il y vit des troupes qu'il ne balança pas d'attaquer. Le marquis de Levis, se voyant près d'être soutenu par les deux armées, défendit le terrain le mieux qu'il put. Il fut cependant forcé par la supériorité des forces du prince héréditaire, qui s'empara du sommet de la montagne. Mais au moment où ce dernier s'y établissoit, il fut attaqué et chassé à son tour par la tête des colonnes de la réserve de Condé, et celles de l'armée. L'infanterie du prince héréditaire auroit été taillée en pièces sans une charge vigoureuse de cavalerie que fit Luckner pour la sauver, et lui donner le temps de repasser le Wetter. Les François y firent cependant deux mille prisonniers, et cette affaire coûta trois mille hommes au prince héréditaire, qui y fut grièvement blessé. Son armée, après avoir passé le Wetter, fut reçue et soutenue par la tête des colonnes du prince Ferdinand, qui y arrivoit dans la plaine de Sœdel. On auroit pu tirer un plus grand parti de cette action, si dans le premier moment où l'on vit le prince héréditaire chassé de la montagne, on eût fait marcher les carabiniers et l'aile gauche de la cavalerie, qui étoit en bataille près de Friedberg, et qu'ils eussent chargé le flanc droit de l'ennemi dans sa retraite.

L'armée des maréchaux campa à Friedberg, et la

Digitized by Google

réserve de Condé sur le Johannisberg. Le général ennemi établit son camp à notre vue, dans la plaine de Sœdel, entre le Wetter et l'Orloff. Les maréchaux, après avoir séjourné quatre jours à Friedberg, marchèrent à Giessen; ils y firent jeter des ponts sur la Lahn. L'armée du prince Ferdinand marcha par sa droite, et se dirigeant par Grunberg et Laubach, alla se poster derrière l'Ohm; les maréchaux passèrent la Lahn, séjournèrent à moitié chemin de Marbourg, et firent leur marche avec tant de lenteur, qu'ils donnèrent le temps au général ennemi de se poster avantageusement derrière l'Ohm et son confluent, dans la Haute-Lahn.

Il ne nous resta, du combat de Friedberg, d'autre avantage que d'avoir dégagé Giessen et Marbourg, repris toute la Weteravie, et une petite partie de la Hesse. Le gros de ce pays resta à l'ennemi, qui s'occupa à rendre sa position inattaquable, et à former derrière lui le siége de Cassel et le blocus de Ziegenheim. Il avoit laissé un poste au château d'Amœnebourg, qui étoit de notre côté de la rivière; les maréchaux ayant étendu leur armée depuis Merlau jusqu'à Kalderen, en différentes divisions, firent des dispositions pour s'emparer du château d'Amœnebourg, ce qui occasionna une affaire beaucoup trop meurtrière pour un objet aussi peu important.

Cette petite ville est bâtie sur le haut d'une col-

Digitized by Google

line isolée; elle est entourée d'un simple mur, et a un château séparé du reste de la ville par un fossé revêtu. Nos généraux placèrent nos troupes entre la ville et le pont de l'Ohm, pour fermer tout secours à la garnison, qui étoit de cinq cents hommes. On négligea, dans le cours de la nuit, de retrancher ces troupes, ce qui les mit au jour, et dès que le brouillard fut tombé, à découvert sous le feu de l'ennemi, qui nous opposa, des bords de la rive droite, un feu d'artillerie et de mousqueterie formidable. L'ennemi crut que notre dessein étoit de passer l'Ohm de vive force. Il redoubla son feu et ses troupes pour s'y opposer. On se canonna et on se fusilla toute la journée avec un acharnement et une perte très-grande de part et d'autre. M. de Castries y fut dangereusement blessé. Les maréchaux faisoient, dans le même temps, battre avec de l'artillerie de bas en haut les murs d'Amœnebourg, et les gens qui en furent chargés en connoissoient si peu l'intérieur, qu'ils s'attachèrent à faire la brèche précisément à la partie du mur construit sur le grand fossé revêtu, qui séparoit la ville du château. On en fit une autre sur la basse-cour du même château, qui n'avoit de communication avec lui que par une poterne. Enfin, à l'entrée de la nuit, on fit une attaque environnante pour diviser leurs forces; les troupes qui marchèrent aux brèches y arrivèrent, mais infructueusement; elles

y perdirent un nombre de braves soldats qui furent tués, les uns sur les bords du fossé qu'ils ne pouvoient pas franchir, les autres dans la basse-cour, où ils étoient canardés de toutes les fenêtres du château. Le commandant ennemi, qui ne vouloit cependant pas avoir à soutenir un second assaut, demanda, à la pointe du jour, à capituler, et obtint la libre sortie de cette garnison. La perte, dans le cours de la journée précédente, fut au moins de trois mille hommes tués ou blessés de part ou d'autre. On employa toute la nuit, où l'on donna l'assaut, à se retrancher sur les bords de la rivière, pour mettre les troupes à couvert : on finit par où l'on auroit dû commencer. L'ennemi ayant pris les mêmes précautions, on convint de ne plus se tirer en pure perte; cette même trève fut établie sur le front des deux armées entre les gardes respectives, se réservant de faire feu sur tout ce qui voudroit forcer le passage d'un bord à l'autre.

Les deux armées restèrent trois mois dans cette position, avec une grande incommodité de part et d'autre pour les fourrages, que l'on étoit obligé d'envoyer chercher à dix lieues sur la fin de l'arrière-saison. Le prince Ferdinand fit faire le siége de Cassel, qui ne se rendit vers la fin d'octobre, au douzième jour de tranchée ouverte, que sur l'ordre des généraux, à M. Diesback, d'obtenir la libre sortie de sa garnison. Elle lui fut accordée, après

Digitized by Google

avoir fait un commencement de défense qui lui fit honneur.

Le prince Ferdinand bloquoit aussi Ziegenheim; il en alloit faire le siége, lorsqu'au commencement de novembre, nous reçûmes la nouvelle de la signature des préliminaires de la paix faite à Fontainebleau, entre les ministres de France et d'Angleterre. Les généraux respectifs eurent une conférence à ce même moulin d'Amœnebourg, où l'on s'étoit, deux mois devant, si fort passé par les armes. On y convint d'une trève et d'une répartition de quartiers aux deux armées, en attendant la ratification du traité.

Ainsi finit une des plus tristes campagnes que j'aie faites de ma vie. Le maréchal d'Estrées, accablé d'infirmités, mourut peu de temps après dans les douleurs et l'opération de la pierre. Le maréchal de Soubise, ami de Louis XV, brave, honnête homme, n'avoit aucune des autres qualités qui constituent un bon général d'armée. Cette guerre malheureuse fut mal conduite par la plupart des ministres et des généraux des grandes puissances; elle combla de gloire le roi de Prusse, qui profitoit habilement de nos fautes. On peut bien juger que les conditions de la paix s'en ressentirent; la France y perdit le Canada, la Louisiane et la plus grande partie de sa marine. Ce traité fut mis au nombre des plus malheureux que la France

Digitized by Google

ait jamais signés : les autres grandes puissances restèrent en Europe à peu près avec les mêmes limites qu'elles avoient au commencement de cette guerre de Sept-Ans si fameuse et si dispendieuse.

Dès que la paix fut ratifiée, le ministre françois s'occupa de réformes sévères. On se prenoit aux troupes de nos malheurs dans cette guerre, ce qui étoit d'autant plus injuste qu'elles avoient montré beaucoup de vigueur sous tous les généraux qui leur avoient inspiré de la confiance. On me chargea de faire les réformes dans le Dauphiné et la Provence. J'étois porteur de trente-trois retraites forcées; je n'en donnai que six, et j'en rapportai vingt-sept à M. le duc de Choiseul, qui m'en approuva.

Ce ministre fit d'abord le plan de trois armées permanentes : il me destina à celle d'Alsace, pour y être employé maréchal-de-camp et major-général de l'infanterie. Il changea d'idées peu de temps après, nomma des officiers-généraux qui devoient passer six mois auprès des troupes. Je fus employé à Strasbourg, et chargé, jusqu'en 1769, de l'inspection de l'infanterie françoise en Alsace; tandis que M. de Wurmser l'étoit de l'infanterie allemande. Le ministre fit ensuite, pendant six mois, une réduction d'inspecteurs à quatre, à qui il confia toute l'infanterie. J'étois du nombre des quatre

Digitized by Google

conservés, et à mon retour je fus le premier à voter contre, en faisant comprendre au ministre que, dans un militaire aussi étendu que le nôtre, il étoit mal vu de réduire l'activité des officiers-généraux à quatre inspecteurs d'infanterie, et à quatre inspecteurs de cavalerie : il en sentit les conséquences, et remit les choses comme elles étoient.

Il avoit succédé au maréchal de Belle-Isle; et son caractère ne ressembloit en rien à celui de ce dernier. Le cœur de ce ministre étoit bon; il étoit très-généreux, mais encore plus prodigue de son propre bien qu'il ne l'étoit de celui de l'état : son esprit étoit actif; il avoit surtout celui de la réplique. En voici un trait qui peut être cité : Le duc de Richemond, envoyé un an après la paix ambassadeur en France, passa à Dunkerque, où il y avoit une discussion entre le commissaire anglois et celui de France pour la destruction d'une écluse. On fit intervenir l'ambassadeur de l'empereur, en prétendant que la destruction de cette écluse occasionneroit une inondation dans la châtetellenie de Furnes. On s'assembla chez M. de Choiseul : le commissaire françois, vieil ingénieur, battit, papiers sur table, le commissaire anglois, qui ne savoit plus que répondre. Mais, monsieur le duc, dit M. de Richemond, toujours des complaisances de la part de l'Angleterre? Qu'appelez-vous, monsieur l'ambassadeur, des complaisances? répliqua M. de

Choiseul, en se levant; sachez que le roi, mon maître, ne veut de complaisances d'aucune puissance de l'Europe, encore moins de l'Angleterre que de toute autre. Avez-vous commission de votre cour pour me parler ainsi? Ce ministre savoit parfaitement que l'Angleterre, dont les finances étoient aussi épuisées que les nôtres, ne voudroit pas recommencer la guerre pour une écluse de Dunkerque. M. de Richemond fut embarrassé, s'excusa sur ce que, parlant mal françois, il avoit pu se servir d'une expression impropre. M. de Choiseul le prit sur le temps, et lui répliqua : Eh bien! monsieur l'ambassadeur, signez l'arrangement proposé, et que tout soit terminé; ce qui fut exécuté.

Je citerai encore une anecdote, qui prouve que ce ministre étoit aussi facile dans son intérieur, qu'il étoit fier et tranchant dans son audience publique. Le maréchal de Broglie étoit toujours exilé le ministre accueilloit fort mal toutes les demandes qui lui étoient faites de permission pour aller le voir dans son exil : après lui avoir rendu compte de l'opération de mes revues de réforme, je lui dis qu'ayant fini tout ce que le service du roi exigeoit de moi, je voulois profiter de mon premier moment de liberté pour aller à Broglie voir le général aux ordres duquel j'avois servi avec le plus de plaisir dans cette guerre malheureuse, et qui m'a-

Digitized by Google

voit témoigné le plus de confiance. Il se renfrogna d'abord; mais il me répondit tout de suite que mes motifs étoient trop nobles pour ne pas avoir toute permission, et que le roi me la donnoit d'y aller toutes les fois que je le voudrois. Je reçus le cordon rouge peu de temps après, sans l'avoir demandé.

Quelques années après la paix, nous eûmes à Strasbourg la visite du prince héréditaire de Brunswick. Il revenoit de l'Angleterre, où il avoit été très-bien reçu de la nation, et surtout du parti de l'opposition, mais assez froidement du roi, son beau-frère, et de ses nouveaux ministres. Nous parlâmes un peu de nos vieilles guerres; et le prince, très-aimable, qui me combloit de marques d'estime et d'amitié, désira, en nous quittant, que je le conduisisse jusqu'au champ de bataille où M. de Turenne avoit été tué, dans la dernière campagne de ce grand homme contre Montécucully.

Nous eûmes en chemin une conversation assez extraordinaire, que je rapporte pour la suite que les affaires de l'Amérique auront dans ces Mémoires. Il me parloit du désir qu'il avoit d'être allié avec les François, et de faire la guerre avec eux. Je lui répondis qu'il seroit possible que nous fussions un jour alliés du roi de Prusse, son oncle; mais qu'il auroit toujours de l'embarras du côté de l'Angleterre, qui étoit notre rivale, et notre enne-

Digitized by Google

mie naturelle. Il me répondit avec vivacité que son parti seroit bientôt pris en pareil cas. Quand je vis son peu d'attachement pour cette dernière puissance, je lui dis en riant qu'il devroit aller jouer, en Amérique, le rôle du roi Guillaume, et s'y faire souverain d'un superbe empire. Ce château en Espagne, me répondit-il, peut avoir passé dans mon imagination; mais, monsieur, il faut un siècle pour que des colonies divisées entr'elles par les mœurs, le langage, la religion, et qui se détestent puissent se réunir et former une confédération. Lorsqu'elles prendront le parti de s'insurger, elles tendront à la plus grande liberté, et ne quitteront pas un maître pour en prendre un autre. Il avoit toute raison pour ce dernier article; mais ce qu'il me dit pour le premier, prouve combien l'Angleterre étoit mal instruite alors de l'esprit et des dispositions de ses colonies, dont la résistance et la confédération furent complètes peu de temps après.

On me donna, en 1769, le commandement d'un camp de quatorze bataillons amalgamés, avec une nouvelle artillerie de campagne, dont on fit les épreuves devant le roi à Verberie et à Compiègne. Il y avoit trois divisions dans ce camp, indépendantes les unes des autres. M. de Wurmser avoit celle des Allemands et Suisses; la mienne étoit composée de quatorze bataillons françois;

Digitized by Google

celle du comte de Puységur étoit de douze autres bataillons. C'étoit au premier, comme l'ancien, à commander le tout; mais on a toujours cru que le duc de Choiseul, voulant se faire maréchal de France, s'étoit réservé le suprême commandement. Quoique ces divisions, d'abord séparément, ensuite réunies, manœuvrassent avec le plus grand succès, et les applaudissemens de tous les étrangers qui vinrent à ce camp, les circonstances ne furent pas favorables au ministre. Une nouvelle maîtresse, un parti d'opposition qui se rallia derrière elle, l'eurent bientôt culbuté. Il ne fut jamais plus grand que dans sa disgrâce, par les hommages qui lui furent rendus, au milieu de son exil, par les gens qu'il avoit obligés, et qui composoient une grande partie de la nation. Il rendit, avant son départ, les comptes des finances de ses deux ministères, et la censure de ses ennemis ne s'exerça pas contr'eux. Sa vertueuse et respectable femme se constitua dans un couvent, pour sacrifier toute sa fortune à l'acquit total des dettes de son mari. Elle soutint cette démarche avec une constance héroïque.

Il arriva à cette époque deux événemens qui prouvent bien l'instabilité des choses de ce monde: la seule jolie femme que M. de Choiseul avoit brusquée dans sa vie, fut mademoiselle Lange, depuis comtesse Dubarry, qui devint maîtresse du

Digitized by Google

roi et le chassa; le seul inspecteur qu'il n'aimoit pas, qu'il maltraitoit, et qui étoit en Daûphiné, reculant de faire son travail avec lui, reçut le courrier pour venir le remplacer au ministère de la guerre.

M. de Choiseul, dans les dernières années de son ministère, avoit entrepris la guerre de Corse. Il fut flatté de cette petite conquête, et crut qu'elle feroit époque dans son ministère, qui avoit été jusqu'ici aussi malheureux dans les opérations militaires, qu'il fut habile et respecté dans celui des affaires étrangères. Il essuya cependant encore des revers. Il confia, dans la première campagne, cette conquête à faire au marquis de Chauvelin, son ami, qui avoit été ministre à Gênes : il avoit de l'esprit, de la politique, étoit fort aimable courtisan; mais il y éprouva des échecs qui forcèrent à le rappeler. On donna le commandement au comte de Vaux, pour la seconde campagne, avec les moyens les plus amples. Cet officier-général y avoit fait la guerre en 1738, comme capitaine au régiment d'Auvergne; il s'y étoit distingué, et en connoissoit parfaitement bien le pays. Il a fait une fortune militaire complète, étant parvenu au bâton de maréchal de France. Il ne sera pas hors de propos de parler de lui et de son caractère; il a beaucoup et bien servi, commandé à Berg-op-Zoom et à Gottingen; et je crois que son genre particulier étoit la défense des places, l'art de les fortifier, et la

Digitized by Google

fermeté d'un homme très-courageux. Mais ce qui l'avoit fait valoir singulièrement, étoit un esprit original dans ses idées et dans ses décisions militaires qui l'avoit fait percer dans tous les grades. Il affectoit un caractère d'une grande sévérité; mais il étoit au fond le meilleur homme du monde. Ce général fit dans cette campagne la conquête de la Corse; Paoli et les principaux chefs s'embarquèrent pour l'Angleterre après une molle résistance.

Un autre événement occupa la dernière année du ministère de M. de Choiseul. Les Espagnols avoient chassé, à main armée, les Anglois d'un établissement qu'ils avoient fait aux îles de Falckland; l'Angleterre arma pour venger cette injure, l'Espagne pour la soutenir; la France, son alliée, arma de même, mais en offrant sa médiation. Les Anglois, prévoyant déjà les troubles de l'Amérique, furent moins hautains; et cet arrangement fut terminé à l'amiable, peu de temps après l'exil de M. de Choiseul, par le roi lui-même, qui n'avoit pas encore disposé de la place de ministre des affaires étrangères.

M. de Monteinard arriva au ministère de la guerre avec la disposition de culbuter toutes les ordonnances de son prédécesseur; soit par la résistance qu'il trouva dans les inspecteurs qui pensoient que l'on pouvoit y corriger, mais qu'il s'en

Digitized by Google

falloit de beaucoup que l'on dût les détruire; soit par jalousie particulière et personnelle, il me traita assez fraîchement à son début. La franchise de mon caractère le fit revenir d'une part, et les dispositions du roi le firent enfin résoudre à me donner la grand'croix de Saint-Louis, qui m'avoit été promise au dernier camp de Compiègne. Il supprima l'inspection de l'infanterie allemande et suisse, et chargea le baron de Wurmser de l'infanterie françoise et étrangère en Alsace; j'eus alors le département de la Normandie et de la Bretagne.

M. le duc d'Aiguillon fut en même temps nommé ministre des affaires étrangères. Ce fut sous son ministère que se fit, sans le consulter, le partage de la Pologne. L'impératrice de Russie y avoit fait élire un roi de son choix, et de ses amis intimes. Ses troupes étoient répandues dans tout le pays: la liberté polonoise se confédéra; et, à l'aide de quelques moyens d'argent et de petits secours d'hommes que la France y fit passer, elle ne laissa pas que d'occuper les Russes. La seule action où le peu de François que l'on avoit employés dans ce pays, aux ordres du baron de Viomenil, se distinguèrent, fut la surprise de Cracovie, et le siége qu'y soutint M. de Choisy, qui ne se rendit qu'après une vigoureuse résistance. D'un autre côté, M. de Choiseul avoit fait exciter, par

Digitized by Google

M. le comte de Vergennes, alors ministre à Constantinople, les Turcs à faire la guerre aux Russes. Ces derniers les battirent pendant trois campagnes de terre et de mer. Tous leurs succès donnèrent de la jalousie à l'impératrice et au roi de Prusse; et ils ne vendirent leur neutralité qu'à la charge du partage de la Pologne, où chaque puissance voisine prit la part qui étoit à sa convenance, en laissant le noyau au malheureux roi de Pologne.

Le roi de Suède, en qualité de prince héréditaire, se trouvoit voyageur en France lors du bouleversement de notre ministère. Il apprit la mort de son père, fit part au roi et à M. le duc d'Aiguillon de ses projets pour anéantir l'anarchie dans laquelle la Suède étoit tombée dans les dernières années du règne de son père; on lui donna pour ambassadeur M. de Vergennes, qui eut l'ordre de le seconder dans ses projets. Mais le roi de Suède, lui-même, s'empara de l'autorité d'une manière qui lui fit honneur, parce qu'elle ne coûta pas une goutte de sang.

M. de Monteinard, après avoir bouleversé tout ce qu'il avoit pu des ordonnances de son prédécesseur, fit place à M. d'Aiguillon qui réunit les deux départemens, et qui fut alors le ministre principal et prépondérant. Celui-ci, trouvant le ministère partagé entre le parti Choiseul et celui du dernier

Digitized by Google

ministère, prit sagement le parti d'assembler les inspecteurs d'infanterie chez le maréchal de Biron, et ceux de cavalerie chez le maréchal de Soubise, pour raccorder les opinions.

L'assemblée de l'infanterie fut très-instructive, on y traita toutes les matières qui concernent l'administration militaire. Il y fut fait d'excellens projets d'ordonnances : on a dit, dans le temps, que j'y avois joué quelque rôle ; je peux convenir qu'il se découvrit en moi un talent dont je n'avois jamais fait d'usage, de rendre en public mes idées sur le militaire d'une manière claire et précise. Celle de la cavalerie n'eut pas le même succès. Elle étoit composée de tous les chefs et survivanciers des corps de cavalerie à priviléges, et des états-majors de la cavalerie et des dragons, dont le nombre étoit beaucoup plus fort que celui des inspecteurs connaissant les détails. On vint cependant à bout de réunir les opinions par des comités mixtes des deux assemblées dont je fus un des membres.

Ces conférences durèrent deux ans : Louis XV mourut à la fin de la première conférence. M. le duc d'Aiguillon se trouva renversé du haut de la roue de la fortune, où il n'étoit pas parvenu sans peines ni sans intrigues, mais avec des talens. Il fut remplacé par M. le comte Dumuy, qui nous fit achever notre travail, et commença à mettre en

Digitized by Google

exécution une grande partie de nos ordonnances. Il mourut au bout de dix-huit ans de ministère, regretté pour ses vertus. M. de Saint-Germain lui succéda. Ce ministre étoit sans connoissance de la nation et de son militaire actuel, qu'il avoit perdu de vue depuis vingt ans : il fut appelé, sur un mémoire qu'il avoit composé dans sa retraite en Haute-Alsace, après avoir quitté le service de Danemarck. Il annonçoit, dans ce mémoire, de grandes réformes et de grandes économies. M. le comte de Maurepas, qui avoit toute la confiance du roi, en fut séduit; mais, en vieux courtisan, il fut cependant le premier à le déjouer dans son exécution. Son projet rouloit principalement sur la suppression de tous les corps à priviléges, par lesquels notre militaire étoit peuplé d'officiers-généraux, qui, dans le cours de leurs fonctions, dans les différentes troupes qui entouroient le trône, n'avoient fait d'autre service réel que celui de capitaine de cavalerie ou d'infanterie, et de réduire la moitié des capitaines pour donner plus de considération à cet état. On parut d'abord lui accorder une grande confiance, en réunissant à son département toutes les parties du militaire qui étoient dans celui de la maison du roi, et toutes les caisses qui en dépendoient. Mais il fut forcé de conserver tous ceux des gardes-du-corps, la moitié des gendarmes et des chevau-légers avec tous leurs offi-

Digitized by Google

ciers, la gendarmerie en entier augmentée de titres et d'argent. Enfin la réforme ne tomba que sur les pauvres mousquetaires qui n'avoient pas de chefs accrédités pour les maintenir. Il réforma les inspecteurs pour y substituer des officiers-généraux de division. Je fus nommé à celle de Metz, où je servis pendant deux ans en cette qualité. Après avoir bien détruit, il lui fut difficile de rééдifier, vu le peu de connoissance qu'il avoit des hommes qui composoient alors le militaire françois. M. le comte de Maurepas le prit dans un moment d'embarras pour lui proposer de se donner le prince de Montbarrey pour adjoint. Il ne tarda pas à s'en méfier et à en devenir jaloux : ce fut dans ces circonstances que j'arrivai de Metz, à la fin de mon second service. M. de Saint-Germain redoubla d'amitié à mon égard, me donna des rendez-vous de confiance à sa maison de l'Arsenal et me consulta sur différens objets. Il ne me fut pas difficile de voir le but auquel il tendoit; et, comme je n'avois aucune prétention de succéder à M. de Montbarrey, je le renvoyai à son adjoint pour toutes ces explications; et je partis, sous le prétexte d'une maladie de mon père, pour aller passer six mois à Rochambeau. Dans cet intervalle, il fut renvoyé, et mourut de chagrin, dans sa maison de l'Arsenal, un an après, ayant réellement fait un surcroît de dépense au militaire, de quelques mil-

Digitized by Google

lions, par une augmentation de paye qui étoit nécessaire à la vérité; mais fort peu d'économie, qui ne fut même qu'éventuelle, puisqu'il fut forcé de laisser les traitemens presqu'entiers à ceux qu'il réforma. Ce malheureux homme finit sa vie par un testament qui a été imprimé après sa mort. Il m'y distingua, puisqu'il m'y nommoit rapporteur d'un conseil de guerre qu'il établissoit pour régir le militaire, en me donnant la surintendance de tous les bureaux.

On n'eut aucun égard à ce testament, qui resta dans l'oubli des bibliothéques comme tant d'autres; et M. de Montbarrey conserva sa place dans toute la plénitude du pouvoir, sous les ordres de M. de Maurepas.

Les troubles de l'Amérique commençant à nous engager dans sa querelle, on forma à Vaussieux, en Normandie, en 1778, un camp très-considérable, aux ordres du maréchal de Broglie. Le combat que M. d'Orvilliers donna à Ouessant, contre la flotte angloise, étant resté indécis, notre camp ne fut occupé que de manœuvres et d'évolutions. C'est ici le lieu de parler d'une discussion qui me fit honneur dans le militaire, mais qui fit le plus de peine à mon cœur, en me forçant à une opposition formelle aux idées de M. le maréchal de Broglie que j'avois respecté toute ma vie; il me contraignit lui-même à me mettre à la tête de cette

Digitized by Google

opposition à ses vues, en me donnant le commandement d'une brigade dressée suivant nos dernières ordonnances, dont il comptoit battre et détruire tous les mouvemens par un réglement nouveau qu'il avoit donné à toute son armée. Il n'ignoroit pas que j'avois été un des promoteurs de ces ordonnances, et ne croyoit pas que j'eusse l'âme assez basse pour les abandonner. On doit se souvenir que M. le maréchal de Broglie fut exilé pendant une partie du ministère de M. de Choiseul; il est assez naturel de critiquer tout ce que fait son ennemi, et M. le maréchal de Broglie ne s'en gêna pas. Il avoit dans son voisinage un officier grand géomètre, mais très-médiocre tacticien, qui lui renouvela un projet de plésion qu'il avoit donné déjà comme ordre primitif dans l'infanterie, et qui n'étoit que le perfectionnement des colonnes de Folard. Ce projet, fort protégé par M. le comte de Broglie, avoit déjà été rejeté dans un conseil tenu à Cassel, en présence du maréchal, par MM. Dumuy, Cloren, Guibert le père et moi. On étoit convenu que c'étoit une bonne manœuvre à placer dans l'ordonnance pour s'en servir dans l'occasion; mais que l'ordre mince étoit le premier ordre pour déployer son feu, et pour être moins en prise à l'artillerie quadruplée qui existoit actuellement dans les armées de l'Europe. M. de Mesnil-Durant renouvela son projet dans l'exil du maréchal, qui

l'adopta exclusivement. J'eus beau lui représenter que l'ordonnance de 1776 réunissoit l'ordre profond et l'ordre mince pour s'en servir à la volonté des généraux, et leur donnoit tous les moyens les plus courts et les plus simples pour se mouvoir par son centre, par ses droites et par ses gauches, et passer d'un ordre à l'autre avec la plus grande célérité; au lieu que le réglement de M. de Mesnil-Durant commençoit par paralyser l'ordre mince dont il ne se servoit que pour le moment du feu, en lui défendant de marcher en aucune circonstance, et qu'il réduisoit l'ordre profond à un seul mouvement central, lorsque les débouchés pour charger l'ennemi se trouvoient souvent devant la droite ou la gauche. Je fus si peu écouté, que M. le maréchal, en partant pour le camp, dit au roi qu'il me destinoit la brigade de comparaison, formée d'après l'ordonnance de 1776; et qu'il alloit démontrer, par l'ordre nouveau qu'il donnoit à son armée, combien ce réglement étoit préférable au premier. Enfin, dès le début de ce camp, il se porta tout de suite pour être l'avocat le plus ardent d'une cause dont il eût été plus convenable à sa dignité de rester le juge.

C'est dans des circonstances aussi pénibles pour moi que la carrière du défi s'ouvrit entre l'ordonnance et le nouveau réglement. J'exécutai, avec la brigade de comparaison, toute la manœuvre de

Digitized by Google

l'ordonnance de 1776, avec un succès et des applaudissemens universels. M. le maréchal de Broglie voulut me prendre sur le temps en deux manœuvres : il disoit que, dans les changemens de front, tous nos pelotons et nos bataillons étoient décousus, de manière à être taillés en pièces par la moindre charge de cavalerie. Au moment où j'eus commencé le changement de front de la brigade, il vint, avec toute la troupe qui l'accompagnoit, comme s'il avoit voulu me charger. Dès que je le vis s'ébranler je commandai : *Colonnes, halte, en masse, serrez les colonnes.* Il les trouva toutes dans un ordre solide et d'autant plus respectable, que par leur position naturelle, au moment où elles furent arrêtées, elles se flanquoient mutuellement. Il me cria que ce mouvement n'étoit pas dans l'ordonnance; je lui citai la page et l'article où il étoit désigné précisément pour le cas en question. Il fit arriver ensuite une brigade formée en plésions, et nous fit partir à la même minute pour voir le temps que chacune mettroit à changer de position. Le mouvement de cette brigade fut fait avant le mien : il y eut un grand triomphe des partisans de ce système, qui ne dura pas. Je m'approchai froidement de M. le maréchal, et lui dis que cette brigade avoit mal marché; car, n'occupant que la moitié du front que la mienne occupoit en bataille, elle n'avoit que la moitié du

Digitized by Google

quart de cercle que la mienne avoit eu à parcourir, et que conséquemment son mouvement auroit dû être fini moitié plutôt ; les rieurs furent alors de mon côté, ce qui m'attristoit d'autant plus, que je savois que cela ne feroit que l'aigrir : tel fut le résultat de cette séance.

Il me plaça ensuite dans l'armée ennemie, dont il donna le commandement une fois à M. de Chabo, ensuite au comte d'Egmont. Dans la première manœuvre, M. de Chabo, m'ayant chargé de toute l'infanterie, consistant en dix bataillons, et lui s'étant mis à la tête de la cavalerie, nous eûmes tourné l'aile droite de M. le maréchal, et fait faire un feu prodigieux derrière ses troupes avant qu'il eût pu ramener toutes ses masses pour s'y opposer. Je me retirai enfin derrière un ravin à mi-côte ; dès que ses colonnes furent entassées dans ce côteau resserré, je lui déployai un feu de canon et de mousqueterie si formidable, qu'il fit cesser le mouvement avec beaucoup d'humeur.

A la troisième manœuvre, il nous ordonna de nous placer auprès d'un village où il viendroit nous attaquer. M. d'Egmont observoit à la tête de la cavalerie, et me chargea de l'infanterie, à qui je fis border le village avec de grandes et belles communications derrière la droite et la gauche. Il nous tourna par celle-ci, cherchant à nous amuser de front ; son mouvement n'étoit pas à moitié fini,

Digitized by Google

que nous eûmes décampé, traversé une plaine d'un quart de lieue et pris une nouvelle position respectable, où il finit la manœuvre.

La dernière fut la plus vive et la plus intéressante; son projet étoit de nous acculer à la mer, de nous y prendre tous prisonniers et d'en faire faire ensuite la réjouissance par son armée. Il nous posta à la défense d'une rivière qui se jetoit à trois lieues plus bas dans la mer, au village de Courseule. M. le maréchal de Broglie, après avoir fait faire plusieurs fausses attaques, fit un très-beau mouvement pour nous tourner en passant la rivière de Seule, à une lieue au-dessus de notre droite. Je fis faire un changement de front à l'infanterie, en appuyant sa gauche où elle avoit auparavant sa droite. Nous bordions une hauteur qui dominoit une petite plaine dans laquelle M. le maréchal ne pouvoit faire entrer ses colonnes que par des défilés; tout notre canon fut dirigé sur la tête de ses colonnes en les prenant en écharpe. Ce feu, quoiqu'à poudre, simuloit un si prodigieux effet, qu'il fut forcé de déployer sa première ligne et de la faire marcher, contre ses principes, dans l'ordre mince. Nous nous retirâmes ensuite par une plaine de deux lieues, jusqu'au village de Sainte-Croix, sur le bord de la mer, où nous avions l'ordre de diriger notre retraite. Avant que l'armée fût sortie des défilés que nous venions de

Digitized by Google

quitter, et qu'elle se fût avancée dans son ordre de bataillons en colonne, nous eûmes le temps de faire une petite halte de repos pour les troupes. M. le maréchal chercha alors à nous envelopper par nos ailes; mais, dès qu'il commença ce mouvement, je marchai légèrement par l'aile gauche pour traverser une autre plaine d'une demie-lieue, et aller repasser la même rivière de Seule près de son embouchure dans la mer, au pont de Courseule. J'avois laissé, au village de Sainte-Croix, un bataillon de grenadiers quelques minutes après moi, avec du canon pour masquer notre retraite; et M. le comte d'Egmont, avec sa cavalerie placée entre Sainte-Croix et Banville, couvroit notre mouvement. Dès que M. le maréchal s'en aperçut, il marcha à la tête de ses avant-gardes, et ne put arriver que quand tout étoit passé et que nous y eûmes pris une position qu'il jugea lui-même inattaquable.

Le résultat de ces malheureuses discussions fut très-fâcheux pour M. le maréchal de Broglie; je pris congé de lui à la fin du camp : je lui parlai pathétiquement et les larmes aux yeux; il parut touché, mais ne voulut pas être convaincu. Je me retirai à Rochambeau pendant trois mois. Les épreuves de son nouveau réglement furent mal reçues des troupes, et le ministre leur ordonna de se remettre à l'ordonnance de 1776, en rentrant

Digitized by Google

dans leurs garnisons respectives. Je dois cependant, à M. le maréchal de Broglie, la justice de dire qu'il étoit grand tacticien et excellent militaire; qu'il est le premier général françois qui, à l'instar du grand Frédéric, divisa son ordre de bataille en deux ou trois avant-gardes, quatre ou six divisions, et des réserves composées des différentes armes; que s'il fut égaré dans cette occasion, c'est par l'intrigue de quelques sous-ordres, et quelques préventions contre le ministère de M. de Choiseul; qu'il rentra dans des détails qu'il avoit dû négliger depuis long-temps, et qui étoient fort au-dessous de sa dignité et de sa position actuelles.

Les Espagnols ayant alors, d'après le pacte de famille, déclaré leur intention de réunir leurs escadres aux nôtres, les hostilités étant commencées entre la France et l'Angleterre, on prit une résolution combinée avec le ministre d'Espagne, de tenter une descente en Angleterre. Les flottes des deux puissances devoient se réunir, se rendre maîtresses de la Manche et protéger une descente de quarante mille hommes aux ordres de M. le comte de Vaux, sur la côte d'Angleterre, pendant que l'armée de terre du roi d'Espagne bloqueroit Gibraltar. M. le maréchal de Broglie se brouilla avec le ministre qui donna le commandement de l'armée au comte de Vaux: ce ministre

Digitized by Google

devoit s'embarquer avec nous ; il jugea que ce général seroit plus souple à suivre les ordres qu'il donneroit, comme ministre, que M. le maréchal de Broglie, et qu'il joueroit un plus beau rôle avec le premier.

M. de Vaux me mit à la tête de la plus belle avant-garde qu'on puisse commander à la guerre ; on me forma un corps de cinq bataillons de tous les grenadiers et chasseurs des régimens qui avoient fourni les garnisons des vaisseaux à la flotte de M. d'Orvilliers ; on y joignit la légion de Lauzun et celle de Nassau à mes ordres immédiats ; on donna en même temps, à quatre maréchaux de camp, aux cadets, le commandement de tous les grenadiers et chasseurs de l'armée : trois d'entr'eux avoient ordre de se réunir à moi aussitôt après la descente, et j'aurois alors eu, sous mon commandement, sept mille grenadiers ou chasseurs. Le projet étoit, après avoir battu la flotte angloise ou l'avoir forcée de rentrer dans ses ports, d'attaquer Portsmouth et l'île de Wight. Mais, jamais on ne prit de plus mauvais arrangemens de la part du ministre de la marine, quoiqu'il y dépensât des sommes prodigieuses. On rassembla tous les transports des troupes, moitié au Hâvre, moitié à Saint-Malo. Après être sorti de ces ports, on ne pouvoit se réunir de droite et de gauche, à la hauteur de Cherbourg, que par des vents traversiers qui pou-

Digitized by Google

voient être contraires à l'une des deux divisions. Enfin, on força M. d'Orvilliers, avec trois mois de vivres, d'aller au-devant des Espagnols jusqu'au cap Finistère. Cet amiral eut beau représenter que, connoissant leur lenteur ordinaire, on alloit lui faire consommer tous ses vivres dans une croisière prématurée : on lui promit un convoi prêt pour son passage à Ouessant, après leur jonction. Ce qu'avoit prévu M. d'Orvilliers arriva : les Espagnols se firent attendre deux mois et demi; le convoi n'étoit pas prêt quand M. d'Orvilliers passa à la hauteur de Brest avec la flotte combinée. Il entra dans la Manche, donna l'alarme à Plimouth, envoya une frégate à Saint-Malo pour annoncer son arrivée; mais un coup de vent violent le força de sortir de la Manche, dans un moment où sa flotte alloit être jetée à la côte de Cornouailles; il rentra à Brest avec la moitié de ses équipages malades, et la plus grande partie de ses vaisseaux n'ayant plus de vivres ni d'eau. Le convoi lui ayant été envoyé trop tard, courut la mer pour le chercher, et rentra, sans l'avoir pu rejoindre, à Brest après lui. M. d'Orvilliers, désolé de toutes ces bévues, ayant perdu son fils unique, envoya sa démission au ministre de la marine. On nomma, pour le remplacer, M. Duchaffaut, qui vit sans jalousie les regrets universels de toute la flotte combinée sur le départ de

Digitized by Google

M. d'Orvilliers. M. de Cordova, amiral espagnol, qui étoit son ancien ami, et qui avoit été mis à ses ordres, déclara hautement qu'il n'avoit jamais servi sous un plus grand tacticien. On tint à Brest, à la fin de septembre, un conseil de guerre des généraux de terre et de mer, où il fut décidé que, vu le temps de l'equinoxe et les coups de vent de cette saison, il n'étoit plus possible de tenter aucune expédition dans la Manche. Ainsi finit la campagne la plus dispendieuse et la plus mal combinée. La flotte angloise fut chassée vivement, en fut quitte pour la perte d'un vaisseau mauvais marcheur, et rentra dans Portsmouth.

Après vingt ans d'activité continuelle dans le grade de maréchal de camp, après avoir commandé, dès les deux premières années, les avant-gardes de l'armée, je fus enfin fait lieutenant-général dans une promotion très-nombreuse.

J'eus le malheur de perdre mon père à la fin de février; j'étois malade d'un rhumatisme inflammatoire, et tout le monde venoit me dire qu'on alloit envoyer, sous mon commandement, un corps de troupes auxiliaires aux Américains. J'avois d'autant moins de confiance à cette nouvelle, que le ministre venoit de m'accorder la permission d'aller à Rochambeau pour les affaires de cette succession. Au moment de mon départ, les chevaux de poste étant arrivés, je reçus la nuit un courrier

Digitized by Google

qui m'apportoit l'ordre d'aller à Versailles recevoir ceux de sa majesté.

Peu de temps avant cette guerre d'Amérique, les cours de Vienne et de Berlin furent aux prises à l'occasion de la succession de Bavière, dont la cour de Vienne chercha à s'emparer après la mort du dernier électeur, au préjudice de l'électeur palatin et de la branche des Deux-Ponts, à qui elle devoit appartenir par les pactes de cette famille.

Le roi de Prusse étoit alors vieux et usé, mais son esprit avoit encore toute sa force. Après avoir, dans le cours de sa vie, fait deux guerres mémorables, dont la première fonda sa puissance, la seconde mit le comble à sa gloire, il ne put résister au désir d'en entreprendre une troisième comme protecteur de la liberté germanique, et de se mettre à la tête d'une ligue qui modérât les prétentions du jeune empereur Joseph et de la maison d'Autriche. Ils firent, l'un contre l'autre, une guerre savante en marches, sans aucun succès bien marquant de part et d'autre. Ces deux princes avoient également pour but de ménager leurs forces respectives, en évitant une affaire générale. La France et la Russie intervinrent comme puissances médiatrices. L'électeur palatin fut mis en possession de la succession de Bavière, à l'exception de quelques districts sur la rive droite de l'Inn, qui restèrent à l'empereur.

Digitized by Google

Je reviens à l'envoi en Amérique d'un corps de troupes auxiliaires, dont le roi me donna le commandement.

J'avois été précédé, dans ce continent, par le comte d'Estaing, dont les succès brillans, après la prise de la Grenade, et la bataille navale qu'il avoit gagnée contre les Anglois, étoient venus échouer à Savanne, en Géorgie; il avoit eu beaucoup de peine à regagner la côte de France, avec une flotte entièrement délabrée et dispersée par le coup de vent le plus violent.

Les revers qu'il éprouva dans cette expédition, une attaque projetée à New-Yorck contre la Caroline, la dépréciation du papier continental, tous ces motifs réunis jetèrent l'Amérique dans un violent état de crise: elle se soutenoit presque seule depuis le commencement de sa révolution, contre toutes les forces de l'Angleterre. Plus ses efforts avoient été vigoureux, moins ils pouvoient se renouveler. Le congrès, dans cette situation violente, se détermina à solliciter, auprès du roi de France son allié, un nouveau secours en vaisseaux de guerre, en troupes et en argent. Le roi lui accorda une escadre de sept vaisseaux, pour agir sur ses côtes, un corps de troupes de quatre mille hommes, et des secours en argent. Le chevalier de Ternay fut destiné à commander l'escadre, et je fus nommé commandant du corps que le roi envoyoit comme

Digitized by Google

auxiliaire à ses alliés. D'après les observations que je fis sur le peu de moyens que l'on me donnoit pour agir à une aussi grande distance, le roi doubla aussitôt le corps qui m'étoit destiné; on doubla également l'artillerie, et les munitions en tout genre: tout ce qui concernoit le département de la guerre fut acheminé sur Brest avec une diligence dont il y a peu d'exemples, et rendu dans ce port dans les premiers jours d'avril, époque fixée pour cet embarquement. Il n'en fut pas de même du département de la marine; le départ de la flotte de M. de Guichen, avec tous les transports de troupes et de munitions que l'on envoyoit à nos colonies, avoit épuisé tous les vaisseaux de transport du port de Brest. Le ministre de la marine donna des ordres tardifs pour en faire venir de Bordeaux, qui furent contrariés par les vents, de manière que je ne trouvai, à mon arrivée à Brest, que les vaisseaux nécessaires pour embarquer la moitié des troupes qui étoient destinées à l'Amérique. M. de Choiseul disoit que la montre de M. de Sartines avoit l'habitude de retarder toujours: c'étoit bien le cas de lui en faire une juste application. Les soins de M. Hector, commandant de la marine à Brest, procurèrent une petite augmentation pour embarquer jusqu'à cinq mille hommes. Nous fîmes à nos ministres respectifs les représentations les plus fortes sur l'inconvénient de séparer en deux moitiés

Digitized by Google

un corps qui n'étoit déjà que trop foible; mais les préparatifs que l'on faisoit en Angleterre pour armer une escadre pour nous suivre, l'avantage qu'elle auroit marchant sans convoi pour nous atteindre, la nécessité d'un prompt départ, et plus encore l'urgence des affaires de l'Amérique, qui demandoit un secours pressé et effectif, déterminèrent le conseil à nous envoyer l'ordre le plus précis de séparer en deux divisions le corps de troupes destiné aux Etats-Unis, et de partir au premier vent favorable, avec ce que l'on pourroit embarquer dans la première; on nous rassuroit sur les moyens que l'on alloit employer pour faire suivre promptement la seconde division. Les vents contraires retinrent le convoi et l'escadre en rade jusqu'au 2 de mai; ces mêmes vents retinrent dans le port de Bordeaux les transports destinés pour la seconde division. Enfin, il fallut obéir à des ordres qui ne souffroient pas de replique. Quinze jours avant cette époque, La Fayette, qui retournoit à l'armée américaine, en la qualité de général-major que ses services, dans son premier voyage, lui avoient mérité, s'embarqua dans une frégate à l'île d'Aix, avec un commissaire des guerres, chargé d'annoncer et préparer à Rhode-Island le débarquement et les approvisionnemens du corps françois.

Après un mois de vents contraires et d'attente dans la rade de Brest, le chevalier de Ternay pro-

Digitized by Google

fita habilement, dans la nuit du 1.er au 2 de mai, de la première pointe de vent de nord pour mettre à la voile avec tout son convoi, qui passa, sans aucun accident, la passe du Rat; mais il fut accueilli trois jours après, dans le golfe de Gascogne, d'un coup de vent violent : le convoi se dispersa pendant quatre jours que dura cette tempête; mais au changement de vent, il se rallia avec célérité, et doubla le cap Finistère. L'amiral anglois étoit sorti par le même vent de nord; mais la tempête l'ayant pris avant qu'il ne fût hors de la Manche, il fut obligé de rentrer dans un port, ce qui fut très-favorable pour donner quelqu'avance au convoi françois. Sa navigation, après avoir doublé le sud des Açores, fut douce, mais lente et contrariée par les calmes. Le 20 de juin, étant au sud des Bermudes, nous découvrîmes une escadre de six vaisseaux, faisant force de voiles sur le convoi; le chevalier de Ternay la rallia derrière sa ligne, et se présenta à l'ennemi, qui fut étonné de voir sortir de ce groupe de voiles marchandes sept vaisseaux de ligne en ordre de bataille. Le gros de son escadre retint le vent, un seul de leurs vaisseaux se trouva sur la prolongation de notre ligne, qui le chassa si vigoureusement, qu'il étoit au moment d'être pris. Le chevalier de Ternay, s'apercevant que le vaisseau *le Provence*, quoique chargé de voiles, ne pouvoit le suivre, et faisoit une lacune dans sa ligne, crai-

Digitized by Google

gnant que l'escadre ennemie, qui étoit au vent, n'en profitât pour le séparer, et tomber ensuite sur le convoi, fit signal de diminuer de voiles aux deux vaisseaux qui le précédoient: le vaisseau anglois en profita pour revirer de bord, et pour aller se réunir à son escadre, en essuyant tout le feu de notre ligne, qui ne put pas le désemparer. On se canonna de part et d'autre jusqu'au coucher du soleil. Le chevalier de Ternay continua sa route avec son convoi, dont il préféra la conservation à la gloire personnelle de prendre un vaisseau ennemi.

L'on apprit depuis que cette escadre angloise étoit commandée par le capitaine Cornwallis, et qu'elle retournoit à la Jamaïque, après avoir escorté cinquante vaisseaux marchands, jusqu'à la hauteur des Bermudes.

Ce fut quelques jours avant cette époque que l'escadre françoise prit un cutter ennemi conduisant aux îles quelques officiers de Charles-Town. Nous apprîmes par eux le siége et la prise faite par les Anglois de cette capitale de la Caroline méridionale. Nos sondes trouvèrent fond le 4 juillet, et nous firent juger que nous étions à peu de distance des côtes de Virginie. On prit un bâtiment ennemi, dans les papiers duquel on eut la certitude de la prise de Charles-Town, du retour à New-Yorck de l'escadre de l'amiral Arbuthnot, et de la partie des troupes qui, aux ordres du général Clinton,

Digitized by Google

avoient été faire ce siége. Il avoit laissé cinq mille hommes dans Charles-Town, aux ordres du lord Cornwallis. Les passagers nous dirent que le retour de ce corps de troupes à New-Yorck portoit la force de la garnison de cette place à quatorze mille hommes, et qu'Arbuthnot attendoit, d'une minute à l'autre, d'Angleterre, l'escadre de l'amiral Graves pour se joindre à lui, et agir ensuite avec tous leurs moyens réunis. Le soir du même jour, le chevalier de Ternay aperçut, à l'ouverture des caps de la baie de Chesapeak, onze voiles fortes que nos meilleurs marins prirent pour des vaisseaux de guerre. On conjectura que c'étoient les six vaisseaux que nous avions déjà combattus le 20, qui s'étoient réunis aux forces d'Arbuthnot ou de Graves, et qui nous attendoient pour prendre leur revanche. Les ordres du chevalier de Ternay, portant de débarquer son convoi à Rhode-Island, il revira de bord, fit quelques fausses routes dans la nuit, dont la dernière fut dirigée au nord-est, pour porter sur Rhode-Island. Ce fut une belle occasion de manquée, parce que les onze voiles fortes n'étoient, comme on l'a su depuis, qu'un convoi venant de Charles-Town à New-Yorck, sous l'escorte de quelques frégates. Mais le chevalier de Ternay, toujours occupé de mener son convoi au lieu de sa destination, cherchoit à éviter toute espèce d'engagement qui ne pouvoit tendre qu'à sa gloire personnelle. Il

Digitized by Google

entra enfin, le 12 juillet, dans le port de Rhode-Island, après une navigation de soixante-dix jours. L'escadre de l'amiral Graves nous suivoit de près, elle arriva le lendemain à New-Yorck. La tempête que nous avions soutenue dans le golfe de Gascogne, avoit obligé cet amiral de rentrer à Plimouth; il ne put en sortir que quinze jours après; il trouva, vers les Açores, le vaisseau le *Fargès*, de la compagnie des indes françoises, le chassa et le prit, le remorqua une partie de sa route, parce qu'il étoit richement chargé : ce qui retarda sa marche, et sauva notre convoi, qui auroit été rudement accueilli, si l'escadre de Graves, réunie à celle d'Arbuthnot, se fût trouvée en travers sur les attérages à notre arrivée à Rhode-Island.

Le corps françois débarqua à Newport, capitale de cette île; il fut campé en couvrant cette ville, coupant l'île en travers, sa gauche à la mer, sa droite au mouillage de l'escadre, qui s'embossa protégée par des batteries de terre que je fis établir dans les points les plus convenables. Je fis travailler également à fortifier divers points sur lesquels l'ennemi pouvoit débarquer, et à ouvrir des marches pour aller l'attaquer au premier moment de son débarquement. Dans cette position, le corps françois pouvoit toujours se porter par la ligne la plus courte, sur le point où l'ennemi auroit voulu débarquer, tandis que pour varier ses points d'attaque,

Digitized by Google

celui-ci avoit de grands cercles à parcourir. En douze jours de temps cette position fut rendue respectable, par un travail soutenu de toute la partie de l'armée en état d'agir ; mais un grand tiers dans l'armée de terre et dans celle de mer, étoit vivement attaqué du scorbut, et fut envoyé dans l'intérieur du pays, aux hôpitaux qu'on y fit établir.

La prise de Charles-Town avoit jeté un grand discrédit dans les finances américaines. Le papier-monnoie étoit déprécié, au point que l'on donnoit soixante piastres en papier pour une en argent. Le général Washington, après avoir détaché, dans la Caroline, toutes les troupes des états du sud aux ordres du général Gates, se trouvoit réduit à la défensive dans les Jerseys, avec son armée, composée des troupes des états du nord. L'arrivée du corps françois, quoiqu'inférieur à ce qui leur avoit été annoncé, fut reçu par le général Washington et par le congrès, avec beaucoup de joie et de reconnoissance ; on se livra à l'espérance de voir arriver bientôt la seconde division, qui fut annoncée au congrès par le ministre de France, et une augmentation de forces de mer qui devoient l'escorter, nous rendre la supériorité maritime, si nécessaire pour agir sur toutes les places de la côte occupées par les Anglois.

Dix jours après le débarquement du corps françois, les escadres angloises, réunies au nombre de

Digitized by Google

vingt voiles, dont douze vaisseaux de ligne, se pré- 1780
sentèrent devant nous, et s'approchèrent de l'île dans tous les sens, pour chercher à attaquer l'escadre françoise dans son mouillage; ils renoncèrent à ce projet jusqu'à ce qu'ils fussent secondés par l'armée de terre, dont le général anglois pressoit alors l'embarquement dans le Sund, près de New-Yorck. Le général Washington, qui observoit tous leurs mouvemens, m'en donna des avis très-fréquens, et, vu la grande diminution de notre petite armée et de l'escadre affoiblie par les maladies, il m'autorisa à requérir les milices de l'état de Boston et de Rhode-Island, pour nous aider dans les travaux et la défense de l'île. Ces états envoyèrent quatre ou cinq mille hommes convoqués par le général Heats, qui marchèrent avec beaucoup d'ardeur et de bonne volonté. Ce général américain avoit été détaché par le général Washington, pour procurer au corps françois tous les secours qui seroient en son pouvoir, et il s'en acquittoit avec un zèle vraiment patriotique. Je ne gardai que deux mille hommes, dont je donnai le commandement à La Fayette, que le général Washington m'envoya en même temps. Je priai le général Heats de renvoyer le reste à leurs moissons, qu'ils avoient eu le bon procédé d'interrompre pour venir nous secourir.

Le général Clinton s'étoit effectivement embarqué dans un port de Long-Island, avec dix mille

Digitized by Google

hommes de ses meilleures troupes, beaucoup de grosse artillerie et de mortiers, afin d'attaquer les François à Rhode-Island; mais, soit qu'il eût nouvelle des dispositions que nous avions faites pour le recevoir, soit que par une marche que fit Washington pour s'approcher de New-Yorck, il craignît de commettre le sort de cette place à une trop petite garnison, il prit le parti de débarquer ses troupes, et de former des camps sur Long-Island. On dit qu'il y eut, à cette époque, des altercations entre leurs généraux de terre et de mer: ce fut sans doute l'occasion des différentes démonstrations qu'ils firent dans la fin d'août et dans le cours de septembre, mais qui furent toutes trop tardives pour donner de l'inquiétude au corps françois. Cependant l'escadre ennemie ne cessa pas de bloquer l'escadre françoise, et paroissoit attendre une combinaison de forces pour nous attaquer.

C'est ici le lieu de parler d'un commencement de tracasserie dans ma correspondance avec le général Washington, qui fut étouffée dès son origine. Après avoir répondu à ma première lettre de la manière la plus honnête, je m'aperçus que, sous le prétexte du défaut d'usage de notre langue, il traitoit peu les affaires dans les siennes; il m'envoya La Fayette avec ses pleins pouvoirs. Il eut occasion, comme on vient de le voir, d'être témoin de notre défensive vigoureuse contre les préparatifs de l'en-

Digitized by Google

nemi, et de voir combien la position de l'armée de terre protégeoit notre petite escadre contre la supériorité des escadres angloises. Quant aux opérations offensives, le chevalier de Ternay et moi, nous les différâmes jusqu'à l'une des trois chances qui pouvoient nous venir, et dont nous avions alors la plus grande espérance : 1.° celle de l'arrivée de la seconde division; 2.° d'un secours de vaisseaux que le chevalier de Ternay avoit requis à M. de Guichen, d'après le pouvoir qu'il en avoit; 3.° ou enfin que l'ennemi, en portant ses forces vers le sud, dégarnît New-Yorck au point que nous n'eussions plus rien à craindre pour l'escadre françoise à Rhode-Island, et de nous mettre dans la possibilité de faire, avec l'armée de terre, quelqu'entreprise vive sur l'île de New-Yorck.

A peine La Fayette fut-il de retour au quartier-général de Washington, qu'il m'écrivit la dépêche la plus pressante, dans laquelle, après avoir rappelé nos conversations, il concluoit, au nom de ce général, par me proposer de venir le rejoindre sur-le-champ, pour tenter l'attaque de l'île de New-Yorck; et sa lettre finissoit par une espèce de sommation fondée sur la politique du pays, et que cette campagne étoit le dernier effort de son patriotisme. Nous fûmes d'autant plus mécontens de cette dépêche, que, par le même courrier, le général Washington, dans sa lettre, ne me parloit pas du tout

Digitized by Google

de ce projet; mais il ne répondoit pas à mes instances, pour obtenir de lui une conférence, où dans une heure de conversation on conviendroit de plus de choses que dans des volumes d'écriture. J'en pris occasion d'écrire à La Fayette une lettre dans laquelle, après lui avoir rappelé que, d'après ses propres renseignemens, il étoit constant qu'il y avoit quatorze mille hommes de troupes réglées dans les îles de New-Yorck, indépendamment de toutes les milices du pays, que la marine françoise étoit bloquée dans Newport par une force maritime supérieure de plus de moitié; je lui prouvois que si j'abandonnois notre escadre dans ces circonstances, l'amiral anglois seroit l'homme le plus pusillanime, s'il ne la brûloit pas d'abord après notre départ, et s'il ne venoit pas ensuite nous attaquer dans nos communications, sur les bras de mer qui séparent le continent des îles de New-Yorck et de Long-Island, en supposant que nous eussions pu y faire une descente.

J'écrivis en même temps au général Washington, en anglois: je me louois des lettres que j'avois reçues de lui, et je le priois de permettre que la correspondance de toutes les affaires passât sans intermédiaire entre lui et moi; je renouvelois mes instances pour la conférence.

Je dois cependant dire, pour la justification de La Fayette, qu'il rendoit substantiellement les sen-

Digitized by Google

timens du général Washington, et que ce dernier se servoit de sa jeunesse et de son ardeur pour les exprimer avec plus d'énergie. Ce général croyoit effectivement alors, non pas sans quelque fondement, vu le discrédit absolu des finances du congrès, que les efforts de cette campagne étoient les derniers du patriotisme expirant; il vouloit, à quelque prix que ce fût, brusquer une attaque dans le principal foyer des forces de son ennemi, pendant qu'il avoit le corps françois à sa disposition. Il en sentit cependant toutes les conséquences, il adopta tous les principes de ma lettre; et du moment que notre correspondance fut directe, je n'eus plus qu'à me louer de la solidité de son jugement, de l'aménité de son style, dans une correspondance très-longue, et qui ne peut finir qu'à la mort d'un de nous deux, ou par des circonstances étrangères que j'ai de la peine à prévoir.

On eut enfin des nouvelles, au commencement de septembre, de l'escadre de M. de Guichen, qui avoit paru sur les côtes du sud de l'Amérique. Après avoir gagné plusieurs batailles navales dans les Antilles, il se mit à la tête d'un grand convoi de nos colonies, pour le ramener en France. Le chevalier de Ternay, au moment où il s'étoit vu bloqué par desforces supérieures, avoit requis de lui quatre vaisseaux de ligne qu'il avoit pouvoir de lui demander, pour se renforcer. La lettre n'arriva au

Digitized by Google

cap qu'après le départ de M. de Guichen : elle fut remise à M. de Monteil, qui ne put la déchiffrer, et qui d'ailleurs s'étoit engagé avec les Espagnols, pour une entreprise contre Pensacola.

On eut, au commencement de septembre, de très-fâcheuses nouvelles des états du sud. Le lord Cornwallis avoit été à Cambden, au-devant du général Gates, qui marchoit à lui pour le combattre. Ce dernier fut battu, et l'armée américaine fut mise dans la plus grande déroute. Cabb, officier françois, s'y fit tuer à la tête d'une division américaine, qui soutint tout le poids de cette journée; le général Gates se retira avec les débris de son armée jusqu'à Hilsborough, dans la Caroline du nord.

Cependant, sur la nouvelle de l'approche de M. de Guichen, j'obtins enfin l'entrevue avec le général Washington, pour fixer les opérations qu'une supériorité maritime pourroit peut-être donner les moyens d'entreprendre; elle eut lieu à Hartfort, le 20 septembre; on y régla toutes les bases des opérations, dans la supposition de l'arrivée de la seconde division, ou d'une augmentation de forces navales amenées ou envoyées par M. de Guichen. Mais ces apparences furent bientôt évanouies par les nouvelles que nous y reçûmes de l'arrivée à New-Yorck de la flotte de l'amiral Rodney, qui triploit les forces des Anglois; on pressa

la fin de la conférence, les généraux françois, voulant arriver à leurs postes, où ils étoient désirés. Ils trouvèrent cependant que le baron de Viomenil avoit fait toutes les dispositions pour rassurer le mouillage de notre escadre contre ce nouveau danger; le général Washington étoit également pressé de rejoindre son armée, où sa présence devenoit aussi très-nécessaire.

Je hasarde d'interrompre ici l'attention du lecteur, par le récit d'une historiette qui ne laisse pas de caractériser parfaitement les mœurs des bons républicains du Connecticut. En allant à cette conférence, la voiture qui me conduisoit, avec l'amiral Ternay, qui étoit fort infirme, vint à casser. J'envoyai Fersen, mon premier aide-de-camp, chercher un charron, qui demeuroit à un mille du lieu où nous étions. Il revint me dire qu'il avoit trouvé un homme malade de la fièvre quarte, dont il étoit tourmenté, qui lui avoit répondu que son chapeau, plein de guinées, ne le feroit pas travailler la nuit. J'engageai l'amiral de m'accompagner, pour aller ensemble le solliciter. Nous lui dîmes que le général Washington arrivoit le soir à Hartfort, pour conférer avec nous le lendemain, et que la conférence manqueroit s'il ne raccommodoit pas notre voiture. Vous n'êtes pas des menteurs, nous dit-il; j'ai lu dans le papier du Connecticut que Washington doit y arriver ce soir pour conférer

Digitized by Google

avec vous; je vois que c'est le service public, vous aurez votre voiture prête à six heures du matin. Il tint parole, et nous partîmes à l'heure indiquée. Au retour de cette conférence, une autre roue vint à casser, et nous fûmes forcés d'aller encore haranguer notre charron. Eh bien! nous dit-il, vous voulez encore me faire travailler la nuit? Hélas! oui, lui répondis-je, l'amiral Rodney est arrivé pour tripler la force maritime qui est contre nous, et il est très-instant que nous retournions à Rhode-Island pour nous opposer à ses entreprises. Mais qu'allez-vous faire, repartit-il, avec vos six vaisseaux contre vingt vaisseaux anglois? — Ce sera le plus beau jour de notre vie, s'ils s'avisent de vouloir nous forcer dans notre rade. Allons, dit-il, vous êtes de braves gens, vous aurez votre voiture à cinq heures du matin. Mais avant de me mettre à l'ouvrage, dites-moi, sans vouloir savoir vos secrets, avez-vous été contens de Washington, et l'a-t-il été de vous? Nous l'en assurâmes; son patriotisme fut satisfait, et il nous tint sa parole. Je ne prétends pas donner à croire que tous les Américains ressemblent à ce bon charron; mais tous les cultivateurs dans l'intérieur des terres, et presque tous les propriétaires du Connecticut, ont cet esprit public qui les anime, et qui pourroit servir de modèle à bien d'autres.

C'est à cette époque qu'arriva la trahison d'Ar-

Digitized by Google

nold : il négocioit depuis près d'un mois avec André, aide-de-camp du général Clinton, pour livrer la forteresse de Westpoint, place de dépôt des Américains sur la rivière d'Hudson, et qui contenoit toutes leurs munitions ; il comptoit profiter de l'absence du général Washington pour exécuter cette trahison. Ce général, qui faisoit cas de ses talens militaires, lui avoit donné ce commandement de confiance, et comptoit le visiter, ainsi que sa place, le jour même qu'André fut arrêté par une patrouille de milices, qui étoient d'autant plus actives, qu'elles vouloient assurer le retour de leur général à son armée ; elles suspectèrent la personne du jeune André, qu'elles trouvèrent déguisé sur le chemin de Westpoint à New-Yorck. Elles l'arrêtèrent, et trouvèrent dans ses souliers tout le plan de la conspiration. Il offrit une bourse à ces miliciens, qui la refusèrent, et le conduisirent au quartier-général. Le général Washington arrivoit en même temps chez Arnold. Ce dernier fut averti à l'instant de la détention d'André ; il descendit sur-le-champ de sa forteresse, se mit dans un bateau qu'il fit ramer à grande hâte vers une frégate angloise qu'il savoit stationnée au-dessous de Kingsferry. Le général Washington le trouva parti, et madame Arnold ignorant ce que son mari étoit devenu ; mais des lettres qu'il reçut de son armée, le mirent au fait de la trahison. Il donna des ordres

Digitized by Google

pour la sûreté de la place, et rejoignit promptement son quartier-général. Tout le monde sait le procès et la fin tragique du jeune André, qui méritoit un sort plus heureux, et qui fut plaint même par ses juges, que la sévérité des lois et la nécessité de faire un exemple forcèrent à le condamner.

Au retour de cette conférence, je n'eus plus qu'à m'occuper de l'établissement des troupes pendant l'hiver, dans un pays de liberté, où chaque individu regarde sa propriété comme si sacrée, que l'armée du général Washington n'avoit jamais été que sous la toile pendant l'été, et dans des baraques qu'elle se construisoit au milieu des forêts pour passer l'hiver. Ce plan étoit impraticable à Rhode-Island, où les Anglois avoient brûlé pour leur chauffage, en trois années qu'ils l'avoient occupé, jusqu'au dernier arbre de cette île.

C'est ici le lieu de parler de la discipline que l'armée observoit, et d'avancer, sans crainte d'être démenti par aucun Américain, qu'elle étoit bien au-delà des idées qu'ils s'en étoient faites, et qu'elle ne contribua pas peu à les faire revenir des préjugés qu'on leur avoit donnés contre les François. Les différentes députations de sauvages qui vinrent au camp ne marquoient aucune surprise à la vue des canons, des troupes et de leurs exercices ; mais ils ne revenoient point de leur étonnement de voir les

Digitized by Google

pommiers chargés de fruits, au-dessus des tentes que les soldats occupoient depuis trois mois. La discipline de l'armée françoise l'a toujours suivie dans toutes ses campagnes. Elle étoit due au zèle des généraux, des officiers supérieurs et particuliers, et surtout au bon esprit du soldat, qui ne s'est jamais démenti; elle ne contribua pas peu à faire acquiescer l'état de Rhode-Island à la proposition que je lui fis de faire réparer à nos dépens les maisons que les Anglois y avoient dégradées, à la charge qu'elles serviroient de casernes pendant l'hiver pour les soldats, et que les habitans logeroient tous les officiers. On fit une dépense de vingt mille écus pour réparer ces maisons, et on laissa dans cette ville des marques de la générosité de la France envers ses alliés. Un camp baraqué, par le transport des bois nécessaires à tirer du continent, nous eût coûté plus de cent mille écus: nos chaloupes suffisoient à peine à l'approvisionnement du bois de chauffage.

Un des chefs des sauvages, dont il est mention ci-dessus, me fit, dans une audience publique, une réflexion qui me surprit: Mon père, me dit-il, il est bien étonnant que le roi de France, notre père, envoie ses troupes pour protéger les Américains dans une insurrection contre le roi d'Angleterre leur père. Votre père le roi de France, lui répondis-je, protége la liberté naturelle que Dieu a don-

Digitized by Google

née à l'homme. Les Américains ont été surchargés de fardeaux qu'ils n'étoient plus en état de porter. Il a trouvé leurs plaintes justes : nous serons partout les amis de leurs amis, et les ennemis de leurs ennemis. Mais je ne peux que vous exhorter à la neutralité la plus exacte dans toutes ces querelles. C'est ainsi que je me tirai, tant bien que mal, d'une question qui ne laissoit pas que d'être embarrassante. De bons traitemens et beaucoup de présens furent encore plus concluans pour la négociation avec ces sauvages, qui fut terminée et maintenue entièrement à notre satisfaction, pendant les trois campagnes de l'armée françoise en Amérique.

Un autre objet qui devenoit de jour en jour plus pressant à remplir, fut de prendre le moment pour faire percer, au milieu de l'escadre angloise, la frégate portant mon fils, chargé d'expliquer aux ministres tous les besoins de notre armée et de celle de nos alliés. Il avoit été convenu, lors de la conférence d'Hartfort, qu'il en porteroit le résultat, et celui de toutes les demandes en hommes, en vaisseaux et en argent, qui accompagnoient ce mémoire. Ce dernier article étoit surtout si essentiel, que le prêt du soldat n'étoit assuré, par des emprunts onéreux, que jusqu'au 1.er janvier. Mon fils avoit, dans sa mémoire, toutes mes dépêches, pour pouvoir les rendre verbalement aux ministres, s'il avoit le malheur d'être pris, après avoir submer-

Digitized by Google

gé ses papiers, et été renvoyé sur parole. M. de La Peyrouse fut chargé de toutes celles du chevalier de Ternay, et de conduire, avec sa frégate, le colonel Rochambeau à leur destination respective. Cet habile marin prit, le 28 octobre, son point de départ dans un coup de vent violent, qui ne permettoit pas à l'escadre angloise de se tenir réunie; il passa au milieu d'elle avec deux autres frégates, qui avoient une mission pour Boston. Elles furent chassées vivement par les croiseurs anglois; la frégate de La Peyrouse fut démâtée, mais heureusement déjà hors de la portée de l'ennemi qui leva la chasse.

L'amiral Rodney repartit pour les îles dans le cours de novembre, laissant une escadre de douze vaisseaux de ligne à l'amiral Arbuthnot, qui établit son mouillage, pour tout l'hiver, dans la baie de Gardner, à la pointe de Long-Island, pour ne pas perdre de vue l'escadre françoise; tandis qu'avec des vaisseaux de cinquante, et un nombre infini de frégates, il établit des croisières à l'entrée des autres ports de l'Amérique. Il faut cependant convenir que pendant tout le temps qu'il avoit rassemblé toutes ses forces pour tâcher d'attaquer les François, le commerce des Américains fut très-brillant dans les ports de Philadelphie et de Boston, et que leurs corsaires firent beaucoup de prises sur l'ennemi; qu'enfin la réunion de leurs flottes, vis-à-vis

Digitized by Google

de Rhode-Island, étoit un grand soulagement pour les autres ports d'une côte aussi étendue.

Le lord Cornwallis, après sa victoire de Cambden, suivit l'armée américaine jusque dans la Caroline du nord; mais la nécessité des subsistances, et la sûreté de ses convois, exigeoient qu'il fît de forts détachemens pour les protéger. Un de ces corps, aux ordres du major Fergusson, fut attaqué par divers détachemens de milices américaines, qui le battirent complètement, et lui tuèrent ou prirent douze cents hommes. Cet échec obligea le lord Cornwallis à rétrograder sur Cambden. Le général Clinton avoit fait partir, à la fin d'octobre, un détachement de trois mille hommes aux ordres du brigadier-général Leslay, qui avoit débarqué à Portsmouth, dans la baie de Chesapeak, dans la vue de combiner ses opérations avec celles du lord Cornwallis; il fut mandé par ce dernier, se rembarqua pour aller le rejoindre, et le renforcer dans la Caroline méridionale. Ce vide fut remplacé dans New-Yorck par trois mille hommes de troupes qui arrivèrent d'Irlande sur un convoi parti de Corck. Le général Green partit de l'armée de Washington à cette époque, pour aller relever, par ordre du congrès, le général Gates, à la tête de l'armée du sud.

Le corps françois entra, dans le commencement de novembre, à Newport, dans les quartiers qui

lui avoient été préparés. La légion de Lauzun fut obligée, faute de subsistances, de se séparer de sa cavalerie, qui fut envoyée, avec les chevaux d'artillerie et des vivres, dans le Connecticut, occuper des baraques que cet état avoit fait faire à la Banora pour ses milices. Le duc de Lauzun-Biron, qui commandoit ce cantonnement, s'y rendit par son aménité très-agréable aux Américains, et réussit parfaitement dans toutes les affaires qu'il eut à traiter, soit avec le vieux gouverneur Trumboldt, soit avec les autres membres du corps législatif de cet état.

On peut citer de lui cette anecdote, qui peint son caractère de société : un bon Américain de ce village lui demandoit de quel métier étoit son père en France : Mon père, lui dit Lausun, ne fait rien; mais j'ai un oncle qui est maréchal, faisant allusion au maréchal de Biron. Fort bien, lui dit l'Américain, en lui serrant les mains de toutes ses forces c'est un très-bon métier.

Je crus ensuite devoir m'occuper à aller reconnoître des quartiers dans le même état, pour ne pas être pris au dépourvu, au cas que la seconde division arrivât. Nous n'avions reçu aucune nouvelle, depuis mon départ de France, que de vieilles lettres, dont la plus fraîche étoit de la veille de notre départ de Brest. Elles nous arrivèrent par une frégate qui avoit mené M. de Choiseul et les jeunes Berthier aux îles, et de là à Newport. On conjec-

Digitized by Google

turoit que toutes les dépêches des ministres étoient en route avec cette seconde division tant désirée, et qu'elle ne pouvoit plus être retardée, puisque nous savions le retour en Europe de la plus grande partie de nos forces navales aux ordres de M. de Guichen.

Je trouvai, à mon retour à Newport, le chevalier de Ternay malade d'une fièvre qui ne donnoit aucune inquiétude. Je continuai mes reconnoissances sur Boston, où je fus à peine arrivé que je reçus un courrier du baron de Viomenil, qui m'apprit la mort du chevalier de Ternay. Ses plus grands ennemis ne pourront jamais lui refuser une grande probité, et qu'il ne fût un très-habile navigateur; le corps françois lui rendra la justice de dire qu'il étoit impossible de conduire un convoi avec plus de vigilance et d'habileté qu'il n'a amené le sien à sa destination. Le chevalier Destouches prit, comme l'ancien, le commandement de l'escadre; s'y conduisit d'après les mêmes instructions, et maintint la plus parfaite harmonie entre l'escadre et l'armée de terre, qui se soutenoient respectivement dans ce port, quoique bloquées par des forces très-supérieures.

Le commencement de cette année s'annonça très-mal pour la cause américaine. Le tiers de l'armée du général Washington se révolta; la ligue de Pensylvanie, après avoir mis aux arrêts ses généraux et ses officiers, marcha, sous la conduite d'un ser-

Digitized by Google

gent, pour aller à Philadelphie demander sa paie au congrès. On doit citer dans ce moment de rébellion un trait de patriotisme fort extraordinaire. Le général Clinton, commandant dans New-Yorck, à portée duquel passoit ce corps de troupes, leur envoya des émissaires, pour les engager à venir se joindre aux troupes des Américains réfugiés qu'il avoit dans son armée, en leur faisant offre de leur payer tous les arrérages qui ne leur étoient véritablement que trop dus. Le sergent commandant la ligne s'écria : Camarades, il nous prend pour des traîtres; nous ne sommes que des braves soldats qui demandons justice à nos compatriotes; mais nous ne trahirons jamais notre patrie. Il fit pendre ces espions, et continua sa marche. L'assemblée de Pensylvanie nomma des députés pour aller au-devant d'eux, qui, après une négociation difficile et très-épineuse, parvinrent à les ramener à leur devoir.

La mutinerie s'étendit dans la ligne de Jersey; le général Washington fut forcé d'arrêter par un exemple de sévérité un désordre, dont la communication étoit d'autant plus dangereuse que toute son armée avoit les mêmes griefs, et pouvoit en toute justice former les mêmes plaintes.

La caisse du corps françois, de son côté, étoit loin d'être en situation de secourir l'armée américaine, puisqu'il ne vivoit qu'au jour le jour, sur

Digitized by Google

des emprunts extrêmement onéreux. Ce fut à cette époque que les lettres-de-change sur France se négocièrent, à Boston et à Philadelphie, jusqu'à quarante pour cent de perte. Le papier-monnoie américain perdoit au-delà de cent pour un, et marchoit à grands pas à son anéantissement total.

Ce fut dans cette circonstance qu'Arnold s'embarqua, à New-Yorck, pour aller avec deux mille hommes prendre poste à Portsmouth en Virginie, et faire dans la baie de Chesapeak des incursions déprédatrices, contre lesquelles il ne pouvoit trouver d'opposition que de la part des milices du pays.

Tous ces malheurs, qui se multiplièrent, engagèrent le congrès à envoyer en France le colonel Laurents, aide-de-camp du général Washington, et fils du fameux Laurents, ci-devant président du congrès, qui étoit alors détenu dans la tour de Londres. Cet officier avoit ordre de présenter, dans son plus grand jour, à la cour de France l'état de détresse dans lequel il laissoit sa patrie.

Les frégates françoises qui étoient parties de Boston par un coup de vent, après en avoir été tourmentées l'espace de trois semaines, rentrèrent à Newport vers la fin de janvier. Leur retour fit naître l'idée au chevalier Destouches de former une escadre légère d'un vaisseau de ligne et de ces trois frégates, pour aller dans la baie de Chesa-

Digitized by Google

peak troubler les opérations d'Arnold en Virginie. On savoit que ces vaisseaux de transport n'étoient escortés que par deux petits vaisseaux de quarante canons, et par quelques autres bâtimens encore plus petits. En faisant ce détachement, il répondoit aux instances réitérées de l'état de Virginie, qui ne cessoit de lui en faire la demande. Cette petite escadre, aux ordres de M. de Tilly, fut préparée, et appareilla dans le plus grand secret. Elle remplit une partie de l'objet pour lequel elle avoit été destinée, en s'emparant du *Romulus*, vaisseau de quarante canons, et de quelques transports; mais le reste des forces ennemies remonta la rivière d'Élisabeth jusqu'à Portsmouth, et le chevalier de Tilly ne put y faire piloter son vaisseau qui tiroit trop d'eau. Il revint avec ses prises, rendit un compte bien clair de sa reconnoissance, et détermina une entreprise plus sérieuse, à laquelle l'événement ci-après détaillé pouvoit donner une espérance de succès.

Ces mêmes coups de vent qui avoient tourmenté nos frégates à leur rentrée, eurent un effet plus terrible contre quatre vaisseaux de ligne anglois qui étoient sortis de la baie de Gardner, pour les intercepter : deux furent jetés à la côte, et deux autres démâtés. Le chevalier Destouches envoya aux différens points du continent, pour bien reconnoître l'état de leur escadre, dont on voyoit parfaitement

Digitized by Google

bien le mouillage; et donna pendant le même temps tous ses ordres pour mettre la sienne en état de sortir, aussi promptement que le défaut d'argent, de vivres et de moyens de toute espèce pourroient le leur permettre. J'informai de cet événement le général Washington, qui prit aussitôt le parti de détacher La Fayette, avec mille hommes, pour se réunir aux milices de Virginie. Il me proposa de faire partir un pareil détachement du corps françois, pour aller, avec l'escadre, se réunir avec La Fayette, et attaquer ensemble Arnold dans sa position de Portsmouth, où l'apparition du chevalier de Tilly dans la baie l'avoit fait rentrer. Je donnai douze cents hommes au baron de Viomenil, avec un nombre de mortiers et de pièces d'artillerie de siége suffisant pour cette expédition, si notre escadre avoit été assez heureuse pour arriver. Mais le temps qu'elle mit à préparer son départ, quoique l'armée de terre lui fournît en vivres et en argent tout ce qui lui en restoit, ne permit pas à l'escadre de sortir avant le commencement de mars : la flotte angloise eut le temps de se réparer, et de suivre la nôtre vingt-quatre heures après son départ. Les vents forcés et la navigation dure de cette saison obligèrent le chevalier Destouches à porter au large, pour se rapprocher ensuite de la côte aussitôt qu'il seroit dans la latitude de la Virginie. Une mer orageuse et la marche inégale de ses vaisseaux

Digitized by Google

lui occasionnèrent une séparation, qui auroit pu devenir funeste, si, le matin même du jour du combat, il n'eût été assez heureux pour réunir toute son escadre. Elle étoit composée de huit vaisseaux, en comptant le *Romulus*, qu'il mit en ligne. Il découvrit l'ennemi aux attérages de la baie de Chesapeak. Cette escadre angloise étoit composée du même nombre de vaisseaux; mais, au lieu du *Romulus*, l'amiral Graves montoit le *London*, vaisseau à trois ponts; les autres vaisseaux étoient respectivement à peu près d'égale force. Le combat s'engagea très-vivement par les quatre vaisseaux de la tête de la ligne du chevalier Destouches contre les quatre vaisseaux de celle des Anglois. Il fut très-vif et très-meurtrier : le *Conquérant* commandé par M. de la Grandière, le *Jason* et l'*Ardent* commandés par MM. de Marigny et la Clocheterie s'y distinguèrent. Trois vaisseaux anglois furent obligés de sortir de leur ligne très-maltraités, deux des nôtres ne le furent pas moins; et dans le moment où le chevalier Destouches se préparoit à revirer de bord, pour recommencer le combat, on vit la flotte angloise tenir le vent, et manœuvrer pour entrer dans la baie de Chesapeak : ce qui engagea le chevalier Destouches à se retirer à Rhode-Island, en remorquant le *Conquérant* qui avoit perdu son gouvernail. Le marquis de Laval fut blessé à bord de

Digitized by Google

ce vaisseau. Enfin, le chevalier Destouches et le baron de Viomenil rentrèrent à Newport, après un combat vigoureux, mais indécis, et le vif regret de n'avoir pu remplir l'objet de leur mission.

On eut, dans le cours de février, la nouvelle de la défaite de Tarleton par le détachement du brigadier-général Morgan. Mais cet échec n'avoit fait qu'irriter lord Cornwallis, qui marcha avec toutes ses forces à la poursuite de Morgan, et ne put l'atteindre avant sa réunion et celle de tous ses prisonniers à l'armée du général Green. Ce dernier fut obligé de se retirer, pour aller au-devant des secours qui lui arrivoient sur le Rœnoke dans la Caroline du Nord. Les ayant ralliés, il se posta à Guilfort-Court-House; lord Cornwallis l'y attaqua avec la plus grande vigueur, et après une action très-meurtrière il parvint à le déposter. Mais le général américain ne perdit que le champ de bataille, et prit une nouvelle position, à quelques milles en arrière. Le lord Cornwallis, ayant souffert tout ce que peuvent occasionner une longue marche, un combat sanglant et une grande disette de vivres, fut obligé de rétrograder vers le cap Fear, dans un canton occupé par une colonie d'Écossois royalistes, où il espéroit trouver les rafraîchissemens nécessaires et des secours pour ses blessés. La conduite du général Green dans cette retraite, au jour du combat de Guilfort et après cette action lui fit

Digitized by Google

beaucoup d'honneur, et annonça tous les talens qu'il déploya dans la suite.

M. de la Peyrouse fut de retour de Boston dans les derniers jours de février. Ce fut par lui que nous eûmes les premières dépêches depuis notre départ de France. Nous y apprîmes que mon fils et lui avoient trouvé, à leur arrivée à Versailles, M. de Sartines retiré du ministère de la marine; que M. de Castries le remplaçoit; que le ministre de la guerre étoit au moment de donner sa démission; que l'impératrice-reine avoit fini sa glorieuse carrière; que les Anglois, ayant déclaré la guerre aux Hollandois, les prenant au dépourvu dans toutes leurs possessions où ils étoient à découvert, le conseil de France préparoit des forces de terre et de mer pour les empêcher de succomber; qu'enfin, toutes ces circonstances réunies ne permettoient pas de donner aux besoins de l'Amérique une attention bien efficace Le roi donna l'ordre cependant, à M. de la Peyrouse, de repartir sur-le-champ sur la frégate de Brest, la meilleure voilière, et de porter, en Amérique, quinze cents mille francs qui étoient déposés depuis six mois à Brest, pour partir avec la seconde division. Il ordonna ensuite au colonel Rochambeau de rester jusqu'à ce qu'il eût pu, dans son conseil, déterminer les réponses que l'on feroit aux demandes de l'Amérique.

Digitized by Google

Après la rentrée de notre escadre, Arnold fut renforcé, dans la Virginie, par un détachement de trois mille hommes partis de New-Yorck, aux ordres du général Philipps. L'escadre angloise resta à New-Yorck pour réparer trois vaisseaux qui avoient été fort maltraités; et le chevalier Destouches s'occupa, de son côté, à réparer le *Conquérant*. La Fayette continua sa marche par terre pour se réunir au baron de Stuben et aux divers détachemens de milice que la Virginie avoit mis sur pied.

Notre escadre étant rétablie, le chevalier Destouches eut le plus grand désir de faire une irruption sur Penobscot; il en étoit fort sollicité par les commerçans et par l'état de Boston, cette forteresse, occupée par les Anglois, à l'extrémité du nord des Etats-Unis, les infestant de corsaires et de pirates. Le général Washington n'approuva pas ce projet, et fit sentir au chevalier Destouches que, pour un objet d'une très-mince conséquence, il alloit exposer son escadre dans un golfe où, après un combat malheureux, il n'auroit aucun port de réfuge : ce qui étoit arrivé deux ans auparavant à une expédition partie de Boston pour faire cette conquête, dont les troupes et la flottille qui les escortoit furent détruites dans la rivière de Penobscot, devoit servir de leçon. On eut aussi nouvelle que l'escadre

Digitized by Google

angloise s'étoit réparée, et renforcée à New-Yorck de tous les vaisseaux de cinquante qu'elle avoit eus en différentes stations; ensorte que toute entreprise par mer devint impossible à l'escadre françoise, par la supériorité que ces renforts donnoient à l'ennemi qui paroissoit décidé à porter toute l'offensive contre les états du sud. Il dégarnissoit alors New-Yorck par ces divers détachemens, et notre marine à Rhode-Island, pouvant à cette époque y être laissée en sûreté avec un moindre nombre de troupes pour la protéger, je proposai au général Washington de marcher par terre à la rivière d'Hudson pour me réunir à lui, vis-à-vis de New-Yorck, et le mettre en état de renforcer La Fayette, en Virginie, par un détachement de son armée. Deux motifs retardoient cependant la possibilité de ce mouvement; les préparatifs à faire pour les subsistances, et l'attente du secours quelconque que l'on pouvoit espérer au retour de mon fils, qu'il seroit avantageux de recevoir auparavant, si les affaires du sud ne devenoient pas trop pressantes. Le général Washington reçut ces offres avec beaucoup de reconnoissance; il ne jugea pas les affaires du sud assez pressées pour en faire usage avant d'avoir rempli les deux derniers objets. Cependant, il fit marcher la ligue de Pensylvanie, aux ordres du général Vaine, pour aller rejoindre La Fayette.

Digitized by Google

Le lord Cornwallis donna un quartier de rafraîchissement fort court à ses troupes, dans le mois d'avril et une partie de mai, aux environs du cap Fear. Le général Green marcha pendant ce temps-là par Helsbourough, vers Cambden et la Caroline du sud, pour attaquer le lord Randon, qui étoit resté avec une petite division pour la couvrir. Il espéroit, par ce mouvement, obliger le lord Cornwallis à rétrograder. Mais, comme par cette même manœuvre il découvroit la Virginie, le lord Cornwallis en profita, partit de ses quartiers; et par une marche rapide, passa le Rœnoke à Hallifax, d'où il se réunit au généraux Philipps et Arnold à Pétersbourg en Virginie.

Mon fils arriva le 8 mai à Boston, dans la frégate la *Concorde*, avec M. de Barras, chef d'escadre qui venoit remplacer le chevalier de Ternay. Ils nous dirent qu'ils avoient vu partir de Brest une flotte puissante, aux ordres de M. de Grasse; qu'une partie devoit se séparer à la hauteur de Madrid pour aller, avec le bailli de Suffren, secourir le cap de Bonne-Espérance, et renforcer notre escadre aux Indes-Orientales; que le comte de Grasse devoit détacher, après avoir passé au sud des Açores, un petit convoi de six cents recrues sous l'escorte du *Sagittaire*, seul secours destiné dans ce moment-ci à l'Amérique-Septentrionale: l'argent destiné à la marine et à la terre étoit par-

Digitized by Google

tagé sur le *Sagittaire* et la frégate qui portoit M. de Barras. On me mandoit, ce qui fut en même temps déclaré au congrès par le ministre de sa majesté, que différentes circonstances, entr'autres une flotte angloise supérieure qui avoit établi sa croisière devant le port de Brest, avoient empêché de partir la seconde division l'année précédente ; mais que, pour ne pas priver l'Amérique d'un secours qui lui avoit été destiné et dont la France ne vouloit pas faire son profit, elle prenoit le parti d'y suppléer en argent, et qu'on assignoit en conséquence une somme de six millions, dont le général Washington pourroit se servir pour les besoins de l'armée américaine. On me confioit, pour moi seul, que le comte de Grasse avoit ordre de venir dans les mers d'Amérique, en juillet ou août, pour dégager l'escadre de M. de Barras ; et que cette dernière, dans le cas où je marcherois avec l'armée dans le continent, pour me réunir au général Washington, avoit ordre de se replier sur Boston. On regardoit le port de Rhode-Island comme mal assuré sans le concours des troupes de terre, pour y protéger le mouillage de l'escadre. On me proposoit des expéditions dans le nord de l'Amérique, sur Penobscot, Terre-Neuve ou Halifax. On me laissoit cependant le maître de combiner, avec le général Washington, quelqu'autre opération proportionnée à nos forces, qui pût être

Digitized by Google

protégée pendant la très-courte station que M. le comte de Grasse avoit ordre de faire dans ces parages. Les dépêches que M. de Barras m'apporta furent : les plus anciennes, de M. de Montbarrey ; les nouvelles, de M. de Ségur qui lui avoit succédé dans le ministère de la guerre ; et les dernières, de M. de Castries, qui étoit à Brest lors de ce grand embarquement. On me mandoit, dans mes lettres particulières, que, si j'avois été en France, le roi m'auroit nommé ministre de la guerre. Je n'ai jamais ambitionné cette place ; mais j'avoue que, vu l'état de détresse où on me laissoit, la pénurie des moyens que l'on me donnoit, ce fut le seul moment de ma vie où je la regrettai. Il fallut pourtant partir de ma situation actuelle, et chercher à en tirer le meilleur parti possible pour le service de nos deux nations. Dès que j'eus déchiffré mes dépêches, je n'eus rien de plus pressé que de proposer une conférence au général Washington, qui fut assignée à Wetersfield, près d'Hartefort, pour le 20 de mai ; le comte de Barras ne put s'y trouver, parce qu'au moment de son départ l'escadre angloise vint parader devant la sienne. Le général Washington étoit accompagné du général Knox et du brigadier-général Duportail : j'y étois arrivé avec le chevalier de Chatelus. Le général Washington, pendant toute cette conférence, eut toujours, pour principal objet, une

Digitized by Google

entreprise contre l'île de New-York, qu'il regardoit comme la plus capable de porter le dernier coup à la domination angloise dans sa patrie. Il savoit l'armée ennemie diminuée dans cette place par les différens détachemens qui en avoient été faits au sud, et croyoit, sur l'assurance de quelques pilotes, que la barre de ce port n'étoit pas insurmontable sans être obligé de s'alléger. Il considéra une expédition, dans la baie de Chesapeak, contre le lord Cornwallis, comme un objet secondaire, auquel il faudroit n'avoir recours que lorsqu'on seroit sûr de ne pouvoir suffire au premier. Après quelques discussions, il fut cependant convenu qu'aussitôt après l'arrivée des recrues et du petit convoi du *Sagittaire*, le corps françois se mettroit en mouvement pour venir se réunir à l'armée américaine, vis-à-vis de l'île de New-Yorck, dont on s'approcheroit le plus près possible, en attendant des nouvelles de M. de Grasse, à qui l'on expédiroit une frégate.

Aussitôt après cette conférence, le général Washington en écrivit le résultat au général Sullivan, député du congrès. Ses lettres furent interceptées : on croit, et toutes les gazettes le répétèrent, qu'il n'y avoit parlé d'attaquer les îles de New-Yorck que pour tromper le général ennemi, et qu'il avoit été bien aise que cette lettre tombât entre ses mains. Ce grand homme n'a pas besoin de

Digitized by Google

telles fictions pour faire passer sa gloire à la postérité. Il avoit réellement alors le désir d'attaquer New-Yorck; nous l'aurions exécuté si l'ennemi avoit continué à s'y dégarnir, et si la marine françoise eût pu nous seconder. Mais ce qui trompa le plus complètement le général anglois, ce fut une lettre que le chevalier de Chatelus écrivoit confidentiellement au ministre de France près du congrès, dans laquelle il se vantoit d'avoir eu l'art de m'engager à rapprocher mon opinion de celle du général Washington; que le siége de l'île de New-Yorck étoit enfin déterminé, et que nos deux armées alloient être réunies devant cette place; et que l'on écriroit à M. de Grasse pour l'engager à venir avec sa flotte forcer la barre de Sandyhoock et l'entrée du port de New-Yorck. Il se plaignoit avec amertume, dans des termes assez malhonnêtes, du peu de ressource que peut avoir un homme d'esprit sur le caractère impératif d'un général qui veut toujours commander : l'officier anglois chargé du détail des espions m'envoya copie de cette lettre interceptée; ce ne n'étoit assurément pas dans le dessein de mettre la paix dans mon ménage. Je fis venir le chevalier de Chatelus; je lui montrai cette lettre; je la jetai au feu, et le laissai en proie à tous ses remords. On juge bien que je ne cherchai pas à le détromper; et l'on va voir, dans la suite de ces mémoires, à quel

Digitized by Google

point cet officier-général étoit dans la confidence du projet réel que je proposai au comte de Grasse.

A mon retour à Newport, je vis avec douleur les préparatifs de la marine pour se retirer à Boston, aussitôt que le corps françois quitteroit cette île pour marcher dans le continent. Le port de Boston, quoiqu'à trente lieues par terre de Newport, en est à plus de cent lieues par mer, par le tour qu'il faut prendre pour doubler les bancs de Nantucket. Il est au-dessous des vents régnans, et pouvoit retarder d'un mois la jonction de notre escadre avec celle de M. de Grasse. Cet éloignement m'étoit d'autant plus sensible, que j'étois obligé de lui confier toute notre artillerie de siége que nous ne pouvions emmener dans la marche pénible que nous allions entreprendre, l'artillerie de campagne étant déjà une charge bien lourde à traîner avec nous. Je proposai à l'amiral Barras de tenir un conseil de guerre mixte, composé des officiers-généraux et supérieurs des deux armes, moyen qui nous étoit indiqué dans nos instructions, quand les circonstances nous obligeroient de nous en écarter. M. de Barras l'ayant accepté, il y fut agité, vu l'affoiblissement de la garnison de New-Yorck par les différens détachemens qu'elle avoit faits au sud, si l'escadre françoise pouvoit rester dans le port de Rhode-Island, après le départ du corps françois, avec un détachement de cinq

Digitized by Google

cents hommes, aux ordres de M. de Choisy, et de mille hommes de milices américaines pour occuper les forts qui assuroient son mouillage. Je rapporte ici, avec grand plaisir, un propos noble et généreux de l'amiral Barras, qui caractérise le patriotisme de ce respectable officier. M. de la Villebrune, premier opinant, m'interpella, et me demanda si M. de Grasse viendroit certainement dans les mers de l'Amérique septentrionale, ou s'il n'y viendroit pas. S'il y vient, dit-il, mon avis est que l'on doit rester ici pour faire avec lui une jonction plus prompte. Mais s'il n'y vient pas, nous nous écartons en pure perte des ordres du conseil de France, et nous prenons sur nous des événemens qui, quoique peu vraisemblables, pourroient être fâcheux. M. de Barras prit la parole et dit : « Personne n'est plus intéressé que moi à l'arrivée de M. de Grasse dans ces mers. Il étoit mon cadet ; il vient d'être fait lieutenant-général. Dès que je le saurai à portée d'ici, je mettrai à la voile pour servir sous ses ordres ; je ferai cette campagne, je n'en ferai pas une seconde ». Ce sentiment, rempli de grandeur d'âme, entraîna l'unanimité pour l'affirmative, sans questionner davantage les généraux sur le secret des opérations.

Je m'occupai tout de suite de ma dépêche à M. de Grasse, qui devoit partir dès que la *Concorde* seroit en état de mettre à la voile. Je lui

Digitized by Google

faisois le tableau de l'état de détresse où étoit le sud des Etats-Unis; et surtout la Virginie, qui n'avoit à opposer, aux efforts du lord Cornwallis, qu'un petit corps de troupes aux ordres de M. de La Fayette; que ce dernier n'avoit pour lui, dans cette défense, que sa bonne conduite et la nature d'un pays coupé de grandes rivières. J'envoyois, à M. de Grasse, les articles de la conférence de Wetherfield. Je lui observois qu'il devoit connoître mieux que moi la possibilité de forcer le port de New-Yorck, puisque, dans des circonstances à peu près semblables, M. d'Estaing, sous les ordres du quel il servoit, avoit fait des instances inutiles à ses pilotes, en leur offrant vainement une somme énorme, pour les engager à forcer la barre de ce port. Enfin, je lui présentai, comme mon opinion particulière, une entreprise dans la baie de Chesapeak, contre l'armée du lord Cornwallis, que je croyois plus praticable, et plus inattendue par l'ennemi qui se fioit sur notre éloignement. Je lui demandois de requérir avec la plus grande instance des gouverneurs de Saint-Domingue, et d'emprunter, pour trois mois, la brigade françoise aux ordres de M. de Saint-Simon, qui étoit destinée à agir avec les Espagnols, ceux-ci ne me paraissant pas en mesure d'en faire usage pendant cette campagne. Je lui demandois encore douze cent mille francs d'emprunt à faire dans nos co-

Digitized by Google

lonies, pour assurer le succès de cette opération. Je concluois par le prier de renvoyer sur-le-champ la frégate, pour que je pusse, sur sa réponse, combiner, avec le général Washington, notre marche par terre pour aller le rejoindre, à point nommé, dans la baie de Chesapeak.

On envoya au général Washington, lors de la conférence de Wetherfield, un paquet de dépêches du lord Georges Germaine au général Clinton, en date du 7 février et du 7 mars, qui n'avoient point été chiffrées, et avoient été interceptées par un corsaire américain. Elles donnèrent de grandes lumières sur les projets des Anglois dans cette campagne, dont le but n'étoit pas moindre que la conquête de tous les états du sud, et de réduire le général Washington au nord de la rivière d'Hudson. Le ministre anglois parloit avec le dernier mépris des forces américaines, et reprochoit au général Clinton, que, puisqu'il disoit avoir, à la solde du roi d'Angleterre, plus d'Américains royalistes qu'il n'y avoit de rebelles dans l'armée de Washington, il étoit bien extraordinaire qu'il laissât durer cette rébellion aussi longtemps. Il ne parloit du corps françois, que pour assurer le général anglois qu'il ne se faisoit, en France, aucuns préparatifs pour faire partir sa seconde division, et que la première auroit assez d'affaires pour soutenir et proteger sa petite es-

Digitized by Google

cadre à Newport. Il n'oublioit pas d'observer dans quel état de discrédit étoient tombées les finances du congrès; et, sur cet article, il approchoit si fort de la vérité, qu'à l'époque de la conférence de Wetherfield, le papier monnoie, après avoir été déprécié jusqu'à mille pour un, fut entièrement annulé par une résolution du congrès.

Le général Green, en poussant sa pointe sur Cambden, avoit été repoussé par une sortie que fit sur lui, à la fin d'avril, le lord Randon; mais le général Marion, américain, avoit réduit le fort Watson dans la communication de l'ennemi, et le général Green conservoit toujours des apparences de succès dans la Caroline du sud. La situation de la Virginie étoit bien différente. Le lord Cornwallis, après avoir rassemblé toutes ses forces, qui lui formoient une armée de huit mille hommes, serroit le marquis de La Fayette, qui n'avoit d'autres ressources que de se retirer de rivière en rivière, pour aller au-devant du général Vaine, qui marchoit à son secours avec la ligue de Pensylvanie.

Le lendemain du conseil de guerre qui prit la résolution de laisser l'escadre à Rhode-Island, je fis embarquer l'armée pour aller à Providence attendre les secours de nos recrues, que j'espérois devoir arriver d'un moment à l'autre sous l'escorte du *Sagittaire*, ou marcher sans ses recrues, si les nouvelles du sud devenoient plus fâcheuses. Nous

Digitized by Google

reçûmes enfin l'argent et les recrues qui arrivèrent à bon port, quoiqu'une partie du convoi eût été dispersée. Après en avoir laissé la plus grande partie pour former le détachement de M. de Choisy, nécessaire à la protection de l'escadre, le corps françois se mit en marche, le 18 juin, pour s'acheminer vers la rivière d'Hudson et faire sa jonction avec celui de Washington. Nous reçûmes en chemin nouvelle de quelques succès du général Green, sur la communication du lord Randon, qui forcèrent ce dernier à quitter Cambden et à se retirer sur Charles-Town. Les nouvelles de Virginie étoient toujours très-fâcheuses, ce qui ne contribua pas à ralentir la marche du corps françois. Le général Washington ayant eu l'avis que l'ennemi s'étoit dispersé en plusieurs camps, et qu'il avoit même fait un assez gros détachement dans les Jerseys, crut devoir profiter de son absence pour s'emparer du fort Washington, à l'entrée de l'île de New-Yorck, par un coup de main; il marcha avec toute son armée, le 1.er juillet, pour soutenir le général Lincoln, à qui il avoit donné son avant-garde pour tenter cette expédition. Il m'écrivit pour me prier de doubler ma marche avec le corps de Lauzun et la première demi-brigade, de manière à opérer notre jonction si elle devenoit nécessaire. Le général Lincoln tomba dans un fort détachement de l'ennemi, qui étoit sorti le matin de New-

Yorck pour faire un fourrage; il se replia en bon ordre sur la tête de la colonne du général Washington qui arrêta l'ennemi, en même temps que la cavalerie de Lauzun menaçoit son flanc. Ce détachement ennemi rentra précipitamment dans New-Yorck, et la perte fut très-légère de part et d'autre.

La célérité de notre marche et notre discipline eurent un grand succès parmi nos alliés. Les deux armées se réunirent dans le camp de Philippsbourg, à trois lieues de Kingsbridge, premier poste de l'ennemi dans l'île de New-Yorck. Ce mouvement produisit tout l'effet qu'on pouvoit en attendre. Il retint à New-Yorck le général Clinton, que nous savions, par les dépêches ci-dessus citées, avoir l'ordre de s'embarquer avec un corps de troupes pour aller par le Mariland, la Pensylvanie et les Jerseys, réduire le général Washington à l'est de la rivière d'Hudson. Il contribua à faire rétrograder le lord Cornwallis, de la pointe qu'il avoit faite dans l'intérieur de la Virginie, pour aller à l'entrée de la baie de Chesapeak fixer et fortifier, suivant les mêmes instructions, un poste permanent. Peu de jours après notre jonction, nous sûmes que le lord Cornwallis se replioit par la rivière de James, à Richemond; et de là à Williamsbourg, à quatre lieues d'Yorck.

Nous apprîmes en même temps qu'il étoit arrivé

Digitized by Google

de Corck, en Irlande, un convoi de trois mille recrues à Charles-Town, et qu'on attendoit un pareil renfort à New-Yorck, avec la garnison de Pensacola, que les Espagnols lui renvoyoient. Les deux divisions de Washington et la mienne ne formoient ensemble que neuf mille hommes, qui commencèrent cependant à troubler leurs mesures.

Les marches forcées qu'avoit faites le corps françois rendirent ses subsistances difficiles; l'ennemi, ayant envoyé une petite flottille remonter la rivière d'Hudson, s'empara d'un bâtiment chargé de pain pour quatre jours pour les François. Le soldat fut réduit à quatre onces de pain; on lui donna du riz et un supplément de viandes, et il soutint ces petites contradictions avec la même gaîté dont la plupart de ses officiers avoient donné l'exemple, en faisant toute cette pénible route à pied à la tête de leurs troupes. Nous envoyâmes une batterie de pièces de douze et d'obus, à l'endroit le plus étroit de la rivière, aux ordres du capitaine Verton, attendre cette flottille angloise à son retour; elle y fut si bien accueillie, qu'elle perdit l'idée de recommencer pareille expédition.

Nous fîmes ensuite les reconnoissances les plus détaillées de tous les ouvrages de New-Yorck et des îles adjacentes : nous les fîmes lever à vue par nos ingénieurs respectifs. Cette reconnoissance fut

Digitized by Google

soutenue par un détachement de cinq mille hommes aux ordres du chevalier de Chatelus et du général Lincoln. On nettoya tout le continent des postes de réfugiés américains qui le désoloient, et ce qui n'eut pas le temps de s'embarquer fut tué ou pris par nos aides-de-camp, qui se joignirent aux dragons américains qui nous escortoient. Il y eut beaucoup de canons tirés de tous les ouvrages de New-Yorck, et de tous les petits bâtimens de guerre qui en faisoient la ceinture. Cette vive canonnade ne produisit d'autre effet que celui que je désirois, en attirant sur ce principal entrepôt des forces de l'ennemi toute son attention.

Nous fîmes dans cette reconnoissance l'épreuve de la méthode américaine, pour faire passer à la nage les rivières aux chevaux que l'on rassemble en troupeaux à l'instar des chevaux sauvages. Nous avions passé dans une île qui étoit séparée de l'ennemi, posté à Long-Island, par un bras de mer, dont le général Washington voulut faire mesurer la largeur. Pendant que nos ingénieurs faisoient cette opération géométrique, nous nous endormîmes, excédés de fatigue, au pied d'une haie, sous le feu du canon des vaisseaux de l'ennemi qui vouloit troubler ce travail. Réveillé le premier, j'appelai le général Washington, et je lui fis remarquer que nous avions oublié l'heure de la marée. Nous revînmes vite à la chaussé du moulin,

Digitized by Google

sur laquelle nous avions traversé ce petit bras de mer, qui nous séparoit du continent : nous la trouvâmes couverte d'eau. On nous amena deux petits bateaux, dans lesquels nous nous embarquâmes avec les selles et les équipages des chevaux. Puis on renvoya deux dragons américains, qui tiroient par la bride deux chevaux bons nageurs ; ceux-ci furent suivis de tous les autres, excités par les coups de fouet de quelques dragons à l'autre bord, à qui nous renvoyâmes les bateaux. Cette manœuvre fut faite en moins d'une heure ; mais heureusement notre embarras fut ignoré de l'ennemi.

Nous eûmes, à notre retour, la nouvelle de la continuation de la retraite du lord Cornwallis ; La Fayette le suivoit avec précaution; il avoit donné le commandement de son avant-garde au général Vaine, brave homme, mais très-ardent, qui eut un premier succès contre l'arrière-garde de Cornwallis ; mais il fut repoussé dans sa seconde tentative avec perte de son canon. Le lord Cornwallis descendit la rivière de James jusqu'à Portsmouth, d'où, après avoir reconnu ce poste, qu'il ne trouva pas à son gré, il remonta la rivière d'Yorck, fit son établissement à Yorck et Glocester, sur les rives droite et gauche de cette rivière qui lui servoit de port, et où les plus gros vaisseaux pouvoient mouiller en sûreté.

Le convoi de trois mille recrues angloises, an-

Digitized by Google

noncé à New-Yorck, y arriva le 11 août ; ce qui, avec la garnison de Pensacola, portoit la force de l'ennemi, dans cette île, à plus de douze mille hommes, nonobstant tous les détachemens qu'on en avoit tirés pour le sud.

C'est dans ces circonstances que le comte de Grasse, après avoir fait aux Antilles une campagne peu intéressante, où il n'avoit pris que l'île de Tabago, arriva à Saint-Domingue : il y trouva la frégate qui lui remit mes dépêches ; il les communiqua sur-le-champ au commandant de Saint-Domingue et à M. de Solano, amiral espagnol, qui adoptèrent mon plan contre l'armée de Cornwallis. Ils y contribuèrent de tout leur pouvoir ; le premier, en nous prêtant, pour trois mois, le corps de trois mille hommes aux ordres de M. de Saint-Simon ; et le second, en faisant trouver, au passage du comte de Grasse, à la hauteur de la Havanne, les douze cent mille francs dont nous avions besoin pour cette opération. M. de Grasse fit repartir sur-le-champ la frégate ; et je reçus, le 5 août, sa réponse par laquelle il m'annonçoit son arrivée dans la baie de Chesapeak, pour la fin d'août, avec tous les moyens que je lui avois demandés. Il ajoutoit que le 15 octobre seroit le terme de sa station ; mais il la prolongea tout le temps qui fut nécessaire pour compléter cette importante expédition.

Digitized by Google

Aussitôt après que j'eus communiqué cette réponse au général Washington, je concertai, avec M. de Barras, les moyens de faire sa jonction avec M. de Grasse, et de m'amener l'artillerie de siége avec le détachement de M. de Choisy. Le général Washington déterminoit, pendant ce temps-là, deux mille hommes des états du nord à le suivre dans le sud, pour se réunir aux troupes de La Fayette. Cent mille écus, qui restoient dans la caisse du corps françois, furent partagés entre nos deux armées.

Elles se mirent en mouvement le 19 août; nous rétrogradâmes trois marches, pour remonter la rivière d'Hudson, que nous passâmes à Kingsferry, sous la protection des forts américains. Le général Washington laissa à la rive gauche trois mille hommes aux ordres du général Héats, pour couvrir Westpoint et les états du nord. Nous descendîmes ensuite la même rivière par la rive droite. Nous nous portâmes en vue de Staten-Island en avant de Chatham, où l'armée françoise fit établir des fours et simuler des approvisionnemens qui annonçoient une attaque de New-Yorck par l'île des États, ce qui redoubla l'inquiétude du général ennemi. Le sieur de Villemaury, commissaire des guerres, remplit parfaitement cette commission. Mais tournant toutcourt à droite, sur le revers des montagnes qui séparent l'intérieur des états de Jersey de ses districts

Digitized by Google

sur les côtes de la mer, nous conduisîmes nos armées à la Delavarre : nous fûmes assez heureux pour la trouver basse et la passer à gué auprès de Trenton. Ce ne put être qu'à cette époque que le général anglois put juger de notre véritable dessein; mais il étoit trop tard pour y remédier, si M. de Grasse se trouvoit dans la baie de Chesapeak à l'époque où il s'étoit annoncé. Les deux armées, en continuant leur marche, traversèrent Philadelphie, et défilèrent devant le congrès assemblé. Ce fut là que nous apprîmes que l'amiral Hood étoit arrivé devant New-Yorck, qu'il s'étoit réuni à l'amiral Graves, et faisoit force de voiles vers la baie de Chesapeak. Cette nouvelle inquiétante fut balancée par un rapport de Baltimore, ville située dans le fond de cette baie, qui nous annonça l'arrivée de M. de Grasse à son ouverture, avec vingt-six vaisseaux de ligne. Nous hâtâmes notre marche à la tête de nos avant-gardes respectives; et, en arrivant à la tête de l'Elk, nous trouvâmes l'officier porteur des dépêches de M. de Grasse, qui nous y attendoit depuis une heure.

Toutes les difficultés n'étoient pas vaincues : les Anglois, dans leurs différentes incursions, avoient tellement détruit toutes les barques américaines, qu'il fut impossible d'en rassembler pour embarquer plus de deux mille hommes. Ce nombre étoit à peine suffisant pour convoyer les deux avant-

Digitized by Google

gardes composées des grenadiers et des chasseurs des deux armées. Les deux Viomenil continuèrent à marcher par terre avec l'armée, en tournant la baie jusqu'à Baltimore et Annapolis; le général Washington et moi, nous prîmes les devants avec une très-légère escorte; et ayant forcé nos marches à soixante milles par jour, nous arrivâmes le 14 septembre à Williamsbourg, où nous trouvâmes les divisions de La Fayette et de Saint-Simon réunies, qui avoient pris une bonne position pour nous attendre. Le lord Cornwallis étoit occupé à se retrancher à Glocester et à Yorck. Il barroit la rivière par ses vaisseaux embossés sous la protection de ses ouvrages, et il en avoit coulé bas quelques-uns pour barrer le canal.

On étoit fort inquiet à Williamsbourg de l'apparition de la flotte ennemie, de l'événement d'un combat de mer dans la journée du 5 septembre dont on avoit entendu le feu le plus violent, de deux frégates angloises qui avoient paru depuis dans la baie. Mais enfin, dans la nuit du 14 au 15, nous reçûmes une lettre de M. de Grasse qui nous apprenoit qu'une flotte angloise forte de vingt vaisseaux avoit paru le 5 au cap Charles; que, quoiqu'il eût dans la rivière de James quinze cents matelots employés au débarquement des troupes de M. de Saint-Simon, il ne balança pas à couper ses cables, pour aller combattre l'ennemi avec vingt-

Digitized by Google

quatre vaisseaux; que Graves s'élevant au vent, l'avant-garde aux ordres de M. de Bougainville atteignit l'escadre angloise qui fut très-maltraitée; que M. de Grasse l'avoit poursuivie quelque temps; qu'en rentrant dans la baie, il y trouva l'escadre de M. de Barras; que cet amiral étant parti de Newport avec notre artillerie de siége, l'avoit habilement convoyée, et étoit entré le 10 dans la baie; qu'il y avoit trouvé et pris les deux frégates angloises : qu'il avoit détaché tout de suite les dix transports de M. de Barras, ces deux frégates et les autres prises de son armée, pour aller prendre à Annapolis les troupes aux ordres de M. de la Villebrune. Ce capitaine de vaisseau ayant rejoint Viomenil, ils réunirent leur activité, et arrivèrent le 25 à James-Town, où nos armées furent débarquées le 26 et le 27.

Le 28 septembre, nous partîmes de Williamsbourg à la pointe du jour, et nous nous portâmes sur Yorck. Je commençai avec le corps françois l'investissement, depuis le haut de la rivière d'Yorck jusqu'au marais près la maison du colonel Nelson, en profitant des bois, des rideaux et des cricqs marécageux, de manière à resserrer l'ennemi jusqu'à portée de pistolet de ses ouvrages. Les trois brigades françoises furent campées très-près, mais à l'abri par le terrain du canon de l'ennemi. Viomenil commandoit les grenadiers et chasseurs de l'a-

Digitized by Google

vant-garde; et notre investissement fut fait sans la perte d'un seul homme. Le même jour, le général Washington, à la tête du corps américain, fut obligé de doubler derrière nous, et de s'arrêter sur le marais dont tous les ponts étoient rompus; il employa le reste de la journée et la nuit pour les raccommoder. Le 29, l'armée américaine passa le marais, y appuya sa gauche, et sa droite à la rivière d'Yorck. L'investissement de cette place se trouva complet et serré d'aussi près qu'il fut possible. L'infanterie de Lausun étant débarquée, marcha, aux ordres de son colonel pour rejoindre sa cavalerie, que j'avois dirigée par Tarre sur le chemin de Glocester, aux ordres du brigadier-général Voueden qui y commandoit un corps de milices américaines. Toute cette légion y fut réunie le 28, jour de l'investissement d'Yorck.

La nuit du 29 au 30 l'ennemi, craignant d'être insulté par un coup de main dans la position très-étendue qu'il avoit fortifiée, prit le parti d'abandonner son camp retranché de Pigeonshill, et de se réduire à l'enceinte de sa place. La journée du 30 fut employée pour nous loger dans les ouvrages abandonnés par l'ennemi : ce qui nous mit à portée de le resserrer dans un cercle moins étendu, et nous donnoit les plus grands avantages.

On apprit à cette époque qu'Arnold avoit été envoyé vers la fin d'août faire une exécution dépré-

Digitized by Google

datrice à New-London dans le Connecticut; en quoi il ne réussit que trop complètement, puisqu'après avoir passé au fil de l'épée le brave colonel Lidger, qui défendoit ce fort avec une garnison de miliciens, il brûla cette ville avec une partie des vaisseaux de commerce qui étoient dans ce port: mais cette diversion lointaine ne produisit aucun effet contre nos opérations. On eut nouvelle en même temps de l'arrivée à New-Yorck de l'amiral Digby, avec trois vaisseaux de ligne, un corps de troupes qu'il avoit à bord, avec le prince Guillaume-Henri, un des enfans du roi d'Angleterre, et qui étoit envoyé par la cour pour reprendre possession de son gouvernement de Virginie. On sut que ce secours de terre et de mer mit le général Clinton en état d'embarquer une partie de son armée sur la flotte angloise, composée de vingt-six vaisseaux, y compris quelques vaisseaux de cinquante qu'ils mirent en ligne, et accompagnée de quelques brûlots; qu'on pressoit vivement à New-Yorck cette nouvelle tentative pour secourir Cornwallis, mais qui, dans l'extrémité où ce dernier étoit réduit, ne pouvoit être que tardive.

Le 30, nous avions envoyé M. de Choisy à M. de Grasse lui demander un détachement de la garnison de ses vaisseaux, pour aller renforcer M. de Lausun dans le comté de Glocester; M. de Grasse lui donna huit cents hommes. Il marcha,

Digitized by Google

le 3 octobre, en avant, pour resserrer Glocester, et prendre une position plus rapprochée. Tarleton se trouva sur ce terrain avec quatre cents chevaux et deux cents hommes d'infanterie faisant un fourrage. La légion de Lausun, soutenue d'un corps de milices américaines, l'attaqua si vigoureusement qu'elle le culbuta, et força le détachement à rentrer dans la place avec quelque perte. M. de Choisy, après cette action, poussa ses postes avancés jusqu'à un mille de Glocester.

La tranchée fut ouverte dans les deux attaques, au-dessus et au-dessous de la rivière d'Yorck, dans la nuit du 6 au 7 d'octobre. Celle de la droite avoit six ou sept cents toises de développement; elle fut flanquée de quatre redoutes. Elle fut faite sans aucune perte, parce que nous fîmes commencer l'ouvrage par celle de gauche, qui, quoique la fausse attaque, attira cependant toute l'attention de l'ennemi. La force de l'armée ennemie qui étoit renfermée, le caractère de celui qui la commandoit obligèrent de conduire toutes ces attaques avec beaucoup de méthode et de précaution. C'est ici le lieu de faire l'éloge de MM. du Portail et de Querenet qui conduisirent ce siége à la tête des ingénieurs, et de M. d'Aboville, et du général Knox, commandant l'artillerie des deux nations. L'armée américaine se chargea de la droite de la tranchée, les Français du centre et de la gauche.

Digitized by Google

On doit rendre aux Américains la justice de dire qu'ils se comportèrent avec un zèle, un courage et une émulation qui ne les laissèrent jamais en retard dans toute la partie dont ils furent chargés, quoique les opérations d'un siége leur fussent étrangères.

Nous fîmes mettre le feu, par nos batteries, à un vaisseau de guerre ennemi, et à trois autres vaisseaux de transport, qui avoient mouillé, dans le dessein de prendre à revers nos attaques.

Dans la nuit du 14 au 15, la tranchée ayant été relevée par les régimens de Gatinois et de Royal-Deux-Ponts, aux ordres du baron de Viomenil; nous résolûmes de faire faire l'attaque des deux redoutes de la gauche de l'ennemi. Le général Washington chargea La Fayette de celle de droite, et je chargeai M. de Viomenil de celle de gauche avec les François. Quatre cents grenadiers débouchèrent à la tête de cette attaque, aux ordres de M. Guillaume des Deux-Ponts, et de M. de l'Estrapade, lieutenant-colonel de Gatinois. M. de Viomenil et La Fayette firent une attaque si vigoureuse, que les redoutes furent emportées l'épée à la main dans le même moment. On tua, blessa, ou prit la plus grande partie de ceux qui les gardoient. Le logement fut fait en joignant ces redoutes par une communication à la droite de notre seconde parallèle. Leur emplacement fournit le moyen d'établir de

Digitized by Google

nouvelles batteries qui achevèrent de cerner l'armée de Cornwallis, et de battre à ricochet tout l'intérieur de sa place, à une portée qui ne pouvoit lui être que funeste. Le comte Guillaume des Deux-Ponts fut blessé, ainsi que Charles de Lameth, adjudant-général, et M. de Gimet, aide-de-camp de La Fayette.

On doit faire ici mention d'un trait qui caractérise le courage des grenadiers françois. Le régiment de grenadiers de Gatinois, qui avoit été dédoublé de celui d'Auvergne, devoit avoir la tête de l'attaque; au moment où elle fut décidée, je leur dis : Mes enfans, si j'ai besoin de vous cette nuit, j'espère que vous n'avez pas oublié que nous avons servi ensemble dans ce brave régiment d'*Auvergne sans tache*, surnom honorable qu'il a mérité depuis sa création. Ils me répondirent que, si je leur promettois de leur faire rendre leur nom, ils alloient se faire tuer jusqu'au dernier : ils tinrent parole, chargèrent comme des lions, et y perdirent le tiers de leurs troupes. M. de Sireuil, capitaine de chasseurs, y fut blessé, et mourut de ses blessures, universellement regretté. Le roi, sur le compte que je lui en rendis, signa l'ordonnance qui restituoit à ce régiment le nom de Royal-Auvergne.

La nuit du 15 au 16, l'ennemi fit une sortie de six cents hommes de troupes d'élite; il trouva de la résistance à toutes nos redoutes, et se jeta dans

Digitized by Google

une batterie de la seconde parallèle, dont il encloua quatre pièces. Le chevalier de Chatelus marcha à l'ennemi avec sa réserve, et repoussa cette sortie. Les quatre pièces, mal enclouées, tirèrent six heures après, par les soins du général d'Aboville, commandant notre artillerie. Le marquis de Saint-Simon fut blessé à la tranchée du lendemain, et finit ses vingt-quatre heures sans vouloir se faire relever.

Enfin, le 17, l'ennemi commença à parlementer, et la capitulation fut signée le 19 octobre, par laquelle le lord Cornwallis et son corps d'armée furent prisonniers de guerre. Les Américains et les François prirent possession à midi de deux bastions. La garnison défila, à deux heures, entre les deux armées, tambour battant, portant ses armes, qu'elle remit ensuite en faisceaux, avec une vingtaine de drapeaux. Le lord Cornwallis étant malade, le général Ohera défila à la tête de la garnison. En arrivant, il me présenta son épée; je lui montrai, vis-à-vis de moi, le général Washington, à la tête de l'armée américaine, et je lui dis que l'armée françoise étant auxiliaire dans ce continent, c'étoit au général américain à lui donner ses ordres.

Le colonel Laurens, le vicomte de Noailles, et M. de Granchain, avoient été nommés par leurs généraux respectifs, pour dresser les articles de cette capitulation, conjointement avec des officiers

Digitized by Google

supérieurs de l'armée de Cornwallis. Elle fut signée par le général Washington, le comte de Rochambeau, et M. de Barras, chargé des pouvoirs du comte de Grasse, et mise sur-le-champ en exécution. Nous trouvâmes huit mille prisonniers, dont sept mille de troupes régulières, et mille matelots, deux cent quatorze pièces de canon dont soixante-quinze de fonte, et vingt-deux drapeaux. Dans le nombre des prisonniers, on peut en compter au moins deux mille qui étoient dans les hôpitaux, dont on prit le plus grand soin. Tout le reste fut envoyé dans l'intérieur du pays.

Je dois, à cette occasion, rendre justice au zèle et à l'activité de M. Blanchard, commissaire des guerres, Coste et Robillard, officiers de santé, qui, par les soins les plus assidus pour nos malades et blessés, tant amis qu'ennemis, ont rempli, dans nos hôpitaux militaires, les soins les plus précieux à l'humanité dans le cours de ces trois campagnes.

Je fis partir le duc de Lauzun et le comte Guillaume des Deux-Ponts sur deux frégates différentes, pour porter la capitulation en France; et le sieur Tilman, aide-de-camp du général Washington, fut envoyé par ce général au congrès.

Tous les détails de cette opération étoient à peine finis, que l'escadre angloise, forte de vingt-sept vaisseaux, parut le 27 octobre au cap Henri; elle avoit à bord un corps de troupes aux ordres du gé-

Digitized by Google

néral Clinton. Après s'être assurée de l'inutilité du secours qu'elle apportoit, elle gagna le large; la flotte de M. de Grasse partit le 4 novembre pour retourner aux Antilles. Il renvoya à Saint-Domingue la partie des troupes qu'il avoit empruntée du gouverneur, et laissa à Yorck une petite escadre légère, dont le *Romulus* étoit le plus gros vaisseau, aux ordres de M. de La Villebrune; ce qui gênoit moins l'armée de terre dans ses opérations, une telle flottille pouvant remonter les rivières à des points rétrécis, où il étoit plus aisé de la mettre en sûreté. Le général Washington retourna, avec le détachement des états du nord, dans ses quartiers, sur la rivière d'Hudson, vis-à-vis de New-Yorck. Il envoya les troupes qui étoient ci-devant aux ordres de M. de La Fayette, renforcer au sud le général Green. Les François restèrent à Yorck, Glocester, Hampton et Williamsbourg, où ils prirent les quartiers que l'ennemi avoit compté occuper, en rétablissant les maisons détruites par les opérations du siége.

Le congrès, aussitôt qu'il eut reçu la nouvelle de la reddition de Cornwallis, passa une résolution pour faire ériger une colonne de marbre à Yorck, en Virginie, ornée d'emblèmes marquant l'alliance entre les Etats-Unis et la France, avec un récit succinct de la reddition de l'armée de Cornwallis aux généraux Washington, Rochambeau et de Grasse,

Digitized by Google

Il résolut également de présenter deux drapeaux au général Washington, et quatre pièces de canon prises sur l'armée angloise, au comte de Rochambeau et au comte de Grasse, portant une inscription qui leur marquât la reconnoissance du congrès des Etats-Unis, de la part glorieuse qu'ils ont eue à cette brillante expédition.

Le général Green eut, dans le sud, de nouveaux succès : il descendit des hautes montagnes de la Santé, passa la Vatterie, et la Congerée, marcha sur Dorchester, et força l'ennemi à lui abandonner tous les postes qu'il avoit dans la plaine, et à rentrer dans les lignes de Charles-Town. Les Anglois, à la fin de cette campagne, dont le début avoit été si malheureux pour les Américains, ne possédoient plus, dans le continent de l'Amérique septentrionale que Charles-Town, Savanha en Géorgie, et les îles de New-Yorck. Tous ces succès ne contribuèrent pas peu à bouleverser le ministère anglois, lorsque la nouvelle de la prise de Cornwallis fut arrivée en Europe, et à faire prendre au parlement d'Angleterre la résolution de renoncer à toute entreprise offensive sur le continent de l'Amérique septentrionale.

A peine l'armée françoise fut-elle entrée dans ses quartiers après la prise d'Yorck et sa campagne laborieuse, que le général Green me demanda le secours le plus prompt et le plus pressant sur la

Digitized by Google

nouvelle de l'arrivée à Charles-Town de trois régimens anglois envoyés de New-Yorck, et d'un faux bruit que fit courir l'ennemi, d'un secours de quatre mille hommes qu'il attendoit d'Irlande. Je lui fis observer que les ligues de Pensylvanie et du Mariland étoient en chemin pour le rejoindre; que le secours de l'Irlande, dont l'ennemi se targuoit, pourroit bien ne pas venir d'après les derniers événemens; qu'on ignoroit d'ailleurs sur quel point de l'Amérique il se porteroit; que le corps françois placé intermédiaire entre les armées américaines du nord et du sud, devoit attendre le développement des projets de l'ennemi, avant d'être mis en mouvement. Pour calmer cependant les inquiétudes des deux Carolines, et répondre aux réquisitions pressantes de ces deux états, j'allongeai la légion de Lausun, aux ordres de M. de Choisy, jusque sur la Roanoke, sur les frontières de la Caroline du nord, et je fis faire une reconnoissance de la marche de l'armée françoise dans cet état, au cas que les circonstances la rendissent nécessaire, par l'adjudant-général Dumas. Il sut, par son esprit conciliant, tranquilliser ces différentes législatures, et s'acquitta de cette commission avec beaucoup d'art et d'intelligence.

Le baron de Viomenil fut forcé, par des affaires indispensables, de partir pour la France, sur une frégate commandée par M. de La Touche. La *Di-*

Digitized by Google

ligente, aux ordres de M. de Clouard, sortit en même temps pour aller à Boston, rallier quelques bâtimens et prendre des poudres qu'on y avoit laissées. Cette dernière échoua par la maladresse du pilote. Je parle de cet événement pour rendre la justice qui est due au courage que montra le sieur Clouard dans ce malheur. Il resta trois jours dans l'eau jusqu'à la ceinture, et n'en sortit qu'après qu'il eut sauvé tout ce qui étoit sur la frégate; il pensa mourir d'une fièvre violente que cet effort de courage lui occasionna; ce brave officier, toujours malheureux, puisqu'il étoit à son troisième naufrage, a péri depuis avec La Peyrouse, dont il étoit le second dans son expédition autour du monde.

Le général Nelson éprouva, à cette époque, la rigidité des principes républicains sur le respect que la loi prescrit pour les propriétés. Il avoit, dans sa qualité de gouverneur de Virginie, montré un zèle et un courage peu communs à la tête des milices de cet état, pendant toute cette campagne; il avoit fait camper l'armée alliée au milieu de ses récoltes, vu diriger l'artillerie sur les maisons d'Yorck, dont les plus belles, derrière les ouvrages de l'ennemi, appartenoient à lui ou à sa famille, et avoient été entièrement rasées, sans prétendre à aucune espèce de dédommagement. Il pressa d'autorité pour les besoins de l'armée, et faire arriver plus promptement les vivres et l'artillerie de siége, quelques voi-

Digitized by Google

tures et quelques chevaux du pays; il commença par ceux de tous ses fermiers, et ses plus beaux attelages personnels. Il sut, après le siége, qu'il alloit être recherché par l'assemblée générale; il se dépouilla sur-le-champ de sa qualité de gouverneur, vint, en particulier, rendre compte de sa conduite à l'assemblée législative, et défia aucun de ses concitoyens d'avoir plus contribué au succès de cette campagne importante et mémorable, qu'il ne l'avoit fait dans toutes ses propriétés. Il fut acquitté honorablement des charges alléguées contre lui; mais il ne désira pas reprendre son gouvernement, l'assemblée générale n'en fut pas fâchée, et le sieur Harisson, orateur de l'assemblée, le remplaça. Je crus cependant devoir à la reconnoissance d'aller dans sa retraite lui rendre la première visite que je fis dans ce pays; et le général Washington fit, dans ses dépêches au congrès, la mention la plus honorable de cet ex-gouverneur.

Il arriva dans le commencement de cette année, et à peu de distance l'une de l'autre, deux frégates portant de l'argent et des dépêches. Ces secours réduisirent le change à peu près au pair. J'appris, par ces dépêches, l'arrivée en Europe de M. de Lauzun, et du comte Guillaume de Deux-Ponts. J'y recevois les assurances pour le général et pour l'armée de l'approbation de sa majesté. Elle m'écrivoit pour me donner l'ordre de faire chanter le *Te*

Digitized by Google

Deum à la tête de l'armée françoise, et d'y faire les réjouissances qu'elle avoit ordonnées à Paris et dans toute la France.

Le début de l'année 1782 fut brillant par ces jours d'allégresse; nous fîmes aussi des réjouissances pour la prise de Saint-Eustache et de Saint-Christophe par M. de Bouillé, et de l'île de Minorque par M. de Crillon. Mais les faveurs de la fortune eurent un terme fatal pour le malheureux de Grasse. On eut d'abord des nouvelles de la dispersion du convoi parti de Brest, aux ordres de M. de Guichen, et dont une partie seulement de ce qui étoit destiné à M. de Grasse arriva aux Antilles, sous l'escorte de M. de Vaudreuil. L'amiral Rodney revint d'Angleterre avec une escadre puissante qui, réunie à celle de Hood, donnoit aux Anglois la supériorité maritime; cependant le comte de Grasse crut pouvoir sortir avec la sienne pour escorter un convoi de troupes aux ordres de M. de Bouillé, et la conduire à Saint-Domingue, où il devoit se réunir aux forces espagnoles de terre et de mer, qui s'y rassembloient sous le commandement du général don Galvès. M. de Grasse eut un combat glorieux le 9 avril, mais un très-malheureux dans la journée du 12. Cette fâcheuse nouvelle arriva, en Amérique, dans le cours du mois de mai, par une relation de Rodney, qui vint à New-Yorck, et que l'ennemi eut grand soin de faire pu-

Digitized by Google

blier. Elle étoit d'autant plus importante, que le congrès et les assemblées de plusieurs états étoient convoqués pour résoudre si l'on écouteroit les propositions du général Carleton, qui avoit relevé, dans le commandement de l'armée angloise, sir Henri Clinton. Il proposoit, au nom de son gouvernement, aux Etats-Unis, la reconnoissance de leur indépendance, sans aucune restriction, pourvu qu'ils se détachassent de l'alliance qu'ils avoient contractée avec la France. Le congrès refusa de recevoir le secrétaire de Carleton, porteur de ces propositions; et l'état de Mariland prit le premier une résolution qui déclaroit ennemi de l'état quiconque proposeroit de traiter sans le concours de la France, accompagnant cette proclamation des sentimens les plus expressifs de la reconnoissance qu'ils lui devoient. Cette résolution fut suivie dans l'assemblée générale de Virginie, et ne tarda pas à l'être par tous les autres états, aux époques où leurs assemblées se tiennent ordinairement. Le général anglois, ayant fait partir en même temps de Charles-Town un détachement pour aller à la Jamaïque, fit proposer au général Green une suspension d'armes, qui fut également refusée par ce général et par l'assemblée législative de la Caroline du sud. Le chevalier de la Luzerne envoya toutes ces nouvelles en France, par le chevalier de Clouard. Elles confirmèrent la bonne opinion que l'on y avoit de

Digitized by Google

la fermeté des Américains, de leur constance et de leur reconnoissance envers la France, leur alliée.

Le chevalier de la Luzerne avoit remplacé M. Gérard en qualité de ministre plénipotentiaire de France en Amérique. Ses manières franches et simples, jointes à une représentation fort honorable, avoient gagné l'estime et la confiance des Américains, au point que, sans avoir l'air de vouloir s'immiscer dans leurs discussions intérieures, il ne se passoit guère d'affaires considérables qu'on ne vînt le consulter par l'attachement qu'il avoit su inspirer pour son caractère personnel.

Je dois réduire ici, à la simple vérité de l'histoire, l'épisode du capitaine Asgil, qui a été si exagérée dans tous les journaux, et dont on a déjà fait le sujet de plusieurs drames. En voici le simple récit.

Le capitaine Lippencut, américain réfugié au service des Anglois, étant sorti de New-Yorck avec un détachement, alla prendre, dans sa maison, un capitaine de milices américaines, le fit juger sans formes, et pendre à un arbre du continent, avec une inscription infamante; sur cette nouvelle, le général Washington ne put résister aux instances de son armée, qui crioit vengeance. Il envoya au quartier des prisonniers, et fit tirer au sort tous les capitaines anglois. Le sort tomba sur le capitaine Asgil, un des prisonniers de l'armée

Digitized by Google

de Cornwallis. L'officier supérieur anglois, qui commandoit tous ces prisonniers, m'écrivit pour demander ma garantie comme un des contractans de la capitulation d'Yorck, et m'observer que l'article 14 de ladite capitulation mettoit l'armée de Cornwallis en sûreté contre toute représaille. Le meurtre de Lippencut étoit postérieur à ladite capitulation. C'est de cette date que l'armée américaine arguoit pour demander la représaille. J'écrivis sur-le-champ en faveur d'Asgil, dans les termes les plus forts, au chevalier de la Luzerne, en le priant de joindre ses sollicitations aux miennes, lorsqu'il montreroit ma lettre au général Washington. Il me fit répondre, à l'instant même, que je pouvois être tranquille sur son sort, qu'il devoit cette démarche à la sollicitation de son armée; mais qu'il donnoit sa parole qu'Asgil ne périroit pas, et que, pour le tranquilliser totalement, il alloit lui ordonner de simples arrêts dans le comté de Chatham, qui a cinq ou six lieues d'étendue, à la porte de New-Yorck. La lettre du ministre de France arriva, portant la recommandation du roi en faveur de ce jeune capitaine, et de son intéressante famille: le général Washington et le congrès eurent tout l'égard qu'ils devoient à d'aussi puissans protecteurs, et ordonnèrent son élargissement.

Aussitôt que le conseil de France eut réglé les opérations de la campagne, on prépara deux fréga-

Digitized by Google

tes qui devoient en porter les dépêches en Amérique : une de ces frégates qui portoit M. de Ségur, fils du ministre, avec de l'argent, fut retardée par divers accidens ; et, après avoir été forcée de rentrer à Rochefort, elle ne put que se réunir à la seconde, et partir avec elle à une époque plus éloignée. Ce contre-temps laissa le corps françois, pendant quelques mois, dans la disette d'argent.

L'intempérie de la saison, si fâcheuse en Virginie, commençoit à donner beaucoup de maladies : le chevalier de la Luzerne eut, à cette époque, des nouvelles de M. de Vaudreuil, qui, après la prise de M. de Grasse, avoit pris le commandement de la flotte. Cet amiral le prioit de lui préparer des secours pour la ravitailler dans le port de Boston. Enfin, on sut qu'il se préparoit à New-Yorck un embarquement de troupes qui paroissoit destiné à aller attaquer quelques-unes des colonies françoises. Toutes ces circonstances me déterminèrent à mettre l'armée françoise en mouvement, pour la rapprocher de New-Yorck, et à proposer une conférence à Philadelphie, au général Washington. Il y fut réglé que les deux armées se réuniroient sur la rivière d'Hudson, s'approcheroient au plus près de New-Yorck, pour menacer cette place, et l'empêcher de faire aucun détachement contre nos colonies. Pendant ce temps-là, l'armée aux ordres du chevalier de Chatelus et du cheva-

Digitized by Google

lier de Viomenil, marchoit toute la nuit, et se reposoit le jour. Les soins de ces deux généraux, ce régime et sa discipline l'amenèrent saine et sauve à Baltimore, où elle fut jointe par un détachement aux ordres de M. de La Vallette, que j'y avois laissé pour évacuer l'artillerie d'Yorck et Glocester, et raser ces places. Quoique pendant que l'armée cheminoit lentement par terre, il eût été convoyé par la petite escadre de M. de la Villebrune, et ramené par elle au fond de la baie, depuis le commandant jusqu'au dernier soldat, ils arrivèrent tous malades sans exception.

Pendant le séjour que l'armée fut obligée de faire à Baltimore, pour rafraîchir les malades et laisser passer les grandes chaleurs, on y eut nouvelle que l'ennemi avoit évacué Savanha en Géorgie; qu'une partie de cette garnison étoit rentrée à New-Yorck, et l'autre à Charles-Town, où l'on faisoit aussi les préparatifs pour en retirer les magasins. Je reçus alors de M. de Vaudreuil, qui faisoit voile avec les débris de l'armée de M. de Grasse sur Boston, une lettre dans laquelle il me demandoit des secours nécessaires à son ravitaillement. Il prévoyoit qu'il alloit être suivi par la flotte angloise qu'il avoit laissée à la Jamaïque, prête à mettre à la voile. Cependant, quoiqu'il eût détaché M. de la Peyrouse vers la baie d'Hudson, qui y ruina tous les établissemens anglois, il se croyoit encore assez

Digitized by Google

en force pour entreprendre de forcer Penobscot par un coup de main, avant l'arrivée de l'escadre ennemie. Je lui envoyai M. de Choisy, pour commander ses troupes de terre, et les officiers d'artillerie et du génie qu'il me demandoit : et je lui observai que par les connoissances très-détaillées que j'avois de Penobscot, il n'y avoit aucune apparence de l'enlever de vive force; que l'objet avoit trop peu d'importance pour risquer un combat inégal avec la flotte angloise, dans ce golfe, où il n'y avoit aucun port de retraite. Le général Washington lui ajouta à toutes ces observations, que si par un coup extraordinaire, il pouvoit s'en emparer, il n'avoit aucun moyen pour s'y maintenir, la communication par terre avec Penobscot étant impraticable pour les Américains.

Le général Carleton fit encore, pour une trève, une tentative : il annonça que la reconnoissance absolue et sans restriction, de l'indépendance de l'Amérique, avoit passé dans les deux chambres du parlement d'Angleterre, et que sous fort peu de temps les préliminaires de la paix alloient être signés. Cependant nous eûmes nouvelle de l'arrivée à New-Yorck de l'amiral Pigot, qui avoit succédé à Rodney dans le commandement de l'armée navale de l'ennemi, et des préparatifs que l'on y faisoit pour un embarquement de troupes contre nos îles françoises. Cette dernière nouvelle détermina la

Digitized by Google

marche prompte du corps françois pour effectuer sa jonction avec l'armée de Washington, et nous présenter ainsi réunis aux approches de cette place. Cette marche se fit dans le même ordre et par la même route que la campagne précédente. Le corps françois, après avoir passé à Philadelphie, et traversé la Delavarre à Trenton, côtoyoit une chaîne de montagnes sur le revers de laquelle la légion de Lausun, aux ordres de Robert Dillon, marchoit sur le flanc et à même hauteur que l'armée, en observant tous les mouvemens de l'ennemi dans l'île de New-Yorck et dans celle des Etats. La jonction avec l'armée de Washington se fit à Kingsferry, sur la rivière d'Hudson.

Ce général voulant nous témoigner son respect pour la France, et sa reconnoissance pour ses bienfaits, nous fit passer entre deux haies de ses troupes habillées, équipées et armées pour la première fois depuis la révolution, partie d'étoffes et d'armes venues de France, partie des magasins anglois pris à l'armée de Cornwallis, dont l'armée françoise avoit généreusement fait l'abandon à l'armée américaine. Le général Washington fit battre par ses tambours la marche françoise pendant toute cette revue, et les deux armées se rejoignirent avec les marques les plus sensibles de leur satisfaction réciproque.

L'armée américaine resta campée à Kingsferry, ayant une avant-garde à l'embouchure du Croton

Digitized by Google

dans la rivière d'Hudson; le corps françois prit, en avant de Crampont, un camp militaire dans la montagne; le corps de Lausun étoit en avant-garde sur la sommité qui borde le Croton. Dans cette position, les deux armées pouvoient, dans une marche, aller sur New-Yorck et sur l'île des Etats. Leurs patrouilles s'étendoient depuis la mer, sur les côtes du Connecticut, jusqu'à la rivière d'Hudson, qui sépare l'état de New-Yorck de celui de Jersey.

Ce fut à cette époque que M. de Ségur arriva, porteur des dépêches du ministre, son père, après avoir échappé, dans la frégate la *Gloire*, à tous les malheurs qui arrivèrent à M. de La Touche, commandant celle de l'*Aigle*. Ces deux frégates étant parties de conserve, avoient trouvé sur le banc de Terre-Neuve un vaisseau de soixante-quatorze canons qu'elles combattirent avec beaucoup de vigueur; elles étoient chargées d'argent pour l'armée, de M. de Viomenil, de Lausun, de Ségur et du prince de Broglie, fils aîné du maréchal, à qui ce dernier avoit donné la permission de servir sous mes ordres, avec plusieurs aides-de-camp qui venoient rejoindre le corps françois. M. de La Touche, voulant entrer dans la Delavarre, fut chassé vigoureusement par un vaisseau de ligne et plusieurs frégates qui y étoient en croisière : les pilotes leur firent prendre un canal où la frégate la *Gloire* pas-

Digitized by Google

sa; mais l'*Aigle*, qui tiroit plus d'eau, y échoua sans pouvoir se relever. M. de La Touche s'occupa du soin de débarquer ses dépêches, ses passagers et l'argent, qui arriva à bon port à Philadelphie. Il fut forcé de rendre ensuite sa frégate au commandant anglois, qui avoit à son bord le prince Guillaume-Henri, fils du roi d'Angleterre.

Les ordres du conseil portoient que si l'ennemi évacuoit New-Yorck et Charles-Town, ou seulement l'une ou l'autre de ces places, le général Rochambeau devoit faire embarquer l'armée sur la flotte françoise, pour être conduite à Saint-Domingue, aux ordres d'un officier-général, et être ensuite remise à ceux de M. de Galvez, lieutenant-général espagnol, qui avoit l'ordre pour commander les troupes de terre des deux nations, destinées à une opération combinée avec l'Espagne. Toutes les nouvelles annonçoient alors l'évacuation de Charles-Town commencée; et la marche du corps françois du fond de la Virginie à la rivière d'Hudson, avoit amené l'armée fort à portée d'exécuter, avec promptitude, les ordres du conseil. Je fis part de mes instructions à M. de Vaudreuil, et lui mandai que j'étois prêt à conduire l'armée à Boston, pour le moment où il seroit prêt à l'embarquer. M. de Vaudreuil m'observa que son escadre ne pourroit être ravitaillée que pour la fin de novembre, et qu'il lui seroit impossible d'embarquer plus

Digitized by Google

de quatre mille hommes, y compris les officiers et leur suite. Je proposai au baron de Viomenil, et à son frere, de se mettre à la tête des deux brigades d'infanterie, et d'une partie du corps d'artillerie, pour les conduire à cette destination. Je laissai le corps de Lausun avec l'artillerie de siége qui étoit restée avec un détachement à Baltimore, au fond de la baie de Chesapeak, et je chargeai le duc de Lausun du commandement de cette partie du corps françois qui resta en Amérique, aux ordres du général Washington.

Au départ du corps françois de Crampont, pour aller s'embarquer à Boston, un capitaine de milices américaines, chez qui j'avois logé dans ce camp, eut avec moi un procédé qui caractérise la liberté républicaine. Il étoit venu, la veille du départ, me demander le paiement de quinze mille francs pour le bois que la brigade du Soissonnois avoit brûlé dans son camp. Je trouvai sa demande exagérée, et je le renvoyai au commissaire Villemanzy, chargé, avec les arbitres du pays, de liquider et de payer comptant toutes les consommations de l'armée dans chaque camp. Au moment du départ, la générale étant battue, et l'armée sous les armes, un homme fort respectueux s'approcha de moi, et me dit qu'il savoit tous les services que j'avois rendus à son pays, qu'il me respectoit, mais qu'il étoit obligé de faire son devoir. Il me signifia, en conséquence, un pa-

Digitized by Google

pier; puis il me mit doucement la main sur l'épaule, en me disant qu'il me constituoit son prisonnier. Eh bien! monsieur, lui répondis-je en riant, emmenez-moi si vous pouvez. Non, votre excellence, répondit le schérif; mais je vous prie, après avoir fait mon devoir, de me laisser faire ma retraite tranquillement. En continuant ma marche, j'envoyai le commissaire Villemanzy à la maison de cet Américain, qu'il trouva entourée de tous ses compatriotes, qui lui faisoient les reproches les plus vifs sur son procédé. Ce commissaire les écarta tous, fit signer au capitaine un compromis, par lequel il s'en rapportoit à une sentence arbitrale, qui le taxa à deux mille francs, au lieu des quinze mille francs portés dans sa demande assermentée, et le condamna à tous les dépens.

Le corps françois dans sa marche traversa tout le Connecticut. Le gouverneur Trumbold et son conseil firent une proclamation qui invitoit tous leurs concitoyens à ne pas augmenter d'une obole toute espèce de denrées au passage du corps françois. Tous les habitans s'y conformèrent si généreusement, que chaque chambrée de soldats avoit à très-bas prix, tous les jours, toutes sortes de vivres à joindre à sa ration ordinaire. L'armée arriva à Providence, où de nouveaux accidens arrivés à l'escadre de M. de Vaudreuil la forcèrent de sé-

Digitized by Google

journer et de baraquer pendant tout le reste du mois de novembre.

On n'a pas fait mention de la multitude d'adresses de toutes les villes et assemblées générales des différens états de l'Amérique présentées au général, dans lesquelles on trouve partout les assurances les plus expressives de leur reconnoissance envers la France. On fait les vœux les plus ardens pour le succès de ses armes; on souhaite à l'armée une continuation des siens. Je me borne à citer une seule de ces adresses. Une députation des anciens quakers de Philadelphie m'aborda, dans toute la simplicité de son costume. « Général, me dit le plus âgé, ce n'est pas pour tes » qualités militaires que nous venons te faire cette » visite. Nous ne faisons nul cas des talens pour » la guerre; mais tu es l'ami des hommes, et » ton armée vit dans un ordre et une discipline » parfaite. C'est ce qui nous amène à te rendre des » respects ». Enfin l'armée s'embarqua à Boston, dans les premiers jours de décembre, avec les bénédictions universelles de nos alliés dans les treize états sans aucune exception. On peut affirmer une preuve de la discipline incroyable de cette armée; c'est que dans le cours de trois campagnes il n'y a pas eu un coup d'épée, ni une rixe entre un soldat de l'armée françoise et un soldat de l'armée américaine.

Je fus obligé de retourner sur mes pas, avec le

Digitized by Google

chevalier de Chatelus, M. de Belleville, M. de Choisy, tout l'état-major et nos aides-de-camp, pour aller chercher la frégate que j'avois destinée à nous repasser en France. Elle étoit dans la baie de Chesapeak, parce que je n'avois pas voulu priver M. de Vaudreuil d'aucune des siennes, où il étoit obligé d'entasser tout ce qu'il avoit pu embarquer de l'armée.

En retournant en Virginie, nous repassâmes à New-Windsor chez le général Washington. Ce fut là que se firent nos plus tendres adieux, et que je reçus, ainsi que tous les officiers qui m'accompagnoient, de la part de l'armée américaine, les assurances les plus sincères d'une confraternité éternelle.

La *Danaé*, frégate aux ordres de M. de Capellis, échoua encore par la maladresse du pilote américain au même endroit que l'*Aigle;* mais, après avoir coupé ses mâts et débarqué son argent, ses dépêches et partie de ses canons, il fut assez heureux pour la relever, et rentrer à Philadelphie. Les dépêches du ministère de France annonçoient la satisfaction de sa majesté sur tous les partis que le général françois avoit pris pour aller au-devant de l'exécution de ses ordres. En passant à Philadelphie, le président du congrès lui remit l'adresse et la résolution suivantes :

« Par les États-Unis assemblés en congrès, le » 1.er janvier 1783.

» Le ministre plénipotentiaire de S. M. T. C.
» ayant communiqué au congrès, par le moyen du
» secrétaire des affaires étrangères, le 7 décembre
» dernier, la résolution prise d'embarquer l'armée
» sous les ordres du comte de Rochambeau, et le
» 29 son embarquement et son départ actuel, ainsi
» que l'intention de sa majesté de leur ordonner de
» revenir toutes les fois qu'il se présenteroit un
» objet pour lequel elle pourroit efficacement co-
» opérer avec les troupes des États-Unis : résolu
» que le secrétaire pour les affaires étrangères in-
» formera le ministre de France que, quoique le
» congrès ne sauroit voir sans regret le départ
» d'une armée à la bravoure de laquelle il est si
» grandement redevable de la réduction des forces
» ennemies dans ce pays; il a néanmoins trop de
» confiance dans l'attention de sa majesté aux in-
» térêts de l'alliance, pour ne pas être persuadé que
» l'ordre pour le départ de cette armée a été dicté
» par la conviction qu'elle pourroit être employée
» plus utilement ailleurs contre le commun enne-
» mi; que le congrès prie M. le ministre plénipo-
» tentiaire de faire connoître à sa majesté les sen-
» timens de gratitude dont il est pénétré pour son
» attention à ses intérêts immédiats, manifestée
» par le secours important qu'elle lui a si long-
» temps donné, et par sa détermination généreuse
» d'ordonner à ses troupes de revenir dans ce pays,

Digitized by Google

» toutes les fois que les circonstances permet-
» troient une coopération avantageuse avec les ar-
» mes des États-Unis; que le congrès désire, par
» le moyen de M. le plénipotentiaire, de recom-
» mander d'une manière particulière le comte de
» Rochambeau et l'armée sous ses ordres à la
» faveur de sa majesté, ayant la plus grande raison
» d'être satisfait de sa bravoure et de sa bonne
» conduite, ainsi que de la discipline exacte à la-
» quelle le congrès est redevable de la parfaite har-
» monie qui a si heureusement subsisté entre cette
» armée et les soldats et citoyens des États-Unis.

» Résolu que le président du congrès fera les
» remercîmens du congrès d'une manière particu-
» lière à S. E. le comte de Rochambeau, et lui fe-
» ra connoître sa haute estime pour les talens dis-
» tingués qu'il a déployés avec tant d'avantage pour
» ces états dans les conjonctures les plus impor-
» tantes, ainsi qu'à raison de la discipline exacte et
» exemplaire qui a brillé uniformément parmi les
» troupes sous ses ordres, et qui lui acquis à juste
» titre l'admiration et l'estime des citoyens de ces
» états, qui conserveront à jamais un souvenir af-
» fectionné de ses services signalés, et des égards
» pleins de délicatesse qu'il a eus en tout temps
» pour leurs intérêts particuliers.

» Signé Charles THOMSON, Secrétaire ».

Digitized by Google

Ma marche rétrograde par terre pour me rendre à bord de la frégate l'*Émeraude*, n'avoit pu être ignorée par l'ennemi. L'amiral anglois fit, en conséquence, sortir un vaisseau de ligne et deux frégates pour croiser à l'entrée des caps de la Chesapeak, et chercher à me faire prisonnier. J'en fus instruit; mais j'espérai pouvoir sortir à l'entrée de la nuit, à la faveur d'une brise forte qui auroit éloigné les croiseurs. La frégate sortit des caps le 14 janvier, par une brise fraîche du nord-ouest. A peine avoit-elle débouqué, qu'elle aperçut, à une lieue au large, un vaisseau croiseur ayant le cap au nord. On fit fausse route à l'entrée de la nuit, et on mit le cap au sud. Dans l'instant le vent fit une saute, et redevint nord-est. Une heure après, le vaisseau croiseur arriva vent-arrière par la hanche de bas-bord, serrant notre frégate entre la côte et lui. Il se mit en travers pour lâcher sa bordée; l'*Émeraude*, après l'avoir reconnu pour vaisseau de ligne, ne put prendre que le parti de forcer de voiles, en arrondissant la côte pour ne pas échouer. Il se mit dans nos eaux, et favorisé par le clair de lune, il nous appuya une chasse de trente heures, pendant laquelle il gagna deux fois la frégate à la portée du canon. A la seconde fois, le vent ayant molli, notre capitaine prit alors le seul parti qui lui restoit; il s'allégea des mâts et vergues de rechange, et de quelques canons des gaillards : ce qui

Digitized by Google

nous rendit la supériorité de marche, et nous perdîmes enfin de vue le vaisseau ennemi, après avoir fait quatre-vingts lieues au sud.

Le 16 au soir, nous fûmes assaillis d'un ouragan des plus violens qui fit regretter plus d'une fois les mâts et vergues de rechange : cependant les mâts résistèrent, aidés de doubles cordages jusqu'à la hauteur du cap Finistère, où le tonnerre tombant à bord, brisa le petit mât de hune. Ce même coup de vent accompagna la frégate jusqu'à l'entrée de la rivière de Nantes, où elle mouilla heureusement en traversant tous les brisans, sans avoir pu obtenir un pilote à bord. Nous apprîmes, à notre arrivée, la nouvelle de la signature de la paix.

Le général Rochambeau partit sur-le-champ pour Versailles, où le roi le reçut avec beaucoup de distinction; il lui dit que c'étoit à lui et à la prise de l'armée de Cornwallis qu'il devoit la paix. Ce général lui demanda la permission de partager cet éloge avec un homme dont les malheurs, qui lui étoient arrivés depuis, ne lui étoient connus que par les papiers publics; mais qu'il n'oublieroit jamais, et prioit sa majesté de ne point oublier que M. de Grasse, sur sa simple réquisition, étoit arrivé avec tous les moyens qu'il lui avoit demandés, et que, sans son concours, nous n'aurions pas pris l'armée de Cornwallis. Le roi lui répliqua sur-le-champ qu'il se souvenoit très-bien de toutes ses

Digitized by Google

dépêches; qu'il n'oublieroit jamais les services que M. de Grasse y avoit rendus concurremment avec lui; que ce qui lui étoit arrivé depuis étoit une affaire qui restoit à juger. Il donna le lendemain, au général Rochambeau, les entrées de sa chambre; peu de temps après le cordon bleu au lieu du cordon rouge qu'il remit, et le commandement de Picardie, qui vaqua, un an après, par la mort du maréchal de Croi; mais ce qui le flatta le plus, c'est que l'on accorda toutes les grâces distinguées qu'il demanda pour les officiers généraux, particuliers, et pour les soldats de l'armée qui eurent trois mois de paie d'Amérique en gratification. Le baron de Viomenil fut fait lieutenant-général. MM. de La Fayette, de Choisy, de Béville; le comte de Custine, le duc de Lausun, MM. de Rostaing, d'Autichamp, furent faits maréchaux-de-camp. MM. d'Aboville, Desandrouïn, de La Valette, l'Estrade, du Portail, du Muy, et le marquis de Deux-Ponts, furent faits brigadiers. Tous les colonels en second eurent des régimens; le vicomte de Rochambeau fut fait chevalier de Saint-Louis, et mestre-de-camp, commandant d'abord du régiment de Saintonge, et peu de temps après de celui de Royal-Auvergne.

Le général Rochambeau eut le malheur de perdre sa mère trois mois avant son retour: elle avoit vécu et terminé sa carrière comme une

Digitized by Google

femme d'un rare mérite. La providence la retira de ce monde, sans doute pour qu'elle ne fût pas témoin des événemens qui souillèrent, peu d'années après, le Palais-Royal, où elle avoit un appartement et sa retraite. M. le duc de Penthièvre voulut me remplacer auprès d'elle, pendant sa dernière maladie, et ne cessa de lui donner les soins les plus tendres et les plus assidus jusqu'à l'heure de sa mort. C'est un hommage que ma reconnoissance doit consacrer à toutes les vertus d'un prince si bon et si sensible.

Cette paix si glorieuse et si intéressante pour l'Amérique, lui fut annoncée peu de temps après. Le général Washington, à la tête d'une armée à qui il étoit dû près de sept années des arrérages de sa paie, ne fut pas peu embarrassé quand il fut question de la licencier avec des reconnoissances en papier. Il s'éleva dans son sein une insurrection; elle ne vouloit pas moins que se conserver en corps d'armée et en forces jusqu'à ce que chaque état eût liquidé sa juste dette. Le général Washington, conservant ce caractère noble et patriotique qui a toujours fait la base de sa conduite, ramena les esprits aux sentimens de générosité qui les avoient animés dans le cours de la révolution. Il fit proposer l'institution de la société de Cincinnatus, pour perpétuer la mémoire de l'alliance de la France, comme un lien éternel de leur confraternité mu-

Digitized by Google

tuelle et la marque honorable de leurs services. Enfin après avoir licencié son armée, il prit congé de la vie militaire par une lettre qui peint le caractère de ce grand homme, et qui sera certainement conservée à la postérité dans toutes les histoires.

La nouvelle de la paix n'arriva en Asie que longtemps après sa signature : le bailli de Suffren y continua une campagne maritime des plus brillantes. Après s'être emparé de l'île de Ceylan appartenant aux Hollandois, il sortoit du port de Trinquemale, à toutes les occasions qu'il trouvoit pour combattre les flottes angloises. Ces combats furent toujours glorieux pour la marine françoise; mais les troupes de terre, aux ordres de M. de Bussy, eurent autant de revers que de succès, et n'y firent qu'une campagne très-indécise.

En terminant l'article de l'Amérique, je hasarde un essai sur les mœurs, les opinions politiques et religieuses, et les différences des climats de ce pays immense de l'Amérique septentrionale, connu sous le nom des États-Unis. En distinguant d'abord les commerçans des agricoles, les habitans des grandes villes maritimes de ceux des petites villes ou des habitations de l'intérieur, on ne doit pas être étonné que les commerçans et ceux qui, dans ces ports, avoient une relation ou des intérêts directs avec le gouvernement anglois, aient témoigné moins de zèle pour la révolution que les agricoles.

Digitized by Google

Boston se déclara pourtant, dès l'origine de cette guerre, pour la liberté et l'indépendance; les états du nord secondèrent son zèle presqu'unanimement. Les procédés violens des Anglois et des Hessois, leurs alliés, firent cheminer rapidement cette révolution du nord au sud. Ceux du nord, composés de propriétaires dont les fortunes sont à peu près égales, durent tendre nécessairement à la démocratie; les états du sud, comptant beaucoup de grands propriétaires au milieu de blancs moins aisés, et d'une grande quantité de nègres, visoient naturellement à l'aristocratie. Tous cependant se réunirent très-promptement à déclarer la liberté, l'égalité et l'indépendance de la mère-patrie, en conservant un grand respect pour les propriétés. Tous les cultes y furent également tolérés : les plus nombreux sont les anglicans, les presbytériens et les quakers. Les premiers, à cause de la suprématie du chef de leur église, qu'ils reconnoissoient dans le roi d'Angleterre, étoient les plus dangereux. Le congrès commença par exclure, des assemblées politiques et civiles, tous les ecclésiastiques sans aucune exception. Les ministres anglicans furent forcés, dans beaucoup de communes, d'abandonner leurs églises, et ce ne fut qu'à la paix que plusieurs d'entr'eux s'étant allés faire consacrer par des évêques luthériens de Danemarck et de Suède, parvinrent à se réintégrer dans leurs presbytè-

Digitized by Google

res. Par ces précautions, la religion n'entra pour rien dans les délibérations politiques; chacun professa son culte avec exactitude : la sanctification du dimanche s'y observoit scrupuleusement. On conserva au ministre du culte la première place dans les repas publics; il bénissoit le repas; mais ses prérogatives ne s'étendoient pas plus loin dans la société. Cet exposé doit amener naturellement des mœurs simples et pures. L'hospitalité est la vertu la plus généralement observée. Les filles y sont libres jusqu'à leur mariage. Leur première question est de savoir si vous êtes marié; et, si vous l'êtes, leur conversation tombe tout à plat. Il est très-commun qu'à l'âge de puberté, suivant leur père et mère au temple, elles n'aient pas encore fait choix d'une religion; elles disent qu'elles seront de la religion de leurs maris. Mais, une fois mariées, elles se livrent entièrement à leur nouvel état, et il est très-rare, surtout dans les campagnes, de trouver une femme dérangée. Les enfans sont généralement tenus dans une grande propreté. Le colon, dans son habitation, n'est ni un seigneur de château, ni un fermier : c'est un propriétaire, dans toute l'étendue du terme, ayant tout le nécessaire, et vendant le surplus de ses récoltes pour acheter des vêtemens d'un drap fin et propre, sans or ni argent. Il en est de même de son mobilier; une grande propreté en fait tout le principal mérite:

Digitized by Google

mais ce n'est pas sans peine que l'on parvient à cet état de colon.

Je vais reprendre comme la plupart de ces habitations se sont formées et se forment encore tous les jours. Comme il y a beaucoup plus de terrains à défricher qu'il n'y a de bras pour la culture, les ouvriers y sont fort recherchés ; le moindre manœuvre ou journalier se payoit, de mon temps, une piastre ou cinq livres dix sous par journée. Il est ordinaire qu'ayant travaillé assidûment pendant six ans, le manœuvre ait gagné suffisamment pour acheter un terrain. Ils commencent par mettre le feu à la forêt, ce qu'ils appellent *to clear* (pour éclaircir). Il sème ensuite, entre les souches, toutes sortes de grains, qui croissent avec la plus grande abondance sur une couche de feuilles pourries et réduites en terreau végétal formée pendant un très-grand nombre d'années. Il bâtit son habitation avec les rondins de ces arbres placés l'un sur l'autre, soutenus par des piquets. Il entoure ses champs de barrières suivant leurs différentes destinations. Il a soin de laisser des bouquets d'arbres contre les pluies, les fortes rosées et les ardeurs du soleil, aux différentes sortes de bestiaux qui y passent les nuits en pleine liberté. Au bout de vingt ou trente ans, lorsqu'il est parvenu à désoucher et à rendre la terre ameublie, il songe à construire une maison plus propre, en planches

Digitized by Google

bien jointes, et travaillées avec art. Il y entre peu de fer, et, par l'adresse des menuisiers, toutes les fenêtres et toutes les portes y sont parfaitement closes. Enfin, après vingt ou trentre ans encore, le luxe gagne la famille, et l'on bâtit la maison de brique : c'est le complément de leur architecture. Elles ont toutes un vestibule ouvert, ou une espèce d'avant-scène; un joli salon, où le bois, pendant l'hiver, n'est pas épargné; la cuisine est à côté. La famille se tient, toute la journée, dans le salon; on y fait au moins quatre repas, interrompus par un travail modéré, et le petit nègre est continuellement occupé à défaire et à remettre le couvert. Les chambres à coucher, avec des lits fort propres, sont au premier étage, dont les murailles sont reblanchies tous les ans. Dans les grandes villes, le luxe a fait plus de progrès : les riches commerçans, les banquiers, l'ont établi dans leurs meubles anglois; les femmes dans les modes françoises, dont elles sont fort curieuses.

Les états du nord ont à peu près la même température qu'à Paris; ceux du milieu ont celle de nos provinces méridionales, et ceux du sud ont la chaleur brûlante des côtes de Barbarie : d'où il résulte que l'on vit vieux dans les états du nord, moins long-temps dans les états du milieu, et qu'à soixante ans on est absolument décrépit dans les états du sud. Je parle des plaines à trente lieues de

la mer; les différentes chaînes de montagnes qui y sont parallèles, ont un air infiniment plus pur et plus raréfié. La population, de mon temps, n'alloit pas jusqu'à trois millions d'âmes; elle augmente annuellement; et le pays circonscrit sous le nom des États-Unis, avec les arrondissemens qu'ont cédés les Anglois, par la paix de 1783, pourra comporter un jour plus de trente millions d'habitans sans se gêner.

Les ports de Portsmouth dans le New-Hampshire, de Boston, de Rhode-Island, la baie de Chesapeak, sont les ports les plus fréquentés par la marine militaire. Ceux de New-Yorck et de Charles-Town sont couverts par une barre et des forts, qui n'en permettent l'entrée qu'aux vaisseaux qui peuvent s'alléger sous leur protection. Cette côte a beaucoup de ports marchands très-favorables pour le commerce maritime.

Leurs établissemens politiques se ressentirent d'abord de leurs anciennes mœurs et de leurs anciens usages. Ils établirent un gouvernement fédéral dans chaque état, composé de la chambre des représentans, du sénat, du gouverneur ou du président. Ces trois suffrages réunis formoient la loi; le véto de l'un d'entr'eux la détruisoit : mais la plus mauvaise des résolutions, fut celle qui établit l'unanimité des vœux des différens états, pour former, dans le congrès, une résolution fixe. Ils ne

Digitized by Google

furent pas long-temps sans la corriger; ils sentirent que chaque état, en s'isolant, s'éloignoit du bien général, auquel doit tendre tout bon gouvernement; que nul état séparément ne pouvoit avoir aucun poids dans le monde politique pour la protection de son commerce, et qu'ils ne pouvoient en acquérir que par leur union. Ils se décidèrent à former une loi qui prescrivoit que l'opinion des deux tiers des voix des députés des différens états donneroient force à une résolution. Dès lors leur congrès figura entre les puissances, et ils ne tardèrent pas à sentir combien leur existence en étoit fortifiée, puisque leur alliance fut recherchée, à cette époque, par toutes les puissances les plus considérables de l'Europe.

Le traité de paix de 1783 étoit aussi glorieux pour la France que modéré dans ses avantages. Elle n'avoit stipulé de grandes cessions qu'en faveur de ses alliés. La reconnoissance de l'indépendance de l'Amérique avoit diminué la puissance réelle de l'Angleterre, et prodigieusement augmenté la masse de ses dettes. Dans cet état de la politique de l'Europe, la France avoit une prépondérance marquée dans tous les cabinets, et y jouoit le premier rôle. Après avoir terminé par sa puissante médiation le traité de paix particulier de la Hollande et de l'Angleterre, elle fit un traité d'alliance défensive avec la première. Ce bonheur ne fut in-

Digitized by Google

terrompu que par des prétentions de l'empereur Joseph contre la Hollande, pour la libre navigation de l'Escaut. La France arma, pour appuyer sa médiation, et détermina, par des sacrifices de générosité, la paix entre ces deux puissances, dont il lui étoit également important, pour sa tranquillité, après une guerre dispendieuse, de conserver l'alliance.

La guerre avoit coûté à l'Angleterre deux milliards cinq cent millions; elle n'avoit coûté à la France que douze cent cinquante millions, quoiqu'elle eût servi de couverture à beaucoup d'autres dépenses. Le bonheur de la France ne fut pas de longue durée. L'Angleterre eut un ministre économe, qui avoit la confiance de sa nation. M. Pitt liquida toutes les dettes de la guerre; il en assura les créances par des économies et de nouveaux impôts, dont on ne regrettoit pas le poids, parce qu'on en connoissoit l'emploi et la nécessité. Le ministère des finances fut livré, en France, à un homme de beaucoup d'esprit, très-aimable; mais léger, qui les considéra comme un fonds inépuisable. Il avoit le travail le plus facile; mais il abusoit tellement de ce talent, qu'il étoit rare qu'il refusât le dernier quart d'heure à son plaisir, pour préparer un rapport important; se laissant entraîner par des spéculations brillantes, il méprisoit les économies méthodiques de son prédécesseur, ce qui éloignoit de lui

Digitized by Google

les banquiers calculateurs*, et les principales têtes qui soutenoient alors le crédit de la France. Il fut obligé de se livrer, pour soutenir les fonds publics, à des intermédiaires, et à des manœuvres ruineuses qui n'étoient pas propres à lui ramener la confiance de la nation.

Enfin, se trouvant à bout de tous ses moyens, en butte à tous les parlemens, depuis la commission dont il avoit été chargé en Bretagne, dans l'affaire de M. de La Chalotais, M. de Calonne n'eut plus d'autre ressource que de mettre l'autorité royale et la sienne dans le même péril. Il convoqua une assemblée de notables au mois de janvier 1787, à laquelle il exposa ce trop fameux déficit qu'il annonça s'être accumulé jusqu'à cent dix millions entre la recette et la dépense annuelle. Il offroit, en même temps, des balances pour le remplir, dans une imposition territoriale prise sur les fruits de la terre, un acte du timbre auquel il assujétissoit toutes les opérations de commerce, et quelques autres moyens fiscaux. Cette assemblée illégale, puisqu'elle n'étoit revêtue d'aucun pouvoir de la nation, ne put que voir, ainsi que toute l'Europe, un mal effrayant; mais n'eut aucune puissance pour y remédier. Elle ne put que découvrir au roi tous les vices de l'administration, et quoique nommée par son ministre, elle demanda et obtint du roi de lui retirer sa confiance.

Digitized by Google

Ce malheureux déficit, connu des puissances étrangères, fut la source de nos troubles intérieurs et de nos humiliations à l'extérieur. La Hollande avoit toujours été divisée en deux factions puissantes. Le traité fait avec la France n'avoit été ratifié qu'à la majorité et non à l'unanimité des états. Le stathouder avoit la majorité dans quatre états, dont il faut détacher la ville d'Utrecht, qui s'étoit livrée au parti patriotique. Les états de Groningue, d'Overyssel et de Hollande, soutenoient ce dernier parti, et la ville d'Amsterdam lui donnoit une grande prépondérance. Cependant le stathouder avoit, dans ces mêmes états patriotes, la noblesse, l'ancienne magistrature, une partie du militaire et du peuple qui lui étoient attachées. Le parti patriote n'étoit donc soutenu que par la bourgeoisie démocratique des villes, et surtout par celle d'Amsterdam. Elle avoit forcé le stathouder en lui ôtant le commandement de La Haye, restreignant son pouvoir à beaucoup d'autres égards, de s'en éloigner, et de se réfugier dans l'état de Gueldres. On avoit proposé des conférences; une négociation avoit été entamée, sans succès, en 1786, sous la médiation de la France et de la Prusse, dont le résultat fut que ces deux puissances les abandonnèrent à leurs forces respectives, et déclarèrent conjointement qu'elles ne souffriroient pas qu'aucune puissance étrangère intervînt dans leurs affaires in-

Digitized by Google

térieures. Tel étoit l'état de la Hollande au moment où M. de Calonne présenta le bilan de la France aux yeux de toute l'Europe, et où le grand Frédéric termina sa glorieuse carrière.

L'Angleterre ne manqua pas de profiter de notre situation pour recouvrer son influence en Hollande. Elle se servit du pouvoir de la princesse d'Orange sur l'esprit du nouveau roi de Prusse, son frère. Le dernier prit, avec beaucoup de hauteur, les intérêts du prince d'Orange. Le roi d'Angleterre, en congédiant son parlement, lui annonça que les affaires de Hollande devenoient si sérieuses, qu'elles alloient exiger toute son attention immédiate. Si, à cette époque, on eût envoyé, dès l'ouverture du printemps, à cette république, douze mille François à joindre à ses propres troupes, il est probable que la Hollande étoit sauvée, et que son parti patriotique auroit repris vigueur et toute sa prépondérance; mais, dans l'état malheureux de nos finances, on ne fit que de foibles démonstrations, et l'on n'osa faire aucune démarche vigoureuse et réelle. Je partis pour mon commandement au mois d'avril, pour faire mon service ordinaire. J'y reçus, peu après mon arrivée à Calais, un volume de lettres d'officiers-généraux, de colonels, d'aides-de-camp, qui demandoient à servir au camp que l'on disoit se former à Givet, sous mes ordres, et enfin une lettre du mi-

Digitized by Google

nistre, qui m'ordonnoit de me tenir prêt à marcher au premier avis; mais de ne faire d'équipages que quand je recevrois un nouveau courrier. Environ deux mille hommes de troupes reçurent les mêmes ordres dans le mois de juin. M. Desterhazy fut chargé d'aller marquer un camp à Givet. Pendant que j'attendis, l'espace de quatre mois, un courrier qui n'est jamais venu, le roi de Prusse fit d'abord rassembler douze mille hommes de ses troupes près Wesel, aux ordres du général Gaudy. Le stathouder, à la tête des troupes hollandoises, resserra dans Utrecht les patriotes qui, sous les ordres du Rhingrave de Salm, sembloient vouloir faire la résistance la plus vigoureuse. La princesse d'Orange se présenta sur le chemin de La Haye, où le peuple l'attendoit pour se soulever contre ses régens. Elle fut arrêtée par les troupes républicaines; elle réclama contre cette insulte, irrita l'esprit du roi, son frère, qui fit marcher un nouveau corps de troupes aux ordres du duc de Brunswick. Il réunit vingt-quatre mille Prussiens à douze mille Hollandois des troupes du stathouder; il envoya, vers la fin d'août, savoir des nouvelles du camp de Givet. Ses aides-de-camp ne trouvèrent que des jalons, un malheureux lieutenant du roi, avec une garnison de deux bataillons; il abrégea les négociations du ministre de Prusse à La Haye, et déclara que si, dans quatre jours, on n'avoit pas fait les satisfactions

Digitized by Google

les plus authentiques à la princesse d'Orange, si l'on n'avoit pas rétabli le prince d'Orange dans tous ses titres, dignités, pouvoir et prééminence, et si on ne lui avoit pas rendu le commandement de La Haye, il entreroit avec son armée en Hollande. Les quatre jours n'étoient pas écoulés, qu'il entra sur trois colonnes, avec toutes ses troupes, à la réquisition du prince d'Orange, et de l'état de Gueldres, sur le territoire de la république. Le landgrave de Salm abandonna lâchement la ville d'Utrecht, avant que l'armée prussienne y fût rassemblée. La Hollande fut envahie presqu'aussitôt qu'attaquée. On reprocha aux troupes prussiennes des actes de cruauté; d'autres les attribuèrent aux troupes du stathouder, excitées par l'esprit de parti et par les haines particulières.

La France fit alors une déclaration menaçante à l'Angleterre qui, liée d'intérêt avec la Prusse pour reprendre sa prépondérance en Hollande, avoit alimenté tous ces troubles. L'Angleterre répondit à cette déclaration, en armant par terre et par mer dans toutes ses possessions, même en Allemagne, chez tous ses alliés dans l'Empire. L'empereur étoit alors au moment de faire passer en Flandre un corps de trente mille hommes, pour forcer à l'obéissance les états de Brabant, et terminer par un coup de vigueur toute leur résistance. Toutes ses troupes s'arrêtoient sur les frontières

Digitized by Google

de Bavière, et l'Europe étoit dans l'inquiétude qu'il ne renouvelât son projet favori d'échanger les états de l'électeur de Bavière contre les Pays-Bas, lorsqu'il s'alluma un volcan en Turquie, auquel la politique de la plupart des puissances européennes ne s'attendoit pas. L'empereur avoit accompagné l'impératrice de Russie dans un voyage en Crimée, qui avoit fort inquiété la Porte ottomane. Quelques demandes extraordinaires, appuyées de leur présence sur les frontières, alarmèrent le divan. On assure que le grand-visir consulta le ministre d'Angleterre, qui avoit su par ses intrigues supplanter le ministre de France dans la confiance de cette cour. Il lui peignit l'Europe embrasée dans la guerre de Hollande; qu'elle attiroit toute l'attention de l'empereur, allié de la France; que la nullité des finances de cette dernière la rendoit peu redoutable; que l'impératrice de Russie étoit épuisée d'argent; que l'empereur n'avoit pas de quoi faire une campagne; qu'il avoit porté la plus grande partie de son armée sur la frontière de la Bavière : enfin, il excita si bien le divan à prendre les avances, que la guerre fut déclarée à la Russie, et son ministre fut mis aux Sept-Tours, au moment où la plupart des cabinets de l'Europe s'y attendoient le moins. De nouvelles combinaisons, de nouveaux mouvemens suivirent nécessairement une démarche aussi imprévue. L'empereur fit

Digitized by Google

contre-marcher ses armées; il les porta sur la frontière de Turquie, abandonna tous ses autres projets, et déclara que, comme allié de la Russie, il vouloit la soutenir de toute sa puissance. La France, divisée dans son intérieur par l'exil de ses parlemens, qui se refusèrent à enregistrer les édits, dont la plupart avoient été présentés à l'assemblée des notables, fit une première montre de vigueur, en faisant armer par terre et par mer. Heureusement pour elle, l'Espagne, son alliée, fit des démonstrations encore plus vigoureuses. L'Angleterre, qui avoit rempli son objet par la soumission de la Hollande, se rapprocha par des négociations, et offrit de désarmer, si la France vouloit abandonner le parti qu'elle avoit en Hollande à son malheureux sort. La tranquillité fut rétablie par un sacrifice aussi humiliant. Telle fut, pour ma patrie, la fin de l'année 1787.

Au milieu de tous ces troubles, je reçus un courrier du nouveau ministre, M. de Brienne: il me proposoit d'être le premier membre d'un conseil de la guerre qu'il alloit établir sous sa présidence. Je refusai cette place, parce que je n'y vis que de nouveaux moyens suscités par quelques ambitieux, pour tourmenter encore notre état militaire. Je me rendis à l'assemblée provinciale d'Orléans, où mes concitoyens m'avoient élu pour être député de la noblesse. Je m'y trouvai par mon âge à la tête de

Digitized by Google

de cet ordre. Cette assemblée se passa fort bien, et les petits intérêts particuliers ne tardèrent pas à céder au bien général de la province. Le duc de Luxembourg y présidoit par ordre du roi. Le maréchal de Levis, gouverneur et commandant de l'Artois, mourut pendant cette assemblée. Le ministre de la guerre m'offrit le gouvernement de l'Artois, en conséquence de la promesse qui m'avoit été faite, après la prise d'Yorck et de l'armée de Cornwallis, du premier gouvernement de province vacant. Il y avoit une finance de cinquante mille écus à rembourser, qui, dans le trouble où étoient les affaires, ne me parurent pas faciles à trouver : je le refusai par cette raison. On le donna au duc de Guines, à la charge de n'en faire les fonctions que pour la tenue des états seulement, et l'on réunit l'Artois à mon commandement de Picardie, dont il n'avoit été séparé autrefois que sous le maréchal de Levis; ce qui le rendit un des plus beaux commandemens militaires de France.

Le ministère de M. de Brienne, archevêque de Toulouse, puis de Sens, et cardinal, ne fut ni brillant, ni de longue durée. Débarrassé d'une guerre étrangère, qu'il esquiva, en perdant sa considération politique, il voulut remonter l'autorité royale; il essaya de faire un gros emprunt dans une séance royale par un enregistrement forcé. Il annonça les états-généraux pour 1791, et se flatta

que jusqu'à cette époque il auroit, soit de gré, soit de force, rétabli le roi dans toute la plénitude du pouvoir. Il tint un trop fameux lit de justice à Versailles, où les parlemens furent réduits à leurs fonctions judiciaires, et restreints dans leurs ressorts; il réunit toute l'autorité nationale dans une cour plénière, composée des seuls membres de la grand'chambre, des députés des parlemens de province, et de courtisans nommés par le roi. Le garde-des-sceaux le fit parler dans les termes les plus absolus. Le public ne reconnut plus dans M. de Lamoignon ce magistrat qui avoit défendu avec tant de vigueur les droits de sa compagnie, lorsqu'ils avoient été attaqués par M. de Maupeou: en changeant de siége, il parut avoir changé de principes. Il étoit cependant, ainsi que tous ceux de cette famille, honnête homme et bon François. Il fut si frappé des orages ténébreux qui commençoient à s'élever sur l'horizon politique de notre intérieur, qu'il se donna une mort volontaire peu après sa retraite dans sa terre de Bâville.

L'archevêque, léger dans ses projets, versatile dans leur exécution, employa tour à tour la force et la ruse, mais toujours sans succès. Les troubles en Bretagne, en Dauphiné, dans le Béarn; un grand mouvement dans les troupes, qui marquoient hautement le regret qu'elles avoient de marcher contre leurs concitoyens; la perte de confiance, le

Digitized by Google

crédit anéanti, une espèce de banqueroute, en ne payant plus que trois cinquièmes en argent et deux cinquièmes en papier; les troubles que cet arrêt du conseil excita dans Paris, qui jusque-là étoit resté tranquille; tous ces événemens accumulés avertirent le premier ministre qu'il étoit temps de donner sa démission. Il proposa au roi de rappeler M. Necker à l'administration des finances. Ce dernier trouva dans le trésor royal cinq cent mille francs pour faire face à toutes les dépenses de l'état.

Je ne tardai pas, après le fameux lit de justice, d'aller dans mon commandement. J'étois assez heureux pour n'avoir ni parlement, ni chambre des comptes, ni cour des aides à combattre. Je profitai de cet instant de calme pour faire un voyage de douze jours en Angleterre. Un congé si court ne put que me permettre de voir Londres, ses campagnes et Portsmouth. Je fus reçu dans ce dernier port par l'amiral Hood, avec qui j'avois fait la guerre à bord opposé. Il m'y accueillit avec la plus grande distinction, tous les honneurs militaires, et salut de canon sur tous les vaisseaux. Il me laissa voir toutes les fortifications de Portsmouth, avec la même facilité que j'aurois eu à passer en revue celles de Calais. J'y suivis avec curiosité le chemin que je devois tenir, à la tête des grenadiers de l'armée françoise, dans la descente

Digitized by Google

que nous y devions faire en 1779. Je reconnus toute la vérité de la reconnoissance qu'avoient faite à cette époque MM. de Paradis et Bertois, lieutenans-colonels de génie. Si M. d'Orvilliers avoit pu savoir qu'il avoit laissé derrière lui l'amiral Hardy hors de la Manche; si, sans s'arrêter devant Plimouth, il eût fait voile tout de suite vers Portsmouth, il s'emparoit de la rade du Spithead, nous faisoit débarquer, et nous aurions sans difficulté brûlé tous les chantiers et magasins de la marine de Portsmouth, qui n'étoient alors couverts que par de légères fortifications de terre, et gardés par deux bataillons. L'ennemi a depuis éventé notre projet; il a fait étendre, aussitôt après la paix, les fortifications de Portsmouth et celles du faubourg de Common, pour envelopper tous ses arsenaux; il a fait construire un fort très-considérable à la pointe de Cumberland, où avec l'avant-garde je devois débarquer; il en a fait élever un pareil avec une batterie de cinquante pièces de canon à la pointe de Gosport, qui prolonge toute la rade de Spitheath; enfin il a entrepris tous les ouvrages nécessaires pour parer au renouvellement d'un pareil projet, s'il n'est pas soutenu par d'autres diversions puissantes sur les autres parties de cette côte.

A mon retour à Calais, je me rendis au camp de Saint-Omer, aux ordres de M. le prince de Condé. Ce prince me donna beaucoup de con-

Digitized by Google

fiance : il avoit autour de lui de bons et anciens militaires qui n'étoient point du tout tacticiens, et beaucoup de jeunes tacticiens qui n'avoient aucune expérience : nous tâchâmes de les raccorder. Il se fit au camp des tours de force qui surprirent les étrangers. Un changement universel dans l'administration militaire, une charge d'ordonnances qui arrivoient à chaque poste, par la production surabondante du conseil de la guerre ; rien ne put arrêter le zèle et l'ardeur du soldat françois : tout y fut exécuté avec une précision à laquelle on ne devoit pas s'attendre, par le peu de temps qu'avoient eu les troupes pour s'instruire de ces nouveautés.

A mon retour à Paris, je reçus l'ordre du roi pour me rendre à Versailles à la seconde assemblée des notables. Elle fut composée de tous les membres de la première : on ne fit que remplacer ceux qui y manquoient. Je me trouvai du nombre des remplaçans et du bureau de Monsieur, frère du roi. Cette assemblée étoit composée 1.° d'un petit nombre d'archevêques et d'évêques, à qui il fut aisé de prévoir que l'ordre du clergé seroit probablement sacrifié à combler le déficit et les besoins de l'état. Accoutumés à gouverner leur ordre, à l'intrigue de leurs assemblées particulières, ils n'eurent pas de peine à se réunir une grande majorité pour s'opposer à tous les plans de M. Necker. Ils tendirent toujours à donner aux états-généraux

Digitized by Google

de 1789 les mêmes formes qui avoient été observées en 1614, pour y reprendre la même force, le même ascendant qu'ils avoient eus à cette époque, quelle que fût la différence des temps. Ils oublioient qu'à l'assemblée des notables de l'année précédente, la double représentation avoit été accordée au tiers-état dans toutes les assemblées provinciales avec unanimité, et qu'il étoit de la dernière imprudence de prétendre retirer à vingt-quatre millions d'hommes une prérogative dont ils étoient en pleine jouissance par une loi toute récente. Je me trouvai un jour avec l'évêque de Blois, qui soutenoit à peu près comme article de foi la représentation par tiers des états de 1614. Les états de 1614, lui répondis-je, sont à ceux de 1789, comme les États-Unis d'Amérique, lors de leur révolution, étoient à la première assemblée de leurs paisibles fondateurs : les Anglois ont fait une faute irremédiable ; gardons-nous de les imiter. Il n'est pas question, me dit-il, de Philadelphie. Croyez-vous que, si le tiers-état a fait des progrès depuis cette époque, les autres ordres n'ont pas gagné en lumières et en puissance dans la même proportion? Non, lui répliquai-je; ceux-ci ont tout perdu dans la proportion de ce que l'autre a gagné. L'église a perdu les trois quarts de ses reliques et de son crédit sur le peuple; la noblesse n'a plus ses châteaux ni ses forteresses, un simple

Digitized by Google

cavalier de maréchaussée entre de plain pied chez lui et sans résistance. Le tiers-état a gagné depuis cette époque un commerce maritime, des manufactures qui n'existoient pas, une masse de lumières et d'amour pour la liberté qu'il faudroit diriger, et qui lui fera arracher toutes ses lisières, avec une violence irritée par celle qu'une fausse politique emploiera pour s'y opposer.

Le second ordre qui composa l'assemblée des notables, étoit celui de la noblesse. Plusieurs d'en-tr'eux, chargés de grâces abusives et courtisans intéressés, ne vouloient faire aucun sacrifice; mais la plus grande partie de cet ordre renonçoit loyalement à tous les priviléges pécuniaires, et ils étoient également déterminés à défendre leurs droits honorifiques de toutes leurs forces.

Le troisième ordre étoit composé de toute la robe et des présidens de toutes les cours souveraines. Ceux-ci pensoient, en général, comme la noblesse pour les priviléges pécuniaires, mais ne voyoient pas, sans les plus grandes inquiétudes, l'approche des états-généraux, qu'ils avoient tant provoqués, la suspension du crédit de leur corps, et prévoyoient son anéantissement total. Cet esprit de corps augmentoit encore leur résistance et leurs intrigues.

Quant au quatrième ordre, le tiers-état y étoit représenté par les maires des villes. La plupart pri-

Digitized by Google

vilégiés par l'achat de leurs charges, avoient des intérêts personnels qui les attachoient à la noblesse; mais la crainte de la défaveur dans leur cité attachoit le vœu de la plus grande partie à l'intérêt des communes.

D'après la composition de cette assemblée de notables, on vit, sans surprise, une grande majorité adopter toutes les formes de 1614, pour la représentation du tiers, et une petite minorité pour sa double représentation; le bureau de Monsieur fut un de ceux où cette opinion fut partagée, et où la majorité, en faveur de ce dernier avis, fut de treize contre douze. Je fus du nombre des treize; nos motifs furent imprimés, et rédigés sous les yeux de Monsieur, par l'archevêque de Narbonne, qui fut dans la minorité de son ordre pour cet avis.

M. Necker, à la fin de cette assemblée, fit prendre au roi un parti qui irrita violemment la majorité des notables, celui de suivre l'avis de la minorité, et d'outrer cette opinion, en appelant, dans les lettres de convocation du clergé, une telle quantité de curés et de simples tonsurés, que la voix des évêques y fût étouffée : ce qui fit pencher entièrement la balance, et donna aux communes une grande prépondérance. Cette conduite étoit, disoit-on, d'une politique très-inconséquente. Pourquoi a-t-il assemblé les notables pour ne pas suivre leurs avis? S'il vouloit que le parti démocratique

dominât dans les états-généraux, pourquoi a-t-il perdu six mois à demander conseil à une assemblée préliminaire, dont la composition ne pouvoit pas lui donner un autre résultat?

Quoi qu'il en soit, l'opinion publique avoit fait un chemin si rapide en faveur des communes, qu'il est certain que beaucoup de provinces avoient déjà pris le parti de doubler la représentation du tiers-état; et que plusieurs autres délibéroient si elle ne devoit pas être portée tout de suite à la proportion de leur population, d'où il seroit résulté une confusion, dont il étoit impossible de calculer les suites; en sorte que la représentation double des communes fut en effet un parti mitoyen, et forcé par la nécessité des circonstances.

J'eus, ainsi que tous les commandans de provinces, l'ordre de m'y rendre pour maintenir le bon ordre pendant tout le temps des élections. Toutes celles des provinces de mon commandement se passèrent assez tranquillement. Elles ne furent troublées que par quelques insurrections que la cherté des grains y occasionnoit. Il y en eut presqu'en même temps à Amiens, à Abbeville, à Arras, et une irruption de brigands dans les environs de Saint-Quentin. Je fis marcher des troupes, je me portai moi-même dans ces trois premières places, et l'ordre y fut rétabli.

C'est ici le lieu de parler du commencement de

Digitized by Google

l'insurrection des troupes. L'époque en remonte aux arrêts du parlement, qui, un an avant, déclarèrent infâme tout militaire qui marcheroit contre des citoyens. Je crois que ce fut le parlement de Bretagne qui rendit le premier arrêt de cette espèce; ce qu'il y a de certain, c'est que, dès le camp de Saint-Omer, sous le ministère de l'archevêque de Sens, il y eut une coalition dans les régimens, pour refuser de marcher, si l'on en tiroit des troupes pour aller en Bretagne. Je pris le parti, dans toutes ces insurrections populaires, de subordonner les troupes à la réquisition des officiers municipaux et de police; j'engageai ceux-ci à être assidus aux marchés, et fermes dans leurs postes, en les menaçant de les dénoncer aux états-généraux, s'ils se négligeoient dans leurs fonctions. Toutes les troupes, au moyen de ces précautions, se montrèrent avec beaucoup de fermeté dans toutes les circonstances qui l'exigèrent.

Tout étoit alors si tranquille dans mon commandement, que je fis un second voyage en Angleterre, sur des instances réitérées de notre ambassadeur, et avec l'approbation du ministre. Le marquis de la Luzerne avoit reçu l'ordre de notre cour, de donner une grande fête pour la convalescence du roi d'Angleterre. Ce prince avoit été, pendant plusieurs mois, dans un état de démence absolue. Toutes les intrigues qui en furent la suite,

Digitized by Google

appartiennent à l'histoire d'Angleterre. M. Pitt et le chancelier Turlow gouvernèrent sous son nom. Ce prince en retrouvant, après six mois de maladie, son bon sens, resta, malgré toutes les cabales, sur le même trône, avec les mêmes ministres et le même parlement, dont la majorité lui resta fidèle. Tous les clubs, toutes les corporations lui donnèrent des fêtes superbes, et les ambassadeurs de France et d'Espagne eurent l'ordre, de leurs cours, de s'y distinguer. J'y fus reçu avec distinction par tous les partis qui gouvernent l'Angleterre, et leurs gazettes furent remplies d'éloges qui pouvoient le plus flatter mon amour-propre. Mais ceux qui me firent le plus de plaisir, me vinrent de tous les officiers de l'armée de Cornwallis, qui se trouvoient à Londres; ils marquèrent, par les démonstrations les plus publiques, leur reconnoissance de l'humanité avec laquelle ils avoient été traités par l'armée françoise après leur reddition, et combien elle avoit cherché à adoucir le sort de leur captivité.

Ce voyage ne fut que de quinze jours. Mon service de commandant en chef étant fini, M. de Sommierre, commandant en mon absence, étant venu me relever dans ces trois provinces, qui étoient alors calmes et tranquilles, je revins à Paris: j'y appris, à mon arrivée, la mort du maréchal de Stainville à Strasbourg. L'amitié et la confiance

Digitized by Google

qu'il n'avoit jamais cessé de me marquer dans toutes les époques du service depuis son arrivée en France, me le firent infiniment regretter. Le roi me donna l'ordre d'aller le remplacer, et de partir aussitôt que mes lettres de commandement seroient scellées, cette province annonçant une crise très-prochaine. Le foyer de tous ces troubles étoit à Versailles. Sans entrer en matière sur l'histoire des états-généraux, qui, dès cette époque, se constituèrent en assemblée nationale, et dont assez d'autres historiens transmettent à la postérité jusqu'aux moindres détails, je me contente de donner ici un précis de leur situation.

Les trois ordres débutèrent dans une agitation, dans une méfiance les uns des autres, qui étoient de bien mauvais augure. Le tiers-état exigea, pour préliminaire, la vérification des pouvoirs en commun, les deux autres ordres s'y refusèrent avec opiniâtreté; nul moyen de conciliation ne put être entendu : les deux premiers mois se passèrent à faire fermenter ce levain d'aigreur qui finit par exciter les commotions les plus violentes. La cour étoit partagée ainsi que le ministère. Mais le tiers-état, dans l'un et dans l'autre, n'étoit soutenu que par la minorité. Ce dernier étoit appuyé par l'opinion publique de presque tout Paris, par une grande majorité dans les provinces; enfin, le tiers-état étoit composé des représentans de vingt-trois mil-

Digitized by Google

lions de têtes, lorsque les deux autres ordres ne représentoient pas un million de toutes les classes privilégiées.

La majorité du clergé, la minorité de la noblesse se réunirent successivement aux communes, enfin la totalité de ces deux ordres y arriva pour la vérification des pouvoirs, mais forcée par des premières insurrections, dont la cherté des grains n'étoit que le prétexte. C'est à cette époque que, pour en imposer à Paris, on crut devoir faire arriver des troupes, et former une armée aux environs de cette ville, dont on donna le commandement à M. le maréchal de Broglie. Cette armée donna beaucoup plus d'inquiétude à l'assemblée nationale, qu'elle n'en imposa au peuple de Paris. Les intrigues continuèrent à agiter la cour, et quoique les troupes eussent déjà marqué, en quelques occasions, la répugnance qu'elles avoient au service qu'on leur faisoit faire, quoique le régiment des Gardes se fût déjà prononcé pour le peuple d'une manière très-marquée, on se crut assez fort, à Versailles, pour renvoyer M. Necker et la plus grande partie du ministère, où on ne laissa que le garde-des-sceaux Barentin, et M. de Villedeuil.

Jamais volcan ne produisit une explosion plus violente et plus rapide ; Paris fut sous les armes en vingt-quatre heures, l'insurrection s'étendit dans toutes les villes du royaume, comme un déluge

Digitized by Google

universel, au moment même où l'on y apprenoit le renvoi du ministre, dans lequel les communes avoient placé leur confiance. Toutes les histoires parleront assez de la prise de la Bastille, de l'Arsenal, des Invalides, et des entreprises les plus extraordinaires que le peuple agité fit en deux fois vingt-quatre heures; de la retraite du maréchal de Broglie avec son armée, dont une grande partie se débanda pour se réunir au peuple de Paris; enfin, du renvoi du nouveau ministère, du voyage du roi à Paris pour appaiser ces troubles, et du rappel de M. Necker. Je fus forcé, par mon devoir, de passer au milieu de toutes ces révolutions pour me rendre en Alsace, et je fus plus à portée qu'un autre d'observer la rapidité de tous leurs mouvemens.

J'arrivai à Versailles pour prendre congé le 12 juillet au matin: j'y appris que M. Necker étoit parti dès la veille, que presque tous les autres ministres alloient le suivre; je pris congé du roi, je demandai à quel ministre de la guerre je devois m'adresser, et qui relevoit M. de Puiségur. On m'indiqua M. le maréchal de Broglie. J'allai prendre ses ordres: je le trouvai fort occupé, et, quoiqu'on ait pu dire de ses projets offensifs contre Paris, il ne me parut en ce moment qu'accablé de la divergence des ordres qu'il recevoit de toutes parts, à tous les instans, et surchargé du rôle qu'on

Digitized by Google

lui faisoit jouer. Voici quelle fut sa consigne : *Mitte sapientem, et nihil dicas;* quand on envoie un sage, on n'a rien à lui dire : mais allez vite à votre commandement.

Je pris sur-le-champ la route de Paris : en y arrivant, je passai au milieu d'une foule d'attroupemens, où je distinguai beaucoup de têtes exaltées, mais un grand nombre dans la consternation. Arrivé dans ma maison, pendant que je m'occupois à faire mes paquets, j'entendis des coups de fusil du côté des Tuileries; je voyois, dans les rues, les habitans s'attrouper, s'armer, et se réunir à toutes les patrouilles du régiment des Gardes, dont les sentimens populaires étoient alors très-publics. On promenoit, avec de vives acclamations, l'effigie de M. le duc d'Orléans dans les rues, et celle de M. Necker. Je pris enfin le parti, le 13 à midi, de sortir avec mes chevaux, par la barrière de Fontainebleau, voyant l'impossibilité d'avoir des chevaux de poste, et de traverser Paris, où l'on arrêtoit toutes voitures. Je pris une route plus longue pour aller par Sens, Troies et Langres, regagner la route de Strasbourg. Je trouvai Sens en insurrection; j'y traversai une foule de peuple armé dans les rues; on y pilloit des bateaux de grains; à Troies, une consternation universelle, et sur toute la route, une effervescence générale. Enfin, j'arrivai à Nancy. M. d'Haussonville, commandant de Lorraine,

Digitized by Google

vint m'y voir. Il me fit part de toutes les inquiétudes que le peuple lui causoit par la cherté des grains, à laquelle il craignoit bien la chaleur qu'alloient y ajouter toutes les nouvelles de Paris. Il m'assura que les dernières nouvelles qu'il avoit d'Alsace, ne faisoient mention d'aucun trouble; que nous y avions au moins abondance de grains, puisque c'étoit cette province qui lui fournissoit des secours dans le besoin pressant qui affligeoit la Lorraine et les évêchés. Quelque satisfaisantes que fussent ces nouvelles d'Alsace, je ne m'arrêtai pas; je fus le lendemain coucher à Phalsbourg, et j'arrivai, le 18 au matin, à mon poste, à Strasbourg. J'y appris que le renvoi de M. Necker y causoit beaucoup de fermentation, qu'elle se manifestoit même dans les troupes, et qu'à ajouter aux intérêts généraux qui animoient dans ce moment tout le royaume, il y avoit une insurrection locale prête à éclater dans le peuple contre les magistrats, qui s'annonçoit par des pétitions, par des plaintes exagérées sur le prix des comestibles; que cependant on ne s'étoit encore permis aucune voie de fait. Une pluie violente, et mon arrivée deux jours plutôt que je ne l'avois annoncé, ne m'ayant pas permis de voir les troupes à mon entrée de commandant en chef, j'en pris prétexte pour en faire des revues particulières sur la place d'Armes, pendant que les magistrats d'une part, et les représentans du peuple de l'autre, négo-

Digitized by Google

cièrent et parurent s'arranger sur la taxation des denrées. Le courrier de Paris nous apporta les nouvelles du rappel de M. Necker, du voyage du roi à Paris, du *Te Deum* qu'on y avoit chanté ; le peuple de Strasbourg exigea du magistrat, par ses représentans, une illumination et des réjouissances qui furent ordonnées pour le soir, en doublant les patrouilles et les précautions d'usage pour le bon ordre.

Ce même jour, à trois heures après midi, l'hôtel-de-ville fut attaqué subitement par cinq ou six cents brigands armés de haches, auxquels se joignit en peu de temps un nombre considérable de gens de tous métiers. Je fis battre la générale au premier avis; les piquets de cavalerie s'y portèrent aux ordres de M. de Klinglin; je me mis à la tête du régiment d'Alsace. Je trouvai cette maison-de-ville à moitié pillée et dévastée; Klinglin péroroit, et rien ne pouvoit arrêter ce peuple furieux : on vint me dire qu'ils entroient dans une maison voisine où étoient tous les papiers des mineurs de la province. Je pris ce moment pour animer les grenadiers d'Alsace : « Mes enfans, leur dis-je, ce sont vos papiers qu'on pille, et vos contrats qu'on saccage. Ne souffrez pas un pareil brigandage; entrez, et chassez à coups de crosse tous ces malfaiteurs ». Alsace s'y conduisit bien, les chassa tous de ce dépôt qui fut mis à couvert; et nous parvînmes,

Digitized by Google

avec son secours et celui de Hesse-Darmstadt, à faire vider tous les étages de l'hôtel-de-ville, où ils avoient pillé les caisses, cassé les meubles et enfoncé mille pièces de vin dans toutes les caves, où plusieurs d'entr'eux se noyèrent. Pour ma part, j'en fus quitte pour la perte de la moitié de mon habit, qui fut emporté par un gros poêle de fonte, jeté par une fenêtre au milieu de ce tumulte.

J'appris dans le moment qu'il y avoit trente-six maisons de magistrats marquées pour le pillage, et surtout celles de la chambre des Quinze. J'envoyai sur-le-champ des troupes partout pour les mettre à couvert, avec ordre de présenter la baïonnette à quiconque voudroit en forcer l'entrée. Les troupes, jusqu'à ce moment, agissoient mollement; elles chassoient les brigands devant elles, mais ne les arrêtoient pas. Cette réjouissance augmentoit le désordre et la confusion; tout le monde se promenoit dans les rues, et la cavalerie ne pouvoit charger ces troupes de brigands sans courir le risque d'écraser d'honnêtes citoyens. Nous fûmes forcés, pendant quelque temps, de nous borner à mettre, sous la protection des troupes, toutes les maisons menacées. Cette situation dura jusqu'à près de minuit. Tous les citoyens étant alors rentrés chez eux, il ne resta plus dans les rues et dans les cabarets que toutes ces bandes de brigands; les charges de cavalerie dans les rues

Digitized by Google

en ramassèrent beaucoup chargés de pillage; la garnison harrassée s'anima, et on arrêta quatre cents de ces malfaiteurs. Nous restâmes, avec les troupes, sous les armes jusqu'à sept heures du matin; enfin, après avoir doublé les gardes et les patrouilles, les troupes rentrèrent dans leurs quartiers. Alors, les magistrats et les représentans du peuple vinrent me demander des armes pour arrêter tout ce qui restoit de ces brigands. Je leur fis délivrer cinq cents hallebardes et douze cents sabres de l'arsenal pour cette opération. Ils s'en servirent avec justice et zèle, et doublèrent le nombre des prisonniers dont nos prisons furent bientôt pleines. Le surlendemain, le magistrat fit exécuter un de ces brigands, qui avoit ses poches pleines de l'argent volé dans les caisses de l'hôtel-de-ville. Le calme parut rétabli dans Strasbourg : il n'en étoit pas de même dans le reste de la province.

Cet ouragan d'insurrection commença dans le Sundgau et dans les Vosges, par la vallée de Saint-Amarin, et s'étendit dans toute l'Alsace, depuis Huningue jusqu'à Landau. Je fus obligé de faire marcher presque toutes les troupes, et de mettre huit officiers-généraux dans un mouvement perpétuel pour maintenir l'ordre public, et s'opposer aux dévastations dont étoient ménacés les abbayes, les châteaux, les Juifs et toutes les propriétés. J'en-

Digitized by Google

voyai trois fois M. de Vaubecourt, lieutenant-général, à Saverne, pour protéger le cardinal de Rohan et toutes ses possessions contre les attroupemens les plus tumultueux. M. de Wittinghoff marcha contre trois mille hommes sortis du val Saint-Amerin, qui avoient saccagé le château de l'abbé de Murback, et menaçoient tous les propriétaires du pays. La maison du bailli de Ferette fut brulée; le château de M. de Montjoie d'Hivringen fut pillé; il y eut beaucoup de familles juives qui furent rançonnées et dévastées avant l'arrivée des troupes; mais on leur doit la justice que, partout où elles purent arriver à temps, elles se comportèrent avec fermeté, ainsi que les maréchaussées; et que, si l'Alsace n'a pas essuyé de plus grands malheurs, c'est à leurs efforts réunis qu'elle a dû son salut. Il y eut quelques exécutions de faites dans le Sundgau, par des tribunaux de maréchaussée, et la tranquillité fut rétablie partout; mais elle fut troublée de nouveau, à Strasbourg, par une insurrection qui fut pire que la première.

Il y avoit, dans le nombre des prisonniers dont le magistrat instruisoit le procès, un brasseur et quelques mauvais citoyens fort impliqués comme instigateurs du pillage de l'hôtel-de-ville; leurs parens et leurs amis cherchèrent à corrompre la garnison. Il s'y trouvoit aussi trois soldats du corps royal de l'artillerie, qui furent arrêtés,

Digitized by Google

travestis, au milieu de tous ces malfaiteurs. Il étoit d'usage, à Strasbourg, de donner une gratification de vingt sous par homme aux soldats qui avoient servi à arrêter les incendies; le magistrat vint me prier de permettre qu'elle fût délivrée aux troupes pour avoir sauvé la ville le jour du pillage de l'hôtel-de-ville. Je lui répondis qu'avec vingt sous de bierre par homme on enivroit toute une garnison, et que je ne répondois plus d'une garnison ivre. Cette demande fut répétée par les mêmes magistrats, deux jours après, dans des termes excessivement pressans; je fis ce que je pus pour les engager à renoncer à ce dessein et pour leur persuader de donner en vivres, à chaque chambrée, le produit de cette gratification. Enfin, pour la troisième fois, les magistrats et les représentans de la bourgeoisie réunis, ayant à leur tête le commissaire du roi, vinrent me réitérer cette demande, et me déclarèrent que si je ne voulois pas y consentir, chaque bourgeois étoit résolu de délivrer cet argent lui-même aux soldats à qui ils l'avoient promis. Je n'eus plus d'autre parti à prendre, en protestant contre tous les mouvemens qui pouvoient en arriver, que de souffrir ce que je n'avois plus le pouvoir d'empêcher, et de dicter un ordre de police pour que la moitié de chaque régiment restât de garde à son quartier, pour répondre de la discipline du bataillon

Digitized by Google

à qui la gratification seroit délivrée, et d'y ajouter toutes les précautions possibles pendant deux jours que cette orgie devoit durer. Dès le premier jour, tout ce que j'avois prévu ne manqua pas d'arriver; il se forma, dès deux heures après-midi, des attroupemens tumultueux. Je me portai au milieu d'eux, je les haranguai; ils faisoient mine de se disperser; la moitié étoit déjà ivre, crioit : *Vive le tiers-état! c'est à nous à commander à notre tour*. Je fus un instant entouré et mon cheval arrêté par eux; je me débarrassai de ceux qui en avoient saisi les rênes; enfin, le seul parti qui me restoit à prendre avec des gens qui n'avoient plus ni sens ni raison, fut de me contenter de les observer. J'envoyai M. de Klinglin aux prisons, où la garde étoit doublée, avec quatre pièces de canon; il y fut forcé, et tous les prisonniers furent délivrés; ce qui étoit le principal but de cette journée. A l'heure de la retraite, je me promenai de nouveau dans les rues, et chacun se retira assez régulièrement à son quartier. Avec de grosses patrouilles, des gardes militaires et de la bourgeoisie, la nuit fut assez tranquille; mais le second jour fut pire que le premier. Dès le matin, les régimens françois furent reprocher aux régimens allemands de ne s'être pas mêlés la veille avec eux; ils forcèrent leurs quartiers, et la garnison se trouva ivre à dix heures du matin. Tous les officiers-gé-

Digitized by Google

néraux vinrent me prier de ne pas sortir ce jour-là, parce qu'il n'y avoit plus d'ordre à donner à gens qui n'avoient pas d'oreille pour les entendre. Nous détachâmes M. d'Equevilly, qui étoit aimé du régiment Royal-Cavalerie; il les mena sur l'esplanade de la citadelle avec des violons; d'autres forcèrent la maison où les filles sont renfermées: ces deux diversions partagèrent toutes ces bandes avec tous les cabarets de la ville. Les officiers supérieurs venoient successivement nous rendre compte de tous ces désordres, contre lesquels il ne nous restoit aucune force à opposer. La soirée et la nuit furent très-orageuses. La retraite en avoit fait rentrer à l'appel; mais ils avoient forcé toutes les gardes pour ressortir. Les régimens allemands, ne s'étant échappés que le second jour, se livrèrent plus tard, mais plus fortement à la plus grande débauche. Ils menaçoient de la lanterne tous leurs chefs; M. le prince des Deux-Ponts étoit celui qu'ils paroissoient désigner plus particulièrement. Il en fut averti par les officiers de son régiment, qui l'engagèrent à passer avec sa femme et son fils de l'autre côté du Rhin. Il fallut attendre avec patience et résignation le moment où cette garnison débandée reconnoîtroit la voix de ses chefs. Dès la pointe du jour, une douzaine de grenadiers de ma garde parlèrent à mes aides-de-camp, demandèrent la permission de quitter

Digitized by Google

leurs postes pour aller rassembler tous les honnêtes soldats qui gémissoient de ces désordres. Ils m'amenèrent, une heure après, une députation de vingt bas-officiers de tous les régimens : je leur donnai l'ordre d'aller dans tous les quartiers rallier tous les braves soldats de sang-froid; qu'ils amenassent un détachement de cent soldats par régiment sur la place d'Armes; que j'allois me mettre à leur tête, et que nous remettrions l'ordre partout. Dès qu'il y eut six cents hommes de formés sur la place d'Armes, nous en fîmes quatre patrouilles de troupes mêlées de tous les régimens, qui, marchant dans le plus grand ordre dans tous les quartiers de la ville, firent retirer tous les ivrognes; et, à dix heures du matin, toute la garnison étoit sous la clef dans les différentes casernes. Le régiment de Hesse-Darmstadt, composé de beaucoup d'étrangers tenus dans une discipline austère, qui s'en étoient échappés les derniers, fut aussi le plus tardif et le plus difficile à rentrer dans l'ordre. Tous les régimens françois, et surtout le corps royal d'artillerie, avec qui ils avoient eu une vieille querelle, les accusèrent de quelques vols qui avoient été faits dans ces débauches. M. de Vaubecourt, lieutenant-général-inspecteur, vint m'en avertir, et qu'ils vouloient attaquer ce régiment dans son quartier. Je pris le parti de le faire sortir à la pointe du jour et de l'envoyer camper dans la plaine des

Digitized by Google

Bouchers pour lui donner le temps de se justifier, et éviter tous les désordres que la présence de ce régiment pouvoit renouveler. Il y resta dix ou douze jours, pendant lesquels il prouva fortement son retour à la discipline; et que, dans le cours de cette orgie, il n'avoit que le tort d'être rentré plus tard que les autres à son quartier, parce qu'il avoit été le dernier à en sortir. Le seul tort qu'eut ce régiment fut d'envoyer, sans ma permission, un officier député pour se plaindre de moi à l'assemblée nationale, qui déclara qu'il n'y avoit pas lieu à délibérer, et le renvoya à son régiment. Je lui fis dire, à son retour : « Que, s'il étoit parti sans congé pour porter une plainte contre son capitaine, je l'aurois fait mettre en prison pour tout le temps de son absence; mais que, comme cette plainte étoit contre moi, je le reverrois comme s'il n'étoit pas sorti de Strasbourg ». Cette douce réprimande fit repentir les officiers de ce régiment d'avoir pu douter un instant de mon impartialité; et ils ne cessèrent de me donner des marques d'attachement pendant le reste de mon séjour à Strasbourg.

Je pris alors le parti de faire rentrer graduellement toutes les troupes dans l'ordre et la discipline qui avoient souffert dans cette occasion une violente secousse. M. le prince des Deux-Ponts étant revenu, ce même prince, qui depuis fut électeur de

Bavière, je l'envoyai aux arrêts pour s'être absenté sans ma permission, en lui disant qu'il falloit donner cet exemple à la garnison. Il s'y soumit sur-le-champ, en en sentant toute la justice et la nécessité. A peine étoit-il arrivé dans sa maison, qu'il y reçut la visite de tous les bas-officiers de la garnison : il leur dit qu'il étoit aux arrêts, qu'il l'avoit bien mérité. Ce même corps de sous-officiers vint tout de suite chez moi me demander sa grâce : une députation d'entr'eux me la demanda en très-bons termes et de la manière la plus respectueuse. Ils me dirent que ce prince avoit été calomnié et menacé par des mauvais sujets ; qu'il avoit fait une action bien excusable en cherchant à sauver sa femme et ses enfans de leur fureur. Je leur répondis que je la leur accordois, à condition que désormais ils seroient responsables de la discipline de leurs compagnies, et de chercher à y découvrir tous les mauvais sujets indignes d'être leurs camarades, qui portoient le trouble et la révolte dans les troupes ; ils me le promirent, et l'ordre commença à renaître.

Pendant le même temps, les exercices recommencèrent : j'ordonnai le simulacre d'un siége au corps royal d'artillerie, qui eut deux représentations parfaitement bien exécutées ; et tous les détachemens que l'on envoyoit au-dehors pour le

Digitized by Google

bon ordre dans les campagnes, s'y conduisoient à merveille.

Dans le cours de tous ces événemens, le roi étoit sans ministre; je ne recevois d'ordre ni de réponse de personne; il falloit se conduire au jour la journée, mais surtout mettre beaucoup d'activité à étouffer les germes des insurrections renaissantes. L'organisation particulière de l'Alsace tenoit, dans une lutte continuelle, la noblesse, le clergé, les baillis et justices seigneuriales, qui réunissoient toutes les autorités des gouvernemens les plus absolus, contre les nouvelles municipalités, les peuples des villes, et de celles surtout qui étoient autrefois libres et impériales. Dans l'embarras souvent inextricable de tous ces pouvoirs qui me requéroient en sens contraire, dans le choc des prétentions les plus exagérées, il falloit chercher de quel côté étoit la justice. La commission intermédiaire, dont M. de Schawembourg étoit alors procureur-syndic, m'étoit d'un grand secours pour me guider dans un dédale d'affaires aussi compliquées.

A peine M. Necker et les autres ministres renvoyés avec lui furent-ils revenus, à peine M. de Latour-Dupin se fut-il annoncé comme ministre de la guerre et du département d'Alsace, que l'assemblée nationale eut de nouvelles agitations. Une fête très-imprudente, que les Gardes-du-Corps donnèrent à Versailles, dans laquelle on prétendit trou-

Digitized by Google

ver le projet d'une contre-révolution, dont le but, disoit-on, étoit d'enlever le roi et de le conduire à Metz pour le mettre à la tête des troupes, mécontenta excessivement le peuple de Paris. Les nouvelles de cette capitale avoient une réaction très-prompte dans les provinces. La bourgeoisie de Strasbourg, inquiète, qui s'étoit contentée des armes blanches que je leur avois fait délivrer des arsenaux, voulut être armée de fusils. Je portai leur demande au gouvernement, qui m'autorisa de leur en donner, mais le moins qu'il seroit possible, pour l'usage de leurs patrouilles journalières. Ils se contentèrent de six cents fusils, qui étoient plus que suffisans pour bien armer leurs gardes. Enfin, les murmures de Paris se terminèrent par une nouvelle explosion des plus violentes : M. de La Fayette fut, dit-on, forcé, par la garde nationale, d'aller, à la tête de vingt mille hommes, prendre le roi et l'emmener à Paris. La journée du 6 octobre fut souillée par des meurtres et des violences, dont heureusement je n'ai pas été témoin. On se rejeta, de part et d'autre, tous les crimes de cette journée. La vigilance de La Fayette fut prise en défaut, en confiant imprudemment, aux soins de la garde nationale, la sûreté de la personne du roi et de la reine, au milieu des brigands qui l'avoient précédé à Versailles ; et s'étant retiré dans un appartement assez éloigné pour y

Digitized by Google

prendre quelque repos, ce fut pendant cette fatale absence que la garde militaire de la reine fut forcée, et qu'elle eut à peine le temps de se sauver dans l'appartement du roi. Il prit le parti de venir à Paris avec toute sa famille. Le cri public accusoit M. le duc d'Orléans d'avoir payé tout ce désordre : le roi le chargea d'aller en Angleterre pour une commission passagère qu'il eut la foiblesse d'accepter. Il obtint, après une absense de quelques mois, un jugement tardif en sa faveur, qui ne lui ramena pas l'opinion publique. Ce fut, à l'arrivée de ces fâcheuses nouvelles à Strasbourg, que la garde nationale, mal constituée, n'ayant pas encore de chefs ni d'officiers reconnus, m'envoya une députation tumultueuse demander cinq mille fusils. Je leur répondis que nulle force ne pourroit m'obliger à disposer du dépôt de l'état ; qu'ils pouvoient envoyer un député faire leur demande au gouvernement; qu'aussitôt que j'aurois son attache les armes leur seroient délivrées; qu'ils pouvoient employer le temps très-utilement, en nommant leurs officiers, en organisant leurs troupes, de manière à ce que le service fût fait avec règle, subordination, et remplît toute l'utilité que l'ordre public devoit en attendre. La réponse du ministre leur fut favorable; la garde nationale fut bien organisée, bien armée et bien disciplinée.

M. de Latour-Dupin imagina alors d'envoyer, à

Digitized by Google

toutes les troupes, une proclamation prématurée, par laquelle, au nombre des abus que le roi étoit dans l'intention de supprimer, il articuloit les commandans en chef des provinces, et les mêloit avec tous les autres titres sans fonctions et sans activité, comme frappés d'une suppression prochaine : cette imprudence de sa part produisit l'effet auquel il auroit dû s'attendre. Tous ces grades en furent déjoués; et je m'aperçus, dans l'autorité qui me restoit, qu'on ne rendoit plus qu'à la considération personnelle, l'obéissance qui avoit été due jusqu'ici au commandant en chef de la province. Peu de temps après, les maréchaussées furent dénoncées à l'assemblée nationale comme des justices bottées et oppressives; leurs jugemens furent sursis et l'on paralysa toute leur activité. Sans vouloir justifier quelques abus particuliers, je crois pouvoir assurer en général que, si le royaume n'a pas fumé sur ses ruines, c'est aux commandans de province, aux maréchaussées, et aux troupes, que les propriétés de province et la sûreté individuelle ont dû leur conservation dans les six premiers mois qui suivirent l'époque de la révolution. Les troupes nationales ne se formèrent que successivement; à l'exception de Paris et des grandes villes, elles ne s'établirent que lentement, sans uniformité, sans principes, jusqu'au décret qui fut rendu pour leur organisation générale.

Digitized by Google

Toutes ces fatigues de corps et d'esprit avoient altéré ma santé. Accoutumé à une vie active, je passois la mienne autour d'une table, à dicter, à quatre aides-de-camp et à deux secrétaires, les ordres continuels qu'il falloit donner dans toute la province ; j'avois à peine le temps d'aller aux parades, faire une ronde sur les remparts; mes jambes s'enflèrent, ma constitution physique se détruisit, et je fus forcé de demander un congé pour l'hiver, dont je ne profiterois qu'au moment où, ayant été remplacé, je laisserois la province dans l'état de tranquillité où j'ose dire que j'avois bien contribué à la rétablir. Différens ordres à donner, une chaîne très-serrée de troupes établies pour empêcher l'exportation des grains, me retinrent encore deux mois, jusqu'à ce que mon successeur fût nommé. Le ministre se décida pour M. de Klinglin, qui, comme plus ancien maréchal-de-camp, fut désigné pour commander en mon absence, tant aux autres maréchaux-de-camp qu'aux troupes de cette province. J'arrivai à Paris à la fin de décembre.

Après avoir consulté mon médecin, je partis pour aller à Rochambeau faire les remèdes qui m'avoient été indiqués. A peine y fus-je arrivé, que je reçus des patentes de commissaire du roi pour surveiller dans mon département les assemblées primaires et les élections des corps administratifs,

Digitized by Google

conjointement avec MM. de Venaille et de Rancogne : ce dernier, homme d'esprit, de mérite, et d'une grande sagesse, me fut d'un grand secours : à quelques tumultes près dans un ou deux cantons, elles se passèrent plus tranquillement que dans la plupart des départemens ; et lorsque les élections furent terminées, nous cessâmes nos fonctions aux termes du décret.

L'Alsace resta tranquille pendant les premiers mois de cette année ; tous les boute-feux de nos troubles militaires parurent se transférer dans les trois évêchés et dans la Lorraine avec la plus grande violence. Un nouveau mode d'insurrection s'établit dans les troupes. On leur persuada de réclamer leurs masses en réserve dans les caisses des conseils d'administration, et on ne cessa de leur inspirer une méfiance universelle contre leurs officiers. Ces derniers, qui avoient applaudi dans le début à tous les décrets de l'assemblée constituante, qui avoit paru jusqu'ici n'attaquer que la noblesse de cour, devinrent les ennemis les plus chauds de la révolution, quand ils virent détruire tous les priviléges honorifiques de la noblesse. De là s'établirent une discorde et une insubordination presque générales dans tout le militaire : elles furent si violentes à Nancy, que l'assemblée constituante fut obligée de se concerter avec le roi pour les réprimer. M. de Bouillé fut chargé d'aller mettre

Digitized by Google

le décret à exécution : il fit ses dispositions avec la plus grande célérité ; mêla, dans le corps qu'il rassembla, les troupes de ligne avec les gardes nationales de Metz et autres villes de guerre voisines, sur lesquelles il pouvoit compter. Il se présenta aux portes de Nancy, quatre ou cinq jours après que le décret sanctionné lui fut parvenu. On lui reprocha d'avoir attaqué les troupes qui gardoient les portes de la Ville-Neuve, qui n'est point fortifiée, avec trop de vivacité, et pendant que la municipalité étoit venue au-devant de lui pour parlementer. Il paroît que le régiment du Roi étoit déjà en chemin pour se rendre au lieu qu'il lui avoit fixé pour déposer ses armes. Mais M. de Bouillé, d'un caractère ardent, n'avoit arrêté sa colonne d'infanterie qu'à la portée de fusil de la porte de Metz, et ne suspendit pas la marche des hussards, à qui il avoit donné l'ordre d'entrer par celle de France. Le premier feu partit de la porte neuve, dite de Stainville, où étoit le régiment de Château-Vieux, quelqu'effort que fît M. Desiles, officier au régiment du Roi, pour l'empêcher, en se plaçant à la bouche du canon, où il périt d'une mort qui a été justement célébrée et transmise à la postérité. La colonne de Metz força cette porte ; celle des hussards entra et chargea par celle de France. M. de Bouillé fit mettre bas les armes au régiment du Roi et à celui de Château-Vieux qui fit une longue ré-

Digitized by Google

sistance, pendant que le régiment de Mestre-de-Camp, dragons, quittoit cette ville par une autre porte. Cette expédition coûta la vie à un grand nombre de braves soldats de part et d'autre, qui auroient dû la réserver, dans une meilleure occasion, pour le service de la patrie.

C'est à cette époque, qu'après six mois de repos, on vint me rechercher à Rochambeau pour me donner le commandement de l'armée du Nord, qui s'étendoit sur vingt-deux départemens dont Paris étoit le point central, Lille et Brest les deux extrémités. On avoit partagé le royaume en quatre parties; je fus nommé à l'armée du nord; M. de Bouillé à celle de l'est; le maréchal de Mailly eut celle du sud, et à celle de l'ouest il ne fut pas nommé. Ma santé étoit à peine rétablie, les enflures dont j'étois menacé à peine dissipées, que je reçus l'ordre du roi de venir à Paris pour y recevoir mes instructions.

Jamais on n'eut tant de peine à s'arracher de sa retraite. J'ignorois si l'assemblée constituante étoit véritablement dans l'intention de soutenir le pouvoir exécutif; et si les entreprises que l'on pourroit faire, pour rétablir l'ordre et la discipline dans les armées, seroient franchement appuyées. L'épreuve que j'avois faite dans ma province, où le roi m'avoit nommé un de ses commissaires, du peu d'appui que l'on donnoit contre

Digitized by Google

toutes les irrégularités, et de la protection que l'on donnoit au contraire à ceux qui les commettoient, étoit faite pour dégoûter de toute commission; mais les lettres de tous mes amis, de tous les militaires de ma connoissance, enfin, j'ose dire, le vœu des troupes et du public qui se manifesta, me forcèrent à partir pour Paris, en laissant à Rochambeau toute ma famille.

Mon début n'étoit pas fait pour m'encourager: un ministre chancelant m'avoit nommé; l'assemblée nationale m'avoit désiré; le roi, chef du pouvoir exécutif, me recevoit bien, mais froidement. Je pris alors le parti de lui demander une audience particulière qu'il m'accorda à Saint-Cloud. Je lui exposai la situation de son armée; que je désirois, plus que personne, de contribuer au rétablissement de l'ordre; que cette tâche étoit des plus difficiles à entreprendre, mais qu'elle étoit impossible sans le concours franc et la confiance entière de sa majesté. Je lui rappelai que lorsqu'il me donna le commandement de son armée en Amérique, le choix qu'il fit fut de son propre mouvement; que si je n'étois aujourd'hui que celui de ses ministres, je lui demandois la permission de retourner à Rochambeau, d'où je n'étois parti qu'avec la plus grande répugnance. Le roi me répondit que ses ministres n'étoient pour rien dans ce choix; qu'il avoit toujours en moi la même

confiance, et qu'il m'appuieroit de tout son pouvoir, conformément au serment qu'il avoit fait prêter à ses troupes et qu'il avoit prêté lui-même. Il parut me traiter, depuis cette époque, avec la distinction, j'ose le dire, qui étoit due au travail pénible que j'allois entreprendre; mais la suite de ces mémoires fera voir si, du côté de la confiance et de la franchise, il me tint parole

Je me déterminai donc à accepter, et je fis retrancher à mon début les cinq départemens de la Bretagne de mon commandement, en le restreignant sur les côtes de la mer, depuis Grandville jusqu'à Dunkerque; et sur la frontière du Brabant, de Dunkerque à Givet, indépendamment de tous les départemens de l'intérieur où l'ordre public étoit fréquemment troublé. Je m'occupai de faire relever promptement les fortifications de Dunkerque, qui, depuis la paix d'Utrecht, étoient restées rasées, et qu'on n'avoit pas songé à rétablir d'après le traité de 1783, où la France étoit restée dans son droit naturel. Tous les fonds avoient été portés à Cherbourg: je me fis rendre compte de l'état de ce dernier port, et je vis avec peine que l'argent immense qu'on y avoit dépensé le laissoit encore très-imparfait, et que le mouillage d'une grande flotte n'y avoit pas encore un refuge assuré. L'éloignement de près de quatre mille toises du fort Royal à celui de Querqueville ne permet

Digitized by Google

pas aux feux de se croiser; un ennemi supérieur pourroit encore se galioter à bombe dans le milieu de cet intervalle pour incendier notre flotte, qui court d'autant plus de risques, qu'elle y est plus nombreuse en voiles. L'Angleterre armoit à cette époque pour des contestations qu'elle avoit avec l'Espagne, où le pacte de famille, converti en pacte de nation, nous forçoit à intervenir. Je fis terminer promptement les batteries de Querqueville; je les fis mettre en état, ainsi que celles du fort Royal, de tirer à boulets rouges sur les deux passes de l'est et de l'ouest, que ces deux forts, construits par M. d'Harcourt, défendent bien. Cherbourg devint au moins un bon refuge pour toutes les petites escadres que nous aurions pu envoyer dans la Manche, en les mouillant dans le fond de la rade, entre le fort Royal et celui du Houmet. On radouba les prames et les batteries flottantes dont on peut se servir pour éloigner les bombardes quand elles ne sont pas soutenues par une flotte plus puissante. L'ingénieur Meunier, qui depuis a été tué à Mayence, avoit eu la confiance de M. d'Harcourt, dans la construction de tous les ouvrages, et me fut d'un grand secours dans la disposition à faire pour leur défense.

Les discussions entre l'Espagne et l'Angleterre s'étant terminées, je portai toute mon attention sur la frontière du Brabant, pour faire armer et appro-

Digitized by Google

visionner toutes les places. Les Brabançons, sous l'étendart des nobles et les bannières des prêtres, avoient réduit les troupes de l'empereur et le maréchal Bender à se retirer dans le duché de Luxembourg, sur la rive droite de la Meuse. Le roi de Prusse n'avoit pas illustré le commencement de son règne par une politique noble et franche. Il se crut réduit à avoir recours au machiavélisme et à la duplicité pour se tirer des circonstances épineuses où il se trouvoit. Après avoir soutenu le gouvernement du stathouder contre le parti républicain en Hollande, il crut voir, dans la révolution du Brabant, une diversion puissante pour forcer l'empereur à suspendre ses efforts combinés avec la Russie contre les Turcs. Comme directeur du cercle de Westphalie, il fut appelé, par un décret de la chambre impériale de Wetzlar, pour rétablir l'évêque de Liége que le peuple avoit chassé de son siége : il profita de ce voisinage pour fomenter les troubles du Brabant, et protéger, dans l'un et l'autre pays, la révolte contre l'empereur. Cette diversion n'eut un succès marqué que jusqu'à la mort de l'empereur Joseph. Léopold, qui lui succéda, prince pacifique, ne tarda pas à faire sa paix avec le sultan, et fit marcher une armée de quarante-cinq mille hommes en Flandre pour réduire cette insurrection. Le roi de Prusse abandonna ses nouveaux alliés : leur armée fut disper-

Digitized by Google

sée ; celle de l'empereur rentra triomphante à Bruxelles et dans tout le Brabant.

Un reflux de ces fuyards vint tomber sur nos frontières, poursuivis par les Autrichiens, et y causa de grandes inquiétudes. On me fit partir, dans le mois de décembre 1790, pour aller rassurer toutes nos garnisons et faire rentrer en ordre, dans notre intérieur, tous les François qui s'étoient joints à ces révolutionnaires sans l'aveu du gouvernement. Il me fut expressément ordonné, par le même décret, d'éviter tout ce qui pourroit nous compromettre avec l'empereur, dont on vouloit alors ménager l'alliance, dans un temps où nos propres affaires ne nous permettoient pas de nous occuper de celles de nos voisins : je restai trois semaines à cette tournée. Indépendamment des affaires de la frontière, je fus très-occupé à rétablir l'ordre dans toutes les troupes, la confiance respective de l'officier et du soldat, en les ralliant tous à la soumission due à la loi. Il s'établit une grande harmonie avec les corps administratifs. Nos places furent armées de toute leur artillerie ; l'ordre fut donné pour réparer toutes nos fortifications ; et l'on y travailla surtout dans les places de première et de seconde lignes.

Revenu, vers la fin de janvier, pour rendre compte de cette tournée, j'appris, avec bien de la douleur, plusieurs décrets qui déjouoient toutes

Digitized by Google

ces mesures. Le premier, dont je retardai la sanction royale le plus qu'il me fut possible, fut l'admission des soldats dans les clubs. La force armée étant essentiellement obéissante, il me parut du plus grand danger d'admettre les soldats dans les sociétés, où l'on se piquoit déjà de devancer les décrets de l'assemblée, où on délibéroit sur leur exécution, où on leur donnoit toujours des interprétations forcées, où enfin l'esprit dominant étoit, certes, très-nuisible à la discipline et à la subordination des troupes.

Le second décret qui commençoit à produire un grand trouble dans les départemens de mon commandement, fut celui du clergé. Il arriva à l'ordre ecclésiastique ce qui étoit arrivé à celui de la noblesse : ceux de la seconde classe, après avoir applaudi au dépouillement du haut clergé, s'étoient flattés qu'on respecteroit les propriétés des curés et de tous ceux qui ont les plus immédiates charges du sacerdoce ; dès qu'ils se virent dépouillés comme les autres, ils rentrèrent dans la foule des mécontens. L'exigence du serment décrété sur la constitution civile du clergé, acheva la réunion de la plus grande partie des curés à la cause des évêques, dont ils avoient cru jusqu'ici devoir se séparer. Cette révolution se fit d'autant plus sentir dans les départemens du Nord et du Pas-de-Calais, par le voisinage du Brabant, que le peuple y étoit

Digitized by Google

également habitué à respecter, presque jusqu'à l'idolâtrie, le clergé, les moines de ses grosses abbayes, leurs confréries, et la distribution de leurs indulgences.

Un troisième décret qui tripla le nombre des mécontens, fut la suppression de toutes les justices, et de tout ce qui les accompagne dans les villes. Elles avoient, d'après le même principe, applaudi à la destruction des parlemens et de toutes les cours souveraines; mais elles se rallièrent à eux et à leurs opinions, dès qu'elles se virent supprimées: la finance du second ordre, en perdant ainsi son état, ne contribua pas peu à faire des recrues pour les émigrés. Le nombre des mécontens tripla, et certes la besogne n'en *devint pas plus facile* pour tous les fonctionnaires publics. Tout annonçoit de nouvelles commotions : la première explosion se fit vers le temps de Pâques, lorsque le roi partit de Paris pour aller passer la semaine sainte à Saint-Cloud. Les fanatiques de la révolution oublièrent les articles de la constitution sur la liberté des opinions religieuses, et forcèrent le roi à rester à Paris. Cette journée fut une des plus attentatoires au maintien de l'ordre public. La garde nationale, excitée par une foule de séditieux, résista constamment à son chef, à toutes les autorités constituées, et força le roi à rentrer aux Tuileries. Ce prince étoit entouré, depuis près de deux mois, de toute

Digitized by Google

l'intrigue du clergé. Il se servit de tout le pouvoir qu'il avoit sur lui, pour en faire un martyre de la religion romaine. On écarta le curé de Saint-Eustache, son ancien confesseur, qui s'étoit soumis au serment civique. Le haut clergé, qui avoit paru se résigner à l'expoliation de ses biens, qu'il ne pouvoit plus éviter, se saisit de l'arme si dangereuse de la religion, quand il sait l'employer à ses fins, et déclara hautement que le nouveau serment affichoit un schisme avec la cour de Rome, et avec les puissances soumises à la même religion. Les prêtres, dans ce temps pascal, se servirent de tous les moyens que la religion leur donne, pour augmenter le nombre de leurs adhérens, et ils n'y réussirent que trop, surtout dans la famille royale. Mesdames, tantes du roi, donnèrent le premier exemple de cette espèce d'émigration, fondée sur la différence des opinions religieuses. Elles étoient parties pour Rome, dès le mois de février.

Dès que le décret sur l'admission des soldats dans les clubs eut reçu la sanction du roi, je ne pus y appliquer d'autre remède, qu'en engageant leurs officiers à les y surveiller, et à les y accompagner. Mais ce palliatif étoit d'autant plus médiocre, que les opinions contraires et prononcées de la plupart d'entr'eux étoient peu propres à ramener la confiance du soldat, avec lequel ils se compro-

Digitized by Google

mettoient continuellement, de sorte que la discipline en souffroit excessivement.

Le ministère de la guerre avoit vaqué à la fin de l'année précédente. On me fit les sollicitations les plus vives pour m'en charger. M. de Montmorin envoya M. Duportail, à qui il fut ordonné de venir plusieurs fois chez moi, pour m'offrir ses services, et de m'y servir de second. Je lui répondis que m'étant toujours éloigné de ce poste dans le temps du pouvoir le plus absolu, je ne m'en rapprocherois certainement pas dans un moment de révolution, où je n'avois ni la force, ni les talens pour lutter contre toutes les factions. Il se réduisit à me prier de me charger de présider tous les comités, pour la rédaction de toutes les ordonnances que le nouvel ordre de choses rendoit indispensables. Mes journées entières étoient employées à ces différens comités. Celui de l'artillerie et du génie étoit, de tous, celui dans lequel je trouvois le plus de lumières. Je me plais à rendre justice à ces deux corps : c'est le résultat des études et des examens qui y fixent leurs admissions.

Ce fut dans le fort de ce travail, que les nouvelles publiques m'apprirent l'évasion du roi et de la famille royale, dans la nuit du 21 juin. J'entendis, l'instant d'après, publier dans mon carrefour, à son de trompe, un décret de l'assemblée nationale, qui me chargeoit de la défense de toutes

Digitized by Google

les frontières du royaume. Je me renfermai chez moi, frappé de consternation du tableau de toutes les suites que la fuite du roi alloit occasionner dans le royaume. Il m'arriva, sur le midi, une députation du comité militaire de l'assemblée, pour m'inviter à m'y rendre. Je le refusai, n'étant point député, et n'ayant aucun titre pour m'y trouver. Elle fut suivie de près par une seconde députation des quatre comités, avec le décret qui avoit été rendu à l'unanimité. Je leur demandai où étoient les ministres. M. de Montmorin les a tous rassemblés à la chancellerie, me répondit-on, et l'assemblée nationale vous invite à vous y rendre. Je promis d'aller les y rejoindre. On venoit, à mon arrivée, de rendre un décret qui fixoit un serment pour défendre la frontière contre tous les ennemis du dehors, et la constitution contre tous les ennemis de l'intérieur. Je restai à la chancellerie ces horribles vingt-quatre heures, au bout desquelles nous apprîmes l'arrestation du roi à Varennes.

Cette funeste évasion et son arrestation ne sont que trop connues : je ne me permets qu'une seule réflexion. C'est à cette époque que furent mises à découvert la foiblesse et la dissimulation qui, dans les dernières années du règne de ce malheureux prince, changèrent totalement son caractère, né franc et naturel. Quels reproches la postérité n'est-elle pas en droit de faire à tous ceux qui se

Digitized by Google

chargèrent de l'exécution d'une mesure aussi mal conçue, et qui fut exécutée avec autant d'irrésolution que de foiblesse; dont les suites, dans toutes les chances, ne pouvoient qu'être désastreuses pour lui! Enfin, la situation du roi étoit-elle alors si désespérée, qu'il n'y eût plus à y employer d'autre remède que de manquer à tous les sermens qu'il venoit de renouveler de son propre mouvement? Ce parjure inutile et volontaire le diffama dans le peuple; et l'on peut dater, de cette époque, la perte de l'amour personnel que le gros de la nation avoit encore pour lui.

Je reçus alors deux courriers des corps administratifs de la frontière, qui me faisoient part de tous les troubles que la nouvelle de l'évasion du roi y occasionnoit, et que les têtes étoient dans une fermentation qui exigeoit impérativement ma présence. Je commençai par faire annuler le généralat qui m'avoit été attribué sur toutes les frontières. Je déclarai que je ne pouvois me charger que des départemens dont j'avois déjà le commandement; que j'étois très-pressé de m'y rendre pour y contenir l'armée autrichienne, au cas qu'elle voulût y faire quelques mouvemens. Je prêtai le serment ci-dessus prescrit : la plupart des membres, tenant au militaire, sortirent de leurs places, tant du côté droit que du côté gauche de l'assemblée, pour se réunir et le prêter avec moi. Je me rendis sur la

frontière, dans la plus grande diligence. Je rejoignis, à Arras, les députés de l'assemblée nationale, qui m'y avoient précédé. Je les trouvai fort mécontens de M. de Castajant, de quelques officiers de cette garnison, qui élevoient une difficulté sur ce que le nom du roi n'étoit pas inséré dans ce serment, quoiqu'il y fût intégralement compris dans un des premiers articles de la constitution de 1791, à laquelle on juroit fidélité. Tous les corps administratifs et tous les soldats étoient prêts à le prêter : mais, comme nous n'avions pas reçu officiellement l'expédition de ce décret, il fut convenu de l'attendre, et de ne revenir à Arras qu'après qu'elle seroit arrivée.

Nous allâmes droit à Valenciennes, prendre langue sur ce qui se passoit dans le Brabant. J'y trouvai M. de Sarlabans, qui s'étoit parfaitement conduit. A la nouvelle du départ du roi, il réunit tous les corps militaires aux corps administratifs, et convint avec eux des dispositions les plus vigoureuses pour se défendre contre toute surprise. Il me fut confirmé, par toutes nos correspondances, que les Autrichiens n'avoient fait encore aucun mouvement : mais les courriers de Lille, de Dunkerque, de Saint-Omer, ne tardèrent pas à nous apporter des nouvelles de beaucoup de désordres et de fermentation dans toutes ces villes. Nous commençâmes par Lille, où je trouvai la méfiance la plus gé-

Digitized by Google

nérale, quoique la plus injuste, contre M. de Montrozier, commandant de cette place, à qui la municipalité avoit retiré les clefs des portes et des magasins. Le club avoit forcé les corps administratifs à les ouvrir; tous les citoyens faisoient sur les remparts des batteries à leur volonté, et prirent, pour s'armer complètement, la plus grande partie des armes qui se trouvoient dans l'arsenal. Ce ne fut pas sans peine que nous ramenâmes tout le monde à l'ordre. M. de Montrozier me demanda un congé, que je lui accordai, d'autant plus volontiers, que sa place, et tous les états-majors des places, alloient être supprimés. J'instituai, pour commandant, M. Théobald Dillon, qui se trouvoit le plus ancien colonel de la garnison, et qui jouissoit de la confiance la plus universelle, tant du soldat que du citoyen.

Les décrets nous étant arrivés officiellement, le serment fut prêté par les corps administratifs, par la garde nationale, et par toutes les troupes de ligne. Une vingtaine d'officiers, au plus, donnèrent leur démission, parmi lesquels il y eut huit ou dix Irlandois fort papistes, qui vinrent nous déclarer que la constitution civile du clergé répugnoit à leur conscience, et qu'ils vouloient retourner en Irlande. Tous ces officiers partirent avec des passeports, et n'essuyèrent aucun trouble. Les Suisses le prêtèrent, suivant leur usage, avec la réserve de

Digitized by Google

l'obéissance qu'ils doivent à leurs cantons respectifs, au terme de leurs capitulations. Il fut ensuite question d'accorder les ingénieurs et les artilleurs militaires avec les officiers municipaux et les citoyens du club, qui s'étoient emparés de leurs fonctions. Nous fîmes assembler ce club et la municipalité; après un discours d'un quart d'heure, il ne me fut pas difficile de leur prouver que, lorsque tous les pouvoirs se heurtent et se croisent respectivement, il en doit résulter les plus grands désordres, et l'anarchie la plus complète. Toutes les clefs furent rapportées sur-le-champ chez M. Théobald Dillon, et le service se remonta avec la plus grande régularité.

La désertion de la plus grande partie des officiers du premier régiment d'infanterie, dont le major, qui le commandoit, avoit emporté les drapeaux, nous appeloit à Dunkerque; mais une insurrection violente contre M. Lorestan, ancien maire de Saint-Omer, qui avoit été dépouillé, maltraité, et au moment d'être pendu, nous engagea à passer à Saint-Omer, pour sauver ses jours, s'il nous étoit possible. Le tribunal du district nous dit qu'il n'avoit pas la plus légère charge contre M. Lorestan; mais qu'il n'osoit ni l'absoudre, ni le faire sortir de sa prison, vu la rage populaire qui se manifestoit contre lui. Il fallut encore avoir recours au club, où l'évêque, qui en étoit président,

Digitized by Google

nous accompagna. Cette séance eut un plein succès. Après quelques discours pour rappeler tous les citoyens au respect pour la loi, un des clubistes se leva, et dit que c'étoit lui qui avoit arrêté M. Lorestan, parce qu'il le croyoit coupable ; qu'il seroit également le premier à le défendre et à le couvrir de tout son corps, si le tribunal le renvoyoit absous. Il engagea tous les membres de l'assemblée à faire le même serment. M. Lorestan fut absous le lendemain, élargi, et conduit en triomphe chez lui.

Dès que nous fûmes arrivés à Dunkerque, nous trouvâmes toutes les affaires dans le plus grand désordre. M. de Boistel, qui y commandoit, avoit donné sa démission. Quelque respectable que sa conduite eût été jusqu'à ce jour, la désertion des officiers du premier régiment, qui avoient été, tout l'hiver, de sa société intime, le rendirent suspect. Il n'en restoit que cinq ou six avec les sous-officiers et les soldats : le vingt-deuxième régiment s'étoit maintenu en ordre par les soins de M. de Courcy. Enfin, la garde nationale, fort belle, et bien dressée, se trouvoit commandée par M. Emmeri. C'est à lui surtout que l'on dut le maintien de l'ordre public, dans le moment d'agitation qui suivit l'enlèvement des drapeaux, et la désertion des officiers du premier régiment.

Je reçus, à Dunkerque, des nouvelles d'Avesnes

et de Landrecie, qui m'apprirent la désertion de la moitié des officiers de ces deux garnisons. Nous prîmes le parti de nous séparer, pour expédier plus vite ce qui nous restoit à faire sur la côte maritime. M. de Biron fut à Calais, Boulogne et Gravelines; je revins, avec les autres commissaires, par Bergues, Cassel, Aire, Béthune et Douay. Nous ne trouvâmes, dans ces dernières garnisons, que des troubles partiels, auxquels il fut facile de remédier. M. de Vauban, colonel du quarante-quatrième régiment, étoit effectivement parti d'Avesnes avec la moitié des officiers de son régiment, et le commandant du sixième bataillon de chasseurs de la garnison de Landrecie en avoit fait autant. L'ordre fut rétabli dans ces deux places. Je pourvus tous ces régimens d'officiers, en me faisant proposer, par les chefs, outre les sous-officiers à qui un décret donnoit la moitié des emplois, 1.° les enfans ou neveux des officiers qui étoient restés fidèles à la défense de la patrie; 2.° les citoyens actifs servant dans les gardes nationales, dont la conduite et l'instruction militaire auroient été les plus remarquables. Tous ces remplacemens furent généralement bons et fort bien reçus du soldat, de manière à me donner l'espérance de remonter bientôt le service et la discipline de l'armée. La maladie de l'émigration n'étoit cependant pas cessée, et les officiers du quarante-neuvième régiment, en gar-

Digitized by Google

nison au Quesnoy, en donnèrent un exemple remarquable. Les commissaires de l'assemblée nationale se faisoient prévenir par une lettre imprimée, dans laquelle, après avoir exprimé les bases constitutionnelles du serment qu'ils faisoient prêter, ils laissoient toute liberté à ceux qui s'y refuseroient de partir pour l'intérieur du royaume, avec des passe-ports qui leur étoient accordés, pour leur éviter le scandale et les suites que pouvoient avoir leurs refus à la tête de la troupe.

M. de Bergh et le quarante-neuvième régiment avoient reçu cette lettre depuis plus de huit jours; ils attendirent constamment les commissaires, prêtèrent ce serment dans la forme la plus solennelle. M. de Berg fut, le même jour, visiter ses grenadiers, dans une fédération qu'il leur avoit donné les moyens de fêter avec la garde nationale; il fut au club à leur tête, et parut donner les marques les plus exagérées de patriotisme. Cinq ou six jours après, il partit pour Mons, accompagné de plus de trente officiers de ce régiment. Il m'avoit demandé personnellement de relever, dans le commandement de Valenciennes, M. de Sarlabous, que les infirmités les plus graves forçoient à la retraite. Cette conduite ne me fit pas repentir d'avoir cherché à différer la retraite du premier; mais une surdité absolue et ses instances réitérées, me forcèrent à m'en séparer. Je fis venir M. de Chalup, de

Digitized by Google

Dunkerque, pour le remplacer. M. D'Alebeck, maréchal de camp, député à l'assemblée, en obtint un congé pour relever M. de Chalup, et poursuivre les nouveaux ouvrages que j'avois réglés à Dunkerque. Mon fils, qui venoit d'être fait officier-général, fut placé à Maubeuge pour y suivre, avec activité, le camp retranché auquel je faisois travailler, et pour surveiller de près la garnison de Mons. M. de Fléchin fut placé à Condé; M. d'Harville à Saint-Omer; M. de Lanoue à Douay; M. de Caulaincourt releva, à Arras, M. de Casteja; Théobald Dillon commandoit à Lille sous M. d'Aumont. L'on travailla dans toutes ces places, avec la plus grande célérité, pour rendre la frontière très-respectable. Tous mes préparatifs furent faits pour rassembler vingt mille hommes au camp de Berlaimont, près Maubeuge, au moindre mouvement que l'armée autrichienne pourroit faire dans le pays d'entre Sambre et Meuse, qui étoit le plus exposé.

Après avoir lutté, pendant six semaines, contre toutes les extensions de commandement qu'on voulut me donner, je reçus enfin les ordres les plus absolus pour aller faire une revue de surveillance dans les départemens des Ardennes et de la Meuse. Cette tournée me tint quinze jours, et je la bornai à Sédan, où j'ordonnai de travailler à un camp retranché pareil à celui de Maubeuge, pour défendre

Digitized by Google

la trouée entre cette place et Mont-Medi, qui est regardée comme la partie la plus foible de cette frontière. M. de Belmont, commandant du département de la Moselle, fut chargé de tout le reste de ce commandement, et M. de Witgenstein, lieutenant-général, commandant à Mézières, fut mis à mes ordres, avec les départemens des Ardennes et de la Marne. On réduisit, pendant cette tournée, plusieurs des officiers-généraux dans lesquels j'avois le plus de confiance. M. de Fléchin, à qui je venois d'obtenir le grade de maréchal-de-camp, m'envoya sa démission. Celle qui me fut le plus sensible, me fut envoyée par M. de Chalup, que j'avois appelé pour être mon second à Valenciennes, logé chez moi, et en qui j'avois la confiance la plus intime. Il prit un prétexte pour demander un congé de huit jours, et m'envoya, de Paris, sa démission, avant de passer du côté des princes. C'étoit l'époque où j'avois fixé de grandes manœuvres, pour exercer les troupes à la tactique des grands mouvemens militaires : c'étoit celle où le roi, sorti de l'arrestation dans laquelle il avoit été resserré pendant près de deux mois, sanctionna solennellement la constitution; où je venois de lui envoyer le baron de Clozen, mon premier aide-de-camp, lui porter, au nom de l'armée du Nord, la lettre la plus pathétique, pour lui renouveler les assurances de notre fidélité, conformément à la

Digitized by Google

loi qu'il venoit d'accepter. Cette lettre fut applaudie généralement; le roi lui-même y parut très-sensible, et me fit une réponse qui m'exprimoit toute sa satisfaction. C'est cependant à cette époque que les émigrations des officiers de tout grade se renouvelèrent avec le plus de force.

Les grandes manœuvres furent exécutées pendant le mois de septembre, avec plus de précision que l'on ne pouvoit s'attendre d'un renouvellement d'officiers aussi considérable.

Le baron de Clozen, dont il vient d'être mention, étoit neveu du général Clozen, mon camarade et mon ami; il avoit hérité de lui ses vertus militaires, et un attachement inaltérable pour la France, à qui il avoit voué ses premières armes à l'âge de douze ans, dans le régiment de Royal-Deux-Ponts. Il m'étoit personnellement fort attaché.

On vit, dans le mois d'octobre, arriver, sur la frontière, un nombre considérable de bataillons de gardes nationales nouvellement formées. La paix rétablie entre l'empereur et les Turcs, une entrevue entre l'empereur et le roi de Prusse, un traité d'alliance signé dans le mois d'août entre ces deux puissances, la bonne réception qui y fut faite aux princes françois et aux chargés de leurs affaires, tout donna à penser que la nouvelle constitution françoise alloit être l'objet de la spéculation politi-

Digitized by Google

que de toutes les puissances de l'Europe, et qu'il se préparoit un grand armement contr'elle. La notification de l'acceptation du roi fut cependant reçue par l'empereur Léopold, de manière à calmer les inquiétudes. Mais la nouvelle assemblée nationale s'annonça par des opinions bien plus exagérées que celles du bord le plus chaud de l'assemblée constituante. Chaque parti songea à l'expliquer dans le sens dont il étoit dominé. Il s'ouvrit une guerre de plume entr'elle et le pouvoir exécutif. La moitié des séances se passoient en dénonciations contre les ministres. M. de Montmorin s'étoit retiré à la fin de la session de l'assemblée constituante, M. Duportail le suivit de près; il fut remplacé par M. de Narbonne, au ministère de la guerre, et M. de Lessart remplaça M. de Montmorin. M. de Narbonne, pour plaire à cette assemblée, eut l'air et peut-être l'intention réelle, d'appuyer, au début de son ministère, une guerre étrangère. Il proposa la formation de trois armées à peu près d'égale force: l'une au nord, à mes ordres; l'autre en Alsace, aux ordres de M. de Luckner; et la troisième au centre de ces deux armées dans les trois évêchés, aux ordres de M. de La Fayette, qui venoit d'être fait lieutenant-général. Le roi proposa à l'assemblée nationale une dérogation au décret de l'assemblée constituante, qui avoit fixé à six le nombre des maréchaux de France, et une augmentation de ce

Digitized by Google

nombre en faveur de M. de Luckner et de moi. Le ministre Narbonne nous apporta lui-même, avec des lettres de sa majesté, le bâton de cette dignité, qu'il nous remit à la tête des troupes, à Metz, avec le plus grand appareil. Le roi signa de sa main mes lettres-patentes de maréchal de France, et renvoya à la griffe du bureau celles de Luckner. Ce fut dans les derniers jours de décembre 1791. Le nouveau ministre fit en même temps la tournée des troupes de ces trois frontières. Il mit, dans son département, une activité que les contradictions et la guerre personnelle que son prédécesseur avoit eues à soutenir contre l'assemblée, avoit presque suspendue. Cette ardeur militaire, dans ce jeune ministre, fut fort applaudie par la majorité, qui, par des motifs fort différens, s'étoit presque réunie à provoquer toutes les puissances de l'Europe. M. de Narbonne ne fut pas long-temps sans s'apercevoir du peu de moyens qui lui restoient pour une entreprise aussi téméraire. Le prince, que nous devions à cette époque ménager avec le plus de soin, étoit l'empereur : il étoit pacifique par inclination ; son indécision seule suspendoit les coups que l'Europe, échauffée et sollicitée par les émigrés, se préparoit à nous porter. Il n'avoit d'autre dessein que de soutenir le roi, son beau-frère, dans la position critique où il se trouvoit, et de lui faire conserver la latitude que la constitution, qu'il avoit ac-

Digitized by Google

ceptée, devoit donner au pouvoir exécutif. Un grand parti, dans l'assemblée, vouloit le restreindre au point d'être absolument gouverné par lui, et de n'avoir d'autre volonté que celle qui lui seroit dictée par un petit nombre d'orateurs qui, par leur influence dans les sociétés populaires, en imposoient à tous les corps constitués, et s'étoient presque rendus maîtres de l'état. Ceux-ci, qui s'annonçoient déjà pour avoir des vues républicaines, vouloient la guerre à quelque prix que ce fût, et les différentes factions ralliées à celle de la Gironde, qui étoit la plus dominante, comptoient se servir de ce fléau pour l'avancement de leurs vues particulières. On applaudissoit à M. de Narbonne toutes les fois qu'il présentoit des vues hostiles, et chaque séance étoit marquée par les diatribes les plus injurieuses contre toutes les puissances de l'Europe, et surtout contre l'empereur, qui étoit à la tête de la coalition. M. de Bouillé fait, dans ses Mémoires, un aveu qui prouve la vérité des dispositions pacifiques de l'empereur. Il convient que, réunissant son ardeur militaire à celle du roi de Suède, il ne cessoit de courir d'une cour à l'autre pour exciter l'Europe à rassembler toutes ses armées sur les frontières de France. Mais l'électeur de Mayence lui répondit froidement : Vous êtes bien heureux, général, de l'agression que prépare la France contre nous ; sans elle, vous n'auriez jamais eu cette guerre que

Digitized by Google

vous désirez tant. Jamais la cour de Vienne ni l'Empire ne s'y seroient déterminés.

Cependant M. de Narbonne travailloit avec une activité sans égale. Il ne fut pas long-temps à s'apercevoir combien l'indiscipline, l'insubordination, protégées alors ouvertement par les sociétés populaires, et par contre-coup par le corps législatif, avoient désorganisé nos troupes. L'émigration des officiers, qui augmentoit chaque jour, étoit pour ce ministre l'ouvrage de Pénélope; elle défaisoit le lendemain tout son travail de la veille. Nombre de citoyens actifs admis aux sous-lieutenances, se croyoient nobles dès qu'ils avoient l'habit d'officier, et alloient recruter à Coblentz l'armée des princes.

L'hiver fut si pluvieux, qu'il rendit en Flandre toute opération d'armée impraticable; dans cette position, je fus mandé pour conférer avec le ministère. Il ne me fut pas difficile de lui prouver combien nous étions peu préparés pour entreprendre une guerre offensive. J'en déduisis toutes les preuves dans un mémoire qui fut lu au conseil. M. de Narbonne, qui se trouvoit fort embarrassé, et qui l'étoit d'autant plus qu'il avoit hautement donné les espérances de l'offensive la plus prompte, fit mander, par le roi, les deux autres généraux. Ces derniers ne purent contredire aucune de mes assertions. M. Luckner, pour plaire à M. de Narbonne et à la majorité de l'assemblée nationale, ne

Digitized by Google

parloit que d'attaquer, et restoit absolument court quand on lui en demandoit les moyens. Il disoit, comme les charlatans, que c'étoit son secret. Enfin, le roi nous appela tous trois à son conseil. Je dis au roi les vérités les plus frappantes. J'y exposai qu'étant assuré que dans l'armée de l'empereur il n'y avoit alors aucun équipage de siége, je devois présumer qu'il n'attaqueroit pas cette année notre frontière hérissée de places fortes, si nous n'allions pas lui chercher querelle. J'y démontrai l'état du militaire françois dans un jour trop vrai, et de manière à n'admettre aucune réplique. Je perçai le secret de M. Luckner. Je déclarai que comme il n'y avoit alors aucune armée formée sur le territoire ennemi, de l'autre côté du Rhin, vis-à-vis de l'Alsace, il étoit très-facile d'y faire une course dans les états des petits princes de l'Empire, et surtout dans ce que le feu roi de Prusse appeloit la rue des prêtres; mais qu'il falloit calculer les avantages d'une pareille irruption dévastatrice, avec la perte que nos armées, sans instruction, sans officiers, ni discipline, devoient faire partout où, comme en Flandre, elles trouveroient des troupes aguerries, tacticiennes et subordonnées. Je pressai vivement pour nous mettre en état de former des camps sur nos frontières, d'y travailler et d'y instruire nos troupes dans des positions formidables que j'y avois préparées, de les aguerrir par des succès si nous

Digitized by Google

étions attaqués, et de profiter ensuite de toutes les occasions qui se présenteroient pour jouer à coup sûr, ou du moins avec la plus grande probabilité, sur toutes les communications de l'ennemi, lorsqu'il feroit des entreprises hasardées, et qu'il s'éloigneroit de ses dépôts, qu'il n'avoit pas, comme nous, l'avantage de pouvoir placer dans des villes fortes. Je terminois mon mémoire par adjurer le roi d'éviter une guerre étrangère, qui seroit certainement suivie d'une guerre civile dans l'intérieur; que tous les événemens malheureux de l'une et de l'autre lui seroient attribués, et qu'il y alloit jouer sa couronne sur sa tête et sur celle de sa postérité. M. Luckner fit lire son mémoire écrit avec beaucoup de feu; ce qui fit dire à M. de Narbonne, par tous les ministres, que c'étoit lui qui le lui avoit fait. M. de La Fayette parla peu, et ne se prononça pas. Le roi et tout son conseil, à l'exception de M. de Narbonne, se rangèrent à mon opinion.

Les difficultés renaissoient chaque jour sous les pas de ce ministre, au point de lui faire croire son poste insoutenable, s'il ne se rendoit pas le maître du conseil. On dit qu'il eut l'ambition de se faire nommer principal ministre, et de renvoyer tous ses confrères. Nous étions à travailler un soir avec lui; il nous dit qu'il vouloit donner sa démission. J'étois dans l'ignorance absolue de toutes ces intri-

gues; je m'élevai avec force contre ce projet. Je lui dis que toute la machine militaire alloit s'écrouler, s'il ne continuoit pas à la conduire; qu'il étoit le seul qui eût eu le talent de se faire entendre à l'assemblée nationale; que dans ces momens de troubles et de défiances, il en obtenoit chaque jour à peu près ce qu'il vouloit, et qu'il avoit fait avec elle, depuis deux mois qu'il étoit ministre, par un travail infatigable, par une éloquence persuasive et improvisante qui lui avoit toujours réussi, plus qu'aucun de ses prédécesseurs. Les deux autres généraux lui parlèrent de même. Il nous proposa de lui écrire ce que nous venions de lui dire, si c'étoit réellement notre façon de penser sur son compte. Je n'y fis aucune difficulté; je pensois que, quelque parti que l'on prît sur la guerre, il étoit nécessaire de s'y préparer, et de conserver le ministre le plus propre à obtenir de l'assemblée les secours nécessaires. Il reçut, dans les vingt-quatre heures, une lettre de chacun de nous, pour le détourner de ce projet de démission. Nos lettres furent imprimées. Il y joignit une réponse qu'il faisoit à M. de La Fayette, dans laquelle il inculpoit quelques-uns de ses confrères. Le roi fut excessivement choqué de la publication de ces lettres: déjà très-prévenu contre lui par les autres ministres, qui lui attribuoient des projets et des liaisons criminelles, que je suis persuadé qu'il n'a jamais eus, il prit le parti de le

Digitized by Google

renvoyer; et dans le même temps qu'il lui signifioit l'ordre de se retirer, le roi manda les trois généraux dans une audience particulière. Il nous déclara qu'il renvoyoit M. de Narbonne, et nous rappela le serment que nous avions fait à la nation, à la loi et au roi, pour nous engager à continuer nos fonctions sous tel autre ministre qu'il jugeroit à propos de choisir. Je lui répondis que rien n'étoit capable de nous faire manquer au serment que nous avions prêté et fait prêter aux troupes par ses ordres; mais que la responsabilité d'un commandement d'armée étoit effrayante, si nous n'étions pas soutenus par un ministre qui eût sa confiance et celle de la nation; que M. de Narbonne avoit jusqu'à ce moment ce talent particulier; que, quoique mon opinion sur la guerre ne fût pas la sienne, je lui rendois justice sur son activité; que depuis un mois que nous travaillions avec lui, malgré toute sa légèreté, je n'avois vu en lui que le zèle le plus vif et le plus soutenu pour vaincre toutes les difficultés qui entouroient sa charge, et que sur mon honneur je ne voyois personne qui pût le remplacer. Le roi me répliqua qu'il étoit plus instruit que moi de toutes ses menées; qu'il savoit fort bien que je ne me mêlois pas dans les intrigues; qu'il le remplaceroit bien, et que sur tout ce qui pourroit nous manquer, il nous permettoit de nous adresser directement à lui; qu'il y feroit pourvoir avec la plus

Digitized by Google

grande diligence; il répondit de même aux quatre mots que Luckner lui dit, et traita froidement La Fayette. Tous les autres ministres restèrent triomphans à leur poste; mais ce triomphe ne fut pas de durée. Le roi nomma M. de Grave, qui venoit d'être fait maréchal-de-camp, pour succéder à M. de Narbonne.

La démission de M. de Narbonne causa le plus grand mouvement dans l'assemblée nationale, et lui donna beaucoup d'humeur. On porta un décret d'accusation contre M. de Lessart, on menaça tous les autres ministres. On en vint au point de renouveler toutes les accusations vagues du comité autrichien, et enfin de menacer la reine d'une dénonciation prochaine. Ce dernier trait tourna la tête aux Tuileries; tous les ministres donnèrent leurs démissions; M. de Lessart fut envoyé à la haute-cour nationale, et le roi remplaça ce ministère par les membres les plus ardens pour la déclaration de guerre. M. Dumourier fut fait ministre des affaires étrangères, et M. de Grave ne resta ministre de la guerre que pour y jouer un rôle secondaire. C'est vers le même temps que l'empereur Léopold mourut. Son fils renouvela le traité d'alliance avec Berlin. Cependant le ministère autrichien, cherchant encore à éluder la guerre, répondit à une dépêche pressante de M. de Lessart, qu'il reconnoissoit n'avoir aucun droit de se mêler de notre gouverne-

Digitized by Google

ment; mais que, notre constitution étant attaquée continuellement par un parti de factieux qui gouvernoit l'assemblée, ce seroit à cette faction que les puissances coalisées seroient forcées de faire la guerre. En un mot, cette réponse étoit une déclaration de guerre aux jacobins. Cette dépêche, très-imprudente dans les circonstances, se croisa avec la notification du nouveau ministère que Dumourier fit à l'empereur dans des termes au moins très-indécens.

Je crois que l'on peut citer cette époque comme une de celles où le roi et la reine marquèrent le plus de foiblesse et de versatilité. Une attaque d'hydropisie me prit à la fin de mars, m'obligea à une suite de remèdes qui me tinrent quinze jours sans sortir. J'y appris que M. Dumourier et son parti dans l'assemblée vouloient déclarer la guerre et la faire offensive sur les plans les plus fous, qui ne pouvoient avoir été forgés qu'aux Petites-Maisons. M. de Grave vint me voir de la part du roi. Je lui dis qu'il étoit inconcevable que j'apprisse, par les papiers publics, qu'il se formoit des plans de campagne sur lesquels on ne cherchoit pas à avoir du moins mon opinion. Il m'assura que rien ne seroit arrêté sans mon concours, et me donna le lendemain rendez-vous chez lui, avec M. Dumourier. Je crus que ces ministres avoient le transport au cerveau : ils me parlèrent d'une désertion générale

Digitized by Google

dans l'armée autrichienne, sur laquelle ils comptoient, du parti énorme qu'ils avoient dans le Brabant, d'une émigration de plus de trente mille hommes qui viendroient au-devant de nous, et qu'il y en avoit déjà cinq mille de rendus dans mon commandement. Je leur dis que mon âge et mon caractère me donnoient le droit de leur dire des vérités; qu'ils étoient impudemment et horriblement trompés; que mon fils à Maubeuge, M. de Biron à Valenciennes, M. d'Aumont à Lille, M. d'Alebeck à Dunkerque, me mandoient qu'il n'y avoit aucun mouvement chez l'ennemi; que leur émigration rouloit sur une vingtaine d'hommes qui alloient ou venoient; que le corps des émigrés brabançons étoit toujours de cinq ou six cents hommes, aux ordres de M. de Béthune, sans être augmenté, depuis trois mois que j'en étois parti; que l'esprit général du Brabant, sans être favorable au gouvernement autrichien, étoit encore plus ennemi de notre révolution, puisque les agitations de ce peuple étoient toujours conduites par les prêtres et par les nobles; que ces deux classes étoient en possession de gouverner celle du peuple; enfin, que rien n'étoit plus fou que de faire des plans sur des suppositions aussi absurdes d'insurrections prétendues au Brabant et au pays de Liége, qui n'existoient que dans des libelles fabriqués à Paris.

J'interpellai les quatre chefs du bureau sur l'état

Digitized by Google

de nos troupes et de nos magasins. L'un me dit que les officiers ne pourroient pas être nommés avant la fin de mai, qu'il leur falloit un mois pour être avertis et pour rejoindre, et qu'à mesure qu'il proposoit des remplacemens, il se formoit de nouvelles brèches par des émigrations qui ne discontinuoient pas; l'autre dit qu'il avoit été trompé dans un marché de chevaux, et qu'on poursuivoit en justice les entrepreneurs; enfin, ceux dont les approvisionnemens étoient le plus assurés, demandoient jusqu'au 15 de mai pour fixer le premier rassemblement des troupes. Je conclus, avec ces ministres, par leur proposer un camp de vingt mille hommes sous Valenciennes, un autre de cinq à six mille hommes au camp retranché de Maubeuge, un pareil à Dunkerqué, que je rassemblerois du 10 au 15 de mai. Ces trois camps devoient être composés de trente mille hommes, qui me restoient disponibles, après avoir prélevé les garnisons des places que j'avois réduites au nécessaire le plus indispensable. Je consentis de céder à M. de La Fayette les troupes qui étoient dans le département des Ardennes et de la Marne, afin de lui donner les moyens, en occupant le camp retranché de Givet, de menacer Namur et le pays de Liége. Je déclarai que mon plan, dans ces rassemblemens, étoit de donner aux troupes les leçons de tactique et de service de campagne dont elles ne connoissoient

Digitized by Google

pas les premiers élémens; d'établir une confiance réciproque du soldat à l'officier, dans des troupes qui, depuis trente ans, à l'exception des guerres partielles de l'Amérique et de la Corse, n'avoient pas entendu siffler une balle; que les gardes nationales avoient encore bien plus besoin de cette instruction; que de là je verrois les mouvemens de l'ennemi; que, s'il se rassembloit entre nous et Tournay, comme je n'en doutois pas, je me porterois, par une marche rapide, entre la Lys et la mer, pour y essayer le mouvement à donner à la prétendue insurrection du Brabant, et tâcher de faire un coup de main sur cette frontière maritime; tandis que M. de La Fayette s'étant rassemblé à Givet, pourroit, à la même époque, essayer contre Namur, et le pays de Liége, un mouvement offensif; que nous prendrions alors l'ennemi par ses deux ailes, après l'avoir forcé de rassembler toutes ses forces pour protéger les places de son centre; qu'enfin, préalablement à tout, il falloit former nos troupes, tant de ligne que de gardes nationales. Ce plan fut arrêté; M. de Grave me promit qu'il n'y seroit rien changé sans mon consentement, et qu'il ne signeroit que ce dont j'étois convenu. On va voir comment ces messieurs me tinrent parole, et les suites de l'intrigue ministérielle.

La réponse de l'empereur étant arrivée, les mi-

Digitized by Google

nistres n'eurent rien de plus pressé que d'aller, en vertu de l'initiative du roi, proposer à l'assemblée nationale la déclaration de guerre contre l'empereur. J'allai leur observer que toute notre frontière étoit bordée d'un cordon de troupes qui, respectivement, alloit s'assassiner dans le mélange des territoires, si l'on ne faisoit pas promptement un accord conventionnel pour éviter tous les désordres qui en seroient la suite; que je partois le lendemain pour en faire la proposition au général ennemi, avant que la déclaration de guerre n'ait été publiée officiellement ; on l'approuva, et l'on me renouvela l'assurance que rien ne seroit dérangé au plan convenu, et qu'on alloit forcer tous les moyens pour me mettre en état de rassembler les camps projetés pour le 15 de mai. J'arrivai à Valenciennes le 22 avril, je fis sur-le-champ ma convention pour le cordon avec le général Beaulieu. Je ne fus pas peu surpris de me voir suivre de près par MM. de Chartres et de Montpensier, à qui j'avois donné l'ordre de se rendre à Laon, pour y préparer les deux escadrons de leur régiment, que je devois appeler au camp sous peu de jours. Ils me dirent qu'au sortir du conseil que j'avois tenu chez le ministre de la guerre, avec M. Dumourier, M. de Grave leur avoit ordonné de se rendre à Valenciennes, auprès de M. de Biron. J'envoyai chercher ce dernier, qui me protesta n'y rien compren-

Digitized by Google

dre; je reçus enfin, le 24, un courrier, qui m'apporta, sous mon enveloppe, un paquet pour M. de Biron, un pour M. d'Aumont, et un autre pour M. d'Albeck, avec le contenu des instructions signées au conseil, par l'ordre du roi et de l'avis unanime de tous ses ministres.

Cette instruction portoit que je remettrois à M. de Biron, pour le 27 avril, un corps de dix mille hommes, composé de toutes les troupes qui formoient les garnisons de première ligne; que le même jour on rassembleroit à Lille douze escadrons aux ordres d'un maréchal-de-camp; que douze cents hommes partiroient également de Dunkerque à la même époque. Trois paquets accompagnèrent ces instructions, avec des ordres directs aux officiers ci-dessus nommés. Ces trois corps devoient se mettre en mouvement pour être, le 29 avril, devant Mons, Tournay et Furnes, et favoriser une insurrection générale, sur laquelle on comptoit dans le Brabant. M. de La Fayette devoit être, le 30, devant Namur. Mais il étoit prescrit de faire marcher les trois corps ci-dessus désignés, dès le 29 avril, pour faciliter le mouvement de La Fayette.

Je devois, par le même ordre du conseil, rester à Valenciennes, pour y rassembler tout ce qui pourroit rester de troupes dans les places de seconde et de troisième lignes, en former une réserve,

Digitized by Google

avec laquelle je marcherois à l'appui de toutes ces pointes; que je me réunirois à elles entre Liége et Ruremonde, et que j'irois ensuite en Allemagne combattre les armées combinées de l'empereur et du roi de Prusse. On oublioit que Mastricht, la plus forte place des Hollandois, étoit entre ces deux dernières villes, et en interceptoit la communication. On faisoit peu d'attention aux cinquante mille Autrichiens que l'empereur pouvoit rassembler, en quatre jours, dans le Brabant, et l'on supposoit qu'ils passeroient de notre côté. Enfin, pour comble de démence ou de trahison, ce plan fut donné à tous les papiers publics et à tous les journaux du parti ministériel, et fut si promptement répandu, que je le reçus par la poste deux heures après l'arrivée de ces dépêches, dont le porteur me parut être un des correspondans du ministre Dumourier. Je fis ce que je devois, et tout ce qui étoit possible à un général isolé, dont presque tous les officiers d'administration étoient restés à Paris pour solliciter tous les objets nécessaires aux mouvemens de l'armée. Par une diligence incroyable, avec l'aide des corps administratifs de Valenciennes, je parvins à rassembler, aux jours nommés, toutes ces troupes, et tous les moyens de les faire marcher et subsister. J'ajoutai au détachement de cavalerie de M. de Dillon, partant de Lille, trois bataillons et quatre pièces de canon, pour appuyer sa cavalerie

Digitized by Google

dans le besoin, et la protéger dans le pays coupé qu'elle avoit à traverser dans les environs de Baizieu. Enfin, je me mis en mesure pour l'exécution complète d'un plan aussi impératif qu'absurde. J'envoyai aux ministres toutes mes représentations par un autre courrier, où je leur démontrois toute la chimère d'une révolution dans le Brabant, dans lequel ni moi, ni les généraux à mes ordres, n'en voyions la plus légère apparence. Ce courrier se croisa avec d'autres du ministère, plus pressans, qui nous croyoient déjà sur le chemin de Bruxelles, où les papiers ministériels annonçoient les François pour le 3 ou le 4 mai au plus tard.

Ces trois corps furent rassemblés le 28, et se mirent en mouvement le 29, pour entrer sur le territoire ennemi. Je me portai à celui de M. de Biron, qui étoit le plus considérable, et commandé sous ses ordres, par mon fils, qui y étoit venu avec l'élite de la garnison de Maubeuge, camper à Quievrechen. Ils en partirent, pour se porter vers Mons; et je rentrai à Valenciennes, pour me conformer aux ordres du conseil, et prendre tous les arrangemens les plus prompts pour y rassembler la réserve, ne prévoyant que trop, par les nouvelles que j'eus de l'ennemi, que toutes ces pointes alloient finir par quelque catastrophe. J'y appris, par un général anglois, que j'avois fait prisonnier en Amérique, que toutes les troupes autrichiennes étoient en

Digitized by Google

mouvement, et qu'il en avoit vu les chemins remplis depuis Bruxelles, se portant sur nous et sur Tournai, où ils savoient qu'on devoit les attaquer. Biron ne tarda pas à trouver l'ennemi. Cette nouvelle, qu'il avoit également reçue, le fit marcher avec beaucoup d'ordre et de circonspection; il replia tous les postes et les petites avant-gardes du général Beaulieu, jusqu'aux hauteurs de Frameries et de Berthaimont, où il trouva ce général posté dans une position qui couvroit Mons, de manière à être difficilement abordée. Il paroît, par la relation de l'ennemi, qu'il n'avoit que six mille hommes le 29, mais qu'il fut renforcé, dans la soirée, de quatre autres mille hommes qui lui donnèrent le moyen de s'étendre sur le poste qu'il avoit choisi. Quoi qu'il en soit, M. de Biron, ayant remis son attaque au lendemain, reçut le soir la nouvelle de la catastrophe du détachement de Lille. Le malheureux Théobald Dillon étoit parti dans la nuit du 28 au 29, pour se trouver au jour devant Tournai. Il apprit en chemin que la garnison de cette place avoit été renforcée, et qu'elle étoit sortie à la pointe du jour pour venir au-devant de lui. Il poussa ses premiers postes; mais ayant reconnu que l'ennemi y avoit des forces doubles des siennes, il fit sa retraite sur son infanterie, qu'il avoit laissée avec l'artillerie au pont de Baizieu. Sa cavalerie manœuvra très-mal dès le début; deux colonnes arrivèrent ensem-

Digitized by Google

ble dans le grand chemin, se poussèrent sur l'infanterie et sur le canon qu'elles culbutèrent. Enfin, l'ennemi ayant tiré quelques coups de canon qui n'atteignirent pas même les chasseurs de l'arrière-garde, tout fit volte-face, dans une déroute qui n'a point d'exemple. La plume se refuse à écrire les derniers traits de cette malheureuse journée; quelques troupes de moitié avec des brigands, dont une aussi grande ville n'est que trop pourvue, la terminèrent par faire périr du supplice le plus ignominieux M. de Berthois, directeur du génie, sur ce qu'il avoit abandonné le canon, qui n'avoit jamais été à sa charge, et massacrer Théobald Dillon, qui jouissoit la veille du respect, de la confiance des troupes et des habitans de cette ville.

Dès que Biron en eut la nouvelle, il auroit pu commencer alors sa retraite; mais sa troupe étant fatiguée, et la crainte des désordres dans une retraite de nuit, avec des troupes aussi peu disciplinées, l'engagea à la différer jusqu'au jour. Il fit sa retraite d'abord en fort bon ordre; il chargea mon fils de l'arrière-garde, qui la conduisit dans la plus grande règle jusqu'à Quievrain, en contenant, avec beaucoup de fermeté et une vive canonnade, toutes les troupes qui voulurent le suivre ou le tourner. M. de Biron y reprit son camp. Il plaça, dans Quievrain, deux régimens, avec quatre pièces de canon. Cette petite ville, sur le bord de la rivière, faisoit le poste

Digitized by Google

avancé du centre de ce corps françois, qui étoit campé sur la rive gauche. A peine les tentes furent-elles tendues, qu'un corps de hullans, arrivant par une rue collatérale de cette ville, tomba sous le feu d'un poste d'infanterie qui y étoit placé. Les deux régimens prirent les armes dans le plus grand désordre, firent feu l'un sur l'autre, prirent la fuite, abandonnèrent leur canon, passèrent par les armes les officiers-généraux qui voulurent les rallier; toute la ligne suivit, et revînt sur Valenciennes, dans une déroute universelle. Sur la première nouvelle de l'arrivée de ces fuyards, je n'eus que le temps de faire prendre les armes à trois régimens de troupes à cheval, qui venoient d'arriver de l'intérieur, et au seul régiment d'infanterie qui me restoit dans cette garnison. Je fis sortir huit pièces de canon, avec lesquelles je me portai sur les hauteurs de Sainte-Sauve : je poussai la tête de la cavalerie jusqu'à Onnain, où nous arrêtâmes l'ennemi. Nous nous réunîmes aux hussasds du troisième régiment, qui fut le seul de la cavalerie du corps de Biron qui conserva dans cette déroute un peu d'ordre et d'ensemble. Ce fut avec ces troupes que je protégeai la rentrée à Valenciennes de ce corps absolument disloqué. Ce fut dans cette disposition que je passai le reste du jour et toute la nuit à la tête des grenadiers du cinquième régiment dans le faubourg de Sainte-Sauve, qui étoit occupé par le

Digitized by Google

reste de ce régiment. La ville de Valenciennes étoit alors encombrée de toutes les têtes renversées de ce corps de Biron.

J'appris alors que tout le camp avoit été abandonné à Quievrain et étoit tombé entre les mains de l'ennemi, et qu'il ne nous restoit plus aucunes tentes à Valenciennes; je fis travailler toute la nuit à un plan de cantonnement derrière la Ronnelle, entre Valenciennes et le Quesnoy; et j'envoyai, dès six heures du matin, des ordres à chaque régiment pour s'y rendre. Pour protéger le cantonnement et cacher à l'ennemi la turpitude de notre situation, j'étendis un cordon sur les hauteurs qui couvrent le chemin du Quesnoy; j'en donnai le commandement à Louis de Noailles, le premier régiment de chasseurs qu'il commandoit s'étant conduit avec le plus grand ordre et la plus grande énergie dans ces derniers mouvemens.

J'appris le lendemain que le détachement sorti de Dunkerque étoit entré dans Furnes sans opposition; mais que, sur la nouvelle de l'affaire de Tournai, et du retour de quelques troupes autrichiennes dans cette partie, il étoit rentré à Dunkerque. Je reçus en même temps des nouvelles de La Fayette, qui m'annonçoit qu'il tâcheroit de porter, le 30, une avant-garde jusqu'à Dinant; mais que le reste de son corps ne pourroit être rassemblé à Givet avant les premiers jours de mai, et

Digitized by Google

qu'il manquoit de tout : je lui fis passer les nouvelles désastreuses des détachemens de Dillon et de Biron.

Enfin, je rendis compte au roi de tous ces malheurs, et je ne lui dissimulai pas qu'il m'étoit impossible de continuer à être chargé du commandement d'une armée dont M. Dumourier, son ministre des affaires étrangères, vouloit faire jouer toutes les pièces de son cabinet sans aucun égard pour mes avis et mes représentations, et que je lui remettois en conséquence ma démission. Ces nouvelles et celle de ma démission firent un grand mouvement dans le public et surtout dans l'assemblée nationale. Les ministres furent quelques jours sans oser y paroître, et la clameur publique les accompagnoit partout. M. de Grave donna sa démission. Enfin Dumourier, soutenu par Brissot et son parti, vint faire une relation tronquée de tout ce qui s'étoit passé, et donna les plus grandes espérances pour l'avenir. L'accueil qu'il reçut, malgré l'appui de son parti, ne dut pas le rassurer. Cependant, le conseil me manda que le roi me permettoit de profiter du congé que le mauvais état de ma santé m'avoit fait emporter en partant de Paris, et m'ordonnoit de remettre à M. de Biron le commandement de l'armée par intérim et provisoirement. Ce dernier le refusa absolument, quelqu'instance que je pusse lui faire; il déclara,

Digitized by Google

dans sa réponse, qu'il ne pouvoit se charger de me remplacer à la tête de cette armée, et persista dans ce refus. Le ministre avoit envoyé, à M. Lukner, un courrier pour le lui proposer : ce dernier ne se fit pas prier, et se mit tout de suite en route pour Paris. Cependant, toutes les feuilles publiques étant remplies du compte infidèle que M. Dumourier avoit rendu à l'assemblée nationale, je pris le parti d'écrire au président, le 8 mai, la lettre dont je joins ici la copie, que j'adressai également aux ministres de sa majesté :

« M. le président, sans adopter l'exactitude du » compte de mes dépêches au roi, que le ministre » des affaires étrangères a rendu à l'assemblée na- » tionale, je crois devoir faire observer principa- » lement à l'assemblée, qu'il n'a pas fait mention » de ma troisième dépêche qui me paroît la plus » importante, puisqu'il y est question du plan de » campagne que j'avois formé, et dont on a pris » exactement l'inverse; j'ignore les motifs de cette » réticence.

» Il m'accuse d'avoir cessé de correspondre avec » les ministres du roi; ce fait est de toute fausseté. » J'ai écrit à M. Dumourier, les 24 et 26 avril; » à M. de Grave, ministre de la guerre, les 24, 25, » 26 et 29, du même mois, et les 3, 4, 5, 6 et 7 du » courant.

» Ma première lettre au roi étoit accompagnée

Digitized by Google

» d'une dépêche au ministre de la guerre, que j'ai » renvoyé au contenu de celle que j'écrivois à sa majesté pour expédier plus vite M. Berthier. La seconde étoit incluse dans une dépêche adressée, » par M. de Biron, au ministre, sur son affaire » malheureuse.

» La troisième étoit accompagnée d'un détail » envoyé par M. d'Alebeck, de son cantonnement » de Dunkerque, sur l'expédition de Furnes. Je » conserve toutes ces pièces et les correspondances ministérielles, et celles qui ont été adressées » directement, par le ministre des affaires étrangères, à MM. de Biron et de La Fayette, dont » nous avons dû nous donner respectivement connoissance, et dont je donnerai communication » lorsque j'en serai requis légalement.

» Le ministre des affaires étrangères dit que » j'ai eu connoissance des ordres et des instructions de M. de Biron : il falloit bien que j'en » fusse instruit pour lui fournir tous les moyens » qui m'étoient ordonnés, et sur lesquels il me rend » la justice de dire que je n'ai rien épargné ; mais » ces ordres et instructions ne lui ont pas moins » été adressés par le ministre, quoique sous mon » enveloppe, avec injonction à moi de les lui remettre et de m'y conformer.

» L'infanterie et le canon que j'ai accordés à » M. de Dillon, sur ses plus vives instances, n'a-

Digitized by Google

» voient d'autre objet que d'assurer le retraite de » sa cavalerie au cas qu'elle fût repoussée ; et cette » mesure n'a sûrement pas été infructueuse, quoi- » qu'elle n'eût pas été prévue par le conseil : je » pense que j'aurois été fort blâmable si je n'avois » pas adhéré à cette réquisition.

» On me reproche de ne m'être pas porté jus- » qu'à Quievrain pour protéger M. de Biron dans » sa retraite ; on oublie que, par l'ordre du conseil, » j'avois donné à ce général toutes les troupes dis- » ponibles, et qu'il ne me restoit, au premier avis » de sa retraite, que trois régimens de troupes à » cheval, dont deux venoient d'arriver de l'inté- » rieur, et un régiment d'infanterie, avec lesquels » je me portai, avec la plus grande célérité, jusqu'à » plus de la moitié chemin de Quievrain, sous la » protection de huit pièces de canon que je plaçai » sur les hauteurs de Sainte-Sauve. Tout le monde » convient que c'est ce mouvement qui a arrêté la » poursuite de l'ennemi, et qu'il n'a pu être fait » avec plus de rapidité.

» On a dit que le corps de Biron avoit manqué » de tout : il avoit pour quatre jours de pain et est » rentré le troisième jour. Un convoi de quatre » autres jours a été deux fois tant à Quievrain qu'au- » delà de cette ville, et n'a pu être distribué, puis- » que le corps de ce général ne s'est pas arrêté » pour le recevoir. Les bœufs ont toujours suivi

Digitized by Google

» cette armée, et sont rentrés de Quievrain avec
» elle.

» L'hôpital ambulant, c'est-à-dire, ce qu'on avoit » imaginé ici pour y suppléer, a été jusqu'au-delà » de Quievrain; mais les blessés ont préféré de re- » venir à Valenciennes pour y être pansés.

» Il me reste actuellement de désirer l'exécution » la plus prompte de la mesure déclarée par M. Du- » mourier, au nom du conseil du roi, de me rem- » placer ici par M. Luckner. Ce général a tou- » jours voté pour la guerre offensive; il y est très- » propre; il a encore toute l'activité et la vigueur » qu'il a conservées depuis trente ans qu'a été ter- » minée la guerre d'Hanovre. Pour moi, je n'ai » cessé de voter pour qu'on me donne le temps, dans » des camps retranchés, de former des troupes, » tant de ligne que nationales, à un métier que la » plus grande partie d'elles ne connoît point en- » core, et d'attendre là une occasion sûre, ou du » moins bien vraisemblable, de porter des coups » offensifs à l'ennemi. Cette opinion ne me paroît » pas celle du conseil. Rien n'est donc mieux vu que » de donner à M. Luckner le commandement de » guerre offensive qu'il a dessein d'entreprendre: » quant à moi, avec un corps usé par cinquante » années d'activité sans relâche dans les deux mon- » des, accablé d'infirmités, criblé de blessures, je » persiste à remettre, entre les mains du roi, un

Digitized by Google

» commandement dont je ne suis plus en état de » supporter la responsabilité ».

La calomnie à laquelle tous les papiers de ce parti donnèrent le plus de vogue, étoit d'avoir refusé, aux personnes qui me le proposèrent, d'aller reprendre les tentes et bagages que Biron avoit laissés dans son camp. Je proteste que les têtes étoient si bien terrifiées, que jamais personne ne m'en fit la proposition ; et j'avoue que je l'aurois trouvée téméraire et impossible à exécuter : téméraire, en ce qu'il eût été plus qu'indiscret, dans l'état où étoit Valenciennes derrière moi, engorgé d'une déroute sans exemple, tous les ponts couverts de charrettes et de caissons brisés, d'aller, avec une poignée de monde, m'exposer à une action pour reprendre un camp que Biron, avec dix mille hommes, avoit abandonné ; impossible dans l'exécution, puisque les voitures fournies par le district de Valenciennes, pour le transport de tous les effets de campement, étoient retournées, dans le milieu de cette bagarre, dans leurs villages, chacune par le plus court chemin, et qu'il m'eût fallu quatre jours pour les rassembler dans le désordre où la terreur avoit mis toutes les têtes.

Ma lettre, au président de l'assemblée, produisit un effet qui ne dut pas flatter les ministres. Ils ne virent d'autres ressources, pour détruire le mauvais effet qu'elle faisoit contr'eux, que d'aller pré-

Digitized by Google

senter M. Luckner à l'assemblée, sous un nouveau titre, qui ne seroit que ridicule si l'on n' y découvroit l'esprit d'intrigue des héros de ce parti. M. Luckner déclara qu'il n'avoit quitté son armée que pour venir me servir d'aide-de-camp pendant tout le temps que ma santé pourroit l'exiger, et qu'il retourneroit ensuite à l'armée d'Alsace. Cette démarche réunit tous les suffrages et fut applaudie généralement.

Le cantonnement que j'avois pris entre le Quesnoy et Valenciennes étoit respecté par l'ennemi. La discipline se rétablissoit dans les troupes; le cordon de l'avant-garde donnoit l'exemple du service le plus vigilant : on prit quelques hullans, et on les réduisit à ne plus s'aventurer sur notre territoire; mais j'eus un ennemi dans l'intérieur plus fâcheux à combattre. Une foule de démissions me pleuvoit de tous les côtés; je les refusai toutes, et je déclarai que ceux qui, par le mauvais état de leur santé, auroient des raisons aussi fortes que les miennes pour demander des congés, pourroient s'adresser au ministre, mais que je n'accorderois aucun passe-port, et moins encore dans les circonstances dans lesquelles je me trouvois personnellement. Enfin, je parvins à calmer la plus grande partie des officiers, et l'on vit arriver mon prétendu aide-de-camp, non pas avec plaisir; mais je lui rendis et lui fis rendre tous les devoirs dus au chef

Digitized by Google

à qui j'allois incessamment remettre les rênes du commandement. Je restai six jours avec lui; M. de La Fayette vint se réunir à nos conférences. Il se désola du parti que je prenois; il me pria de réunir le commandement de son armée et qu'il ne vouloit partout être que mon second. Je lui répondis que, lorsque mes forces se refusoient au commandement d'une armée, il étoit impossible de songer à en commander deux. L'habitude de la guerre, que nous avions faite ensemble en Amérique, me persuada de la sincérité de ses regrets.

Il prit alors à l'ennemi la fantaisie de s'emparer de Bavay : ce poste, intermédiaire entre Maubeuge et Valenciennes, est ouvert au premier occupant; je ne voulus cependant pas donner à l'ennemi le temps de s'y fortifier. Je partis avec trois mille hommes d'infanterie, du canon, des obus pour les en déloger : je donnai l'avant-garde des troupes légères à commander à M. Luckner, qui trouva l'ennemi retiré. Je revins de ce détachement avec un érésipèle universel. Tous les simptômes d'une hydropisie de poitrine se manifestèrent si fortement, que je ne m'occupai que de mon testament militaire pour mes deux collègues. Après leur avoir remis le mémoire le plus détaillé sur l'état de nos frontières, depuis Dunkerque jusqu'à Huningue, la manière de les défendre, et les ressources que l'on pouvoit tirer de l'offensive faite

Digitized by Google

à propos, je remis le commandement à M. Luckner, et je partis pour Paris.

Un retour aussi prompt étonna un peu le ministre ; il ne s'attendoit pas à un dénoûment aussi court de la comédie qu'ils avoient voulu faire jouer au maréchal Luckner, et que je me fusse décidé si généreusement à lui laisser seul tous les honneurs du généralat. J'appris qu'il étoit question de dénoncer un prétendu comité autrichien, et de me faire jouer un rôle dans cette dénonciation. Je fis dire à ces ministres qu'il n'étoit pas dans mon caractère d'attaquer sans un objet pressant, et d'entretenir le public de toutes leurs sottises; mais que, s'ils s'avisoient de m'inculper par leurs calomnies, je me défendrois comme un lion, et que j'avois dans mon portefeuille une artillerie toute prête à les battre en brèche à la cour nationale d'Orléans, ou à toute autre juridiction où je pourrois être traduit. Je crois que cette franche déclaration détermina ma tranquillité pour ce moment. Il ne fut question que d'une dénonciation brute d'une prétendue correspondance avec le maréchal de Broglie, où le grand dénonciateur Chabot imagina de me faire jouer un rôle. Mais elle fut si bêtement calomnieuse et dénuée de preuves, que l'assemblée nationale renvoya la calomnie contre les généraux, au mépris qu'elle lui avoit inspiré pour le dénonciateur.

Digitized by Google

Je ne fus pas plutôt parti de l'armée, que M. d'Orléans l'honora de sa présence. L'esprit fertile en intrigues de M. Dumourier lui persuada sans doute que ce prince seroit un duc à présenter à l'aristocratie du Brabant, et que les démocrates le verroient avec plaisir. La froideur avec laquelle il fut reçu à l'armée ne lui fut pas de bon augure. Il fut encore la cause ou le prétexte de plusieurs démissions d'officiers. Ce prince m'avoit fait demander, trois mois avant, de venir servir sous mes ordres à l'armée du Nord. Je lui fis répondre, par Biron, que, dès qu'il auroit obtenu la permission du roi pour y venir, comme il étoit lieutenant-général plus ancien que moi, je lui remettrois tout de suite le commandement, et que je ferois ma retraite. Cette réponse lui déplut, et j'ai lieu de croire qu'il ne me la pardonna pas.

Je fus un mois à Paris, avec la fièvre, sans sortir de ma chambre. J'en partis le 15 de juin pour Rochambeau, bien résolu de ne plus me mêler d'aucune espèce d'affaires, et d'y reposer ma vieille existence. La franchise et la loyauté n'étoient plus de saison, et ne pouvoient plus être d'aucune utilité pour ma patrie. Je voyois l'autorité royale prête à s'écrouler sous les coups redoublés de tous les partis coalisés qui cherchoient à l'écraser. Une foible minorité zélée pour le trône constitutionnel

Digitized by Google

lui restoit attachée; mais tous les chefs des factions n'étoient dans l'assemblée législative réunis que pour l'avilir. Ils n'étoient d'ailleurs occupés qu'à se détruire entr'eux, et cherchoient par tous les moyens à s'emparer exclusivement de toute l'autorité. Le roi, d'un autre côté, donnoit prise à tous leurs soupçons par une correspondance que l'on prétendoit qu'il entretenoit avec ses frères et les émigrés de Coblentz, nonobstant la déclaration de guerre. La majorité des sections de Paris vota pour la déchéance du roi ; et la nuit qui précéda le jour où le rapport de cette pétition devoit se faire, la fermentation fut à son comble, tout Paris s'arma. Les fédérés de Marseille et de Brest marchèrent aux Tuileries, dont le château étoit rempli de Gardes-Suisses, d'anciens Gardes-du-Corps et d'officiers retirés qui s'y étoient rassemblés : il y eut un choc violent dont j'ignore les détails. Mais plusieurs députés de l'assemblée, pour obtenir la faveur des républicains les plus exaspérés, ont osé se vanter dans tous leurs journaux d'avoir provoqué tous ces tumultes. Alors Louis XVI n'auroit donc donné que des ordres de pure défensive, qui étoient d'autant plus naturels après la journée scandaleuse du 21 juin, où le peuple des faubourgs armé avoit forcé les Tuileries, pour lui faire les insultes les plus avilissantes. Quoi qu'il en soit, il résulte de cette matinée du 10 août que ce malheureux prin-

ce, craignant plus pour sa famille que pour lui-même, crut devoir se rendre avec elle à l'assemblée nationale, où il entendit prononcer sa déchéance et son décret d'arrestation, pendant le temps que l'on se battoit de part et d'autre dans le lieu qu'il venoit de quitter.

Les affaires militaires prirent dans cette campagne une tournure qui ne tarda pas à amener M. Dumourier au commandement des armées, qui étoit tout le but de ses intrigues et de son ambition. Luckner, s'étant réuni à l'armée de La Fayette, en laissa une partie aux ordres de ce dernier au camp de Maubeuge, et se porta avec l'armée du Nord sur Menin et Courtrai, dont il se rendit maître, mais qu'on fut obligé d'abandonner, après qu'on eut fait brûler les faubourgs de cette dernière place sans nécessité. Les troupes qui leur eussent été nécessaires pour l'appuyer dans cette pointe faite à contre-temps, l'étoient encore bien davantage à la défense de la Moselle, qui étoit alors menacée par l'armée prussienne. Il se determina enfin à y marcher, et à laisser La Fayette en défensive à l'armée du Nord, dont il lui détermina l'étendue depuis Dunkerque jusqu'à Mont-Médi. Ils firent entr'eux un échange de troupes, de généraux, d'état-major, qui n'apporta qu'une grande lenteur dans cette manœuvre. La Fayette, persuadé que son armée lui étoit entièrement dévouée, avoit exi-

Digitized by Google

gé de Luckner cette complaisance : et, fort de cette opinion, il vint avec audace, quelques jours avant la déchéance du roi, à la barre de l'assemblée nationale présenter une pétition très-vigoureuse contre les républicains, qui formoient déjà la majorité de l'assemblée législative. Un parti dans les citoyens de Paris soutint un moment cette démarche; mais il fut forcé de retourner à son armée près de Sedan, où il ne tarda pas à éprouver toute la fragilité de la faveur populaire.

Vers le même temps, dans le cours de juin, M. Dumourier, dont le crédit étoit fort tombé dans l'assemblée nationale, se retourna du côté de la cour : il fit renvoyer tous les ministres, ses confrères, entr'autres, Rolland, Servant, Clavière, qui étoient les idoles de l'assemblée. En se chargeant du ministère de la guerre, il voulut se donner des collègues; mais, en butte à tous les traits de l'assemblée, n'ayant du côté de la cour qu'une confiance d'intrigue et de pure circonstance, il ne put pas même en trouver, et fut obligé de se démettre entièrement. Il partit enfin, pour aller servir dans son grade de lieutenant-général à l'armée du Nord, sous son ami Luckner. Ce dernier, en partant de Valenciennes, l'envoya prendre le commandement du camp de Maulde, près Mortagne, où il laissa une partie des forces qui couvroient cette frontière. Mais à peine Luckner fut-il arrivé à Metz

Digitized by Google

qu'il fut forcé de rappeler auprès de lui cette partie de ses troupes. Dumourier lui résista formellement, en déclarant que, s'il dégarnissoit le camp de Maulde, toute cette frontière seroit exposée aux invasions de l'ennemi.

La Fayette, à l'époque du 10 août où la déchéance du roi fut prononcée, fit arrêter les premiers députés que l'assemblée nationale lui envoya. De nouveaux députés les firent élargir, et firent insurger l'armée contre son général. La Fayette n'eut que le temps de se sauver avec quelques officiers généraux et son état-major dans le pays de Liége, où il fut arrêté par les Autrichiens. Les rigueurs qu'il éprouva dans une longue détention, le courage avec lequel il les supporta forcèrent, jusqu'en Angleterre, ses plus implacables ennemis à s'intéresser à son sort. Mais ce ne fut qu'après une très-longue captivité qu'il put obtenir sa délivrance.

Luckner tergiversa pour prêter le nouveau serment; il se rendit suspect par ses dernières liaisons avec La Fayette, qu'il avoit lui-même dénoncé à Paris dans un moment d'ivresse. Il se décida cependant à prêter ce serment, et à le faire prêter à son armée. On peut croire que Dumourier ne se fit pas tant prier.

Au milieu de tous ces troubles intérieurs l'armée prussienne arrivoit, elle investissoit Longwi.

Digitized by Google

Soit par lâcheté, soit par trahison, cette ville, qui pouvoit tenir pendant un mois de siége, se rendit après vingt-quatre heures de bombardement au duc de Brunswick, qui s'y arrêta peu de jours, présenta une avant-garde vers Richemont, sur la route de Metz, et porta le gros de ses troupes sur le chemin de Verdun; tandis qu'il laissoit un corps pour masquer Thionville, où le général Wimpfen fit une défense qui lui fit honneur. Le maréchal Luckner, après avoir garni ses places, se retira à Frescati, derrière Metz, avec son armée réduite à dix-huit mille hommes. Ce fut à cette époque que Dumourier ne trouva plus de difficulté à quitter le camp de Maulde, près Condé, et qu'il marcha avec célérité au secours de la Champagne, avec toutes les troupes qu'il avoit retenues jusqu'alors.

Après avoir fait, en raccourci, le tableau le plus véridique de toutes les intrigues de ce ministre caméléon, jusqu'au moment où il parvint au généralat, je lui rendrai la justice la plus impartiale sur les talens politiques et militaires qu'il va développer dans le reste de cette campagne. Après l'évasion de La Fayette, les irrésolutions de Luckner, l'activité de Dumourier, dans le moment où il vit que les circonstances qu'il avoit fait naître, alloient le constituer général en chef de la république françoise, lui fit prendre des mesures d'une défensive bonne et militaire, pour arrêter les succès de l'en-

Digitized by Google

nemi. La prise de Verdun avoit suivi de près celle de Longwi. M. de Beaurepaire qui y commandoit, voyant la lâcheté de ses collègues au conseil de guerre, qui résolut la reddition de cette place, s'y brûla la cervelle d'un coup de pistolet. Tous ces malheurs attirèrent le discrédit sur la tête de Luckner. Il fut suspendu, puis rétabli dans le grade ridicule de généralissime, mais avec l'ordre du conseil de se tenir à Châlons-sur-Marne, pour fournir aux différentes armées les secours dont elles auroient besoin. Il fut enfin suspendu définitivement, puis décapité l'année d'après. L'armée du Nord fut commandée par Dumourier; celle du centre le fut par Kellermann; mais, en attendant l'arrivée de ce dernier, Dumourier chargea Arthur Dillon de la garde des défilés des Argonnes près de Clermont; il se réserva la défense de celui de Grand-Pré.

Ce fut à cette époque que l'assemblée législative déclara la patrie en péril, convoqua les assemblées primaires pour élire une convention nationale, établit provoisoirement un gouvernement républicain, excita par des proclamations la nation à quadrupler ses forces aux armées, et que toutes les réquisitions marchèrent avec une rapidité dont je n'ai jamais vu d'exemple, pas même en Amérique dans les situations les plus critiques. Tel canton, dont, sous l'ancien régime, les pay-

Digitized by Google

sans se faisoient couper le pouce pour ne pas tirer à la milice, fournirent de cinquante à cent hommes de bonne volonté dans une journée; il arriva de toutes parts beaucoup plus d'hommes qu'il n'y avoit d'armes à leur donner. Cette levée se fit au mois d'août en pleine récolte, fut une des époques les plus marquantes de la révolution, et peut être comparée aux croisades de saint Bernard : l'enthousiasme de la liberté produisit les mêmes effets. Cette nuée de volontaires nationaux arriva à Châlons; elle fut armée et équipée tant bien que mal, mais avec la promptitude la plus extraordinaire.

L'armée du duc de Brunswick étoit déjà affligée par des maladies et par les difficultés qu'il trouvoit à lui procurer des subsistances. Après quelques jours employés à ses préparatifs, il se porta sur Grand-Pré, tourna cette position avec une avant-garde de quinze cents chevaux, et mit dans la plus grande déroute le corps d'armée commandé par Dumourier. Ce général se rallia à Dampierre, près Sainte-Menehould, où il fut heureusement rejoint par l'armée de Kellermann qui venoit de la Moselle, et par un second renfort qu'il tiroit de l'armée du Nord aux ordres de Beurnonville. Kellermann se posta en avant sur les hauteurs de Valence, et plaça à sa gauche Beurnonville. Dans leur position, ces différens corps se retranchèrent avec la plus grande diligence, et couvrirent leur front d'une

Digitized by Google

artillerie formidable et bien postée. Le duc de Brunswick se présenta devant Kellermann. Ce dernier, après avoir soutenu les efforts de l'ennemi, fit pendant la nuit un mouvement habile qui menaçoit le flanc de l'armée prussienne. Cette seconde journée se passa à se canonner respectivement, et força l'armée prussienne à se camper dans une position plus reculée. Ce fut alors que Dumourier, fraîchement sorti du ministère des affaires étrangères, se servit habilement de sa plume et de son épée pour dérouter tous les plans du roi de Prusse.

L'armée ennemie ne pouvoit subsister que par des fourrages arrachés par la violence; les municipalités, le peuple ne fournissoient aucuns vivres de gré à gré; une communication déjà très-longue à garder, et toujours harcelée; enfin la disette, qui est la suite naturelle d'une telle irruption dans la partie de la Champagne, surnommée *Pouilleuse*, à cause de la maigreur de son territoire, occasionna une épidémie terrible dans l'armée ennemie. Leur général demanda une suspension d'armes et une conférence. Dumourier accorda quelques jours de trêve pour envoyer à l'assemblée nationale ces propositions, et mettre le même temps à profit pour renforcer son armée, et perfectionner ses retranchemens. L'assemblée répondit qu'elle n'écouteroit aucune proposition de l'ennemi, qu'il n'eût

Digitized by Google

évacué son territoire. Dumourier connoissoit parfaitement toute la situation de l'armée ennemie; il étoit instruit de la désunion qui régnoit entr'elle et les François émigrés. Il n'ignoroit pas que le roi de Prusse leur reprochoit continuellement de l'avoir trompé, en l'embarquant dans cette irruption sur de fausses espérances, dont il ne voyoit aucune se réaliser, pendant que les obstacles se multiplioient sans nombre. Enfin on croit que le roi de Prusse reçut une lettre vraie ou simulée de la main de Louis XVI, dont les jours étoient menacés si l'armée prussienne marchoit vers Paris, pour l'engager à faire rétrograder son armée. A juger seulement par les faits, il paroît que Dumourier profita très-adroitement de toutes ces circonstances, en engageant le roi de Prusse à se retirer tranquillement du territoire françois, et à remettre les places dont il s'étoit emparé; ce qui fut exécuté fidèlement de part et d'autre.

Dumourier, après avoir laissé à ses deux collègues deux petites armées pour suivre les Prussiens, dirigea du côté de la Flandre, y compris tous les renforts qu'il en avoit tirés, trois corps d'armée dont il prit le commandement, et dont la force montoit à plus de quatre-vingt mille hommes. Le duc de Saxe-Teschen, pendant l'irruption de la Champagne, s'étoit présenté sur la frontière du Brabant, d'abord vers Maubeuge, dont il respecta le camp

Digitized by Google

retranché; ensuite vers Lille, où il imagina qu'un bombardement pourroit lui procurer des émeutes populaires, et forcer le commandant à lui ouvrir ses portes. Ses efforts furent vains; le peuple de Lille le plus pauvre, dont il bombardoit le quartier, marqua la plus grande énergie, sacrifia tout pour aider la garnison à défendre ses remparts, dont le duc de Saxe-Teschen fut obligé de se retirer.

Dumourier reprit alors son projet favori, pour s'emparer du Brabant et du pays de Liége; mais, pour cette fois, il y employa une force à laquelle il étoit difficile que l'armée autrichienne pût résister. Il forma trois armées : celle de la gauche, aux ordres de La Bourdonnaie, se porta sur Tournai, Oudenarde et Gand; celle de la droite, aux ordres de Valence, se dirigea sur Charleroi; et la grande armée, à la tête de laquelle il se mit, marcha sur Quievrain, ayant, à sa droite, une forte réserve, aux ordres de d'Herville, qui partit de Maubeuge pour se rendre, par Bavay et le bois de Sart, à la droite de Dumourier. Ce dernier s'approcha de l'ennemi avec beaucoup d'ordre et de précaution; il le trouva retranché sur les hauteurs de Jemmape, dans la même position où il avoit attendu Biron pour couvrir la ville de Mons. Dumourier fit avancer le corps de d'Herville pour menacer et embrasser la gauche de l'ennemi; il fit attaquer sa

Digitized by Google

droite, et parvint à s'emparer du village de Jemmape; il fit placer avantageusement toutes ses batteries de canon, qui battoient de front et à revers tous ces ouvrages, et par un effort simultané de la droite, de la gauche et du centre, il attaqua en colonnes toutes ces redoutes à la fois, et les emporta après une très-grande résistance. Les grenadiers qu'il avoit consultés sur cet instant décisif, marchèrent, au coup de midi, à la tête des colonnes, et leur donnèrent le meilleur exemple. Il se porta sur les deux points où ses troupes furent un moment repoussées, et secondé par le lieutenant-général duc de Chartres, et son valet-de-chambre Baptiste, il parvint à les rallier. (Je me sers des expressions et de la relation de ce général.) Il ajoute que le général Beurnonville s'y distingua à la tête de l'aile droite. Cette action fut conduite par Dumourier, avec une activité et un talent vraiment militaires. Il fut secondé par une masse de forces très-supérieure, et de laquelle on va voir qu'il se servit habilement pour subjuguer tout le territoire autrichien et le pays de Liége. Mons se rendit le lendemain de la bataille; il marcha sur Bruxelles que l'ennemi évacua pour se retirer derrière la Meuse; Tournai, Courtrai, Oudenarde et la ville d'Anvers ouvrirent leurs portes à l'armée commandée par La Bourdonnaie; celle de Valence s'empara de Charleroi et de la ville de Namur, dont la garnison se

Digitized by Google

retira dans la citadelle. Ce corps de troupes en fit le siége, pendant que l'armée commandée par Miranda, qui succéda à La Bourdonnaie, fit celui de la citadelle d'Anvers. Dumourier, pendant ces siéges, s'étoit posté avec son armée d'observation très-militairement à Liége, d'où il les protégea ; ils se firent avec d'autant plus de tranquillité que l'ennemi continua sa retraite en deux colonnes, sur les routes de Luxembourg et de Cologne.

L'ardeur des conquêtes s'empara, aux mêmes époques, des armées d'Alsace et du Midi. Custine débuta parfaitement bien avec l'armée du Bas-Rhin. L'ennemi avoit laissé à Spire un entrepôt de vivres qui n'étoit couvert que par un détachement de trois mille hommes. Ce général y marcha, fit ce corps prisonnier, et s'empara de cette ville; puis, respectant la neutralité demandée par l'électeur palatin et le duc des Deux-Ponts, il marcha sur Worms, ensuite sur Mayence; enfin l'ardeur de son caractère le porta jusqu'à Francfort, dont il s'empara sans aucune résistance, mais sans aucun moyen pour soutenir une pareille pointe contre toutes les forces prussiennes qui se rassembloient dans les environs.

Montesquieu, commandant une des armées du Midi, s'empara de la Savoie, accorda à Genève une espèce de transaction, dans laquelle on lui reprocha d'avoir trop ménagé le parti des magistrats de

Digitized by Google

cette ville. Des marchés de fournitures à un prix excessif, passés avec un Juif, qu'il avoit approuvés, furent le prétexte d'un décret d'accusation qu'il n'attendit pas. Il rentra en France après que cette persécution se fut appaisée, et se justifia complètement de cette accusation. Il fut relevé par Kellerman, qui ne put s'accorder avec Custine, à la tête de l'armée de la Moselle, et Kellerman fut remplacé par Beurnonville. Anselme, qui s'étoit emparé du comté de Nice, appuyé d'une escadre sortie de Toulon, fut rappelé à cause des plaintes qu'occasionna l'indiscipline de son armée, et l'on envoya Biron pour le remplacer. Tous ces événemens se passèrent en trois mois de temps, dans la fin de l'année 1792.

Mon fils, après l'affaire de Mons, où il étoit aux ordres de Biron, voulut absolument quitter l'armée au moment où ma santé me forçoit à en abandonner le commandement. On peut se rappeler qu'au moment où il conduisoit l'arrière-garde de Biron avec le courage et le sang-froid qui lui sont naturels dans l'action, des brigands, des agitateurs jetèrent des cris de terreur et d'effroi qui mirent ce corps en déroute. Il fut fusillé par tous ces fuyards, qui blessèrent le maréchal-de-camp Fleury, que j'avois envoyé pour lui servir de second. Cependant, à son retour à Paris, le cri de la patrie se fit entendre au fond de son cœur. On lui proposa le com-

Digitized by Google

mandement de Saint-Domingue qu'il refusa; mais il accepta celui de la Martinique et des îles du Vent qui, suivant toutes les apparences, alloit devenir teès-intéressant dans la position où nous allions nous trouver vis-à-vis de l'Angleterre. A peine le ministère lui eut-il fait expédier ses pouvoirs, et prendre les ordres du roi, qu'il partit accompagné de trois commissaires civils, qui avoient reçu le même ordre pour cette colonie. Quoique M. de Behague eût demandé lui-même à être remplacé, quoiqu'il eût annoncé au ministre qu'il n'attendoit que son successeur pour lui remettre son commandement, il intrigua dans toutes ces îles avec les corps administratifs, les troupes de ligne des colonies, et la marine, de manière à y afficher publiquement une contre-révolution. Mon fils, à qui le ministre n'avoit accordé qu'une frégate et les transports nécessaires à une force de deux mille quatre cents hommes qu'il devoit réunir aux troupes déjà stationnées dans ces îles, ne fut pas peu surpris de se voir abordé par des membres du conseil de cette île, qui lui déclarèrent que ni lui ni ses troupes ne pourroient y débarquer. Il offrit d'aller avec les commissaires civils, ou même seul, exhiber ses pouvoirs; il entra dans la rade avec sa frégate; mais voyant faire, de toutes parts, des préparatifs hostiles, un vaisseau de ligne et trois frégates stationnaires dans le port faire les manœuvres pour

appareiller, le capitaine de la frégate resta sous voiles, couvrit son convoi, et se mit en route pour aller à la Guadeloupe. Il fut suivi de près par les trois frégates de M. de Behague. Son convoi qui, jusqu'à la nuit, s'étoit toujours bien maintenu, se dispersa dans l'obscurité. Un seul bâtiment suivit la frégate, qui fit voile vers Porto-Ricco ou Saint-Domingue, où il étoit probable que le convoi s'étoit dirigé. Il eût été aussi mal reçu à la Guadeloupe qu'à la Martinique, cette île ayant également affiché la contre-révolution; enfin il rejoignit au Cap la plupart des bâtimens et ses troupes.

Dès que cette nouvelle fut venue en France, on décréta d'accusation M. de La Coste, ancien ministre de la marine, pour n'avoir pas donné à ce convoi une escorte plus puissante et plus capable d'en imposer à M. de Behague, dont on supposoit qu'il devoit connoître les dispositions. Mon fils, ayant rendu compte de ces événemens, se mit, avec les troupes qu'il avoit amenées, aux ordres de M. Desparbès, gouverneur-général de Saint-Domingue. Il trouva cette malheureuse colonie toute fumante des dévastations qu'elle avoit éprouvées, une scission prononcée entre le gouverneur et les commissaires civils qui l'avoient accompagné. Il fit l'impossible pour les réunir, et ne s'occupa que des soins qu'il devoit donner à toutes ses troupes débarquées, qui furent attaquées des maladies du cli-

Digitized by Google

mat, dont lui-même pensa être la première victime. Pendant ce temps-là, la différence d'opinions entre les commissaires civils de Saint-Domingue et le gouverneur vinrent au point que les premiers se crurent obligés d'arrêter le gouverneur et son état-major, et de l'embarquer pour la France. Enfin, appuyés unanimement par les troupes de ligne, celles des colonies et les corps administratifs, ils proclamèrent provisoirement mon fils comme gouverneur-général, en attendant la confirmation du pouvoir exécutif de la métropole. Il fut forcé de l'accepter avec ces conditions; et par une bizarrerie de la destinée, il fut placé, malgré lui, dans un poste qu'il avoit refusé avec toute la répugnance possible, avant son départ de Paris.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JUN 27 1949



LENOX LIBRARY

Bancroft Collection.
Purchased in 1893.



Digitized by Google


Digitized by Google